



ANNALES DES VOYAGES,

DE

LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;

OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

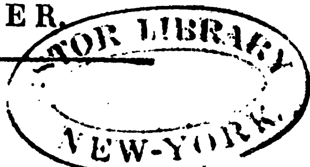
D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

Seconde Edition, revue et corrigée.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.

AVIS

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

Le succès des *Annales des Voyages* a été plus général et plus rapide que n'osoient l'espérer les Éditeurs. Cependant, surchargé d'occupations, dépourvu d'ailleurs de la patiente assiduité, qui seule peut assurer la parfaite correction d'une *épreuve*, le Rédacteur ne pouvoit se dissimuler qu'il étoit resté dans la Première Édition quelques fautes d'impression dont plusieurs pourroient être considérées comme des fautes contre la pureté du langage, tandis que d'autres, plus importantes, dénaturoient le sens des phrases où elles se trouvoient. La partie la plus éclairée du Public a pardonné ces imperfections en faveur de l'utilité que promettoient les *Annales*, et de l'intérêt qu'elles avoient déjà excité. Cette *Seconde Edition*, devenue nécessaire par l'épuisement total de la Première, n'aura pas, nous l'espérons, besoin d'une indulgence aussi généreuse.

Outre les corrections indispensables, on en a fait d'autres, dont le but est de rendre

le style plus égal, ou les expressions plus exactes. On a aussicherché à régulariser la forme de ce Recueil, en indiquant la place précise où se trouvent les *suites*, que l'abondance des matières nous a souvent obligés de renvoyer fort loin.

Plusieurs Articles, promis dans le *Discours Préliminaire*, n'ont pas encore pu être donnés. C'est par la raison fort simple que les Annales ne sont encore qu'à leur XXe Cahier, et que les Articles indiqués dans le Discours préliminaire suffisent pour un nombre double de Cahiers. D'ailleurs quelques-uns de ces articles exigent des *Cartes Géographiques* qui sont encore entre les mains des Graveurs, et que le prix si modique de l'Ouvrage ne permet pas de multiplier, à moins d'en diminuer la *qualité intrinsèque*. Que certains autres Editeurs de *Voyages* prodiguent de mauvaises images auxquelles ils donnent le nom de *Cartes* : nous ne pensons pas que les Souscripteurs éclairés des Annales puissent desirer de gagner en quantité ce qui seroit perdu en qualité.

Paris, ce 10 *Mai*, 1809.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR LA NATURE ET LE BUT DE CET OUVRAGE.

IL peut quelquefois être de la politique des Rois de cacher leurs vues, et d'exagérer leurs ressources; la seule bonne politique de l'Ecrivain est d'exposer franchement et son but et ses moyens. C'est respecter le Public, c'est se respecter soi-même, que de mesurer exactement l'étendue de ses promesses sur celle de ses forces, et d'évaluer ses forces, plutôt sur ce qu'on a déjà fait, que sur ce qu'on espère faire. Aussi, en nous chargeant de diriger ce Recueil de Voyages et de Mémoires Historico-Géographiques, notre premier soin a été de nous rendre compte à nous-mêmes de l'utilité d'un semblable Ouvrage; ensuite nous avons réfléchi sur la meilleure direction à lui donner, et sur le choix des matériaux qui doivent en composer les premiers Volumes.

Il n'y a personne, un peu au fait de l'Histoire des Sciences, qui ne connoisse l'utile influence des Ouvrages Périodiques. C'est à l'absence de ses

moyens de communication, chez les Anciens, que l'on doit attribuer la longue enfance des Sciences fondées sur l'observation. Du moins les peuples les plus célèbres de l'Antiquité ne firent que des progrès lents et foibles dans la connoissance du Globe que nous habitons. Chez les Anciens, chaque ami de cette étude vraiment philosophique consignoit isolément les faits qui étoient venus à sa connoissance; les Découvertes ne se communiquoient point, elles restoient enfermées dans la sphère qui les avoit vu naître. Pour ne citer qu'un exemple, des faits que Strabon avoit observés en Arménie ou en Asie-Mineure, échappèrent même aux immenses recherches d'un Pline; tandis que les renseignemens, puisés par le Naturaliste romain dans les Livres du Roi Juba, ne servirent point au Géographe grec pour sa Description de l'Afrique. Les connoissances des Anciens n'offroient donc jamais qu'un petit nombre de points lumineux au milieu de vastes ténèbres. D'un autre côté, les découvertes d'un siècle ne passoient pas toujours en héritage aux siècles suivans; et si les Traditions par hasard se conservoient, une confiance superstitieuse interdisoit à la saine critique tout examen et toute vérification. C'est ainsi que, cinq siècles après la mort d'Hérodote, tout en négligeant ce qu'il y avoit de plus utile dans ses Ouvrages, on y copia la Description des peuples et des royaumes qui

avoient cessé d'exister. L'art de classer, de peser et de comparer les témoignages des Voyageurs étoit si peu avancé, que l'on ne trouve chez aucun Auteur de l'antiquité une véritable discussion du Voyage si mémorable de Pythéas; et que des Écrivains, d'ailleurs très-judicieux, ont rejeté la Relation probablement véridique de ce Navigateur, par la seule raison qu'elle s'éloignoit des idées reçues.

Les préjugés des Anciens ont disparu ; les bornes qui resserroient le Monde sont tombées de toutes parts : il n'y a plus de Colonnes d'Hercule ; la fabuleuse Inde et l'obscure Thule ne sont plus les extrémités de la terre. Plus hardi, plus actif, l'esprit humain embrasse, dans une seule et vaste idée, toutes les contrées du Monde, avec toutes leurs productions variées et avec les innombrables Nations qui les habitent.

Cette image raccourcie du Monde, c'est la véritable Géographie. Elle ne diffère de l'Histoire que parce que l'une se règle sur le *Temps*, et l'autre sur l'*Espace*. La Géographie n'est au fond qu'une Histoire qui s'arrête pour considérer le présent. Cette étude philosophique occupe aujourd'hui une place distinguée dans le sanctuaire des Sciences. Elle dirige les pas du Voyageur vers les Contrées encore mal connues ; elle soumet à un calcul rigoureux la position des lieux les plus éloignés, et elle étend cette exactitude

depuis plusieurs années, par des membres de l'Institut, mais en même temps certains que les vœux de ses Savans n'avoient pu se réaliser, nous avons voulu donner à cette société savante une marque de dévouement et de respect en invitant tous ses membres à se servir de la voie de ces *Annales*, pour la publication de tout ce qu'ils désireront porter promptement à la connoissance du public, et qui sera relatif à notre plan. Nous étendons cette même invitation à toutes les Académies étrangères, à tous les voyageurs et à tous les savans et gens de lettres qui s'occupent d'une branche quelconque des sciences historiques et géographiques. Enfin, nous prions MM. les Conservateurs et Directeurs des Bibliothèques et des Dépôts publics, de nous continuer la bienveillance avec laquelle ils nous ont permis de puiser dans les trésors confiés à leur garde.

Nous avons l'espérance certaine que les *Arrowsmith*, les *Barbié-du-Bocage*, les *Bougainville*, les *Bourgoing*, les *Brédow*, les *Brunss*, les *Choiseul*, les *Corréa*, les *Dalrymple*, les *Deguignes*, les *Denina*, les *Dupetit-Thouars*, les *Dupuis*, les *Dutheil*, les *Ebert*, les *Fabri*, les *Fleurieu*, les *Forestier*, les *Gaspari*, les *Gosselin*, les *Heeren*, les *Humboldt*, les *Jacotin*, les *Langlès*, les *Lapie*, les *Larcher*, les *Lévêque*, les *Liechtenstern*, les *Lowenorn*, les

Mannert, les *Mentelle*, les *Meusel*, les *Millin*, les *Münter*, les *Olivier*, les *Péron*, les *Rosily*, les *Sainte-Croix*, les *Sacy*, les *Sonnini*, les *Volney*, les *Walckenaer*, les *Zach*, les *Zimmermann*; en un mot, tous ceux qui cultivent l'histoire et la géographie, contribueront, les uns par leurs conseils et leurs suffrages, les autres par leurs talens et leurs travaux, au succès du *seul* Recueil consacré à cette branche des études dans la langue de l'Europe la plus répandue.

Déjà il nous a été communiqué, par M. Millin, un voyage en Calabre; par M. Langlès, plusieurs morceaux précieux sur l'Inde et les îles Asiatiques, tirés de l'*Oriental Repertory*, etc.: par un autre membre de l'Institut, deux mémoires inédits de *d'Anville*, et un mémoire du feu le contre-amiral *Richery* sur les îles Philippines; déjà nous donnons une dissertation de M. Mannert, le d'Anville de l'Allemagne, et un mémoire de M. Corréa, l'un des plus savans naturalistes étrangers; déjà nous faisons imprimer deux mémoires sur le Madagascar, par MM. Lislet-Geoffroi et Fressange, communiqués par M. *Péron*, le jeune émule de M. Humboldt, et digne de suivre un si grand modèle. M. *Deschamps*, voyageur non moins estimable, nous a donné des extraits de son voyage. Nous avons encore reçu d'autres secours: M. *Walckenaer*, le savant commentateur de Pinkerton, nous a ouvert les trésors

de son porte-feuille ; MM. *Barbié-du-Bocage* et *Lapie* nous ont communiqué des plans et des cartes; quelques-uns des traducteurs de Voyages les plus instruits, nous ont fourni des morceaux qui paroîtront dans les premiers volumes. Enumérer tout ce que d'autres nous ont *promis* pour les volumes suivans, se seroit allonger trop ce discours préliminaire; nous ne saurions cependant nous empêcher de dire que nous allons donner des extraits des papiers inédits du célèbre *Villoison*, et entre autres, son tableau des habitans de l'Archipel, son voyage au mont Athos, sa dissertation sur les ruines d'Epidaure, et ses notes sur les Tzaconites.

Le second moyen de faire prospérer cette entreprise, nous le trouvons dans nos propres travaux, dans le fruit de ces recherches historiques et géographiques que nous ne discontinuons point depuis huit ans que nous séjournons à Paris. . .

Une foule de *Voyages* très-intéressans restent perdus pour le Public Français, ou reçoivent trop tard les honneurs de la Traduction. Nous nous emparerons de cette riche mine, soit en traduisant promptement les Voyages les plus estimés à mesure qu'ils paroissent, soit en présentant par extrait ce qu'il y a de bon dans ceux que nous ne jugerons pas utile de traduire en entier. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que nous ferons mieux connoître l'Irlande par le Voyage très-

récent de *Beaufort*, par les Lettres de *Cowper*, et par d'autres ouvrages récemment publiés à Londres. C'est ainsi que nous promènerons nos Lecteurs dans plusieurs recoins de la belle Italie, négligés par les Voyageurs ordinaires, mais récemment visités par un Poète, un Savant, un Homme sensible, enfin par le Comte de *Stolberg*. La Province de l'Apouille, entre autres, sera le sujet d'un article très-détaillé. Nous retracerons l'état actuel de l'antique Capitale du plus vaste des Empires, en traduisant le nouveau *Voyage à Moscou*, par *Reinbek*. Beaucoup d'autres Contrées Européennes nous fourniront successivement une série de Tableaux variés. Nous avons sous les yeux des Relations excellentes et modernes sur le Portugal, sur diverses Provinces de l'Espagne, sur quelques Contrées de la Grèce, sur la Hongrie, la Silésie et la Suède. Aucune langue, aucune nation, aucune partie du Monde ne resteront étrangères à nos recherches; nous décrirons l'Isle de la Trinité d'après le Voyageur Anglais *Maccullum*, et l'Isle du Prince de Galles d'après Sir *Home Popham*. Nous retracerons l'état actuel des Açores d'après *Hebbe*, Suédois; et celui des Isles Féroër et des Isles de Nicobar, d'après plusieurs Relations Danoises. Ces exemples suffisent pour démontrer combien de renseignemens précieux restent perdus faute d'un Recueil où l'on puisse les réunir.

Absolument différent des Journaux et des Feuilles Périodiques par sa nature et son but, ce Recueil ne blessera, nous l'espérons, les intérêts de qui que ce soit. Les vues dans lesquelles nous travaillonssont trop élevées et trop équitables pour s'accorder avec aucune espèce d'esprit de parti. La Science véritable, les recherches sérieuses, les Connoissances positives, se trouvent, par leur nature même, placées hors de la sphère du moment, sous les yeux du monde savant et devant le tribunal de la Postérité. Elles excluent donc également l'intolérance qui est la première vertu de parti, et la nullité, qui est la seule neutralité dont aucun parti ne s'offense. Ce noble caractère, d'une indépendance respectable, appartient éminemment à une Science qui, dans ses descriptions impartiales, embrasse ce vaste Univers, et qui, élevée au-dessus de l'arène des factions, n'épouse d'autres intérêts que ceux du genre humain.

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE DE PÉTERSBOURG A MOSCOU, FAIT EN 1805 (1).

Il seroit extrêmement injuste de juger le peuple russe en masse d'après les habitans du pays situé entre Pétersbourg et Moscou. L'immoralité, cette peste endémique des grandes villes, répand dans leurs environs une influence maligne qui

(1) Nous avons réuni tous les passages de l'original qui nous paroissoient piquans ou instructifs, en supprimant les choses trop connues, les longueurs et les digressions dans lesquelles la forme épistolaire a entraîné l'auteur.

Le titre de l'original allemand est : *Flüchtige Bemerkungen auf einer Reise von Sanct-Pétersbourg, über Moskwa Grodno, Warschau, Breslau, nach Deutschland im Jahre*, 1805 ; c'est-à-dire, Observations rapides, faites en 1805, pendant un Voyage de Saint-Pétersbourg en Allemagne, par Moscou, Grodno, Varsovie et Breslau, 2 vol. *in*-18.

pénètre jusque dans la cabane du cultivateur. Ne soyons donc point étonnés si, sur la route de Pétersbourg à Moscou, les yeux de l'observateur philantrope ne découvrent, la plupart du temps, que des sujets d'affliction : une nature peu variée et rarement riante; des espaces de vingt *werstes* et davantage, couverts de bruyères; peu de champs, beaucoup de prairies; peu de villages; une population très-foible, quoiqu'on voie beaucoup d'enfans; enfin, un peuple dur, grossier, avide, fourbe, voilà ce que le voyageur rencontre le plus généralement sur cette route. Les villes sont en petit nombre, les villages offrent tous le monotone aspect de deux rangs des cabanes de poutres, sans jardins; les bois même, pleins d'un lugubre silence, ne sont animés ni par la présence du gibier, ni par le chant des oiseaux : car, dans les environs de ces deux capitales, tout le monde ayant un fusil, les animaux sont tués ou se tiennent éloignés. Les routes même sont détestables : ce sont des ponts construits en troncs d'arbres; il est très-ordinaire d'y verser : les allées d'arbres n'existent que dans les *ukases*. Tout est à naître en Russie, excepté les vices.

Manière de voyager.

Malheur au voyageur qui espère trouver en Russie toutes les commodités et toute la sûreté

que lui promettent les *Statistiques officielles*, et *l'Almanach des Voyageurs* publié à Pétersbourg, et copié par M. Reichard ! Dans l'Almanach, le sort des voyageurs en Russie est peint de la manière la plus séduisante. « En » moins d'une minute les chevaux sont changés, » le postillon s'assied, met son bonnet, entonne » une chanson, fait claquer son *knout*, et l'on » s'envole comme un éclair. Partout des ex» cellentes routes attestent la magnificence de » l'empire russe ; de jolies auberges offrent au » voyageur fatigué toutes sortes de commodités ; » d'excellens réglemens le protègent contre les » exactions que les voituriers et maîtres de poste » pourroient se permettre : la plus grande sû» reté règne au milieu des forêts même. »

Voilà comme tout se passe d'après l'Almanach. Voici maintenant ce qui, en effet, arrive sur la route ; c'est toute autre chose, du moins à ce que nous avons pu en juger par notre propre expérience.

La couronne n'entretient sur toute cette route des chevaux de poste, que sur les deux premières et les deux dernières stations, ainsi que dans les villes. A chaque station il y a un village habité par des *voituriers* ou des *iemtchiki;* dans les villes on les nomme *iswochiki.* Ces gens fournissent à tour de rôle des chevaux aux voyageurs, d'après un contrat que le gouvernement a conclu avec

eux; mais ni le *staroste* ou doyen ni le maître de poste n'exercent aucune autorité réelle sur cette canaille dont ils font eux-mêmes partie. En arrivant dans un de ces villages, on voit une vingtaine d'hommes couverts de haillons, et qui ont la mine de brigands, se précipiter autour de la voiture, examiner votre personne d'un air insolent, demander tout haut au postillon combien vous donnez pour boire; se disputer pendant des heures entières à qui vous mènera, et répondre par un ricanement général à toutes vos plaintes. En vain s'adresseroit-on au maître de poste; c'est un gueux comme les autres, il ne pense qu'à mendier quelques kopeks et à vous vendre son mauvais café. Les voituriers racontent eux-mêmes aux voyageurs, comme pour se moquer d'eux, combien de fois ils ont été en vain dénoncés à la suprême direction des postes. Enfin, après une heure de retard, au moins, on voit atteler des chevaux qui souvent n'ont que la peau sur les os. Quelquefois on a pour postillon un polisson de douze à treize ans, qui ne sait pas mener les chevaux. Quant au chant, je ne sais pas quels agrémens certains voyageurs ont trouvés dans les rudes sons qui sortent d'un gosier exhalant les fumées de l'eau-de-vie. Quoique j'eusse soin de donner un *bon pourboire*, les postillons mettoient souvent plus d'une heure à faire quatre *werstes* (une petite lieu); et, malgré

mon *podorochna* qui me désignoit comme voyageant d'office, je restai huit jours en route entre les deux capitales.

C'étoit, il est vrai, en été; mais si en hiver les voyageurs sont transportés avec plus de rapidité, il faut l'attribuer à la gelée qui rend les chemins passables, et qui force les postillons et les chevaux à quitter leur paresse naturelle.

Les maisons de poste, seules auberges qu'on trouve hors des villes, sont extrêmement mal fournies en comestibles; on n'y peut avoir que des œufs, du porc et la fameuse soupe aux choux, nommée en russe *tchtchi*. La manière de préparer ces mets est en général propre à dégoûter l'homme le plus affamé. Il faut porter des vivres avec soi.

Le vilain caractère du bas peuple expose le voyageur à toutes sortes d'avanies. Des yeux d'Argus suffisent à peine pour surveiller les paysans, toujours prompts à enlever les malles et tout ce qui se trouve à leur portée. Se trouve-t-on dans quelque embarras, les passans s'attroupent pour rire à vos dépens. On se voit obligé de payer au-delà de toute proportion le moindre service rendu : le petit verre d'eau-de-vie ne produit plus autant d'effet qu'autrefois; non pas que le Russe l'aime moins, au contraire, il est assez rare de voir sur cette route un homme du commun qui ne soit un peu gris; mais les gens du peuple,

devenus plus intéressés et plus rusés, acceptent le petit verre et demandent un salaire par-dessus le marché. En un mot, ce n'est point sur la route de Pétersbourg à Moscou que l'on a occasion d'admirer l'hospitalité et la bonhomie du peuple russe, vantées avec raison par des voyageurs qui ont parcouru des provinces plus éloignées, où une civilisation demi-européenne n'a pas changé les anciennes moeurs.

Soyons pourtant justes, et avouons qu'un *seigneur russe* en voyage ne se ressent nullement de tous les désagrémens qui accablent le voyageur ordinaire. Au moment de son arrivée, le maître de poste lui cède humblement toute sa maison; pendant qu'il s'y repose, les domestiques amènent en un clin d'œil le *staroste* des voituriers. Celui-ci, par le nombre des coups de pieds qu'on lui donne, apprend promptement le nombre des chevaux qu'il doit fournir. A son tour, il fait rouler le bâton, et rend avec usure aux paysans les coups qu'il a reçus : ainsi tout se passe avec une rapidité merveilleuse; en quelques minutes les chevaux sont attelés, le seigneur monte en voiture, tout le monde ôte le bonnet, les chevaux s'envolent au galop, et le postillon exécute très-humblement l'ordre de chanter ou de se taire, s'estimant encore trop heureux si ce très-gracieux commandement n'est point ac-

compagné de quelques coups de pied ou de canne.

Si par hasard il manque à une station des chevaux pour le service du seigneur, et qu'il s'y trouve, même prêt à partir, un autre simple voyageur auquel on en aura donné de bons, les domestiques les lui détèlent sans façon, les mettent à la voiture de leur maître, et répondent aux plaintes de l'autre par des ricanemens insolens.

Les officiers voyagent encore avec moins d'embarras; ils abandonnent toute la besogne à leur *dentchik* ou soldat d'ordonnance; celui-ci tient presque toujours le bâton levé; c'est en coups de bâton qu'il paye le pourboire et quelquefois même les chevaux.

Avec de semblables moyens on fait en trois jours et trois nuits le chemin de Pétersbourg à Moscou, tandis que j'y ai mis huit jours. Il est vrai qu'une circonstance dont je rendrai compte m'avoit obligé de ne point voyager de nuit pendant la dernière moitié de la route.

Route de Czarsko-Selo.

En sortant de Pétersbourg on remarque une singularité qui distingue cette capitale de toutes les autres villes de l'Europe. On n'aperçoit que des prairies et des jardins potagers, mais pas un champ de blé. La *colonie anglaise*, création

de l'empereur régnant, en fait la seule exception. Tous les environs de la capitale sont plantés en choux, en concombres et en pommes de terre; ces trois légumes, et surtout les deux premiers, forment la nourriture ordinaire de presque tout le bas peuple.

Le chemin de Czarsko-Selo présente bien moins de variété et d'agrémens que celui de Peterhof. Les maisons de campagne sont en très-petit nombre et d'une apparence médiocre: on voit beaucoup de terrains incultes.

A sept werstes de la ville, on voit le château de *Tchesmé* que Catherine II a fait construire en l'honneur des victoires du comte Orlof. Le bâtiment est dans le style gothique. On y voit une galerie composée de tableaux peints par divers souverains et princes de l'Europe. Dans la salle des ordres de Saint-George et de Saint-Wolodimir, on admire une écritoire de bronze et d'émail sur laquelle les victoires du comte Orlof, et spécialement la destruction de la flotte ottomane à Tchesmé, sont représentées d'une manière très-élégante et dans le dernier fini. C'est un présent de l'ancienne cour de Versailles.

Nous passâmes la colonie dite des *Vingt-Deux*; c'est, comme celle dite des *Quarante-Huit* et située sur l'autre bord de la Néva, une création de l'impératrice Catherine II. Les colons, originaires du Palatinat et du Wirtemberg, fournissent la capitale

d'œufs, de pommes de terre, et surtout de beurre : On ne mange même d'autre beurre dans les bonnes maisons de Pétersbourg. Le beurre des Russes n'est point préparé régulièrement et ne sert que pour l'apprêt des mets cuits, tandis que le beurre des paysans finnois est employé pour les rôtis.

Les colons allemands portent leurs denrées non seulement au marché, mais même dans les maisons. Les Russes et les Finnois les vendent à des accapareurs qui envoient leurs commissionnaires à la rencontre des paysans à une très-grande distance dans l'intérieur, et qui, ensuite, fixent à leur gré le prix de tous les objets de première nécessité. En vain le Gouvernement a-t-il voulu établir un tarif pour les marchés; en vain a-t-il publié des ordonnances sévères contre l'accaparement; c'est un abus qui paroît établi en Russie pour toujours.

Czarsko-Selo.

Derrière la colonie des *Vingt-Deux* s'élève un rideau de collines boisées, sur les pentes desquelles plusieurs villages avec leurs champs et leurs prairies nous offroient un aspect charmant. Le soleil doroit les moissons ondoyantes; l'alouette en chantant s'élançoit du sein des prairies couvertes de trèfle; les exhalaisons printanières embaumoient l'air; les troupeaux mugissoient de joie; les villageois se rendoient en foule à l'église.

Mais quel sentiment mélancolique vient

nous saisir à l'aspect de ce palais, naguère le bruyant séjour d'une cour brillante, aujourd'hui l'asile du silence! *Czarsko-Selo* perdit tout son éclat dès le moment que Catherine II eut cessé de vivre. J'avois vu ce séjour d'une grande souveraine dans toute sa splendeur : au dehors, une architecture simple et noble distinguoit le *nouveau Palais* construit sous Catherine II, du vieux château qui date du règne d'Elisabeth et qui est surchargé de dorures ; dans les vastes cours les équipages magnifiques se succédoient, se pressoient ; la foule inondoit toutes les avenues : au dedans, une cour nombreuse et brillante entouroit l'auguste Catherine qui, même sur le déclin de ses jours, conservoit un air de majesté et de grâce inexprimable ; rien n'égaloit le coup d'œil enchanteur que présentoit, dans une fête, la réunion des princes et des princesses ses petits-fils et petites-filles ; c'étoit le modèle d'une famille aimable. *Paul Petrovitz* seul y portoit le sombre chagrin qui le dévoroit ; la tête rejetée en arrière, une main placée sur la hanche, un pied en avant, il sembloit ne s'y trouver qu'à regret. Je suis retourné à *Czarsko-Selo* après la mort de l'impératrice ; le silence régnoit à l'entour ; le gazon devant le palais n'avoit pas été coupé depuis long-temps ; les mauvaises herbes remplissoient les parterres et les allées du parc ; la pluie avoit tracé des sillons ;

les statues, les colonnes, les vases, portoient l'empreinte des ravages du temps; les monumens s'écrouloient, et les *ruines* tomboient en ruines.

Paul Ier vouloit d'abord détruire Czarsko-Selo, ou du moins transformer le château en une caserne; soit qu'il détestât tout ce qui rappeloit la mémoire de sa mère; soit qu'il eût une prédilection pour les établissemens de *Gatchina* et de *Paulowska*, l'un créé par lui-même, l'autre par son épouse. Il se décida pourtant à entretenir Czarsko-Selo. Alexandre Ier regarde avec une sorte de vénération les lieux où il a passé une partie de sa jeunesse sous les yeux de la grande souveraine qu'il a prise pour modèle; mais ses goûts et sa manière de vivre lui font préférer, aux grandeurs de Czarsko-Selo, le riant séjour de Péterhof et l'étroite mais jolie maison de Kaminoï-Ostrow.

La route de Moscou passe à travers la ville de Sofia, dont les maisons cachent la vue du château. L'église construite sur le modèle de Sainte-Sophie à Constantinople, fait honneur à son architecte, M. le chevalier de *Starow*, de l'Académie des beaux arts de Pétersbourg.

Chemin en ligne droite.

C'est à *Ishora* que commence la route en ligne droite, longue de cent vingt werstes, et que Pierre-le-Grand vouloit conduire jusqu'à Mos-

cou. On la commença en 1712, sous la direction d'un M. *Ferkwarson*, professeur à l'Académie de navigation. Ce géomètre a calculé que la plus courte ligne entre Pétersbourg et Moscou est de cinq cent quatre-vingt quinze werstes ou cent quarante-quatre lieues de 25 au degré, tandis que la route actuelle est évaluée à sept cent vingt-huit werstes ou cent soixante-treize lieues. Mais les marais, les forêts et l'impossibilité d'établir des stations de poste dans des endroits convenables, empêchèrent l'exécution entière du projet; on s'est arrêté à *Tchudowo*. Cette route en ligne droite ne passe qu'à travers des forêts, et offre la solitude la plus monotone.

Novogorod.

De nombreux clochers annoncent de loin la fameuse ville de Novogorod, jadis capitale d'une république slavonne, et alliée des villes anséatiques. Comme elle est tombée, cette superbe cité dont les habitans disoient jadis : *Qui peut résister aux Dieux et à la grande Novogorod!* Aux environs, on voit plusieurs monastères dont les murs crénelés s'élèvent, d'une manière très-pittoresque, au milieu des bois qui les environnent. Ces monastères semblent marquer l'ancienne enceinte de la ville. Il n'en reste aujourd'hui que deux quartiers, nommés *la ville de Sophie* et *la ville du Marché*, et séparés par

la *Wolchowa*, rivière large et navigable, qui sort du lac Ilmen : on la passe sur un pont de bateaux, d'où l'on jouit d'une très-belle vue sur la rivière, animée par une foule de barques chargées, et sur le lac d'Ilmen, dont les eaux limpides se balancent entre des rivages fleuris et verdoyans. Dans la ville de Sophie on trouve la citadelle ou la *kreml*, dont les murs crénelés, construits en 1044, sous Jaroslau, tombent en ruine de toutes parts. Le vieux palais des czars et le riche monastère de Sainte-Sophie qui possède un grand nombre de corps saints, sont situés dans l'enceinte de la forteresse. Quand on a passé la Wolchowa, on voit le nouveau palais impérial qui n'est qu'une maison de deux étages, très-simple, et dont Paul Ier a fait peindre la porte en noir, blanc et rouge, comme les *guérites* prussiennes. Je n'y vis point de sentinelles ; je trouvai ouverte une petite porte qui conduisoit dans un très-petit jardin, dont les allées et les berceaux, uniquement formés de sureaux en fleurs, offroient l'image d'une solitude rustique.

Le sexe est ici doué de beaucoup de charmes ; seulement les femmes mariées se défigurent par une pièce d'étoffe bigarrée qui tombe du haut d'une espèce de bonnet très-élevé. Les jeunes filles portent des diadêmes ornés de perles et de pierreries ; ces *couronnes*, car c'est ainsi

geurs y sont assaillis des marchandes de craquelins. On vante la beauté et la complaisance de ces dames ; mais on assure qu'elles ont laissé à plus d'un de leurs admirateurs de longs et de désagréables souvenirs.

Libertinage des Russes.

Comme il règne à Waldaï un libertinage effréné, nous remarquerons en passant qu'il y a peu de pays, où, sur ce point, la licence soit portée plus loin qu'en Russie, et où les maladies qui en sont les funestes suites, soient plus répandues. Le désordre est une conséquence nécessaire de la servitude des paysans. Les seigneurs regardent tous leurs esclaves femelles comme leur appartenant, et ils trouveroient étrange si on les blâmoit de faire de leur propriété tel usage qu'il leur plaît. Il y a tel seigneur pour qui toute sa terre n'est qu'un vaste sérail ; aucune rose ne s'épanouit sans qu'il la cueille. Il y en a d'autres qui cherchent à donner à leurs débauches une teinte un peu plus romanesque. Le comte M.... (1) en est un exemple ; ce seigneur, après avoir perdu une faveur éclatante, par une infidélité pardonnée, il est vrai, mais jamais oubliée, vivoit à la campagne avec une épouse dont il étoit adoré, et qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer,

(1) Probablement *Momonof*, un des favoris de Catherine II (*Note du Rédacteur.*)

mais des bras de laquelle ses goûts déréglés l'arrachoient à chaque instant. Tous les jours de dimanche et de fête, ce volage époux donnoit à ses vassaux, et même à ceux de tous ses voisins, une fête champêtre accompagnée d'une foire ou de jeux publics, et terminée par un bal. Comme en outre M. le comte distribuoit aux danseuses de petits cadeaux, on peut croire que cette fête devint bientôt le rendez-vous du beau sexe des environs. Le comte M**** les passoit en revue, choisissoit parmi elles des maîtresses pour la semaine suivante, et fixoit à chacune son jour. Pendant cette fête galante, son épouse qui en eut bientôt deviné le but, alloit dans une promenade solitaire exhaler sa douleur inutile : elle ne savoit pas se venger; elle aimoit l'infidèle.

Le mauvais exemple que donnent les seigneurs, est suivi par tous leurs gens jusqu'au dernier valet : les Russes regarderoient comme un benêt celui qui ne profiteroit pas de la licence générale. Le lien du mariage n'est nulle part moins respecté : il est très-vrai, quoi qu'on ait pu dire contre, que les paysans marient leurs fils, encore impubères, à des filles nubiles, et qu'en attendant que le mari titulaire grandisse, le beau-père le remplace auprès de la bru. Ces mariages sont à la vérité défendus, mais pour quelques roubles le prêtre ferme l'œil et donne sa bénédiction.

Les Russes apprennent à connoître les jouissances de l'amour physique presque au sortir de l'enfance; aussi dans les familles riches, on voit souvent les tendres parens procurer eux-mêmes à leur fils, à peine adolescent, une concubine avouée, pour l'empêcher de faire un mauvais choix. Les demoiselles ont, sinon plus de retenue, du moins plus de dissimulation.

Le Lac Saint.

Il étoit trois heures du matin. La route qui étoit par montée et descente, ralentissoit la marche de la voiture. Je descendis pour me promener le long du lac Saint. Quel aspect enchanteur! les eaux argentines du lac reposent dans une bordure de collines verdoyantes; le tremble frémissant se penche sur le miroir cristallin, dans lequel on croit voir d'autres cieux et d'autres rivages; les flots, doucement agités, caressent la jeune fleur qui semble s'incliner vers eux et leur sourire; plus loin, le pin et le sapin élèvent leurs têtes majestueuses; des rochers sont jetés en désordre sur d'autres rochers; un précipice succède à l'autre.

Mes regards planoient sur le lac; mes sentimens s'agrandissoient avec la scène qui s'offroit à mes yeux. Je crus être dans un temple consacré à l'Être éternel. A travers les larmes qui brilloient sous ma paupière, j'aperçus le monastère

fondé en 1653 par le patriarche Nicon, et surnommé *Iwerskoï*, c'est-à-dire l'*Ibérien*, d'après un monastère Géorgien du mont Athos, d'où cet ecclésiastique avoit apporté une image de la Sainte-Vierge. C'est également à cette occasion que le lac reçut le surnom qu'il porte. Je sentis parfaitement comment cette belle contrée a dû sourire à un cœur qui, fatigué du tumulte du monde, cherchoit un refuge et un port tranquille.

Wichney-Wolotchok.

Éclaircis par les rayons du soleil, le dôme et les édifices de Wichney-Wolotchok présentoient un aspect agréable. J'eus le temps de jeter un coup d'œil sur cet endroit si important pour le commerce de la Russie (1). Il y avoit déjà beaucoup de barques qui attendoient l'époque fixée pour le passage. Il y fourmilloit d'ouvriers qui travaillent à tirer les barques par la Twerza dans le canal. Cette race d'hommes grossière, misérable et avide, rend quelquefois les routes peu sûres. Nous sommes certains d'avoir été suivis, pendant la nuit, par une bande de ces malheureux. Notre postillon étoit du complot, il répondoit par des fredons aux sifflets des brigands; avec des chevaux excellens, il nous menoit tantôt au galop, tantôt pas à pas, mais toujours en s'éloignant de

(1) Nous donnerons dans un Cahier suivant une description générale *des canaux de la Russie.*

plus en plus de la grande route: il étoit évident qu'il s'enfonçoit dans la forêt pour nous livrer à ses complices : plus il voyoit notre inquiétude s'accroître, plus ses manières devenoient insolentes; il fallut lui faire briller le sabre nu devant les yeux pour le décider à reprendre la grande route, où nous fûmes joints par des voituriers dont la présence contint nos ennemis. Cependant les brigands qui rôdoient dans la forêt, furieux de voir leur proie s'échapper, appelèrent à haute voix notre postillon, en prononçant distinctement un nom qu'à la station prochaine nous apprîmes être le sien. Cette circonstance ne laissoit guère de doute sur la complicité du postillon. D'ailleurs à la station suivante, qui s'appelle *Wuidropusk*, tout le monde connoissoit cet homme de réputation : « C'est un fripon, » disoit-on d'une voix unanime; il s'est bâti une » grande maison sans que personne sache d'où » il a eu l'argent; il a d'excellens chevaux et se » présente souvent hors de son tour pour con» duire les voyageurs. Mais gardez-vous, ajou» toit-on, de rendre plainte contre lui; les » paysans n'oseroient témoigner contre lui, » crainte de voir leurs maisons ou leurs gran» ges incendiées, comme il leur en arrive souvent » quand ils rendent témoignage contre des » scélérats protégés par nos tribunaux ! En le » poursuivant, vous vous mettriez sur les bras » un long et dispendieux procès. »

L'expérience m'avoit appris combien ce conseil étoit juste; mais j'ai cru devoir consigner cette anecdote, comme servant à dévoiler la fausseté de plusieurs relations imprimées, où l'on vante la police des grands chemins russes. Je conseille à tout voyageur particulier de se munir d'armes à feu, et j'ai remercié mille fois l'ami qui, malgré moi, avoit placé un sabre au fond de la calèche. Depuis cet accident, je pris la résolution de ne plus voyager de nuit.

Torchok.

Les cloches de vingt-trois églises annoncent, d'une manière très-imposante, la petite ville de Torchok qui se vante d'une haute antiquité. La Twerza, qui coule entre des rivages escarpés, sépare la ville en deux quartiers réunis par un long pont de bateaux. Le site est pittoresque. Du haut de la colline où se trouve le château, on voit une contrée riante se développer comme dans un Panorama. Les bâtimens publics sont dans un état de délabrement extrême; les particuliers égaient les façades de leurs maisons par de très-jolis ornemens de stuc. On fabrique ici des bourses, des nécessaires, des ridicules, des bonnets, le tout brodé en or: ces objets se vendent même hors de la Russie pour des ouvrages de Turquie; mais les prix sont, à Torchok même, hors de proportion avec la valeur des objets.

On me démanda, pour un petit ridicule, cinq roubles (environ 20 francs). Les femmes de Torchok, que mon *Almanach des Voyageurs* qualifie un peu improprement de *Dames*, font en maroquin des souliers sans couture et sans semelle, qui prennent au pied la forme la plus élégante.

Le même Almanach vante beaucoup ce qu'il nomme « le *Temple* construit par *les fils de la* » *ville*, dans un monastère bâti par le moine » Ephraïm. On y montre les restes mortels de ce » saint moine; son corps, parfaitement conservé » et *glorifié*, repose dans un cercueil d'argent, » orné de pierres fines et placé sur un piédestal » de marbre blanc. Trois cierges, toujours allu- » més à côté de ce tombeau, sont autant de té- » moignages de la foi chrétienne des habitans de » Torchok ». Je n'eus pas le temps de vérifier ces merveilles; mais je visitai le couvent des religieuses dont on vante l'église. C'est une rotonde dont les colonnes ne sont ni droites ni bien égales; on y voit quelques pitoyables tableaux à fresque : les religieuses, qui étoient toutes d'un âge mûr, n'embellissoient point ce triste séjour.

Twer.

Depuis Torchok à Twer, le sable profond et le pitoyable état où se trouvoit la grande route,

nous firent passer une journée bien ennuyeuse.

Dans le lointain, la ville de Twer en impose moins que celle de Torchok; mais pour l'intérieur, il n'y a point de comparaison à faire. La ville de Twer, fondée en 1242, fut détruite par un incendie en 1768. Catherine II la fit rebâtir en pierre, sur un plan régulier, et l'orna de plusieurs grands édifices. La situation sur les bords du Wolga, qui reçoit ici la Twerza et le Tmak, est des plus pittoresques. Le château, bâti dans un style noble, porte des marques visibles de l'abandon où on le laisse. En revanche, un air de fraîcheur et d'élégance recommande de loin l'auberge tenue par un Italien, qui en même temps est marchand de modes; et, quoiqu'on y soit traité à très-juste prix, l'aubergiste a gagné de quoi faire bâtir une autre grande maison en pierre.

La ville de Twer possédoit, il y a peu de temps, un théâtre de société; mais cet établissement n'a pas pu s'y maintenir.

Quoique située sur une grande rivière, cette ville, ainsi que plusieurs autres des environs, manquent presque absolument de poisson; ce qu'on attribue aux barrières établies, dans le haut des rivières, par les seigneurs propriétaires de la pêche. Seulement dans quelques endroits les paysans nous apportoient, auprès de notre voiture, des écrevisses cuites.

Convoi funèbre. Enterremens.

Le hasard voulut que je fusse spectateur d'une des scènes les plus comiques que la Russie puisse offrir au crayon d'un Hogarth, je veux dire d'un convoi funèbre. Ce seroit véritablement un bon sujet de caricature.

A la tête du convoi marchent les prêtres, couverts d'habits monacaux ornés de broderies en or et argent; leurs longs cheveux mal peignés flottent au gré des vents; la masse ordinairement très-considérable de leur corps ajoute à la gravité, ou, pour mieux dire, à la pesanteur de leur marche : les cierges qu'ils portent, devoient donner à la procession un aspect solennel et religieux; mais leurs faces riantes et enluminées d'un rouge vif ne rappellent que l'idée de la vie aisée qu'ils mènent, et semblent prouver que jamais une pensée n'a troublé le sommeil de leur ame. Derrière eux, six paysans, dans leurs *kaftans* ordinaires, mais la tête nue, portent sur les épaules le cercueil dont le couvercle est ôté, et remplacé par un tapis orné de croix et de broderies en or. Viennent ensuite les parens et amis, sans ordre et dans toute sorte de costumes, chacun avec un cierge allumé à la main. Enfin, une cohue de voitures ferme la procession qui s'avance au grand trot vers l'église (1).

(1) Nous n'approuvons nullement le ton de mauvaise

Les enterremens se font en Russie avec une précipitation cruelle, et les terribles exemples de plusieurs individus enterrés vivans n'ont rien fait changer à cette ancienne coutume. On m'a même assuré qu'il se passoit, sous le prétexte de cet ancien abus, des crimes horribles; et le trait suivant m'a été communiqué comme un fait positif qui s'est passé récemment dans une terre qu'on m'a nommée.

Un jeune seigneur avoit dissipé toute sa fortune; sa soeur ne se montroit pas disposée à sacrifier sa part d'héritage aux débauches de son frère; celui-ci conçoit donc le projet de hâter, par un crime, l'époque où il deviendroit l'héritier de sa soeur. Il lui fait donner une potion qui la jette dans un sommeil léthargique; il la fait passer pour morte, et, avec tous les signes de la plus profonde douleur, il ordonne tout de suite le convoi funèbre. Déjà la malheureuse victime étoit dans le cercueil, lorsque par hasard une de ses amies passa par le village, et ayant appris cette nouvelle funeste, vola dans l'église et se précipita sur le cercueil pour embrasser son amie pour la dernière fois. Elle saisit les mains de la prétendue défunte; elle les trouve

plaisanterie que M. Reinbeck se permet envers les prêtres russes; mais le fait est cependant que le bas clergé de l'église grecque met dans son extérieur très-peu de dignité et de décence. (*Note du Traducteur.*)

fait seigneur ; c'est là qu'il rencontra Xénia, la belle Xénia, fille du pauvre sacristain.

Conformément à un usage national de Russie, cette beauté villageoise étoit allée se baigner dans la Twerza avec plusieurs de ses compagnes. Dans un endroit écarté, ces jeunes filles, après avoir déposé jusqu'au dernier voile, se jouoient dans les limpides flots qui réfléchissoient leurs charmes. Xénia ne brilloit point au premier rang dans ces exercices violens ; timide et modeste, elle posoit ses pieds délicats dans l'eau, et, se retenant à une branche d'arbre, elle hésitoit de se confier au perfide élément. C'est dans ce moment que passa Grigor ; la chasse l'avoit égaré dans le bois : il s'éloigna promptement pour ne point troubler ces jeunes filles dans leurs plaisirs innocens ; mais il avoit vu Xénia. La voir et l'aimer fut la même chose. C'est à elle qu'il offrit son cœur et sa main. Le prince, incapable de rien refuser à son favori, donna son consentement à cet hymen.

Tout étoit prêt pour la noce. Avec une magnificence de prince, l'on avoit transformé en salle nuptiale la cabane du sacristain. Le son des cloches appeloit au pied des autels le couple heureux. Le cierge allumé à la main, Xénia, conduite par son père, s'avançoit à pas lents vers le temple où elle d. voit jurer à son amant une éternelle foi. Tout-à-coup la foule se sépare ; un silence respectueux annonce le prince Yaroslav. Son faucon de

chasse, en s'abaissant sur la croix du clocher de l'église, avoit détourné ses pas vers le village de Jédimonovo. Le prince avoit vu les villageois, en habits de fête, se presser vers l'église; il en avoit deviné la cause et s'empressoit d'embellir par sa présence la fête de son protégé.

Xénia baisse ses yeux noirs; une subite rougeur couvre son aimable visage; sa main tremblante s'échappe de celle de Grigor. Le prince jette sur elle des regards où se peignoient tour à tour la surprise, l'admiration, la crainte et l'ivresse d'une passion naissante. Subjugué par la toute-puissance des charmes répandus sur la personne de cette jeune villageoise, il s'approche d'elle; il saisit sa main encore tremblante, et, abusant cruellement du respect et du silence qu'inspiroit son rang suprême, il lui demande si elle veut jurer avec lui pacte d'un amour éternel? La réponse n'eût pas été difficile pour une amante; mais Xénia avoit-elle eu le temps d'aimer Grigor; ou ce jeune seigneur avoit-il profité de l'ascendant de la fortune pour lui arracher un consentement auquel son cœur étoit étranger? L'historien russe n'entre point dans ces discussions délicates; il raconte simplement l'issue de cette scène extraordinaire. Intimidée ou séduite, entraînée ou perfide, n'importe, Xénia se laissa mener à l'autel par le prince; un prêtre les unit d'un lien indissoluble;

et, au milieu des acclamations joyeuses d'un peuple immense, Yaroslav ramène dans sa capitale sa belle épouse.

Que devint le malheureux Grigor après que ce coup de tonnerre, parti d'un ciel sans nuage, l'eut précipité du faîte de la félicité? Il étoit resté spectateur immobile de ce dénouement imprévu; si l'amour armoit son bras d'un glaive vengeur, la reconnoissance et la fidélité envers son prince retenoient et enchaînoient sa juste indignation. D'ailleurs personne ne pensoit à lui: ses amis, qui l'avoient suivi à la noce, se pressèrent autour du prince; seulement quelques gens du peuple le plaignoient. Il se cacha parmi la foule, il échangea les habits nuptiaux contre l'accoutrement d'un paysan; les plus sombres forêts devinrent l'asyle de son désespoir; couché dans des antres sauvages, assis sur le sommet des rochers, il attendoit qu'une mort prématurée vînt terminer des maux sans remède.

La première ivresse du bonheur s'étant un peu dissipée, Yaroslav réfléchit sur sa conduite tyrannique; il eut, comme il en arrive souvent aux rois, des regrets trop tardifs; il se ressouvint de ce favori, si cruellement sacrifié. Tantôt il offrit une grande récompense à celui qui pourroit lui ramener Grigor; tantôt, avec une foible escorte, il parcourut lui-même les forêts et les déserts pour retrouver ce malheureux jeune homme.

Toutes ces recherches furent vaine. On crut généralement Grigor mort. Les courtisans essayoient de détourner de ce triste objet les pensées de leur jeune prince ; et qui sait s'ils n'y auroient pas réussi ? Mais un jour Yaroslav, accompagné de Xénia, étoit allé à la chasse aux environs du village de Jédimonovo, endroit si cher à leurs cœurs ; le faucon du prince se plaça sur la croix du clocher de l'église, et ne voulut point en revenir. On entra dans le village ; on s'approcha du temple rustique. Sur les marches de l'église un pélerin étoit prosterné ; ses yeux tournés vers le ciel n'apercevoient pas la foule qui l'environnoit ; mais à peine les traits de son visage pâle et défiguré eurent-ils frappé les regards de la princesse, qu'elle tombe évanouie dans les bras de son époux, et de ses lèvres tremblantes s'échappe le nom de *Grigor !*.... C'étoit lui ; il venoit de demander au ciel la fin de ses maux ; il sentoit déjà les liens du corps se dissoudre, et son ame s'envoler vers un meilleur monde. Un regard de Xénia le rendit, malgré lui, à la vie ; il rouvrit ses yeux, et revit avec regret la lumière. Ainsi, une fleur mourante se relève pour quelques instans, lorsqu'un rayon du soleil et une goutte d'eau viennent ranimer ses fibres desséchées.

Yaroslav offrit à Grigor tout ce que le repentir d'un prince peut offrir. Mais que pouvoit-il offrir

à un cœur mortellement blessé? — Grigor refusa tous les honneurs et tous les trésors dont le prince vouloit le combler. Il demanda pour unique faveur la permission de se bâtir une cellule auprès du confluent de la Twerza. Après avoir choisi pour compagnon un moine fidèle, Grigor s'enferma dans cette solitude, et y passa le court reste de sa vie dans les exercices d'une austère piété. Yaroslav bâtit sur sa tombe le monastère d'Otrotch; mais aujourd'hui aucune pierre, aucune inscription n'indique le lieu de sa sépulture, et les moines actuels ne paroissent pas s'occuper beaucoup de sa mémoire.

Moscou.

Il étoit dix heures du matin lorsque nous arrivâmes à Moscou : c'étoit justement un dimanche et en même temps un jour de foire. Il est impossible de peindre la singulière impression que fait le premier aspect de cette grande ville; car comment donner des formes et des contours précis à ce qui est colossal et gigantesque? Comment décrire ce tumulte de cent mille villageois, les uns à pied, les autres dans leurs carioles; ce bruit confus des voituriers qui chantoient en chœur, des roues qui crioient, des marchands qui se saluoient, des vendeurs et acheteurs qui disputoient, et tout cela au milieu d'un nuage de poussière, derrière lequel la ville avec ses innombrables dômes s'étendoit à perte de vue?

Obligé de me loger pendant quelques jours dans une auberge, j'ai pris une idée complète de la malpropreté russe. Il n'y a dans tout Moscou aucun hôtel, aucune auberge qui puisse soutenir le parallèle avec les établissemens du même genre à Pétersbourg. On y est mal servi ; la table est au-dessous du médiocre; le prix seul vous rappelle que vous êtes dans une capitale; les hôtes profitent de l'affluence des étrangers pour les piller impitoyablement. Un séjour de six semaines dont je passai deux à la campagne d'un de mes amis, et pendant lequel je n'ai point tenu d'équipage, ni joui de beaucoup de plaisirs, me coûta 400 roubles. Pendant l'hiver, il est même très-difficile de trouver un logement.

Cette immense ville offre beaucoup d'incommodités aux gens occupés de quelques affaires. Pour aller, même en voiture, d'un quartier à l'autre, il faut perdre des journées. Souvent, dans la cité, les passages étroits sont obstrués de voitures et de piétons.

Les rues de Moscou sont mal pavées; les pierres ne se trouvent liées par aucune espèce de ciment: il y a cependant à Pétersbourg un allemand, M. Schroter, qui a montré, par des expériences, comment on devoit s'y prendre; mais la police n'y a pas fait la moindre attention.

Personne n'a encore osé entreprendre une topographie de la ville de Moscou. Le diamètre

de cette ville immense est de plus de 40 werstes, c'est-à-dire de dix à douze lieues. Cinquante-trois rues principales, dont plusieurs ont quelques werstes de longueur, et quatre cent quatre-vingt-deux rues moyennes, coupent la masse énorme de plus de vingt mille bâtimens.

Mais dans cette enceinte il y a des terreins vides où l'on pourroit trouver un emplacement pour une ville toute entière. Beaucoup de palais sont restés à moitié achevés, parce que la fortune du propriétaire s'est épuisée avant que l'imagination de l'architecte le fût : on peut dire que dans aucune ville on n'a construit avec plus de dépense de plus magnifiques ruines. Souvent aussi un superbe palais est comme enterré dans un quartier entièrement rempli de cabanes misérables ou de maisons gothiques. La plupart des rues vont en montant et descendant ; car la ville est bâtie sur plusieurs collines, de sorte que souvent on voit une ville autour de soi, une autre à ses pieds, et une troisième sur la pente vis-à-vis.

On entre dans cette ville par douze différentes portes ; on n'y compte pas moins de vingt-trois ponts, tant sur les deux fleuves qui la traversent, la Moscoua et la Jausa, que sur le Neglinaya, petit ruisseau qui serpente entre ses murs.

Les réglemens de la police divisent Moscou en vingt districts, et chaque district en plusieurs quartiers. La population ordinaire est de 200,000

ames; mais les nobles qui viennent l'habiter pendant l'hiver avec leurs nombreux domestiques, la font monter temporairement à 300,000. L'air est des plus salubres, soit à raison de la latitude sous laquelle est située cette ville, soit à cause de l'élévation naturelle et de la sécheresse de son sol. L'atmosphère est ordinairement pure et sereine; les saisons ont un cours régulier, et l'hiver, à ce qu'on m'a assuré, n'est rien moins que désagréable et malsain. Je regrette de n'avoir vu Moscou qu'en été.

Les habitans des climats chauds ne sauroient se faire une idée des beaux jours d'hiver qu'on a dans le Nord; ils ignorent quel air bienfaisant on y respire : c'est un vrai baume dont on se sent entièrement pénétré. Le ciel est d'une sérénité, d'une clarté que l'œil a peine à soutenir; les étoiles, beaucoup plus brillantes que dans le Midi, se détachent mieux sur le profond azur du firmament. Quand on se promène, ou qu'on se donne de l'exercice par un beau jour d'hiver et surtout lorsque le froid est bien vif, on se sent une aise inexprimable, on acquiert de nouvelles forces et pour ainsi dire une nouvelle vie.

Les rues de Moscou sont pour la plupart larges et bien aérées, excepté dans le centre de la ville. Les maisons bâties généralement à un étage, sont fréquemment entrecoupées de jardins, et presque toutes séparées par des intervalles qui laissent partout un jeu libre à l'air et aux rayons

vivifians du soleil ; aussi dans les relevés des naissances et des morts, la balance est-elle toujours à l'avantage des premiers. On trouve à Moscou beaucoup de vieillards dans toutes les classes de citoyens, quoiqu'en général leur manière de vivre ne soit pas des mieux ordonnées : les épidémies sont rares dans cette ville ; plus rarement encore y sont-elles dangereuses ou désastreuses. C'est surtout dans les anciennes familles de négocians qu'on retrouve cette race originaire si vigoureuse et si robuste des Moscovites proprement dits.

Au centre de la ville, dans un site très-élevé, est le *Kreml* ou la forteresse; de là les regards se promènent, dans un grand éloignement, sur une multitude d'objets qui les arrêtent agréablement. Au-dessous, les eaux de la Moscoua s'échappent en de longs circuits ; à droite est le pont de pierres ; à gauche est le pont de bois, où les voitures qui passent et repassent, entretiennent constamment un bruit inconcevable ; sur le fleuve une quantité de barques. De là, on découvre une grande partie de la ville; ici, des palais magnifiques qui feroient honneur à Rome et à Gênes ; là, de misérables cabanes qui feroient honte au plus pauvre village d'Allemagne : contraste saillant et malheureux qui distingue Moscou des autres grandes villes de l'Europe. Sur les deux rives du fleuve se présentent de riantes



à Moscou.

collines, au-dessus desquelles des monastères gothiques élèvent orgueilleusement leurs flèches dorées; au-dessous, où se réunissent la Jausa et la Moscoua, est située la maison des Enfans-Trouvés, monument moderne et plein de goût, sur lequel la vue et la pensée s'arrêtent avec un égal plaisir. Plus près, le tableau change entièrement de face, mais n'offre pas moins d'intérêt. D'abord se présente l'ancien *palais du czar* (1), où résidèrent jadis les vaillans Iwan, le noble Michel Romanow, le sage Alexis-Michaïlowitch, Théodore-le-Doux, et Pierre-le-Grand. Ce qui manque de magnificence à ce palais, l'imagination le supplée par le souvenir des grands hommes qui, du sein de ce séjour sacré, gouvernoient le plus vaste des empires. Dans ce palais, tout est maintenant tranquille et désert; le temps semble y avoir substitué son sceptre éternel à celui des czars. On y remarquoit déjà des effets non équivoques de sa toute-puissance destructive, lorsqu'il plut à l'empereur Paul I[er] d'ordonner que cette ancienne résidence des autocrates, ses prédécesseurs, fût réparée et mise en état de le recevoir lui et sa famille.

Entre les églises du Kreml se distinguent éminemment celle appelée *de la mort de la Vierge*,

(1) *Voyez* la gravure ci-jointe. Comme M. Reinbeck s'étend trop peu sur la topographie, j'ai intercalé ici dans son récit quelques traits du *Tableau de Moscou*, par *Richter*.

et celle de l'archange Michel : dans la dernière se trouve l'ancien tombeau des czars ; dans la première on remarque un magnifique lustre d'argent massif, pesant 200,000 livres, dont la république de Venise fit présent à Boris-Goudenow ; c'est là que les empereurs sont sacrés et couronnés ; c'est là que les grandes fêtes publiques et celles de l'église sont célébrées avec le plus de pompe. Le Kreml renferme encore la fameuse bibliothèque synodale, si curieuse par les manuscrits grecs qu'on y a fait venir du mont Athos ; et grand nombre d'églises et de monastères qui embellissent ce district par le coup d'œil de leurs coupoles et de leurs croix dorées ou argentées. Sur tous ces monumens domine la tour du grand Iwan, la plus haute de Moscou, et dans laquelle on compte vingt-deux cloches, dont la plus grosse, une des merveilles du monde, pèse 12,000 pouds ou 480,000 livres.

Le district de Moscou qui entoure la moitié du Kreml est appelé *le Kitaigorod ;* c'est le plus commerçant de tous : l'étymologie de son nom (Gorod, qui veut dire *ville*, et Kitai, qui singifie *Chine*) semble indiquer que c'étoit là que se faisoit autrefois le commerce de la Chine, lequel alors étoit très-considérable ; aussi ce fameux district qui offre l'aspect d'une foire permanente, est-il souvent nommé par excellence *la ville.* Les boutiques sont toutes au rez-de-

chaussée, sous des arcades qui décorent le frontispice de ces vastes bâtimens; c'est au-dessus qu'on trouve les cabarets, les restaurans, etc.: quelquefois, en traversant une porte-cochère, on va se perdre dans un labyrinthe de ruelles et de boutiques. Chaque marchandise a son quartier. On voit là l'orfèvre; ici, les ustensiles en cuivre; plus loin, ceux en fer-blanc; d'un autre côté, les différentes étoffes, etc.

Le faux jour qui règne dans ces boutiques, dont le nombre s'élève à plus de 6000, rappelle assez naturellement l'idée de ces abat-jours pratiqués ailleurs par la supercherie : bien habile qui n'en est pas la dupe!

Le *Biélo-Gorod*, ou la Ville-Blanche, environne d'un côté le *Kreml*, et de l'autre le *Kitaigorod*; ce quartier tire son nom des murailles en pierre blanche dont il étoit fermé jusqu'en 1767. On y remarque la fonderie de canons, l'arsenal et les édifices de l'université. Le quartier de *Semlanoï-Gorod* s'étend tout autour du quartier précédent; son nom, qui signifie *Ville de Terre*, lui vient des remparts de terre dont il est entouré. A ces quatre villes qui se trouvent comme enchâssées l'une dans l'autre, il faut joindre les *Slobodes* ou faubourgs, au nombre de trente: quoiqu'il se trouve dans les faubourgs plusieurs couvens et même des palais, ils ressemblent en général à des villages, à l'exception de

celui qu'on nomme *Niémetzka-Sloboda*, c'est-à-dire faubourg des Allemands; c'est le séjour des artisans étrangers, la plupart d'origine allemande.

Outre sa grande étendue, outre le mélange des palais et des chaumières, Moscou offre encore d'autres traits qui lui donnent une physionomie tout-à-fait particulière et nationale. Toutes les maisons sont surchargées d'ornemens d'architecture; ce sont là des bas-reliefs; ici, des statues, des vases, et partout des colonnes. Ce dernier genre d'ornement est tellement prodigué dans la ville proprement dite, que l'on pourroit l'appeler *la Ville aux Colonnes*. A côté de ces traces de l'architecture italienne, introduite en Russie déjà dans le quatorzième siècle, par *Aristote* de Bologne et d'autres architectes célèbres, l'observateur remarque dans les édifices religieux une imitation visible du goût des Arabes, des Chinois, et en général des Orientaux. A chaque église, outre un clocher pointu et élevé, il y a quatre ou cinq tourelles, surmontées de la croix dorée et quelquefois d'un croissant qui supporte la croix entre ses deux cornes. La croix est souvent attaché par des chaînes dorées qui descendent sur la tourelle comme le cordage d'un mât. La forme même des tourelles varie beaucoup; il y en a qui se terminent par un petit dôme sphérique en saillie; d'autres, par leurs contours en spirale,

représentent un turban; la plupart sont couverts de tuiles vertes luisantes, placées comme les écailles d'une cotte d'armes (*Voy. la Planche.*)

La décoration intérieure des églises et des palais n'offre pas un caractère aussi original, et ne se fait souvent remarquer que par la réunion d'une grande richesse à un très-mauvais goût. Quelques palais, distribués absolument dans le goût italien, en dépit du climat, ne sont point habitables; on peut citer de ce nombre le palais de *Paschkow*, digne d'un souverain par sa grandeur et sa magnificence, mais si peu logeable, que le propriétaire a été obligé de se faire construire un petit logement à part. Dans les églises, on voit des tableaux à fresque d'une composition bizarre; les peintres y ont prodigué les couleurs les plus tranchantes, et les auréoles qui entourent les têtes des saints, jettent le plus vif éclat.

Depuis quelques années les embellissemens de Moscou sont conduits d'après les meilleurs principes. On a établi quatre grandes promenades publiques, sur le modèle des boulevards de Paris. La poussière nuit à l'accroissement des arbres, et il n'y a qu'un seul de ces boulevards qui soit bien entretenu. Les églises nouvellement construites se distinguent autant par une architecture régulière, que par les jolies allées et les parterres de gazon dont on les environne et

qui sont défendus par une grille de fer qu'on n'ouvre que les jours de fête.

Mœurs des Moscovites.

Pour donner un tableau moral de Moscou qui ne soit point rempli de vagues généralités, il faut en distinguer les habitans par *classes*. Les principales sont la haute noblesse, la petite noblesse, les négocians russes, le peuple russe, les Allemands, les Français et les savans.

La Noblesse.

Tout le monde n'aime pas la trop grande proximité du soleil : il y en a qui se sont brûlé les ailes à ses rayons ; il y en a d'autres qui en redoutent la trop vive lumière ; en général l'éclat de l'astre impérial efface ou fait pâlir tout autre éclat. Ces sentimens, où l'égoïsme se confond avec un noble orgueil, ont éloigné du trône et de la résidence un grand nombre de familles riches et puissantes. A Moscou, la noblesse se trouve moins gênée par les devoirs de courtisan, moins offusquée par la magnificence de la cour, moins surveillée dans ses discours, ses opinions, ses projets. Souvent la foudre qui frappa subitement le trône de Pétersbourg, avoit été allumée à Moscou. Catherine II n'aima point cette grande ville ; et dans les dernières années de son règne, elle ne la visita plus. Paul Ier. y eut d'abord de

chauds partisans; mais bientôt la méfiance s'empara de son ame; l'esprit indépendant de Moscou lui inspira de l'ombrage, et il confia l'administration de cette ville à des hommes dont l'existence politique dépendoit uniquement de la faveur et qui étoient dévoués à tous les caprices du despote. Alexandre Ier possède, dans un degré éminent, l'amour du public de Moscou; on ne parle qu'avec admiration de ses sentimens personnels et de ses excellentes vues. On avoit espéré de le voir transférer la résidence à Moscou, pour quelques années, afin de diminuer le prix des vivres à Pétersbourg; on croit que la guerre a empêché l'exécution de ce projet.

La noblesse est, dans cette ancienne capitale, sur un pied plus grand qu'à Pétersbourg. Celui qui, dans la résidence, se contente de louer un étage dans la maison d'un autre, occupe ici son propre palais et ne le partage avec personne. Chaque famille un peu distinguée tient ici une espèce de cour, peuplée d'oisifs, de protégés et de parasites. Le nombre des domestiques est très-grand; on le porte à 80,000 pour toute la ville. Un régiment de valets de chambre, de laquais, de cochers, de palefreniers, passe la plus grande partie de la journée à bâiller ou à boire. Pour nourrir cette foule de domestiques superflus, les paysans, même des terres les plus éloignées, apportent par caravane toutes sortes de vivres et de denrées.

Les nobles russes justifient beaucoup plus à Moscou qu'à Pétersbourg la grande réputation d'hospitalité qu'on leur a faite. Comme ils s'y trouvent absolument sans aucune occupation sérieuse, ils sentent le besoin de la conversation, ils aiment quiconque les amuse, ils recherchent tout ce qui peut jeter quelque variété dans le cours monotone d'une vie sans souci et sans affaires. Ainsi, leur maison est ouverte à tout oisif; une mise décente est à peu près la seule condition qu'on exige; aucune considération génante ne les oblige à faire un choix rigoureux de ceux qu'ils admettent dans leur société : l'étranger surtout est assez recommandé par le seul mérite de la rareté et de la nouveauté; il est reçu avec empressement dans toutes les maisons; et celle à qui il donne la préférence, y voit une marque de considération.

C'est principalement en été, et à la campagne, que les nobles russes exercent envers les étrangers cette hospitalité sans bornes. Celui qui accompagne une grande famille dans leurs terres, y vit non seulement aux dépens de ses hôtes, mais même dans la liberté la plus entière et comme s'il étoit chez soi. Tout y est à ses ordres; ses caprices même sont respectés. Ce n'est qu'à table et pendant la soirée qu'il appartient à ses hôtes : c'est alors que, par ses saillies et son adresse dans le jeu de cartes, il doit contribuer à chasser

l'ennui du cercle auquel il est admis. Quant aux jeux de hasard, l'étranger n'est pas forcé d'y prendre part. Cette vie de parasite a de quoi plaire à des gens sans affaires et sans état; mais qu'ils y prennent bien garde, ce n'est nullement leur mérite personnel qui leur procure cette réception hospitalière; ceux qui laisseroient percer cette idée, s'exposent à se voir détrompés de la manière la plus désagréable dès le moment qu'on cesse de les trouver amusans. Leurs excellences ou leurs altesses, l'hôte et l'hôtesse, ne manquent point de chercher à subjuguer entièrement leurs parasites; mais ceux-ci n'ont qu'à prendre à leur tour l'offensive et à subjuguer les maîtres, ce qui n'est rien moins que difficile.

On ne sauroit point dire en général que les nobles russes manquent de culture; au contraire, il y en a parmi eux d'un esprit très-brillant, mais c'est toujours dans la tête et presque jamais dans le cœur qu'il faut chercher les fruits de leur éducation. Il ne faut pas exiger d'eux des principes, encore moins faut-il s'attendre à leur trouver du caractère. Il y a sans doute des exceptions; mais elles sont extrêmement rares. Comment aussi les nobles russes pourroient-ils acquérir des qualités morales, au sein de cette vie de sybarites qu'ils mènent?

Jamais on ne se lève chez eux avant neuf heures; souvent il ne fait jour chez les maîtres

qu'à onze. Pendant le déjeûner, on s'occupe à médire du prochain; les bruits de la ville sont recueillis avec empressement; on ne dédaigne pas même d'interroger les domestiques. Quelques visites sans cérémonies varient agréablement ce moment. Entre midi et une heure le maître et la maîtresse sortent, chacun dans son équipage; l'époux se rend sans gêne chez sa maîtresse, s'il ne préfère d'aller au *club:* l'épouse va chez quelque marchande de modes; et comme ces marchandes sont françaises, on pense bien qu'elles ont beaucoup d'indulgence, beaucoup de complaisance pour leurs illustres pratiques; d'ailleurs il est juste que les femmes se soutiennent mutuellement. Ces expéditions matinales sont terminées à trois heures. Alors les conviés pour le dîner, les amis de la maison, les parasites, commencent à s'assembler. Plus la société est nombreuse, et plus les maîtres sont contens. Afin de ne pas perdre des momens précieux, on entoure souvent les tables de jeu avant de commencer le dîner. Des liqueurs de toute espèce sont présentées aux convives. On reste à table jusqu'à cinq heures. Les nobles russes ne font point d'excès dans la boisson, quoi qu'en disent les voyageurs; ce vice ne règne aujourd'hui que parmi un petit nombre de militaires et chez quelques vieux hommes d'état qui apparemment y voient un ressort de politique. Les Russes dînent, comme les Français, avec

beaucoup de gaieté ; les bons mots se succèdent comme un feu roulant; toutes les saillies sont souffertes, pourvu qu'elles fassent rire : ordinairement la maison est fournie d'un idiot (*duraki*) dont on s'amuse, ou d'un plaisant d'office qui est chargé de mystifier le monde et de s'en laisser mystifier. Dans les mets il règne non seulement la plus grande abondance, mais aussi le goût le plus exquis; les *plats nationaux*, malgré leur singularité, doivent plaire aux gourmands de tous les pays. Les meilleurs vins de diverses sortes sont distribués pendant le dîner ; au dessert on y joint assez souvent des *vins de fruits*, fabriqués dans le pays et qu'on nomme en russe *nalifki.*

Le dîner fini, on se salue mutuellement avec un légère inclinaison, et chacun fait ce que bon lui semble. Les Russes emploient souvent une heure ou deux à se reposer des fatigues de la journée dans les bras du sommeil. A sept heures on se rassemble pour aller à la comédie, au concert ou à quelque autre divertissement public. Après le spectacle, les tables de jeu se repeuplent, et on y sacrifie à l'aveugle fortune jusqu'à minuit. C'est l'heure du souper qui ne le cède guère en rien au dîner. Enfin, à deux heures, ces heureux Sybarites se séparent.

Les grands festins se donnent au nouvel an, à Pâques, aux jours de saints et aux jours de

naissance. Quelques grands seigneurs exigent, dans ces occasions, des visites de félicitation de la part de leurs cliens et de leurs subalternes : alors l'antichambre se remplit de monde pendant que l'illustre protecteur dort encore profondément. Parmi les présens qu'on se fait en Russie les jours de fête, il faut distinguer les *œufs de Pâques;* ils sont en verre ou en porcelaine, ornés de jolies peintures; on les présente souvent dans une corbeille de biscuit; un semblable cadeau peut revenir à 50 roubles.

Culture de l'Esprit. Arts d'Agrément.

Une bibliothèque est aujourd'hui comptée parmi les meubles nécessaires d'un palais ; c'est une affaire de luxe pour les grands : mais il y en a bien peu qui y prennent le moindre intérêt; il y en a encore moins qui, à l'instar, du comte de Boutourlin, sachent en faire usage. Ce Mécène de Moscou s'est formé par des voyages utilement dirigés; il est âgé de quarante-cinq ans et possède des connoissances vastes et variées. Sa bibliothèque, forte de 25000 volumes, est très-complète pour la littérature des quinzième et seizième siècles; on y trouve aussi toutes les belles éditions de Bodoni, de Didot et de Baskerville. Le bibliothécaire se nomme M. *Ronca*. Il est facile d'obtenir l'entrée de cette bibliothèque.

Quant à la masse des nobles, il n'y a rien qui leur répugne plus que l'étude et la lecture. Les femmes du bon ton ont cependant pris l'habitude de feuilleter quelques livres; mais leur choix ne *roule que parmi* les romans français. Parmi les grands auteurs de cette même nation, voici ceux qu'on préfère en Russie :

Voltaire.
Rousseau (de Genève).
Mercier.
Raynal.
Florian.
Marmontel.
La Fontaine (1).

Ne pas connoître ces auteurs favoris seroit d'un homme mal élevé, d'un barbare de la vieille Russie ; tandis qu'il est très-permis d'ignorer les

(1) Cette liste curieuse dit plus, sur les prétendus succès de la littérature française dans l'étranger, que ne le diroit un volume entier.

Voltaire est aux yeux des Russes le plus grand des poètes français, 1°. parce qu'il est, selon eux, plus dramatique et plus pathétique que Racine !! 2°. parce qu'il a écrit dix ou douze fois autant de vers que Racine, Boileau et Molière.

Rousseau de Genève précède immédiatement *Mercier*, et cette circonstance seule montre assez que ce n'est pas au style de Rousseau, mais à ses extravagances morales, que s'adressent les hommages des Russes.

Les déclamations de *Raynal* sur l'esclavage des nègres

noms des écrivains nationaux les plus estimables.

La fausse direction que la civilisation a prise parmi les Russes, se montre moins dans leur manière de juger chaque ouvrage des beaux arts en particulier, que dans leur façon d'apprécier en général ces nobles productions du génie. Ils n'y voient qu'un ornement, un amusement, et non pas l'expression du beau idéal. L'Apollon même du Vatican n'est pour eux qu'un beau marbre, propre à décorer un salon; ils ne pensent pas à y voir l'idéal des formes humaines. Une Iliade même ne leur paroîtroit bonne qu'à

sont admirées par des seigneurs qui ont eux-mêmes quelques miliers d'esclaves, et qui, malgré les vœux de l'empereur Alexandre, ne leur donnent point la liberté.

Florian et *Marmontel* doivent à leurs petites sentences philantrhopiques l'immense réputation dont ils jouissent, tandis que *La Fontaine* a trop de véritable poésie pour être mis à sa place.

Enfin, nous devons ajouter que les Russes ont encore deux auteurs favoris que M. Reinbeck ne nomme pas; ce sont *Piron* et *Grécourt.*

Qu'on nous vante ensuite l'universalite de la langue française! Les grands génies de la France, les Pascal, les Bossuet, les Fénélon, les Racine, les Corneille, les Montesquieu, les Buffon, ne sont point appréciés et ne sauroient l'être parmi cette classe légère, amollie et corrompue qui seule, dans les divers pays de l'Europe, affecte d'être française et de dédaigner la langue et la littérature de son propre pays. (*Note du Traducteur.*)

les amuser dans un moment de loisir, entre deux parties de *whist*. En un mot, un Russe qui se croit philosophe regarde la culture des beaux arts comme une branche de luxe. Et comment considéreroit-il cette fleur délicate de la civilisation humaine sous un plus digne point de vue, lui qui n'étudie d'autres sciences que les mathématiques, et qui même n'étudie les mathématiques que comme un métier ?

Cependant les Russes possèdent, sans en jouir, des trésors des beaux arts ; et l'on formeroit, des statues et des tableaux disséminés dans la Russie, un Muséum aussi grand que celui de Paris (1).

Les dames russes sacrifient plus aux grâces que les hommss. Assez souvent elles savent très-bien parler le français, l'anglais et l'italien. Dans la maison paternelle, elles s'exercent dans la peinture et deviennent de très-habiles copistes ; mais la Russie ne peut encore citer aucun talent original. Aussitôt mariées, les dames russes quittent les pinceaux et la palette. Les belles de Moscou poussent le talent de la danse à un degré de perfection inconnu à Pétersbourg même. Les concerts de Moscou sont au nombre des plus brillantes réunions. La musique est un art à la mode ; tout le monde connoît ces choeurs formés

(1) Soit ; mais beaucoup de ces statues et de ces tableaux, sont de mauvaises copies. (*Note du Traducteur*).

de quarante à cinquante serfs, dressés à exécuter un concert de cors qu'on désigne même particulièrement sous le nom de *musique russe*; il y a encore beaucoup de riches amateurs qui entretiennent des troupes semblables : mais la mode commence à bannir l'usage où étoient les seigneurs, d'avoir un théâtre particulier, avec une troupe d'acteurs, prise également dans la classe des serfs. On joue plutôt de petites pièces françaises, dans lesquelles les dames de la maison font briller leurs grâces naturelles et l'éclat de leur toilette. D'heureux étrangers y remplissent les rôles d'hommes. On a raffolé, il y a quelques années, d'une sorte de spectacle muet, qui consistoit à former un tableau momentané, composé de figures vivantes, et dont le sujet étoit choisi dans la Mythologie. J'ai vu la princesse D... représenter Vénus à sa toilette; les princesses, ses filles, figuroient les trois Grâces, et ses fils étoient déguisés en Amours. On ne peut rien imaginer de plus somptueux que les draperies, les ornemens et les décors, ni de plus voluptueux que l'aspect, hélas! trop passager, d'un semblable groupe.

(*La suite se trouve dans le Tome V.*)

NOTICE

SUR LE POHON-UPAS

OU

ARBRE A POISON.

Extrait d'un Voyage inédit dans l'intérieur de l'Ile de Java, par L. A. DESCHAMPS, D. M. P., *l'un des compagnons du Voyage du général d'*ENTRECASTEAUX.

C'EST au fond des sombres forêts de l'île de Java que la nature a caché le pohon-upas, l'arbre le plus dangereux du règne végétal, par le poison mortel qu'il renferme, et plus célèbre encore par les fables dont on l'a rendu le sujet. Semblable aux héros de l'antiquité dont les travaux avoient étonné l'univers, on lui a donné une origine, sinon surnaturelle, au moins fort extraordinaire. On a raconté que l'arbre qui produit ce poison, croissoit isolé au milieu d'un désert, parce que les plantes et les animaux ne pouvoient souffrir un voisinage aussi pernicieux; que c'étoient des malfaiteurs condamnés au dernier supplice qu'on obligeoit de faire cette dangereuse récolte, au péril de leur vie, etc., etc.

Le fait est que cet arbre, connu dans le pays,

sous le nom d'*Antjar*, croît, comme tant d'autres, dans les forêts de la province de *Balanbonang*, et que son voisinage n'a rien de plus dangereux que celui des autres végétaux connus pour être vénéneux. C'est le suc épaissi qu'on en retire par incision de son écorce, qui s'appelle *upas*, ou *oupas*, selon notre prononciation. Ce poison est tellement actif, qu'introduit dans le corps par la plus légère blessure, il donne la mort sur-le-champ.

Les Malais, pour s'en servir (car il est connu dans toutes les îles Moluques), le mêlent avec quelques autres drogues dont ils font mystère, mais dans lesquelles on sait qu'il entre de l'ail et du *Galanga*. Ils y trempent la pointe de petites flèches de bambou qu'ils lancent avec une espèce de sarbacane. J'ai vu tuer de cette manière un singe sur un arbre. Il reçut le trait empoisonné dans la partie charnue de la cuisse; il poussa un cri, et tomba mort à nos pieds. J'examinai la blessure, la flèche n'avoit pas pénétré un travers de doigt, et ne l'auroit pas empêché de prendre la fuite, si elle n'avoit pas été trempée dans l'*upas*.

Les Javanois, qui depuis long-temps vivent en paix avec les Hollandais et leurs autres voisins, ne se servent plus de ces traits empoisonnés, qui d'ailleurs seroient insuffisans contre nos armes à feu : ce n'est plus qu'à la chasse que ces traits

puissent leur être utiles ; et encore leur préfèrent-*ils* le fusil, quand ils sont à même de s'en procurer. Il paroît cependant qu'ils n'ont rien à craindre en se nourrissant du gibier tué de cette manière, et que ce poison, pour faire effet, doit, comme celui de la vipère, être mêlé directement avec le sang.

L'arbre qui donne l'upas ne se trouve que dans la partie orientale de l'île. Il y porte le nom de *pohon-antjar* ou *pohon-upas*, c'est-à-dire l'arbre à *upas*. Il s'élève à trente ou quarante pieds. Il a le port et le feuillage de l'orme. Lorsqu'on brise ses branches ou qu'on entame son écorce, il en découle un suc laiteux qui s'épaissit à l'air. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, ovales, rudes au toucher. Les fleurs croissent aux aisselles des feuilles. Elles sont tantôt mâles, tantôt femelles sur le même arbre. La fleur mâle consiste en un réceptacle rond, comme tronqué supérieurement, et recouvert d'une infinité d'étamines, à peu près comme dans la *dorsténia*. Les fleurs femelles ressemblent à une figue naissante ; c'est tout simplement un ovaire surmonté de deux styles ; il leur succède un fruit rond, renfermant un noyau de la même forme ; mais je n'ai pas vu ce fruit dans sa maturité. Cet arbre a été mal figuré dans le second volume de l'*Herbarium Amboinense, tome II, table* 87, *de Rumphius*, sous le nom d'*Ipo*.

Après avoir parlé de cet arbre célèbre et de son poison, il est assez naturel de dire les moyens qu'on a employés pour s'en garantir, ou pour arrêter ses funestes effets. Rumphius dit que, dans les guerres que les Hollandais eurent à soutenir contre les Malais, lors de leur établissement aux Moluques, ils se couvroient d'une espèce de cuirasse d'un cuir épais, qui suffisoit souvent pour empêcher ces traits de pénétrer; mais que lorsqu'ils en étoient atteints, ils avoient recours à un moyen si répugnant, que la mort même pouvoit paroître préférable à quelques-uns. Ils portoient à la bouche ce qu'il y a de plus infect dans la nature : les nausées et les vomissemens qu'un pareil remède excitoit, sauvoient fréquemment le malade. Mais, comme l'observe fort bien le savant écrivain, un vomitif pris sur-le-champ auroit probablement produit le même effet. Les Javanois prétendent qu'il suffit de tenir un morceau de sucre dans la bouche au moment où on est blessé, pour arrêter l'effet du poison. Si ces deux remèdes sont bons (ce dont on peut douter), il faut convenir que les extrêmes se touchent. On a encore tenté sans succès la ligature et l'amputation du membre blessé. Il seroit à souhaiter qu'on eût l'occasion d'essayer l'alcali, qui a eu de si grands succès dans la blessure de la vipère dont le venin semble avoir de l'analogie avec l'upas. D'ailleurs, ce poison n'est pas le seul qui

jouisse de la fatale propriété de donner la mort sur-le-champ. Les Américains connoissent le funeste secret d'empoisonner leurs flèches, et on en montre dans tous les cabinets de curieux, à qui on attribue cette vertu.

C'étoit peu d'avoir exagéré la force délétère du pohon-upas; les voyageurs nous ont encore fait une relation effrayante des dangers que couroient les malheureux, dans le pélerinage forcé qu'ils faisoient pour recueillir ce poison. On pourroit croire que, dans cette circonstance comme dans tant d'autres, ils ont donné le produit de leur imagination pour un fait avéré, si d'ailleurs il n'existoit pas, dans le pays, un genre de supplice qui a quelque analogie avec ce qu'ils ont raconté de la récolte de l'upas. Voici le fait qui probablement a donné lieu à l'histoire débitée sur l'upas:

Comme la polygamie est établie à Java et surtout parmi les grands, les princes du sang royal y sont considérablement multipliés. Il n'est pas rare de voir parmi eux d'illustres criminels, dignes du dernier supplice.

Les rois, pour s'épargner la douleur de répandre leur propre sang, ont imaginé d'envoyer les coupables dans une île située au milieu de marais fangeux de la côte du sud, où ils restent plus ou moins long-temps, selon la gravité du crime. Qu'on se figure la position de ces malheu-

reux presque nus, sans abri, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, et pendant la nuit aux vapeurs humides du limon fangeux qui les entoure; dévorés de moustiques, livrés à la morsure des serpens, et n'ayant pour se désaltérer que l'eau corrompue de ces marais. Il est rare qu'ils résistent pendant quinze jours à de pareils tourmens; et s'ils en sortent vivans, ils périssent bientôt victimes des maladies dont ils ont puisé le germe dans ce funeste séjour.

On peut présumer que ce sont ces voyages de condamnés qu'on ne voit point revenir, qui ont donné lieu à la fable de la récolte périlleuse du poison upas. Il n'a fallu pour cela qu'un peu d'exagération dans les rapports des habitans, et de légères altérations de la part du voyageur.

MEMOIRE

SUR L'ÉTENDUE DE L'ISTHME DE L'ASIE-MINEURE,

Tiré des Papiers inédits de feu M. d'ANVILLE, *ci-devant Membre de l'Académie des Inscriptions, etc.* (1).

L'ASIE mineure est comparée à une péninsule dont l'isthme se prend, entre le rivage du fond de la Méditerranée, vers Issus et Tarse, et le fond du golfe que le Pont-Euxin forme près d'Amisus, golfe si profond, *tanti recessus*, selon Pline, livre VI, *ut Asiam penè insulam faciat.*

L'antiquité fournit diverses mesures de la largeur de cet isthme. Pline ajoute aux paroles qu'on vient de rapporter, *CC millia passuum haud ampliùs, per continentem, ad Issicum Ciliciæ sinum.* Hérodote, *in Clio*, prétend qu'il n'y a de chemin que pour cinq jours, ευζωνῳ ανδρι *expedito viro.* Ces journées reviendroient chacune à 40 milles, ou à plus de 13 de nos lieues communes, en conséquence de la mesure de Pline; ce qui excède l'estimation la plus ordi-

(1) *Voyez* la Note à la fin de ce Mémoire.

naire des journées de voyage, sur le pied de 25 ou de 30 milles, de 8 ou 10 lieues; de manière que si les journées d'Hérodote sont, comme il s'en explique, celles d'un voyageur sans bagage et qui fait diligence, il semble que l'abondance donnée dans l'espace y satisfasse.

L'auteur anonyme d'un périple du Pont-Euxin blâme Hérodote de n'avoir compté que cinq journées dans la traversée de l'isthme d'une mer à l'autre, et il en compte sept. Voici comment il s'explique sur cet isthme et sur sa mesure : *Ad mare sita est Amisus, et juxta illam arctissimâ cervice constringitur Asia, usque ad Issicum sinum urbemque Alexandriam : hinc in Ciliciam non ampliùs quàm septem dierum est iter. Herodotus autem in errore versari videtur, quùm dicit quinque dierum iter esse à Ciliciâ ad Pontum.* Mais qui ne voit que cette contrariété peut ne consister que dans l'usage du terme de journée? Hérodote ayant pris les journées sur le pied le plus étendu, le nouvel écrivain s'en écarte en se conformant à l'usage plus ordinaire, et ses journées ne se comparent ainsi qu'à 28 ou 29 milles, ou 9 à 10 lieues. En supposant même que la mesure de Pline, qui semble donnée en gros, et sans un détail de distances particulières, doive être prise, en droite ligne, d'une mer à l'autre, pour mettre plus que moins d'espace dans cette étendue, n'est-il pas con-

venable de penser que la trace du chemin pour le voyageur prend quelque excédent sur cette mesure : ce qui met une augmentation réelle à l'estimation qui se fait ici des journées, soit communes, soit plus grandes que les communes ? Il y a, dans la disposition du local entre la mer Méditerranée et le Pont-Euxin, des circonstances qui doivent naturellement mettre de la difficulté dans le chemin de cette traversée, et en allonger la mesure. Personne n'ignore que le mont Taurus, entre la Cilicie et la Cappadoce, ne se franchit que par des défilés. Au nord du Taurus, sont l'Anti-Taurus et le Mont-Argée, et entre la Cappadoce proprement dite et le Pont règne encore une chaîne de montagnes dont Strabon fait mention sous les noms de *Lithrus* et d'*Ophlimus*. On trouve la traversée de cette dernière chaîne dans le détail d'une route que Tavernier a décrite, et qui conduit à Tocat.

Un des côtés de l'isthme, savoir celui de la Méditerranée, a sa latitude décidée, du moins à peu près, en conséquence de celle d'Alexandrette, que des observations astronomiques fixent à 36 degrés 35 minutes. Issus, plus septentrional que ce point, se juge par 37 degrés moins un cinquième ou environ ; et, vu même que la côte de Cilicie décrit un arc rentrant qui forme une espèce de golfe ou de grande anse vis-à-vis de Tarse, on peut juger cette côte vers le som-

met de l'arc par 37 degrés. A cette latitude prise au plus haut point d'élévation, si nous ajoutons l'espace des deux cents milles romains indiqués par Pline, en montant directement au nord (car le témoignage de l'antiquité est formel pour faire répondre le golfe d'Amisus à la longitude d'Issus ou des environs), nous conclurons que la hauteur de ce golfe est vraisemblablement l'endroit nommé *Ancon* ou *Cuneüs* dans le périple d'Arrien, à environ 39 degrés 40 minutes.

Strabon, né sur les lieux, dans Amasie, ville du Pont, auteur par conséquent d'un grand poids sur la question dont il s'agit, nous instruit de plusieurs circonstances qu'il convient d'exposer et de mettre en usage. Au livre XII, qui contient la description spéciale de la Cappadoce et du Pont, ce célèbre géographe dit que Mazaca ou Césarée, métropole de la Cappadoce, est distante du Pont-Euxin de 800 stades. Quoiqu'en général la position de Césarée à l'égard du Pont soit vers le midi, προς νοτον, comme Strabon s'exprime, cependant je tiens cette position divergeante d'environ un degré de longitude du fond du golfe d'Amisus, et moins orientale. C'est un point sur lequel il me convient de corriger une carte de l'Asie mineure qui a paru, et que je ne regarde que comme un essai, quelque étude que ce morceau m'ait déjà coûté. D'une part, les mesures de la côte du Pont-Euxin depuis le

Bosphore, données par Arrien et par le périple anonyme de cette mer, et même la combinaison des routes par terre depuis Constantinople jusqu'à Amasie; de l'autre, une chaîne de distances données par Strabon depuis Éphèse jusqu'à Césarée, et de là même jusqu'à l'Euphrate près de Mitilène, sont les principaux moyens qui, en établissant le lieu du golfe d'Amisus et celui de Césarée, font sentir l'écart de longitude qui doit être entre ces lieux. Ainsi la position de Césarée déclinant de plus de deux airs de vent, ou d'environ 30 degrés du méridien du golfe d'Amisus, par-dessus cela y ayant beaucoup d'apparence que les 800 stades de Strabon entre ce golfe et Césarée sont une mesure itinéraire plutôt qu'une ligne géométrique en toute rigueur ou réduite parfaitement en droite ligne, ces 800 stades n'en font peut-être pas 700 sur le méridien de Césarée, entre la hauteur de ce point et celle du golfe d'Amisus.

Strabon nous dit ensuite que de Césarée aux *Pylæ Ciliciæ*, par lesquelles se traverse le mont Taurus, il y a six journées. Or, il faut une estimation bien modérée dans le calcul qu'on peut faire de ces journées, puisque leur espace ne se présumant qu'environ la moitié de l'ouverture de l'isthme entre les deux mers, elles n'équivalent conséquemment qu'à environ deux journées et demie selon Hérodote, et à trois et demie sui-

vant l'auteur du périple, qui enchérit sur Hérodote dans le compte des journées. D'où il suit que les journées dont parle Strabon, estimées par supposition à 20 milles chacune, sont plutôt exagérées que trop réduites; donc il y a 120 milles au plus entre Césarée et les portes Ciliciennes, ce qui fait 900 à 1000 stades: et franchement, la plus légère supputation paroîtroit préférable à la plus forte. Mais ce qui interdit, d'une manière absolue toute estimation que l'on voudroit porter plus loin, c'est qu'on lit dans Strabon même, quelques lignes plus bas, que l'étendue de la Cappadoce, depuis le Pont-Euxin jusqu'au passage du mont Taurus, est de 1800 stades; car, dès qu'il en emploie 800 entre le Pont et Césarée, reste de Césarée au Taurus 1000. Je demande même s'il est probable que ces 1000 stades soient précisément une mesure aérienne que l'on puisse bien se permettre d'employer sur une carte à l'ouverture du compas.

La chaîne du mont Taurus a fait une séparation naturelle de la Cappadoce d'avec la Cilicie; et ces limites sont peu éloignées du bord de la mer Méditerranée. Strabon, livre XIV, ne compte que 120 stades entre Tarse, capitale de la Cilicie, et les confins de la Cappadoce; et il nous apprend encore que cette ville n'est distante d'une lagune par laquelle le fleuve Cydrus communique avec la mer, que de 5 stades.

En faisant récapitulation des espaces qui se déduisent de Strabon, on trouve environ 1800 stades, qui reviennent à 226 milles romains et sont l'équivalent de 3 degrés; la latitude du bord de la Méditerranée, vers Tarse, étant jugée de 37 degrés, celle du fond du golfe d'Amisus sera conséquemment de 40. Il entre dans ce résultat un neuvième de plus que dans la mesure de Pline. Mais aussi ne seroit-il pas naturel de soupçonner que le tout ou une partie de cette augmentation n'auroit d'autre principe que celui d'employer trop en entier des mesures qui sont de l'espèce itinéraire? Si toutefois on fait entrer 3 degrés dans l'étendue dont il est question, les journées d'Hérodote prendront 45 milles ou 15 lieues en droite ligne, indépendamment de ce que la mesure d'un chemin doit ajouter à une ligne directe; et certes il y a lieu de présumer que l'estimation ne sauroit être plus forte.

Mais on dira peut-être que, Strabon fixant le terme de la distance à l'égard de Césarée aux *Pylæ Ciliciæ*, le point que nous avons pris aux limites communes de la Cilicie et de la Cappadoce, dans le voisinage de Tarse, en peut différer. A cela on répondra, en entrant dans quelque détail, que, dans l'itinéraire d'Antonin, et précisément sur la route qui conduit de Cappadoce en Cilicie, la distance d'un lieu nommé *Podendus* jusqu'à *Agæ*, ville maritime près de

l'embouchure du Pyramus, et en même hauteur qu'Issus, savoir 37 degrés moins environ un cinquième, est indiquée de 48 milles.

L'itinéraire de Jérusalem nous indique les Portes Ciliciennes à 14 milles au-delà d'*Opodenda*, qui est évidemment le lieu de *Podendus;* et il y a même dans ce dernier itinéraire des dépravations ou altérations de nom bien plus marquées : sur 48 déduisant 14, restent 34, qui fournissent 272 stades ; et comme c'est sans contredit une mesure itinéraire, le moins qu'on puisse nous permettre d'en rabattre pour se réduire à une ligne plus directe, surtout dans la traversée d'une montagne comme le Taurus, est un dixième portant 245 stades au plus. Or n'est-il pas évident que cette somme ne passe de 120 stades, qui reviennent à 12 minutes, celle de 125 que nous avons employée avec Strabon, entre la frontière de la Cilicie et le bord de la mer près de Tarse, qu'à raison précisément de l'écart d'environ un cinquième de degré qui paroît entre la hauteur d'Agæ ou d'Issus, et celle du trente-septième degré à laquelle s'élève le rivage de Tarse.

La discussion qui vient d'être faite de ce que Strabon fournit de relatif au sujet que nous traitons, met en évidence qu'en admettant environ 1800 stades en droite ligne dans l'intervalle de la Méditerranée au Pont-Exin, on court

plutôt risque d'abonder en mesure que de resserrer l'espace. Cependant, au second livre du même Strabon, et qui, ainsi que le premier, ne contient que des préliminaires de géographie, on trouve le même intervalle marqué d'environ 3000 stades.

C'est ici un de ces endroits qui font voir combien la critique devient nécessaire dans l'étude des anciens géographes, pour savoir faire un usage convenable de ce qu'ils ont laissé, et pour remédier même quelquefois au défaut de critique de leur part : dans ce que nous rapportons du second livre de Strabon, ce n'est point Strabon qui parle, c'est Eratosthène ; par conséquent, le principe de calcul est tout différent.

Comment admettroit-on un compte de 3000 stades sur le pied dont nous en avons usé, tandis que 1800 sont plus que suffisans, surtout en ligne droite? Strabon les employant dans le détail entre le bord du Pont-Euxin et le mont Taurus, peut-il rester 1200 stades entre le passage de la montagne et la mer Méditerranée, tandis qu'on n'en trouve qu'environ 272 de mesure itinéraire dans une distance qui, de deux qui nous sont données, est la plus étendue ?

Si on vouloit consumer les 3000 stades, à partir de la latitude de 37 degrés, on s'élèveroit jusqu'à 42. Or, le rivage du Pont-Euxin vers Amisus seroit, à cette élévation, plus nord de

Constantinople d'un côté, que Trébisonde de l'autre, puisque la latitude de ces points, qui est à peu près égale, ne passe 41 degrés que de quelques minutes. De cette manière, au lieu d'un golfe que forme le Pont-Euxin, et qui prend sur le continent de l'Asie en le resserrant, il formeroit une pointe de terre avec autant de saillie en mer et vers le nord, que le golfe demande de profondeur vers le sud.

Il ne doit point être question ici de recourir à un moyen d'opposition dont l'usage est assez ordinaire, qui est de contester sur les nombres, et de les larguer de faux. Hipparque ayant combattu Eratosthène sur un excès de mesure entre Issus ou ses environs et le Pont-Euxin, il s'ensuit que le compte d'Eratosthène devoit être tel qu'il nous est rapporté par Strabon.

Mais si ce compte paroît excessif au premier coup d'oeil, il n'en est pas de même à l'examiner sur des principes dont l'application à divers points de géographie démontre la solidité. Indépendamment de la mesure terrestre du degré que Eratosthène avoit conclu, de 700 stades sur la différence de latitude entre Syène et Alexandrie d'Egypte, ce docte personnage a souvent employé dans ses combinaisons, fondées sur les mesures d'espace qu'il avoit recueillies de différens mémoires, des distances dépendant d'une mesure de stade beaucoup plus courte que celle

dont l'usage paroît commun. Dans le *Traité du Ciel*, attribué à Aristote, on trouve (livre II, chapitre XIV), une évaluation de la circonférence de la terre, en conséquence de laquelle il entre 1111 stades dans chaque degré. L'espèce de stade employée dans cette évaluation paroît avoir été propre aux mesures qu'Alexandre et ses successeurs firent prendre dans l'Orient jusqu'au Gange. Il y a même des endroits d'Hérodote et de Diodore de Sicile, par lesquels il paroît que cette mesure de stades étoit en usage avant les conquêtes des princes macédoniens. Eratosthène, auquel on sait que la fameuse bibliothèque d'Alexandrie avoit été confiée par Ptolémée Philadelphe, trouvoit dans les mémoires de son temps beaucoup d'indications de distances; et dans l'usage qu'il en a fait, il a cela de commun avec les anciens en général, de n'avoir pas eu d'égard aux différences que les mesures pourroient avoir entre elles, sous une même et semblable dénomination. Mais il y a des circonstances qui nous font démêler la diversité de ces mesures et connoître leur véritable application.

Les 3000 stades dont Eratosthène avoit trouvé une indication entre le bord de la Méditerranée aux environs d'Issus et le Pont-Euxin, étant employés sur le pied de 1111 par degré, il en résulte 2 degrés 40 minutes. Or, voilà précisément les 200 milles que Pline nous a d'abord

indiqués et qui, de la latitude de 37 degrés pour le bord de la Méditerranée, près de Tarse, nous ont fait conclure 39 degrés 40 minutes pour le fond du golfe d'Amisus.

Dans le *Traité des Mesures Itinéraires*, que je n'ai donné que comme un essai sur cette matière, et qui pourroit devenir beaucoup plus considérable par la vérification des principes de ces mesures appliquées à une infinité de circonstances locales, j'ai recherché quelle pouvoit être la mesure élémentaire du stade dont je viens de faire usage; et en conséquence de cette mesure, il ne faudroit que 1050 stades pour remplir exactement l'espace terrestre du degré. Sur ce principe, dont l'effet sera de produire une plus grande extension dans l'espace, les 3000 stades fourniront 2 degrés et près de 52 minutes, ce qui ne diffère que de 8 à 9 minutes de l'espace resultant des 1800 stades qui ont été déduites des distances indiquées par Strabon. Et, vu que l'emploi de ces 1800 stades trop en droite ligne, et sur le pied de 3 degrés pris à la lettre, est par lui-même plutôt propre à pécher par excès d'espace que par raccourcissement, ne sommes-nous pas en droit de le conclure en vertu de ce dernier produit d'espace? Il a d'ailleurs l'avantage de prendre un milieu entre le résultat de la mesure de Pline, qui pourroit être jugée foible, et celle de Strabon qui se montre forte.

Ainsi, bien loin que la mesure tirée d'Eratosthène puisse nuire aux mesures qui ont été combinées auparavant, en paroissant les contredire, elle concourt à les confirmer, et fournit même la moyenne proportionnelle entre elles.

Il seroit après cela fort inutile de prétendre que des mesures de distance que Strabon a pu connoître lui-même dans l'étendue de la Cappadoce et du Pont, sont infirmées par ce qu'il rapporte au second livre de sa Géographie. Comme tous les détails qu'embrasse la combinaison ci-dessus faite de l'espace compris entre la Méditerranée et le Pont-Euxin, dans l'endroit où ces mers s'approchent davantage, se réduisent à permettre 3 degrés tout au plus en latitude, la hauteur dans les environs de Tarse, conclue d'environ 37 degrés en conséquence de la détermination astronomique d'Alexandrette à 35 degrés 36 minutes, décide nécessairement de celle du Pont-Euxin à 40 degrés, pour la plus grande élévation qui se puisse présumer.

---

(1) *Note du Rédacteur.*) Le *Mémoire* précédent est un des plus savans et des plus curieux qu'ait composés feu M. *d'Anville*. La question qui en fait l'objet étoit l'une des plus importantes et des plus obscures de la géographie; elle a été décidée par les observations astronomiques du voyageur Beauchamp, contre le sentiment de d'Anville,

en faveur d'Hérodote et d'Ératosthène. La première indication générale de Strabon, liv. II, est également conforme à la vérité, et il faut qu'il y ait une lacune dans les mesures partielles de ce géographe, si laborieusement combinées par M. d'Anville.

Ce mémoire peut encore donner lieu à des discussions intéressantes; il nous montre d'ailleurs d'Anville tout entier, avec les avantages et les défauts de sa méthode de travail.

Nous l'avons inséré dans ces Annales, comme un échantillon des *ouvrages inédits* de ce grand géographe, ouvrages qui se trouvent entre les mains d'un célèbre membre de la troisième classe de l'Institut, et qui vont être publiés dans l'édition complète des *Œuvres de d'Anville*, par M. *de Manne*.

Cette édition, attendue avec impatience par tous les amis de la science, sera composée de *six volumes* de texte *in*-4°, avec autant des parties correspondantes d'un superbe atlas qui contiendra toutes les cartes de d'Anville. Le premier volume ne tardera pas à paroître.

TABLEAU

DE L'ÉTAT ACTUEL DU PÉROU,

Tiré du *Mercurio Peruano*.

Depuis 1791 il se publie à Lima, capitale du Pérou, en langue espagnole, un recueil périodique intitulé *le Mercure péruvien*, rédigé par *don Jacinto Callero y Moreiro*, et dont les principaux coopérateurs sont les membres de l'Académie de cette ville. Seize numéros de cet ouvrage tombèrent dans les mains d'un anglais, M. Skinner, qui les traduisit, en distribua les différens articles par ordre de matières, et y ajouta quelques renseignemens qui lui avoient été fournis par un savant espagnol, M. de Vargas, qui demeure en Angleterre.

L'ouvrage de M. Skinner parut en 1805, sous le titre *The present state of Peru*, etc., 1 vol. *in*-4°. Malgré le grand succès qu'il a obtenu dans le public, les journaux anglais l'ont trouvé un peu trop diffus, un peu trop minutieux. Le *British Review* le traite même de «*dull volume*», et prétend que l'éditeur n'en auroit dû faire qu'une brochure *in*-8°. Le célèbre M. de Humboldt, le

juge le plus compétent dans une question relative à cette partie du monde, porte, dans une lettre adressée à un de ses amis, un jugement plus favorable sur cet ouvrage. « C'est seulement » dommage, dit-il, que l'éditeur n'ait pas eu » sous la main la collection complète du Mer- » cure péruvien, dont je connois *douze* volumes. » Les planches anglaises sont pour la plupart » mauvaises, étant faites d'imagination, etc.

M. *Weiland* vient d'entreprendre, à Weimar, une édition allemande du Mercure péruvien beaucoup plus complète que celle de Londres. Le premier volume paroît déjà. L'éditeur a eu vingt-six numéros du Mercure, tandis que M. Skinner n'en connoît que seize. Nous allons nous servir de l'ouvrage allemand pour faire connoître à nos lecteurs l'état moderne d'un pays aussi célèbre et aussi mal connu, soit en traduisant cette nouvelle relation, soit en la comparant avec les plus accréditées parmi celles qui l'ont précédées. Nous espérons recevoir incessamment l'original espagnol complet.

§ I.

Tableau de la ville de Lima.

La capitale du Pérou n'est plus aussi peuplée qu'avant le tremblement de terre de 1746. On

n'y compta, en 1790, que 52,626 habitans, dont 991 moines et 656 religieuses. Le nombre des maisons étoit de 3,941, dont 157 appartenoient à des communautés religieuses.

La ville est d'une figure presque triangulaire; elle a des rues larges et droites; quoique, à cause des fréquens tremblemens de terre, les maisons construites en bois n'aient qu'un seul étage, elles présentent néanmoins un aspect agréable auquel l'intérieur ne répond pas toujours.

Les églises, au contraire, sont magnifiques tant au dehors qu'en dedans. Outre une quantité d'oratoires, d'hermitages, de chapelles et autres maisons de dévotion, Lima renferme 65 grandes églises, dont l'intérieur est orné d'argent, d'or et de pierreries; nombre excessif sans doute pour la population actuelle de la ville, qui à la vérité s'étoit diminuée de 8000 ames depuis le désastre de 1746 : elle peut donc augmenter de même considérablement, si la tranquillité continue.

On conçoit qu'un Mercure péruvien ne se permet aucune réflexion sur les églises. Nous savons cependant d'autre part qu'elles sont les rendez-vous de l'oisiveté, et les théâtres de mille intrigues amoureuses dont le clergé même n'est point exempt : Frézier, Corréal et Barbinais-le-Gentil en rapportent des exemples fort peu édifians. La religion devient ici le sujet de plu-

sieurs divertissemens publics. Les processions sont un mélange de pompe et de farces souvent indécentes. Parmi ces fêtes, celle de saint François s'y fait principalement remarquer. Saint Dominique, ou plutôt son image revêtue de riches étoffes d'or et d'argent y est portée par dix hommes; elle vient faire une visite à saint François : celui-ci à la vérité vient au-devant de son collègue à la grande place et dans le modeste costume de moine; mais, malgré toute cette pauvreté apparente, il est décoré d'une auréole de rayons d'argent, et il a une si grande quantité de vases d'or et d'argent étendus à ses pieds, que dix-huit hommes suffisent à peine pour porter le tout. Quatre géans nattés en saule, un blanc, un nègre, un mulâtre et un indien, reçoivent le Saint à l'entrée de l'église de Saint-François. Au milieu d'eux on voit un monstre idéal, nommé *Terrasque*, portant un panier d'où s'élance une poupée qui égaie le peuple par des danses et des gambades. Viennent ensuite des feux d'artifices, des sermons, des danses, des flagellations, des cantiques. La farce entière, qui dure jusqu'au lendemain, se termine par un feu d'artifice tiré en plein jour.

Des processions d'un autre genre ont lieu pour la réception d'un nouveau vice-roi, ou lors de l'avénement au trône d'un nouveau roi d'Espagne.

La remise du gouvernement au nouveau vice-roi, est annoncée extérieurement par la reddition d'un bâton de commandement que le vice-roi démissionnaire transmet solennellement entre les mains de son successeur.

Tous les grands dignitaires et officiers s'étant rendus en cortége à la cathédrale, on y célèbre une grand'messe après avoir entonné le *Te Deum*. Ensuite toute la noblesse des deux sexes se réunit à un grand repas, lequel fini, on donne des combats de taureau, et d'autres divertissemens pour le peuple.

L'université elle-même ne reste pas en arrière à cette occasion; il s'y fait une pompeuse distribution de prix pour les meilleurs poèmes, composés en l'honneur du nouveau vice-roi. Lors de la présentation de ces poèmes, l'université lui fait hommage de 1000 piastres. A ces sortes d'occasions, on voit encore des cortéges de plusieurs nations indiennes, chacune dans leurs différens costumes nationaux : souvent à la vérité ce ne sont que des masques dont on affuble des gens à gages, pour donner plus de variété à la fête et pour en relever l'éclat.

Il règne aujourd'hui moins de férocité dans les combats de taureau; mais on aime jusqu'à la fureur les combats de coqs. En 1762, on a jugé nécessaire d'établir, pour ce spectacle, un édifice public, afin de prévenir les

inconvéniens et les desordres qui en résultoient dans beaucoup de maisons particulières. C'est un joli amphithéâtre où l'on fait entrer les deux combattans, par deux portes opposées. Ce divertissement est permis deux fois la semaine, outre les dimanches et les jours de fête. Les prix des places du parquet sont de deux réaux ; à la galerie on en paye quatre : le concours est si grand, que les juges des paris ne peuvent y maintenir leur autorité qu'à l'aide du militaire.

Un assez bon théâtre procure aux habitans des divertissemens plus nobles. La salle est jolie et commode, les décorations sont belles, et plusieurs acteurs ne manqueroient pas d'être applaudis, même à Madrid.

Ce n'est que depuis 1771, qu'on a ouvert à Lima deux cafés, suivis, dix ans après, de deux autres avec billards. On y trouve maintenant un jeu de paume, où il se fait des paris importans, comme dans les *tennis-courts* en Angleterre, et autrefois en France.

La plus belle promenade est l'*Alameyda*, le long de la rivière Rimac. La noblesse y étale la magnificence de ses équipages dans cinq grandes allées d'orangers. On compte à Lima plus de 5000 équipages de nobles, dont plusieurs richement dorés ; chaque bourgeois, pour peu que ses facultés le lui permettent, tient également voiture ou cabriolet.

Une promenade solitaire, la *Piedra lisa*, est beaucoup fréquentée par les piétons, à cause de la belle vue qu'elle leur offre sur la superbe vallée de Lurigancho et sur la rivière. C'est dans cette promenade charmante et solitaire que la première idée d'une société académique fut conçue par les hommes de lettres de Lima.

A la Saint-Jean, il se tient des assemblées joyeuses le long de la petite rivière qui découle de la montagne d'Amancaes; elles durent jusqu'au commencement du printemps de ce pays, qui est en septembre. On fait des excursions très-agréables aux environs de l'Amancaes et sur le Christophe, petite montagne d'à-peu-près neuf cents pieds de hauteur.

A Lima comme partout, les écarts du luxe accompagnent les progrès de la civilisation.

Déjà nous avons fait mention des équipages magnifiques et du faste qui règne dans les fêtes publiques. Le luxe n'est pas moins excessif dans les vêtemens, et surtout dans ceux du beau sexe. La pièce d'habillemens la plus remarquable des femmes de qualité est le *faldellin;* c'est une robe courte qui descend par-dessus un assez large vertugadin jusqu'un peu au-dessous du mollet. Le faldellin est ordinairement de l'étoffe la plus précieuse, tantôt richement brodé; tantôt du velours le plus cher. Ce vêtement étant, de nécessité, passablement large, et ayant un grand nombre

de plis, exige quinze aunes d'étoffe et même davantage; néanmoins, par son peu de longueur, il ne couvre pas même décemment la jambe, surtout lorsqu'on monte un escalier. Quoiqu'un faldellin coûte souvent cinq cents écus et au-delà, il n'en faut pas moins à une dame de Lima un nouveau pour chaque fête, sans égard aux plaintes du mari désolé. La valeur des dentelles, avec lesquelles on garnit même abondamment les jupons qui avancent au-dessous du faldellin, s'élève quelquefois au-delà de mille écus.

Les femmes sont belles : avec un teint naturellement vif, des yeux pleins de feu, et la plus riche chevelure noire qui descend jusqu'à la ceinture, elles ont encore la fureur de vouloir s'embellir, en se fardant avec de la chaux d'arsenic. Outre cela, leur luxe en pierreries est prodigieux; elles sont principalement folles des perles, qui produisent un contraste flatteur avec le rouge vif de leur teint et le noir brillant et foncé de leurs cheveux. On voit souvent des femmes bourgeoises dont la mise vaut plus de 20000 écus.

En aucun pays, les dames ne mettent tant de prix à avoir de beaux bras, et plus encore un beau pied. Dès leur plus tendre jeunesse, elles se laissent, à l'instar des Chinoises, serrer les pieds dans des souliers étroits. Les souliers même sont très-riches; et, à cause des broderies en or

et en argent dont ils sont ornés, ils reviennent souvent à dix piastres. Des mémoires de cordonniers pour plusieurs centaines d'écus par an, ne sont pas rares, même parmi la classe moyenne du peuple. Les femmes de qualité ou de fortune augmentent encore cette branche de dépense par des boucles garnies de pierres précieuses, souvent même de solitaires.

Les bas sont ordinairement de soie blanche, afin de mieux dessiner le contour de la jambe, car un Espagnol du Pérou fermera plutôt les yeux sur une figure moins belle que sur une jambe défectueuse.

Aussi la danse est un des principaux amusemens, par la raison qu'elle fournit en même temps la plus belle occasion de montrer de beaux pieds, et d'entamer des intrigues amoureuses. Le climat, la bonne chère et l'oisiveté, tout concourt ici pour disposer à l'amour et à la volupté. Mais le luxe effréné des femmes rend le mariage difficile à tous ceux que le hasard n'a pas placés dans l'opulence.

Tous ces individus ont recours au concubinage. Lima est peuplée de filles entretenues. Dans plusieurs villes du Pérou, il n'y a rien de plus ordinaire que de voir les ecclésiastiques eux-mêmes reconnoître publiquement leurs enfans.

Les femmes au Pérou prennent des soins particuliers de l'odorat. Les appartemens sont rem-

plis de fleurs odoriférantes; les bouquets surtout forment un point essentiel de l'existence de ces dames. Le *puchero de flores*, bouquet destiné à orner le sein, réclame, pour être composé avec goût, une étude toute particulière. Il y a une rue nommée *Calle del peligro*, fameuse autrefois à cause des femmes publiques qui y demeuroient, dans laquelle le commerce des fleurs rassemble maintenant chaque jour les dames les plus élégantes et leurs nombreux adorateurs. Des lis jaunes, des roses, des jacinthes, des anémones, les fleurs de la plus petite espèce d'oranges, des pommiers et des pêchers très-artificiellement assortis avec l'odoriférante *chirimoya*, forment ici des bouquets qui se payent souvent trois piastres. En y ajoutant la superbe et rare *ariruma*, le prix d'un seul bouquet monte quelquefois à dix piastres. Toutefois, la nature ne satisfait pas les dames péruviennes; elles frottent encore leurs bouquets d'ambre, ou les arrosent des eaux de senteur les plus fortes.

Cette sensualité excessive des femmes étend son empire même sur les hommes. Lima possède une quantité de petits-maîtres; leur ame efféminée se décèle par leur démarche et par leurs manières; leurs cheveux, délicatement bouclés et frisés, répandent autour d'eux une atmosphère d'ambre; ils n'ont pour occupation unique que la musique, la danse, l'intrigue et la parure.

Un tel genre de vie, et le luxe des femmes surtout, auroient des suites funestes pour la fortune des familles, si la noblesse elle-même ne se soutenoit par le commerce. L'état de négociant ne la dégrade ici en aucune façon.

L'intérieur des maisons et le luxe de la table ne répondent d'ailleurs nullement au faste dans l'habillement. La table est frugale, et l'ameublement n'offre ni goût ni magnificence. La conversation est agréable et vive : les femmes surtout font preuve d'esprit; elles relèvent ce mérite par des connoissances en musique, et souvent par une très-belle voix.

Lima possède plusieurs établissemens utiles. L'université, dite *de Saint-Marc*, a été fondée en 1553 par Charles-Quint, sur la proposition de Thomas de Saint-Martin, provincial des Dominicains et ensuite évêque de Chuquisaca; ce ne fut alors qu'un séminaire : en 1571, le vice-roi D. *Francisco Toledo* en devint le second fondateur, en y établissant des chaires pour les sciences profanes. Un docteur en médecine, *Gaspar Ménézes*, en fut le premier recteur. On cherche aujourd'hui à mettre cette université au niveau des écoles savantes de l'Europe ; on y a établi un théâtre d'anatomie et un jardin de plantes. Les botanistes Tafaya, Pulgar et le P. Gonzalez, sont habitans de Lima.

Le collége de Santa-Cruz, ou l'hospice pour

les enfans-trouvés du sexe féminin, a été fondé en 1654 par un riche apothicaire; l'état en a été beaucoup amélioré en 1756, et en 1791 ses fonds s'élevoient à un capital de trois cent quatre-vingt quatorze mille piastres. Il en est de même de l'ancien hospice des enfans-trouvés mâles; les revenus de cet hospice ont reçu leurs plus grands accroissemens par les profit de l'imprimerie qui y est annexée; circonstance qui prouve le goût des habitans de Lima pour la lecture. C'est de cette imprimerie que sort le *Mercure péruvien*. Ce n'est pas le seul journal qui paroisse à Lima; il en existe deux autres, l'un nommé le *Diario economico*, et l'autre le *Semanario critico*.

Le grand hospice se distingue par la propreté qui y règne, et par la douceur avec laquelle on y traite les malades. Les dépenses annuelles montent à vingt-quatre mille piastres, et le nombre des malades qui en sortent guéris s'élève à mille, année commune. En 1770, M. Guécara, riche négociant, a fondé un hospice de pauvres. Il y a encore un asile des filles-repenties, très-bien tenu. Plusieurs couvens servent aujourd'hui de retraite aux vieillards indigens.

Au total, Lima offre, comme Mexico, les agrémens et les avantages de la civilisation européenne.

(*La suite au* Tome III, p. 3.)

RELATION SUR LES ISLES POGGHY, PRÈS DE SUMATRA;

Par M. JOHN CRISP; *traduite de l'Anglais par M. E..., traducteur du* Voyage de Broughton.

N. B. La Relation suivante est tirée des *Asiatick Researches*, vol. VI, page 77 et suiv. Nous desirons fortement que la traduction de cet intéressant Recueil soit promptement continuée; mais comme il n'en a encore paru en français que les deux premiers volumes, nous avons pensé que, loin de nuire au succès de cette entreprise, nous y appellerions de nouveau l'attention du public, en insérant, dans nos *Annales*, la traduction d'un morceau très-intéressant tiré des volumes non publiés. Nous y avons supprimé quelques longueurs.

NOTRE siècle est si riche en découvertes intéressantes relatives à de nouveaux pays et à de nouvelles races d'hommes, que la relation suivante paroîtra peut-être de peu d'importance au commerçant, au politique et au philosophe. Cependant les habitans des îles *Pogghy* ou de Nassau, situées le long de la côte occidentale de Sumatra, présentent une particularité qu'on

ne rencontre pas souvent dans l'histoire des hommes, et qui par conséquent n'est pas sans intérêt. Ces îles étant très-près de Sumatra qui, à leur égard, peut passer pour un continent, on présumeroit naturellement que leurs habitans en seroient originaires, et auroient avec ceux de Sumatra quelque identité de langage et de mœurs; mais bien loin de là on y trouve un peuple dont la langue diffère totalement de celle de Sumatra, dont les mœurs et les usages dénotent une origine entièrement différente, et qui ressemble en tout aux naturels des îles nouvellement découvertes dans la mer du Sud. Ma curiosité fut vivement excitée par le récit assez imparfait que j'entendis de cette particularité, et je résolus de faire, sur l'histoire de ce peuple, des recherches plus approfondies que toutes celles qu'on avoit tentées jusqu'alors; car, quoique ces îles soient situées très-près de l'établissement anglais de Bencoolen, nous n'avons eu jusqu'à ce moment qu'une connoissance très-imparfaite de leurs habitans.

Il y a environ quarante à cinquante ans qu'on essaya d'y fonder un établissement et d'y introduire la culture du poivre; mais cette entreprise échoua par la conduite maladroite de celui à qui on en avoit confié la direction. La relation incomplète qu'en donna le préposé de la compagnie des Indes, est imprimée dans l'*India-Di-*

rectory de Dalrymple, ainsi que ce qu'en a écrit le capitaine Forrest; et tout cela n'apprend pas grand'chose. Ces deux Mémoires comprenoient, à ce que je pense, tout ce que nous savions sur ces îles.

Les îles de Nassau ou *Pogghy* font partie de cette suite d'îles qui s'étend le long de la côte occidentale de Sumatra, sur une longueur de 20 à 30 milles marins. La pointe nord de la plus septentrionale des îles Pogghy est par les 2 degrés 18 minutes, et la pointe sud de la plus méridionale par les 3 degrés 16 minutes de latitude australe; elles sont séparées l'une de l'autre par le détroit de *Lee-Cockup*, qui n'est pas très-large, et qui est par 2 degrés 40 minutes, et environ 100 degrés 38 minutes à l'est du méridien de Grenwich.

Je quittai le fort Malborough, le 12 août 1792, sur un petit navire, et le 14 au matin je me trouvai à la hauteur de la plus méridionale des îles Pogghy. Nous longeâmes la côte, et à une heure après midi nous mouillâmes dans le détroit de *Lee-Cockup*.

Ce détroit a environ un demi-mille géographique de long et un seizième de mille de large. Il offre un mouillage très-sûr aux navires de toute grandeur, qui y sont à l'abri de tous les vents; l'eau y est aussi tranquille que dans un étang. Son unique défaut, comme mouillage, est sa grande profondeur qui, près du rivage, est de 25 brasses,

et de 45 au milieu du canal. De l'endroit où nous étions mouillés, nous reconnoissions parfaitement les hauteurs de Sumatra. Il y a dans le détroit plusieurs petites îles éparses ; elles ne consistent chacune qu'en un énorme rocher, et vraisemblablement elles faisoient jadis partie de la grande île. Ici l'œil n'aperçoit qu'une scène de confusion sauvage. Ce ne sont que des collines élevées ou des montagnes escarpées. L'aspect de ces îles et celui de Sumatra offrent des traces visibles d'une violente convulsion de la nature. Les montagnes sont couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet, et il y en a plusieurs espèces qui fournissent d'excellent bois de charpente. L'arbre que les Malais appellent *bintagoor*, et les autres indiens *pohoon*, y croît en abondance. On s'en sert pour faire des mâts, et on en trouve quelquefois d'une dimension assez forte pour servir de bas mât aux vaisseaux de guerre du premier rang. Durant le mois que j'y passai, je n'y trouvai aucune plante que je n'eusse vue auparavant à Sumatra. Le sagoutier y est très-commun, et fournit aux habitans leur principale nourriture ; car ils ne cultivent pas le riz. On y trouve aussi le cocotier et le bambou en grande abondance, ainsi que plusieurs fruits de ce climat, tels que les ananas, les mangostans, les pisangs, le buals, le chupals, et différentes autres espèces. Les forêts n'ont pas encore été beaucoup fréquentées par les habi-

tans, et ne sont guère habitées que par un petit nombre d'animaux sauvages, tels que les bêtes fauves, quelques sangliers, et plusieurs espèces de singes; on n'y trouve pas de buffles, de chèvres, ni de tigres ou d'autres bêtes féroces, non plus qu'à Sumatra. Quant aux oiseaux domestiques, on n'y voit que la poule commune qui sûrement a été apportée de Sumatra; mais le mets de prédilection des habitans est le sanglier, et le poisson, dont ils pêchent en grande quantité et qui est très-bon. Les bancs de corail dont la côte est bordée, et qui découvrent lorsque la mer est basse, sont couverts de plusieurs espèces de coquillages.

J'y vis une espèce de moule dont la coquille étoit renfermée dans un des rochers de corail les plus durs. Le rocher avoit une fente assez large pour que la coquille pût s'ouvrir, mais pas assez pour qu'on pût l'en tirer sans briser la pierre. Comme j'en trouvai de différentes grosseurs, et que c'est une espèce de camée qui parvient à une grandeur considérable, il paroît que le rocher doit se creuser à mesure que l'animal grossit; et si, d'après l'opinion de Hunter, celui-ci a la vertu de dissoudre sa coquille, alors celle-ci peut s'étendre sur le rocher qui l'entoure et qui est de même substance.

Près de l'entrée du détroit de *Lee-Cockup*, l'île septentrionale est habitée par quelques

Malais qui y sont venus du fort Malborough, et qui y ont bâti quelques maisons. Cet endroit s'appelle *Toongoo*. La principale occupation de ces Malais est de construire de grands bateaux appelés *chuneahs*. Je rencontrai parmi ces Malais un homme d'esprit, qui étoit établi là depuis deux ans, et qui, durant ce temps, avoit assez bien appris la langue du pays. J'avois aussi avec moi un interprète qui avoit parlé cette langue à *Padang*, établissement hollandais sur la côte occidentale de Sumatra, et qui y avoit acquis quelque connoissance du Malais. Par l'entremise de ces deux hommes, je me fis entendre des habitans, et je pus reconnoître la vérité des renseignemens qu'ils me donnoient, en comparant leurs récits respectifs.

Un navigateur hollandais a donné à ces îles le nom de *Nassau*. Leurs habitans les nomment *Pogghy*. Quant à eux, leurs voisins de Sumatra les appellent *Orang-Matawes*. Ce dernier mot vient probablement de la langue des naturels de Pogghy, où *Mataoo* signifie *un homme*.

Il y avoit deux jours que nous étions à l'ancre lorsque les insulaires sortirent de leurs villages et vinrent, dans leurs canots, nous apporter différentes espèces de fruits; ils montèrent à bord sans méfiance. Parmi eux étoit le chef du village de *Leé-Cockup*, situé sur le détroit de même nom; mais il ne se distinguoit ni par sa parure ni par

sa conduite. A bord du navire, ces insulaires ne témoignèrent ni crainte ni embarras, mais une grande curiosité et le désir de tout examiner de très-près. Nous leur présentâmes du riz bouilli; mais ils n'y voulurent toucher que lorsqu'un de nous en eut goûté : alors ils mangèrent jusqu'au dernier grain. Cet exemple semble prouver que l'usage du poison n'est pas inconnu chez eux. Tout le temps qu'ils restèrent à bord, ils se comportèrent très-bien, et ne montrèrent pas le moindre penchant à voler; mais ils demandoient hardiment tout ce qui leur plaisoit. Lorsqu'ils recevoient un refus, ils n'en continuoient pas moins à demander; nous leur donnâmes des verroteries, de petits miroirs, des tabatières et d'autres bagatelles qui leur firent grand plaisir, ainsi que le tabac qu'ils aiment beaucoup, car ils sont grands fumeurs. Ils parurent vivre paisiblement et amicalement entre eux; ils partagèrent avec leurs camarades tout ce qu'on leur avoit donné.

Il vint aussi quelques canots où il n'y avoit que des femmes. Dans le commencement, elles sembloient avoir quelque crainte de monter à bord; mais leurs maris ne leur ayant pas témoigné de mécontentement, et les ayant au contraire encouragées à venir, nous en vîmes arriver un grand nombre. Dans les canots, les femmes se mettoient à couvert des rayons du soleil par le

moyen d'un bonnet de feuilles de pisang, fait en forme de pain de sucre. Une autre feuille très-large leur couvre la poitrine, et une troisième le bas du corps. Comme ces feuilles se déchirent facilement, leur ceinture ne tarde pas à avoir l'air d'être composée de franges grossières. Dans leurs maisons, hommes et femmes ne portent qu'un morceau de toile à la ceinture. Plusieurs femmes étoient fort jolies, et avoient surtout de beaux yeux pleins d'expression. M. Best, un de nos militaires de la même nation, suivi seulement de l'interprète malais et d'un esclave, visita un de leurs villages où il fut très-bien reçu, et où il resta deux jours. Plusieurs habitans n'avoient pas encore vu d'Européen; ils examinèrent son habillement, et surtout ses souliers, avec la plus grande curiosité.

Durant un mois que je restai dans cette île, je recueillis les détails suivans sur les moeurs et les usages des naturels.

Le nombre des habitans des îles Pògghy n'est pas considérable; ils sont divisés en tribus peu nombreuses, dont chacune habite un petit village sur le bord d'un ruisseau. L'île septentrionale contient sept villages, dont celui de Cockup est le principal; l'île méridionale en contient cinq. D'après les renseignemens les plus exacts que je pus obtenir, la population entière des deux îles ne se monte qu'à 1400 individus; l'intérieur

est inhabité. *Porah*, ou l'île de la Fortune, est habitée par la même race d'hommes, et a autant d'habitans que les deux îles Pogghy. Si l'on considère la douceur du climat, la facilité de se procurer une nourriture saine et abondante, et le peu d'obstacles qui s'opposent au rapprochement des deux sexes, on ne peut s'empêcher de conclure, d'après le foible nombre de ce peuple, qu'il ne doit pas être établi dans ces îles depuis long-temps. Leurs maisons sont en bambou, et posées sur des poteaux; au-dessous sont les poules et les cochons. Tout leur habillement consiste en une pièce d'étoffe grossière, faite d'écorce d'arbre; ils la portent autour de la ceinture et la font passer entre les jambes; ils ont des colliers de verroteries et d'autres colifichets. Ceux qui leur plaisent le plus sont de petites perles vertes. Malgré l'abondance des cocotiers, ils ne font pas usage de l'huile de coco pour oindre leurs cheveux noirs qui deviendroient plus longs et plus beaux; ils ne les peignent même pas. Puisqu'il faut tout dire, j'observerai que leurs cheveux sont pleins de vermine qu'ils mangent : cet usage dégoûtant n'est que trop commun chez plusieurs peuples sauvages. Ils liment leurs dents pour les rendre pointues, ce qui est aussi la coutume à Sumatra.

Ils ont rarement plus de cinq pieds et demi de haut, et plusieurs sont plus petits; quelques-

uns sont très-bien faits, ils ont les membres bien proportionnés et des figures très-expressives. Leur couleur est comme celle des Malais, d'un brun clair ou cuivré : ils sont presque tous *tatoués*.

Leur principal aliment est le sagou qui est très-abondant sur ces îles. Lorsque le sagouyer est parvenu à sa grosseur, on l'abat, on en enlève la moelle qui donne le sagou; et, à force de la pétrir et de la rouler dans une auge où on renouvelle sans cesse l'eau, on sépare la partie farineuse de la fibreuse. La fécule se précipite au fond, et ensuite on la met dans des sacs tissus avec une espèce de jonc, et on la peut garder assez long-temps : lorsqu'on en veut faire usage, il faut encore la laver; ils ne lui donnent point la forme de grains. Pour la faire cuire, ils la mettent dans le creux d'un bambou peu épais, et la font rôtir au feu. Outre cet aliment, ils en ont plusieurs autres, tels que les ignames, les patates douces, les pisangs et autres végétaux. Ils se nourrissent aussi de poules, de cochons et de poissons; ils mangent les moules crues; ils ne connoissent pas l'usage si commun dans l'Orient de mâcher du bétel. Je m'apercus, aux dents de plusieurs, qu'ils avoient le scorbut (1).

Leurs armes sont l'arc et les flèches : ils font

(1) Cette remarque confirme l'opinion de M. Péron sur l'utilité du bétel dans les climats chauds. (*Note du Trad.*)

le premier avec le bois de necboug, espèce de palmier qui, parvenu à l'âge convenable, est très-élastique et très-ferme; la corde est faite avec des boyaux d'animaux. Leurs flèches sont de bambous ou autres bois légers, et sont armées d'une pointe en cuivre ou en bois dur. Quelquefois ils empoisonnent ces flèches : quoiqu'elles ne soient point garnies de plumes pour diriger leur cours, ils savent les lancer avec beaucoup de force et d'adresse. Ils ont des chiens d'une race bâtarde, probablement originaire de Sumatra, et ils s'en servent pour faire sortir des bois les bêtes sauvages qu'ils tuent avec leurs flèches, de même que les singes dont ils mangent la chair. Quelques-uns ont des *crics* ou poignards malais.

C'est à leurs relations avec les habitans de Sumatra qu'ils sont redevables de la connoissance qu'ils ont des métaux; mais ils n'ont pas encore l'usage de la monnaie, et un bouton de cuivre a pour eux la même valeur qu'une pièce d'or ou d'argent. Ils attachent beaucoup de prix à une espèce de serpe en fer, ou de hache courbée, qu'ils appellent *parang*, et qui leur sert à évaluer les divers articles de commerce, tels que les cocos, les poules, etc.

Les différentes tribus d'Orang-Mantaw qui habitent ces îles, ne se font pas la guerre les unes aux autres. Durant notre séjour chez eux, et lorsqu'ils

se distribuoient les présens qu'ils avoient reçus, nous n'entendîmes pas la plus petite querelle, et nous n'aperçûmes pas un seul geste menaçant. Ils nous racontèrent qu'ils avoient long-temps été en guerre avec les habitans d'une île plus septentrionale qu'ils appeloient *Seybih*. Ils allèrent souvent attaquer ce peuple avec leurs canots de guerre; mais il y a probablement long-temps que cela est arrivé. M. Best mesura un de ces canots de guerre, qui étoit conservé avec grand soin sous un hangar. Le pont avoit 25 pieds de long, le gaillard d'avant 18, et celui d'arrière 22; le total étoit donc de 65 pieds. La plus grande largeur étoit de 5 pieds, et la profondeur de 3 pieds 8 pouces. Sur leurs rivières et dans le détroit de Lee-Cockup, où l'eau est unie comme une glace, ils font usage de petits canots creusés dans un tronc d'arbre et joliment travaillés. Les femmes et les enfans manient très-adroitement l'aviron.

La religion de ce peuple, si on veut lui en supposer une, est celle de la nature. Les phénomènes les plus frappans, tels que le mouvement quotidien du soleil et de la lune, le tonnerre et les éclairs, les tremblemens de terre, ne peuvent qu'inspirer l'idée d'un être surnaturel, même aux hommes les plus grossiers. Il se trouve de même parmi ces hommes des individus doués de talens ou de finesse, et qui, prétendant avoir

quelque relation avec ces puissances célestes ou quelque influence auprès d'elles, s'acquièrent une grande considération parmi leurs concitoyens dont l'esprit est plus simple; telle est la religion des insulaires de Pogghy. Quelquefois ils sacrifient des poules ou des cochons pour obtenir la guérison de leurs maladies, pour appaiser le courroux des puissances célestes offensées, ou pour se les rendre favorables dans leurs entreprises. M. Best apprit que l'inspection des entrailles de la victime leur faisoit pronostiquer le bon ou le mauvais succès d'une entreprise. D'ailleurs, ils n'ont aucune espèce de culte religieux (1), ils n'ont pas non plus la moindre idée d'un état à venir ni des récompenses ou des punitions dans un autre monde, et ils ne pratiquent pas la circoncision.

La manière dont ils ensevelissent leurs morts ressemble à celle qui est en usage à Otahiti. Aussitôt que quelqu'un est décédé, on porte son corps dans un lieu destiné à cet effet, où on le place sur une espèce d'échafaud appelé *rati-aki*. On le pare avec quelques grains de corail et d'autres ornemens qu'il avoit coutume de porter durant sa vie. On répand du feuillage sur le cadavre; ensuite ceux qui ont suivi le convoi vont à la

(1) M. Crisp montre ici beaucoup de légéreté dans sa manière d'observer, et beaucoup de précipitation dans sa façon de juger. (*Note du Traducteur.*)

demeure du mort, où ils abattent des arbres ; puis ils se retirent chez eux. On laisse le corps se décomposer, et les os tombent par terre.

Leurs chefs ne se distinguent ni par un extérieur plus magnifique, ni par des propriétés plus considérables. Ils ne tiennent leur rang que dans les réjouissances publiques où ils font les honneurs. Ils n'ont aucune espèce de juridiction ; c'est l'assemblée de tous les habitans d'un village qui décide les différends, et qui punit les délits. Les hommes seuls héritent. La maison, les plantations, les armes et les meubles du père passent à ses fils. — Lorsque le vol est considérable, et que le coupable n'a pas de quoi le payer, il est condamné à mort. — Le meurtrier est livré aux parens du mort qui peuvent le tuer; mais les crimes sont très-rares parmi eux.

Ce sont les parens qui arrangent entr'eux les mariages de leurs enfans. Lorsqu'ils sont d'accord, le futur se rend chez sa future et la conduit chez lui. A cette occasion, on se divertit, et l'on tue un cochon. La polygamie n'est pas permise. Lorsque la femme manque à la foi conjugale, le mari a le droit de s'emparer de ce que possède le séducteur ; et quelquefois il punit aussi sa femme en lui coupant les cheveux. Si l'homme se rend coupable d'infidélité, la femme peut l'abandonner et retourner chez ses parens, mais il ne lui est pas permis de se remarier ; au

reste, il arrive presque toujours que, dans les deux cas, l'affaire s'arrange à l'amiable : on prétend que l'adultère est fort rare. Le commerce charnel entre les personnes non mariées n'est considéré ni comme un crime ni comme une action honteuse, et une fille qui a eu un enfant avant le mariage n'en est que plus considérée et plus recherchée pour femme. Quelquefois elles en ont deux ou trois qui restent chez les parens de la fille lorsqu'elle se marie. — Ce peuple ne connoît pas l'esclavage.

L'usage de se tatouer est général dans ces îles. Dans leur langue ils l'appellent *teetee*. Lorsque les garçons ont atteint l'âge de sept ans, on trace sur leur corps l'esquisse de certaines figures ; à mesure qu'ils avancent en âge et qu'ils vont en campagne, on remplit ces esquisses et on les augmente. C'est une récompense qu'ils obtiennent pour avoir défait un ennemi. Tel fut le compte qu'ils nous rendirent de cet usage. Probablement il a été, dans le principe, une marque de distinction guerrière ; mais aujourd'hui ce n'est plus le cas, car chacun porte les mêmes marques, et il se passe souvent une génération sans qu'il y ait de guerre. Les figures imprimées sur la peau sont généralement les mêmes chez tous les individus, ou du moins ne diffèrent que très-peu. Par exemple, les jeunes gens n'ont que les contours des grandes figures

empreintes sur la poitrine, tandis qu'ils sont remplis chez les personnes plus âgées. Les femmes ont une étoile sur les épaules, et quelques marques sur le dessus de la main. Cela se fait avec un instrument pointu, qui consiste en un fil de cuivre fixé dans un bâton de huit pouces de long. On se sert d'un autre petit bâton mince et long pour faire entrer le premier dans la peau. La couleur avec laquelle on frotte les piqûres se tire de la fumée d'une espèce de résine qu'on détrempe dans l'eau. L'opérateur trempe dans ce mélange une paille ou un petit bâton très-mince, et trace sur la peau, avec une adresse singulière, les contours des figures projetées ; il trempe aussi la pointe du fil de métal dans la couleur, et la pousse à petits coups vifs dans la peau le long des figures dessinées. Ces marques sont ineffaçables.

Les différences qui distinguent les insulaires de Pogghy de toutes les nations de Sumatra, prouvent, je crois, très-positivement une origine entièrement séparée ; mais il n'est pas facile de décider d'où ils viennent. Ils n'ont aucune tradition qui puisse guider dans cette recherche. Lorsque M. Best se trouvoit dans leur village, il leur demanda d'où ils étoient originaires. Ils lui répondirent qu'ils venoient du soleil ; et il supposa que, par là, ils entendoient l'Orient. Comme on doit voir dans l'affinité des langues une des marques

les plus certaines d'une origine commune, j'ai ajouté à la fin de ce Mémoire un échantillon du langage des habitans des îles Pogghy (1).

VOCABULAIRE DES ISLES POGGHY (2).

1 — *Sarah.*
2 — *Dua.*
3 — *Telloo.*
4 — *Apati.*
5 — *Leemah.*
6 — *Anam.*
7 — *Peelo* ou *Peeloo.*
8 — *Balloo.*
9 — *Sebwa.*
10 — *Pooloo.*
20 — *Duah-Tarah.*
100 — *Sama-Wattoo.*
Homme. — *Seree-Manooah.* *Homo.*
Homme. — *Mantaou.* *Vir.*
Femme. — *Senan-Alip.*
Père. — *Ookaoae.*
Mère. — *Tanah.*
Tête. — *Ootay.*
Yeux. — *Matah.*
Nez. — *Asaax.*
Cheveux. — *Ali.*
Sourcils. — *Caxaloo.*
Paupières. — *Rapit.*
Oreilles. — *Talinga.*
Dents. — *Chone.*
Langue. — *Leclah.*
Joue. — *Batala.*
Corps. — *Barah.*
Main. — *Cavaye.*
Pied. — *Daray.*
Sang. — *Lorow* ou *Legow.*
Jour. — *Mancheep.*
Nuit. — *Geb-Geb* ou *Ghoie-Boh.*

(1) M. Crisp dit encore, avec beaucoup de raison, que les figures employées dans le tatouement, peuvent servir à indiquer l'origine d'un peuple. N'ayant pu faire graver les figures, nous ne traduirons point le raisonnement.

(*Note du Traducteur.*)

(2) On a conservé l'orthographe de l'auteur anglais.

Sommeil. — *Mareb.*

Mort. — *Mataye* ou *Matoffay.*

Blanc. — *Maboolow.*

Noir. — *Mapoochoo.*

Bon. — *See-Maroo.*

Feu. — *Ovange* ou *Bobengang.*

Eau. — *Jojar.*

Terre. — *Polax.*

Rochers. — *Booxoo.*

Cochon. — *Babooe-Saxoko.*

Poule. — *Gago.*

Oiseau. — *Oomale.*

OEuf. — *Ajalo.*

Poisson. — *Ecbals.*

Soleil. — *Choaloo.*

Lune. — *Lego.*

Étoile. — *Panyeau.*

Dieu. — *Saraloggye* ou *Sanecto.*

Nu. — *Tacomong.*

Rougir. — *Maneeboo.*

Ici. — *Kai.*

Là. — *Kasan.*

Vient. — *Kaicomong.*

Va. — *Kainang.*

Oui. — *Oho.*

Non. — *Tani.*

Dur. — *Maxala.*

Mol. — *Mamama.*

Rude. — *Moxara.*

Doux. — *Maloppploop.*

Droit. — *Moipoiroo.*

Crochu. — *Tamaipoiroo.*

Crochet. — *Tuaglaa.*

Coco. — *Toata.*

Se battre. — *Sagacx.*

Voir. — *Koat.*

Un grand bateau. — *Kalaba.*

Un canot. — *Avaux.*

Aigre. — *Malaja.*

Doux. — *Maxiki.*

Forêt. — *Loven.*

Vent. — *Roosa.*

Arc. — *Logue.*

Flèche. — *Rorew.*

Nuées. — *Boojeet.*

Tonnerre. — *Salagoo.*

Éclair. — *Beela.*

Tremblement de terre. — *Tataoo.*

Chien. — *Jojo.*

BULLETIN DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° I.

Le Bulletin des Annales Géographiques et Historiques a un triple but : faire promptement connoître les Découvertes et les changemens qui regardent les Sciences, aux progrès desquelles les Annales sont consacrées ; conserver le souvenir d'une foule de petits faits, souvent très-intéressans, mais qui ne fournissent pas matière à un article dans le corps même de ce Recueil ; enfin, annoncer les Livres et les Cartes géographiques, les plus dignes de remarques, qui paroissent, soit dans l'Etranger, soit en France.

Nous n'avons pas cru devoir établir, dans la distribution typographique de ces petits articles, un ordre très-rigoureux. La Table des Matières qui termine chaque volume, facilite la recherche de tout objet que l'on voudroit relire.

Géographie de Strabon, traduite du grec en français, par MM. de la Porte du Theil, Coray et Gosselin. Tome I.

Nous ne pouvons commencer nos bulletins d'une manière plus digne qu'en annonçant la traduction du géographe le plus célèbre de l'antiquité et de l'écrivain qui a,

selon nous, le mieux saisi le sens de ce mot de *géographie*, si indignement avili par quelques modernes.

Dès le commencement de son premier livre, Strabon déclare qu'il ne considère pas la géographie comme une simple table de longitudes et de latitudes, encore moins comme une sèche nomenclature, mais comme le tableau philosophique du monde et de ses habitans, à une époque donnée.

Le géographe ne diffère de l'historien qu'en ce que l'un embrasse les siècles, et l'autre le globe. L'historien rassemble sous nos yeux les événemens mémorables du passé, et nous en rend en quelque sorte les contemporains et les spectateurs; le géographe, par un autre enchantement, nous place tantôt dans les frais vallons de Tempé, tantôt sur le sommet glacé du Caucase; il nous conduit, tour à tour, dans la cabane enfumée où végète une troupe de sauvages, et dans ces palais où les beaux arts étalent toute leur pompe; il nous montre partout les ruines confuses de ces superbes capitales, jadis maîtresses du monde; il nous rend compatriotes de tous les peuples et habitans de tous les climats. Dans ce vaste ensemble moral, politique et physique, les objets matériels s'ennoblissent toujours par la présence des êtres pensans et sensibles; tandis que, d'un autre côté, ces mêmes êtres ne sont jamais arrachés à leurs rapports nécessaires avec la nature matérielle : c'est ce qui place la géographie à une distance égale de l'obscure inutilité des abstractions métaphysiques, et de la grossière certitude des sciences purement physiques. C'est, en un mot, une science historique et philosophique.

On divise l'ensemble de la géographie en trois parties distinctes, subdivisées elles-mêmes en plusieurs branches.

La *géographie mathématique* s'occupe de la position des lieux, ou de leur place relative sur le globe. C'est une étude

sèche, comme celle des nomenclatures en botanique et en minéralogie; mais cette étude, dans sa partie théorique, admet l'emploi de tout ce que la géométrie a de plus fin ou de plus relevé. Ceci s'applique surtout à la détermination de la figure et de la grandeur de notre globe, au calcul des longitudes, à la théorie des mesures.

La partie pratique de la géographie mathématique embrasse deux arts distincts. L'un est cette critique à la fois laborieuse et subtile par laquelle on détermine la position particulière des lieux, le tracé des côtes, le cours des fleuves, la direction des montagnes : c'est la partie des d'Anville et des Gosselin. L'art mécanique de dessiner une carte n'est que l'art d'exécuter matériellement ce que les géographes critiques ont découvert et jugé. Les cartes ne sont en géographie ni plus ni moins que les figures ne sont en histoire naturelle. De même qu'il y a des gens qui fabriquent des figures d'animaux ou de plantes, sans savoir les élémens de la zoologie ou de la botanique, il n'y a malheureusement que trop de dessinateurs de cartes qui ignorent les plus intéressantes et les plus hautes parties de la géographie. Tous ne sont pas des *Arrowsmith*, des *Lapie*, des *Zach*.....

La seconde grande division de la science dont nous parlons, c'est la *géographie physique* ou *naturelle*. Ceux qui savent juger sans prévention et sans intérêt personnel, reconnoissent que, de toutes les sciences dites *naturelles*, la géographie physique est la plus magnifique, la plus noble, la plus digne d'occuper les pensées d'un être intelligent. Cette science est un rempart contre tous les *systêmes philosophiques sur l'histoire du globe*; systêmes qui, comme on sait, ne sont rien moins qu'indifférens pour la morale.

D'abord la géographie naturelle considère les parties

solides du globe, soit d'après leur configuration extérieure, comme continens, îles, montagnes et vallées, soit d'après la nature des substances qui les composent, et d'après leur arrangement comme terrains meubles, ou comme rochers inébranlables. Eloignée de tout système, ennemie implacable de tous les rêves *géologiques*, la géographie naturelle n'admet, dans les annales du globe, que des faits prouvés; elle est à la géologie ce que l'histoire est à la fable. La géographie naturelle s'occupe ensuite des parties liquides du globe; les fleuves et les mers, les courans, les marées, les glaces polaires, se présentent successivement à ses recherches. S'élevant au-dessus des mers et des continens, elle doit aussi nous faire connoître les fluides qui environnent notre planète, leurs effets, leurs mouvemens, leurs modifications de température; enfin, tous les rapports qu'ils ont avec ce grand globe, que tour à tour leurs bienfaits embellissent ou leurs ravages désolent. Après toutes ces recherches, la géographie naturelle peut, d'une main plus sûre, tracer la distribution des plantes, des animaux et des races humaines sur le globe, examiner l'influence, si mal expliquée, des climats; enfin reconnoître tous les caractères de notre planète, considérée comme le séjour des êtres organiques.

Une telle science n'offre-t-elle pas autant d'intérêt, ou même plus, que la zoologie, la botanique, la minéralogie, la chimie, et tant d'autres sciences qu'on veut aujourd'hui faire apprendre à tout le monde? N'est-elle pas éminemment propre à remplir notre esprit de grandes pensées, en lui dévoilant les merveilles les plus imposantes de l'immense ouvrage d'un esprit infini?

La troisième division de la géographie joint, à beaucoup d'intérêt, un grand caractère d'utilité publique, lorsque la sagesse en dirige l'étude. La *géographie politique* dé-

crit les Etats, leur situation et leurs divisions, le nombre, les mœurs et les arts de leurs habitans, leurs lois et leurs institutions, leurs revenus et leurs forces; en un mot, elle fournit les faits sur lesquels l'homme d'Etat fonde sa politique. Sans examiner ici les nombreuses sous-divisions que cette définition générale peut admettre, il est évident pour nous du moins, que la géographie politique, épurée de tout mélange de système et d'esprit de parti, est une très-belle étude, et sur-tout une étude indispensable pour tout homme qui se voue à la carrière administrative et diplomatique.

Fidèle à ces principes, Strabon a fondu dans sa géographie une foule de traits historiques, curieux, intéressans, instructifs, et que l'on chercheroit en vain ailleurs.

Ce géographe historien nous retrace les mœurs des Indiens, des Scythes, des Hyrcaniens, des Ibériens, des Persans, des Juifs, des Nabathéens, des Troglodytes, des Mauritaniens, des Lusitaniens, des Celtes, des Belges; et dans tous ces tableaux, son témoignage simple et sincère, en renversant de vaines hypothèses, confirme la grande vérité historique, que la civilisation actuelle du genre humain est d'une date très-moderne, puisque, à l'exception des Egyptiens, des Grecs et des Romains, tous les peuples vivoient, il y a deux ou trois mille ans, en sauvages, ou tout au plus en barbares demi-policés.

C'est ainsi que sa description de l'Inde prouve, qu'à la vérité beaucoup d'institutions particulières à ce pays existoient du temps d'Alexandre, mais que tout le système des superstitions et des traditions indiennes est d'une date postérieure : car Strabon, ou plutôt l'ambassadeur Mégasthène, dont il copie la relation, reconnoît bien la distinction des castes ; on y retrouve sans difficulté les *bramins*, les *rajepoutes* ou guerriers, les *soudra* ou arti-

sans, et les *vaysia* ou cultivateurs; il indique même l'existence de deux partis religieux, savoir les bramins et les germanes, ou plutôt samanes, que je crois être les bouddistes, opprimés, comme on sait, par les bramins. Mais les anciens voyageurs grecs ne disent pas le mot sur les pompeux temples de l'Inde, ni sur les figures si bizarres des divinités indiennes. En exposant les dogmes philosophiques des bramins, Strabon ne parle point de leur fameuse *Trinité.* Enfin, il assure qu'ils ne connoissoient point l'usage de l'écriture, et rend ainsi un témoignage peu favorable aux systèmes qui placent dans l'Inde le berceau de la civilisation.

Si nous quittons les antiquaires indiens avec leurs millions d'années, pour pénétrer dans ces mystérieux antres où Peloutier, Court de Gebelin, Johanneau, et d'autres Druides nouveaux, rendent des oracles sur l'ancienne civilisation des Celtes, nous trouvons encore dans Strabon de quoi confondre la charlatanerie de ces pontifes bas-bretons. Il nous représente ces prétendus pères de tout le genre humain et de toutes les sciences comme des sauvages, récemment civilisés par les Romains. « C'est » aux Romains que la Gaule doit l'abolition des sacrifi- » ces humains..... Possidonius dit qu'il a encore vu des » têtes sanglantes placées sur la porte d'entrée des mai- » sons comme un trophée.... » Du temps de Strabon, la seule richesse de la Bourgogne actuelle consistoit dans ses troupeaux de cochons; le nord de la France étoit couvert de forêts et de marais. Ainsi, le témoignage de Strabon confirme celui de Diodore de Sicile, qui appelle les Celtes « *les plus sauvages de tous les barbares.* »

« C'est par ignorance, dit Strabon, que les Grecs ont » anciennement confondu plusieurs nations différentes, » sous les noms généraux de Scythes, de Celtes, etc....

» La Celtique, dit-il dans son Livre IV, n'est que la troi-
» sième partie de la Gaule. »

En étudiant Strabon, on retrouve, chez les anciens sauvages de notre continent, plusieurs des coutumes singulières que les voyageurs modernes ont observées chez les sauvages d'Amérique. J'en citerai un exemple curieux :

Chez les Abipons et chez beaucoup d'autres nations de l'Amérique méridionale, il est d'usage qu'après l'accouchement de la femme, le mari se tienne pendant quelques semaines renfermé dans son lit, comme s'il étoit malade. Chez les Abipons, il est même obligé de prendre des médecines et d'observer une diète rigoureuse. Eh bien, cette coutume bizarre existoit chez les anciens Espagnols ; c'est Strabon qui nous l'apprend, livre III. Diodore de Sicile attribue le même usage aux anciens Corses. Il est facile de voir que c'est de cette ancienne coutume que dérive ce qu'on appelle encore, parmi les Béarnois, *faire la couvade*. Mais gardons-nous cependant d'y voir l'indice d'une ancienne migration des Ibériens en Amérique ; car la même coutume a été observée par Marc-Paul chez plusieurs hordes tartares, et il est plus naturel de croire qu'elle a passé avec eux dans le Nouveau-Monde, dont un canal étroit les sépare.

A côté de ces tableaux dignes d'un Hérodote, il se trouve dans Strabon des remarques fines et piquantes; comme, par exemple, lorsqu'il dit « que les Thuriens, à
» force de faire de nouvelles lois, finirent par ne plus en
» avoir du tout ». Strabon avoit embrassé les principes philosophiques des stoïciens; et lorsqu'il parle de la législation des diverses nations, il se montre digne de cette secte austère.

D'autres fois ce savant géographe et historien détourne ses regards des périssables ouvrages de l'homme, pour con-

templer les éternels prodiges de la nature, les horreurs et les beautés de notre globe : c'est alors que la géographie naturelle lui devient redevable d'une foule d'observations qu'on peut encore employer aujourd'hui avec le plus grand fruit. Pour citer un exemple, avec quelle précision n'a-t-il pas décrit, dans son livre VIII, ces éboulemens auxquels le sol de la Béotie est sujet; éboulemens dont les géologues érudits pourroient faire le texte d'un chapitre dans les *in-folio* qu'ils se proposent de compiler sur de prétendus *changemens arrivés sur la surface du globe!* Si tous les pays habités par les anciens étoient décrits avec les mêmes soins et la même exactitude, on prouveroit facilement aux géologues que depuis trois mille ans il n'est arrivé sur le globe que des changemens presque imperceptibles, semblables à ceux que nous voyons s'opérer sous nos yeux. Mais au moins les amis du bon sens et de la géographie naturelle auront la consolation de voir, par les deux premiers livres de Strabon, que tous les rêves géologiques modernes ne sont que de tristes et pâles copies de ceux de l'antiquité. Les véritables naturalistes qui, pour me servir des expressions du secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut « *ne peu- » vent prononcer, sans rire, le nom de la géologie* », les véritables naturalistes trouveront dans la Géographie de Strabon beaucoup de traits propres à réfuter les fables dont les anciens aimoient à orner leurs histoires naturelles. Ainsi, dans le livre XV, ce géographe retrace en détail les mœurs de l'éléphant, sans faire aucune mention des fabuleux contes sur la modestie, la pudeur et la chasteté de cet animal. Quand il parle, dans le livre III, des mines d'or de l'Espagne; dans le livre IV, du vent *mistral* de la Provence; dans le livre VI, du cratère de l'Etna, on croiroit entendre un voyageur moderne instruit et

véridique. Il y a même des contrées, telles que l'Asie-Mineure, le Pont, l'Arménie, la Perse, où les géographes modernes peuvent encore citer Strabon comme autorité, pour ce qui regarde les montagnes, les fleuves, le climat et les productions.

Le troisième genre de mérite que présente la géographie de Strabon, c'est de nous avoir conservé beaucoup de traditions curieuses sur l'origine des peuples, sur leurs migrations, sur la fondation des empires, des républiques et des villes; sur plusieurs événemens et personnages remarquables. C'est ainsi qu'il nous a conservé ce que nous savons encore de plus probable sur les migrations des Cimmériens, livre V. Nous lui devons l'histoire de l'expédition d'Elius Gallus en Arabie. Le savant M. de Sainte-Croix avoue que Strabon lui a été d'un grand secours pour son excellent *Examen critique des historiens d'Alexandre*. Ce géographe jette même un grand jour sur quelques parties obscures de l'histoire littéraire de l'antiquité. Je citerai, pour exemple, les renseignemens qu'il nous a laissés dans le livre XIV sur l'*école de Tharsus*; « école, dit-il, qui osoit rivaliser avec celles d'Athènes, » d'Alexandrie et de Rome. »

Strabon, considéré comme écrivain, appartient lui-même à cette école asiatique, aussi remarquable dans l'histoire de la langue grecque que le fut, à peu près à la même époque, l'école d'Espagne pour l'histoire de la langue latine. Les Hellénistes conviennent cependant qu'à l'exception d'un petit nombre de tournures et de mots, le style de Strabon est pur et élégant. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être Helléniste, il me semble qu'en lisant habituellement ce géographe dans le texte, je l'ai toujours trouvé clair, simple et élégant, quand il parle des objets physiques, politiques ou géographiques; mais lorsqu'il veut y mêler des

réflexions philosophiques, il n'est pas sûr de son talent, il se consume en efforts souvent inutiles; et, à force de chercher la profondeur ou la subtilité, il rencontre quelquefois l'obscurité ou l'affectation.

Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Strabon, c'est d'avoir ignoré les principes astronomiques de la géographie, d'avoir rejeté légèrement des opinions qui lui déplaisoient, et de nous avoir privés de quelques relations qu'il regardoit comme fabuleuses, mais qui, dans la sphère immensément agrandie de nos connoissances actuelles, auroient trouvé des interprètes plus habiles. C'est à ces préjugés de Strabon que nous devons le désagrément de ne plus connoître les détails du *Voyage de Pythéas*, qu'il avoit sous les yeux, mais dont il ne parle que pour le désapprouver. D'ailleurs, l'incrédulité de Strabon n'est pas toujours accompagnée d'une impartialité parfaite. Il copie Homère; il prend pour des réalités toutes les fictions de ce poète, tandis qu'il accuse Hérodote d'amuser ses lecteurs par de jolis contes. Enfin, Strabon partage avec quelques littérateurs français ce déplorable préjugé, « qu'il faut supprimer les noms propres dont le son bar- « bare romproit l'harmonie d'une phrase! » Préjugé funeste aux progrès des connoissances, et qui ne sert en aucune manière les vrais intérêts de la littérature.

Mais si la lecture de la géographie de Strabon présentoit un grand intérêt, elle offroit aussi de grandes difficultés, même aux hommes versés dans la langue grecque. Des mots corrompus, des mesures altérées, des gloses interpolées dans le texte, des passages entiers, tantôt effacés, tantôt seulement transposés; enfin tous les genres de falsification auxquels les ouvrages des anciens ont été exposés, s'étoient réunis pour rendre le texte de Strabon obscur et inextricable. Théodore Beza avoit peint ces nombreuses difficultés :

At verò anfractus cæcos salebrasque viarum
Pervia quæ fuerant, nunc sentibus obsita densis,
Ambages varias, limum turpesque lacunas
Quis fando enumeret? Quoties dux optimus ipse
Trita sibi non jam agnoscens vestigia mecum
Substitit? incertique viæ consedimus ambo?

Un gouvernement, ami des lumières, a voulu que cet ouvrage important, cette source de connoissances utiles, fût désormais accessible à tout le monde. L'Empereur a ordonné la traduction de Strabon en français, et il a confié l'exécution de cette belle entreprise aux hommes que l'opinion unanime du monde savant désignoit comme les plus dignes d'y concourir.

La traduction des trois premiers livres qui paroissent aujourd'hui, est due en partie à M. de Laporte du Theil, membre de l'Institut, l'un des premiers Hellénistes de l'Europe, et à qui nous devons des traductions très-savantes; en partie à M. Coray, docteur en médecine, natif de la Grèce; et qui s'est acquis une juste réputation comme éditeur du *Traité d'Hippocrate sur les Airs, les Eaux et les Lieux*, et de plusieurs autres ouvrages anciens.

Les notes géographiques, les éclaircissemens et les observations préliminaires sont de M. Gosselin, membre de l'Institut. Un semblable travail appartenoit de droit au plus profond des géographes modernes, au savant qui, le premier, nous a fait connoître les véritables bases de la géographie des anciens, dans les deux ouvrages dont voici les titres :

Géographie des Grecs, analysée, ou les Systêmes d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée, comparés entre eux et avec nos connoissances modernes. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris, 1790. 1 vol. in-4°);

Recherches sur la Géographie systématique et positive des Anciens (Paris, an VI. 2 vol. *in*-4°.).

Ces deux ouvrages sont en géographie ancienne ce que la Théorie de Newton fut en physique, ou celle de Lavoisier en chimie : ils ouvrent une nouvelle époque dans l'histoire de la science, en soumettant à un principe mathématique une foule de vagues détails et d'obscures indications dont on ne savoit que faire. En recherchant tous les détails que la patience et l'érudition peuvent découvrir, le célèbre d'Anville regrettoit souvent, avec des plaintes amères, de ne pas pouvoir s'expliquer à lui-même ce singulier contraste de lumières et de ténèbres, de science et d'ignorance que présente la géographie ancienne. Cette explication, cette clef de l'énigme, M. Gosselin l'a trouvée. Nous ne partageons pas en détail toutes les opinions de ce savant, mais nous en ferons connoître à nos lecteurs les résultats évidens et incontestables, dans un exposé revu par l'auteur lui-même.

Descriptio Caucasi, etc., etc.; c'est-à-dire, *Description du Caucase et des Nations Caucasiennes, d'après* STRABON, *comparée aux Relations Modernes*. Par M. LUNEMANN.

Cette dissertation obtint, en 1803, le prix proposé par la Société Royale de Gottingue. Une autre dissertation, par M. *Rommel*, eut l'*accessit*. Au jugement des critiques allemands, Lunemann a mieux saisi l'esprit du texte de Strabon; Rommel a recueilli plus complètement les témoignages modernes. Nous n'avons pas encore reçu le mémoire de Rommel; aussitôt qu'il nous sera parvenu, nous entretiendrons nos lecteurs de cette partie intéressante de la géographie.

De Aristotelis Geographiâ Prolusiones sex, etc.; c'est-à-dire *six Discours sur la Géographie d'Aristote*. Par M. B. L. Kœnigsmann, Recteur du Lycée de Flensbourg. *Sleswick*, 1805.

La seule bonne manière de discuter les connoissances géographiques des anciens, c'est d'exposer dans un ordre chronologique les idées de chaque auteur; car chez les anciens comme chez les modernes, chaque siècle a nécessairement sa géographie à part. Mais chez les anciens, qui, en général, étoient étrangers à cet esprit d'observation exacte, de doute et de discussion, devenu chez les modernes le principe vital des sciences, il faut encore savoir distinguer le *systême* de chaque auteur.

Les six dissertations de M. Kœnigsmann sont donc conçues dans le véritable esprit de la science. Dans la première, l'auteur expose les idées d'Aristote sur la Géographie mathématique. La deuxième traite des principes généraux de la géographie physique et des météores aqueux. La troisième roule sur les météores ignés et sur les vents. Dans la quatrième, la partie physique se termine par les passages d'Aristote relatifs aux révolutions de la surface du globe et à l'influence des températures. La cinquième et la sixième embrassent la géographie historique, pays par pays. L'estimable savant à qui nous devons ces dissertations s'est défié de ses forces; il se permet peu de discussions, peu de corrections; mais celles qu'il entreprend sont généralement heureuses.

Un des collaborateurs des Annales se propose d'y donner un *Précis de la Géographie d'Aristote*, auquel ces dissertations serviront de base. N.

Dicuili liber de mensura terræ, etc. Dicuilus sur la mesure de la terre. Publié pour la première fois d'après deux manuscrits de la Bibliothèque impériale, par M. WALCKENAER.

Le nom de M. Walckenaer est avantageusement connu parmi les naturalistes par divers ouvrages, et principalement par son savant *Tableau des Arachnéides*. Il a fait preuve d'un grand dévouement aux intérêts de la géographie, en consentant à faire des notes sur l'ouvrage de Pinkerton : c'est ici le cas de dire que les notes valent mieux que le texte. L'érudition du modeste commentateur contraste d'une manière piquante avec l'arrogante ignorance de M. Pinkerton, qui traite Busching de *docteur prolixe*, et d'Anville de *copiste servile*.

M. Walckenaer s'occupe d'une nouvelle *Notice des Gaules*, dans laquelle on trouvera quantité de choses qui avoient échappé à d'Anville même.

L'ouvrage latin que nous annonçons n'avoit jamais été publié en entier ; on n'en avoit imprimé que des fragmens ; les érudits en avoient transcrit des passages. Saumaise et Hardouin le citent fréquemment sous le nom de *missi Theodosii*, parce qu'en effet il renferme les résultats des recherches géographiques faites dans tout l'empire romain, par ordre de Théodose.

Dicuilus, qui écrivoit dans l'an 825, paroît encore avoir eu sous les yeux quelques ouvrages géographiques que nous ne possédons plus ; il a même eu des renseignemens particuliers. Il cite, page 17, un moine (*fidelis frater*) qui disoit avoir vu la branche du Nil qui s'écoule dans le golfe arabique : sans doute il n'a vu que le canal arti-

ficiel; mais le passage de Dicuilus est toujours très-curieux. Il y a encore un avantage particulier qu'on peut tirer de cet ouvrage, c'est la comparaison qu'offrent les passages de Pline, de Solon, d'Isidore, etc., copiés par Dicuilus, avec les mêmes passages dans les manuscrits de ces auteurs.

Dicuilus paroît avoir été moine d'Irlande ou d'Ecosse. Son nom qui semble revenir à celui de *Dick-wild*, le nom de son instituteur *Suibne*, et surtout celui de *Bosanhamm*, lieu où il a dû demeurer, me font croire que c'étoit un Scandinave établi dans quelque couvent des îles de l'Ecosse. La syllabe *Hamm* ou *Hamn* signifie en scandinave un *port*. Dans le neuvième siècle, les premiers chrétiens de la Scandinavie fréquentoient les monastères de l'Ecosse et de l'Irlande.

Voyage dans les Départemens du midi de la France. Par M. Millin, de l'Institut National, etc., etc.

Nous nous proposons de donner dans un cahier suivant un ample extrait des morceaux intéressans pour la géographie, dont cet important voyage est rempli. Car, bien que les antiquités aient été le principal objet des recherches de M. Millin, ce voyageur, non moins spirituel que savant, a fait beaucoup d'observations relatives à l'histoire, à la statistique, aux mœurs et usages des pays qu'il a parcourus.

Ces deux volumes comprennent le voyage en Bourgogne, Dauphiné et Provence; nous espérons que l'auteur fera bientôt jouir le public de deux volumes suivans, où il nous entretiendra du Languedoc, de la Guienne et de quelques provinces de l'Ouest.

Voyage dans le Tyrol, aux Salines de Salzbourg et de Reichenhall, et dans une partie de la Bavière. Par M. le Chevalier DE BRAY, Conseiller intime d'État de S. M. le Roi de Bavière, etc., etc. Paris 1808, chez *Schoell*.

Ce petit volume est au nombre des productions les plus intéressantes et les plus instructives. M. le chevalier *de Bray* y fait preuve d'nn talent aimable et d'un caractère digne de la plus haute estime. Doué d'un esprit non moins vif que juste, il s'attache partout à faire plutôt l'éloge que la satyre des peuples qu'il a visités. Quoiqu'il ait beaucoup observé par lui-même, il cite avec reconnoissance les écrivains allemands auxquels il doit des renseignemens plus exacts qu'un voyageur ne sauroit en recueillir. Pour donner une idée de cette relation, nous en avons extrait l'article suivant.

Sur le Comté de Werdenfels.

« Le comté de *Werdenfels* appartenoit aux évêques de Freysing, et a été dévolu à la Bavière par le dernier recès de l'Empire en 1803. Outre *Mittenwald* qui en est le chef-lieu, il y a encore deux assez grands bourgs, savoir : *Parthenkirch* et *Garmisch*, et dix villages. Les évêques de Freysing avoient, à diverses époques, acheté de plusieurs seigneurs les domaines composant le comté de Werdenfels, et cela pour des sommes très-médiocres. Tout ce petit pays ne consiste qu'en quelques vallons assez étroits, et en assez hautes montagnes. Le Zugspitz, qui est la plus haute, a 7700 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes forment la première ligne de ce vaste amas

d'immenses hauteurs qui s'étendent depuis les confins de la Provence jusqu'aux rives de la Drave, et dont les points les plus élevés sont le Mont-Blanc, 16000 pieds; le Glockner, 12000; et l'Ortler-Spitz, environ 14000 pieds.

« On entre dans le pays de Werdenfels, en passant le long des rivages pittoresques de Wallersée. La partie orientale du pays est formée par la vallée de l'Isère qui, là, n'est encore qu'une rivière médiocre, mais roulant avec rapidité sur un lit de marbre, une eau verte comme la chrysoprase. Dans cette vallée étroite bordée d'immenses montagnes, et que vous suivez jusqu'à Mittenwald, j'ai recueilli le *Tamarix germanica* qui y croît en abondance.

« Mittenwald est l'endroit le plus considérable du comté de Werdenfels. Les maisons en sont proprement bâties; leurs toits dépassent de 6 à 8 pieds le niveau du mur, et ménagent un abri contre les pluies abondantes qui tombent souvent par torrens dans ces contrées élevées.

« De longues poutres creusées et servant de gouttières se prolongent jusqu'au milieu de la rue; de sorte que, quand il pleut, chaque maison fournit sa cascade, et que le milieu de la rue ressemble au lit d'un torrent.

« On compte environ trois cents bourgeois à Mittenwald. La plupart sont des laboureurs qui cultivent les vallons étroits, mais assez fertiles, qui les environnent. La température de ces cantons n'admet pas d'autre culture que celle des grains d'été. L'orge, l'avoine, rarement l'épautre (*triticum spelta*), jamais le froment (*triticum hybernum*), les choux, la bette, le navet ou turneps, la pomme de terre et la plupart des espèces ordinaires de légumes, y réussissent assez bien. Mais aucun arbre fruitier ne sauroit y prospérer, à l'exception d'une espèce de prunier qui donne une prune longue et violette, laquelle mûrit fort tard.

« Cet arbre est généralement répandu dans l'Allemagne ; il est cultivé depuis les Vôges jusqu'en Livonie et en Ingrie. Les Allemands appellent cette prune *zwetschke*. Dans les contrées méridionales où elle acquiert une maturité parfaite, cette prune est très-agréable au goût, et fournit d'excellens pruneaux. Cette espèce est très-productive, et d'une grande ressource pour le paysan dont presque toujours, surtout en Bavière, elle environne l'habitation, à peu près comme les pommiers dans la Normandie. Le temps le plus favorable pour manger ce fruit est vers la fin de septembre, après que les premières gelées blanches l'ont frappé. Alors il se ride, devient onctueux et véritablement succulent.

« Une branche assez singulière de l'industrie des habitans de Mittenwald, est la fabrication des violons. C'est là la source du bien-être de cet endroit.

« On ne se douteroit pas que, dans le sein des Alpes de la Bavière, se construisent ces instrumens que l'on exporte par milliers jusque dans le fond de la Russie, et l'on n'iroit pas chercher la source de l'harmonie qui réjouit les oreilles moscovites, au pied des rochers du *Garvendel*, et vers les sources de l'Iser. Cette branche de commerce, qui remonte à une époque assez reculée, et qui s'est conservée jusqu'à présent, fait vivre un assez grand nombre d'individus. Un violon ordinaire se vend 12 fr. ceux qui sont plus soignés se vendent plus cher ; les mieux travaillés coûtent deux louis ou 22 florins. »

Notre voyageur, après avoir fait l'éloge des montagnards de la Bavière et du Tyrol en général, parle dans les termes suivans de la petite peuplade du comté de Werdenfels : Le caractère y est moins bon, parce que les habitans s'expatrient, vont chercher ailleurs, dans un commerce souvent frauduleux, une fortune qui altère

leurs mœurs, et rapportent, dans leurs paisibles vallées, un luxe nuisible et des principes destructifs de cette simplicité qui fait le plus doux apanage de l'habitant des montagnes.

Notre voyageur prit, pour rentrer du Tyrol en Bavière, une autre route que celle qu'il avoit suivie pour y aller. Il passa par Garmisch et par la vallée de Loysach; de cette manière on traverse le comté de Werdenfels dans toute sa longueur. « Je visitai de nouveau, dit-il, Murnau et le Staffelsée que j'avois vus, deux ans auparavant, avec S. E. M. le baron de Montgelas, ministre d'état de S. M. le roi de Bavière, homme doué des qualités les plus aimables et les plus essentielles. M. le conseiller intime de Zentner et le professeur Duval, tous deux mes amis, et tous deux très-instruits et du commerce le plus intéressant, étoient de la partie.

« Nous passâmes alors trois jours à Garmisch chez le bailli du lieu qui nous reçut avec l'hospitalité la plus aimable. Nous admirâmes les ressources, l'industrie de ce petit pays dont la richesse naturelle ne consiste qu'en bois et pâturages, mais dont les habitans trafiquent, ainsi que je l'ai dit, jusque dans les contrées les plus lointaines.

Non loin de Garmisch, on voit sur des rochers, au milieu des bois, les ruines encore imposantes du château de Werdenfels, ancien séjour des souverains de cette contrée.

Voyage pittoresque sur le Rhin, depuis Mayence jusqu'à Dusseldorf, d'après l'Allemand; par M. LIBERT : avec trente-deux gravures d'après nature, par Schistz, et gravées au burin par GUNTHER ; et une carte géographique.

L'original allemand du texte de ce voyage pittoresque est de M. le professeur *Vogt*. M. l'abbé Libert en a heureusement élagué tout ce que l'auteur allemand y avoit mis de trop boursouflé ou de trop minutieux. Cependant on pourroit encore désirer un goût plus pur dans le choix des expressions françaises, et surtout dans celui des passages versifiés dont l'ouvrage est parsemé : trop souvent on trouve ici de la prose poétique à côté de la prose rimée. Toutefois, tel qu'il est, le texte de cet ouvrage offre une lecture fort attachante. Les descriptions ont beaucoup de vérité; c'est là un mérite fort rare dans un voyage pittoresque. Nos lecteurs en jugeront par le morceau qui suit immédiatement cette annonce.

Les trente-deux gravures représentent les sujets suivans : 1° Vue de Mayence; 2° vue du château de Biberich ; 3° vue d'Elfeld et d'Erbach ; 4° vue de Winckel et de Johannisberg ; 5° vue de Rudesheim ; 6° vue de la ruine près de Rudesheim ; 7° vue de la Tour-des-Souris près de Bingen ; 8° vue de Bingen ; 9° vue d'Afmanshausen avec les châteaux de Bautzberg et de Falkenbourg ; 10° vue de la ville de Bacharach ; 11° vue de la Tour nommée le Pfalz, et de la ville de Caub; 12° la Pêche du saumon près le rocher dit Lurley ; 13° vue de Saint-Gour, et de la forteresse de Rheinfels avant la dernière guerre ; 14° vue

de la forteresse du Rheinfels, après sa démolition; 15° vue de Welmich; 16° vue de Bornhofen; 17° vue de Boppart; 18° vue de Braubach; 19° vue de Coblentz, et de la forteresse d'Ehrenbreitstein avant sa démolition; 20° vue, etc., après la démolition; 21° vue d'Engers; 22° vue de la ville de Neuwied; 23° vue d'Andernach; 24° vue de Hammerstein; 25° vue de Lintz; 26° vue de Honningen avec le château d'Argenfels; 27° vue d'Unckel et des radeaux du Rhin; 28° vue des sept montagnes depuis le château de Lœvenburg, etc.; 29° vue de Nonnenwerth; 30° vue de la ville de Bonn; 31° vue de Cologne; 32° vue de Dusseldorf. Ces planches sont généralement bien exécutées, et donnent une idée satisfaisante des objets qui y sont représentés.

Ce voyage pittoresque, publié chez M. *Wilmans* à Francfort, se trouve chez M. Tourneissen, à Paris.

Sur les Radeaux du Rhin, tirés du Voyage pittoresque, par M. Vogt, imité en français, par M. l'Abbé Libert.

« C'est des montagnes de la Forêt Noire et de l'Odenwald que l'on tire les bois qui composent les petits radeaux. On les met à flot sur la Murg, l'Alle et le Necker; ces rivières les décharge dans le Rhin.

« A leur arrivée à Manheim et à Mayence, on réunit ces petits radeaux, et on en compose de grands trains de bois qui se rendent dans les environs de Coblentz et d'Andernach. Là s'opère la réunion de tous les radeaux en un seul qui prend le nom de *flotte*.

La longueur d'une *flotte* est ordinairement de sept à neuf cents pieds, et la largeur de soixante-dix. Cette énorme masse de bois supporte douze à quinze cabanes de planches, parmi lesquelles se distingue celle du directeur

de la flotte, par l'élégance avec laquelle elle est décorée, et par les commodités qu'on y trouve ; mais ce qui rend la vue de cet immense radeau singulièrement animée, c'est la quantité d'ouvriers et de rameurs qu'il contient et qui se monte souvent à neuf cents personnes.

« Les bois qui entrent dans la composition d'une telle *flotte*, se réduisent à deux espèces, le chêne et le sapin.

« Le fondement ou le plancher est formé de grands troncs d'arbres, placés l'un à côté de l'autre, et assujétis à leurs extrémités ; cette première rangée est affermie par d'autres arbres placés transversalement et arrêtés par des chevrons. Ces chevrons sont des pièces de bois équarries ; on les préfère aux rondes dans la composition des flottes, parce qu'elles servent de supports pour les mâts, et qu'elles sont plus faciles à manier.

« La longueur de ces pièces de bois détermine la largeur d'une *flotte* ; elles sont mises en travers sur les troncs qui forment le fondement de la flotte, et fixées par des branches d'osier, ou par de jeunes sapins préparés à cet usage, et par des crampons (1). L'espace vide qui se trouve entre les grosses pièces, est rempli par des morceaux de bois de moindre volume. Sur le premier fond on pose deux rangées de bois que l'on unit, et que l'on fixe de la manière qui vient d'être décrite plus haut.

La première rangée de mâts, que de forts liens attachent l'un à l'autre, est flanquée, à ses deux extrémités, de gros troncs de sapins, qui sont destinés à sauver l'équipage, dans le cas où la flotte viendroit à se briser : les exemples de ce désastreux événement ne sont pas rares.

« La partie supérieure de la *flotte* est formée de madriers

(1) Il se fait dans le Murgthal beaucoup d'ouvrages en osier ; les habitans de cette vallée savent tresser les jeunes sapins comme des cordes ; ainsi préparés, ils servent à l'usage des *flottes*.

et d'autres bois moins volumineux que ceux qui en constituent le fond ; la charge se calcule sur le volume de l'eau. Une grande *flotte* prend ordinairement six à huit pieds d'eau.

« De petits radeaux nommés *genoux*, en terme technique, sont adaptés aux deux côtés du corps de la flotte.

« Les petits radeaux, ajoutés à la grande flotte, se nomment *appendices* ; ils ont une double utilité. Premièrement, ils servent à attenuer la violence du choc supposé que la flotte eût le malheur de se briser, et par là, ils diminuent la grandeur du péril ; en second lieu, ils augmentent la masse de bois, et par conséquent le bénéfice de l'entrepreneur de la flotte, sans la surcharger.

« Plusieurs petits bateaux accompagnent la *flotte* : les plus grands sont destinés à porter des ancres qui sont en grand nombre, et toutes sortes de câbles et de cordages ; les plus petits sont employés à donner des renseignemens, à faire les commissions, et à débarquer les personnes que des affaires appellent à terre.

« Les habitations construites sur la *flotte* joignent la propreté à la commodité. L'appartement principal, c'est-à-dire celui du maître, est assez vaste ; une allée le partage dans sa longueur. D'un autre côté, l'on remarque le comptoir et la chambre à coucher du propriétaire de la flotte ; de l'autre, la chambre du pilote, le magasin des provisions de bouche et la cave ; à l'extrémité de l'allée, est la salle à manger. Avant d'y arriver, on passe sous une belle tente, dressée pour l'agrément des personnes qui veulent prendre l'air et jouir du coup d'œil intéressant qu'offrent les bords du Rhin. Près de cette grande chambre se trouve la cuisine ; on y voit d'immenses chaudrons de cuivre, dans lesquels on prépare jour et nuit des alimens.

« On donne le signal pour se mettre à table, au moyen d'un panier attaché à une perche. En même temps le pi-

lote donne à haute voix le mot d'ordre pour le dîner. L'on voit des centaines d'hommes venir à la cuisine, recevoir leurs portions dans les plats et les pots de bois qu'ils ont apportés ; ils mangent sept à sept, et cette petite société de commensaux se nomme, dans le langage reçu sur la flotte, *Pak*, paquet ou ballot.

« La consommation à bord de la *flotte*, pendant tout le temps que dure le voyage, est considérable ; sans compter plusieurs milliers de livres de pain, il se consomme dix-huit à vingt mille livres de viande fraîche et dix quintaux de viande fumée, douze cents livres de fromage, dix à quinze quintaux de beurre, trente à quarante muids de légumes secs, huit à douze mesures de sel, cinq à six cents tonneaux de bière, et six à huit foudres de vin. Les bêtes destinées à fournir la viande de boucherie sont nourries sur la flotte ; il s'y trouve aussi quelques bouchers.

On peut comparer cette île de bois à une colonie flottante, où règnent l'ordre, la discipline, l'amour du travail et la constance.

« Un moment plein d'intérêt est celui du départ ; la veille les batelets portent les dernières instructions aux personnes préposées aux approvisionnemens ; boulangers, tonneliers, bouchers, tous s'agitent, tous travaillent ; partout où l'on porte les yeux, on ne voit que des groupes animés d'une franche gaîté.

A peine le jour commence-t-il à poindre, que chaque parti se rend au poste qui lui a été assigné. Les uns vont manier les gouvernails adaptés aux parties latérales des derniers genoux ; les autres, chargés du soin des ancres, se jettent dans les esquifs, tandis que les maîtres-valets, ayant pour sceptre une perche armée d'un crochet de fer, donnent des ordres propres à maintenir l'ordre sur le *flotte*, et à y assurer l'exactitude du service.

« Tout le monde étant à son poste, le valet-maître passe en revue les ouvriers employés sur la flotte, leur adresse un discours plein d'énergie, et leur annonce ce qu'il se propose de payer, outre la nourriture, à chacun d'eux pour le voyage jusqu'à Dordrecht; si la proposition est acceptée, le marché est conclu sur-le-champ.

« Ceux à qui les conditions proposées ne sont point agréables, ont la liberté de se retirer; ce qu'ils effectuent au moyen du pont de communication établi entre la terre-ferme et la *flotte*.

« Arrive l'instant du départ : le pilote va se placer sur un siége élevé; un profond silence règne parmi l'équipage, tous se découvrent et, par une courte, mais fervente prière, demandent au ciel un heureux voyage; alors le pilote donne un signal avec son chapeau, ce signal est répété par des rameurs placés à certaines distances; en agitant un bâton qu'ils tiennent à la main, ils forment une espèce de ligne télégraphique.

« Cependant l'art de diriger une *flotte* est un talent que possèdent peu de bateliers. Il y a quarante ans que c'étoit encore un mystère dans lequel il n'y avoit d'initié qu'un seul habitant de Rudesheim avec ses fils. Les fréquentes courbures du Rhin, la pente de son lit parsemé de nombreux rochers, ses tournans, ses chutes, sont tout autant d'entraves qui s'opposent à la manœuvre de cet énorme train de bois, et la rendent souvent périlleuse.

« Comme une flotte prend beaucoup plus d'eau, et se meut avec beaucoup plus de vîtesse qu'un bâtiment ordinaire, il arrive, lorsqu'elle veut aborder, que, malgré le grand nombre d'ancres employés à l'arrêter, la force du courant l'entraîne, et la fait dériver pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin sa partie antérieure étant poussée vers le rivage, elle y reste fixée. Durant cette dérive,

on voit les plus forts câbles se briser, les genoux sauter en éclats, et même des portions de rocher s'ébranler.

« Parvenue à Dordrecht, la flotte se décompose, les bois qui la formoient sont mis dans des navires qui les transportent en Angleterre, en Espagne et en Portugal.

« La construction d'une flotte exige des dépenses considérables; c'est pour cela que plusieurs personnes s'associent pour subvenir aux frais que demande une semblable entreprise; on peut, sans exagération, les évaluer à la somme de trois cent mille florins.

« Cependant la disette de bois qui se fait sentir de jour en jour davantage dans les contrées du Haut-Rhin, ne permettra bientôt plus de continuer à exporter chez l'étranger une si grande quantité de bois, sans un préjudice notable pour l'habitant de ces pays. On a de fortes raisons de croire que l'entreprise des flottes n'est rien moins qu'avantageuse à l'Allemagne; on peut même assurer qu'elle est désastreuse.

« Le besoin du moment détruit des forêts entières; que gagne le Germain à la vente de tant de milliers de beaux arbres, qui faisoient l'ornement du sol qu'ils ombrageoient? le Breton lui donne en échange du café, du sucre, des mousselines, des dentelles, des toiles fines, et mille autres denrées, dont le luxe seul lui a fait des besoins.

MŒURS, AMUSEMENS

ET SPECTACLES DES JAVANOIS.

Extrait d'un Voyage inédit dans l'Intérieur de l'Isle de Java, fait par M. L.-A. Deschamps.

On ne peut se flatter de bien connoître une nation qu'autant qu'on en parle la langue, et que, par un long séjour dans le pays, on a eu l'occasion de l'observer dans toutes les situations de la vie. Faute d'avoir reconnu cet axiôme, la plupart des voyageurs confondant, sous le nom de *Malais*, tous les habitans des îles de la Sonde et des Moluques, nous ont fait de ces peuples le tableau le plus affreux; sans réfléchir qu'ils concluoient du particulier au général, en jugeant une nation entière d'après une horde de brigands qui infestent les mers de l'Inde. Non seulement tous les Malais ne sont point cruels et pirates, mais il y a peut-être plus de différence entre les peuples qui habitent ces îles, qu'on n'en remarque entre les différentes nations de l'Europe. On doit entendre, par *Malais*, les peuples qui habitent la presqu'Isle de Malaca, et qui, par leur navigation étendue et par leurs colonies, ont propagé leur langue dans les îles situées

au sud-est de l'Asie jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et même jusqu'au milieu de la mer du Sud. Ces peuples sont spirituels, actifs, entreprenans, faciles à irriter, et cruels dans leur vengeance : au contraire, les habitans originaires des îles sont d'un caractère beaucoup plus doux, indolens jusqu'à l'excès, foibles et patiens souvent jusqu'à la lâcheté.

Les Javanois qui habitent une des îles les plus méridionales de l'Archipel asiatique, et la plus fréquentée par les Européens, devroient être le mieux connus, si les voyageurs ne les avoient souvent confondus avec les autres peuples étrangers qui habitent les environs de Batavia. On n'a pas assez fait attention qu'une ville qui, par son commerce et sa puissance, étoit devenue le centre de toutes les îles d'Asie, devoit nécessairement être habitée par une infinité d'étrangers qui, se mêlant aux gens du pays, en ont altéré le type primitif. Je n'aurois pas la prétention de faire mieux connoître les mœurs et le caractère des habitans de Java, si un long séjour dans l'intérieur de leur pays ne m'avoit mis à même de les juger. Si quelquefois, dans les pages suivantes, je répète des choses déjà connues, c'est pour ne pas laisser de lacune ni de vide dans le tableau.

Les Javanois, en général, sont d'une taille médiocre ; ils ont le teint basané, les cheveux longs ; leurs traits paroîtroient assez réguliers,

si le nez n'étoit pas un peu épaté : ils sont bons, fidèles à leurs engagemens, crédules comme tous les peuples ignorans, amateurs du merveilleux, indolens par caractère, patiens dans l'adversité, extrêmement respectueux envers leurs parens, attachés à leurs enfans : ils préfèrent une vie pauvre et tranquille à des richesses qu'ils ne sauroient garder ; aussi l'industrie est nulle parmi eux. A l'exception de quelques ouvriers qui travaillent grossièrement les métaux, tous les Javanois se contentent de cultiver leur champ ; le reste du temps se passe à fumer l'opium et à mâcher le *siri*. Les femmes filent du coton et fabriquent la toile qui sert à habiller la famille ; mais dans ces climats brûlans, on ne s'habille que par décence. Les hommes se contentent de s'attacher autour des reins une toile qui tombe jusqu'au genou. Les femmes portent, en outre, une petite camisole de toile bleue qui leur couvre les épaules et la poitrine. Les enfans restent nus jusqu'à l'âge de sept ans.

Leur manière de vivre est aussi frugale que leur habillement est simple : le riz et les ignames forment la base de leur nourriture ; ils mangent leurs légumes cuits à l'eau et assaisonnés par le piment, qu'ils préfèrent à toutes les autres épiceries ; ils y ajoutent quelquefois de la viande de buffle fumée et du poisson séché. Les grands mettent plus de recherche dans leur cuisine :

ils ont des ragoûts qu'ils appellent *caris*, dont le curcuma et le piment font le principal assaisonnement. Ils aiment différentes espèces de friandises accommodées au sucre, qu'ils appellent *quéqué*. Tous ces mets, en général, ne flattent pas un palais européen; mais on en trouve qui s'en accommodent: j'ai vu des Hollandais qui préféroient la cuisine javanoise à celle de leur pays, et qui s'en trouvoient bien (1).

Les habitations de ce peuple sont aussi simples que sa manière de vivre: ils construisent leurs maisons de bambou, espèce de roseau dont la tige est creuse et ligneuse; ils les couvrent avec les feuilles de palmiers ou avec du chaume: ces maisons sont ordinairement partagées en deux parties; la première, où se fait le ménage; et la seconde, où se retire la famille pour se coucher. Cette manière de bâtir, et la négligence avec laquelle ils traitent le feu, les exposent souvent à voir leurs habitations la proie des flammes; mais, dès qu'un Javanois a sauvé le coffre de bois qui renferme tout son avoir, il voit tranquillement brûler la maison qui lui coûte si peu à construire. Je passois un jour, dans l'après-midi, par un village qui avoit été brûlé dans la nuit

(1) M. *Péron*, dans un Mémoire particulier, a prouvé que, dans les climats tropiques, l'usage de mâcher des astringens et des épiceries étoit favorable à la santé. (*Note du Rédacteur.*)

précédente; une partie du dommage étoit déjà réparée, et les habitans pouvoient espérer être de nouveau à l'abri pour la nuit prochaine. Il n'en est pas de même dans les villes où le luxe exige des maisons plus commodes, quoique bâties des mêmes élémens; il en coûte beaucoup à les reconstruire, parce qu'on ne trouve pas les matériaux sur les lieux, et que souvent il faut faire venir de loin le bambou nécessaire. Les chefs font quelquefois bâtir des maisons en pierres, mais sur le même modèle que celles du pays; les fenêtres en sont petites, le toit est bas; on y étouffe : aussi n'y demeurent-ils point pendant le jour; ils préfèrent des espèces de galeries isolées, où l'air circule aisément et où le soleil ne sauroit pénétrer. Ces galeries, qu'ils appellent *pangon*, ne sont, à proprement parler, qu'un toit soutenu par des colonnes.

Les Javanois, comme la plupart des habitans des pays chauds, sont portés à l'indolence, tant par la température brûlante de leur climat que par la prodigieuse fécondité de leur sol : quelques jours de travail leur suffisent pour s'assurer d'une abondante moisson; le reste du temps se passe dans l'inaction ou dans les plaisirs. La polygamie, quoique admise par la religion, n'est guère en usage que parmi les grands. Partout le sexe est traité avec égard, et nullement en esclave : les femmes, en général, sont sages, et le

rangés autour; et le lecteur, ou souffleur, armé d'un bâton, comme un maître d'orchestre, fait mouvoir les acteurs, et lit la pièce. Il commence par une espèce de prologue, annonce les personnages qui vont entrer en scène, et leur en donne le signal en frappant de son bâton; alors les acteurs, qui sont cachés derrière un rideau, s'avancent sur la scène : il continue de lire, et ceux-ci ne font que des gestes appropriés aux paroles qu'ils sont censés dire. Quand ils ont fini, il fait signe à d'autres, et ainsi de suite jusqu'au dénouement. Les acteurs sont richement habillés à la mode du pays, mais masqués; les jeunes gens, qui font les rôles de femmes, portent un masque blanc, quoique ce ne soit pas la couleur de celles du pays. Ces masques sont de bois, et assez bien sculptés; celui du bouffon a la bouche ouverte. Il paroîtra surprenant, sans doute, de trouver un rapport si frappant dans la manière de jouer la comédie des Javanois et celle des anciens qui ne paroissoient que masqués sur la scène; mais ce rapport ne va pas au-delà, comme on en pourra juger par l'analyse d'une pièce que j'ai vu jouer à la cour du sultan de Java, à l'occasion d'une grande fête. Voici quel étoit le sujet :

La fille d'un roi de Java épouse un prince de Baly, qui la répudie quelque temps après, pour reprendre une de ses concubines. Cette

princesse délaissée arrive chez son père pour demander justice; celui-ci lui donne des troupes; elle se met à leur tête, et arrive chez son perfide époux au moment où il est couché avec sa rivale. Ici on voit les amans couchés sur le théâtre : les rideaux sont fermés, c'est tout ce que la décence du pays exige; mais, pour qu'on ne perde rien, le bouffon de la princesse, qui l'accompagne partout, entr'ouvre furtivement un coin des rideaux, et par des gestes très-lascifs instruit le public de tout ce qui se passe dans le lit. La princesse somme son époux de lui rendre sa place et de lui livrer sa rivale; mais celui-ci la refuse, appelle son monde, et, pendant que ses gens sont aux prises avec les Javanois, il enlève sa maîtresse : le combat s'engage; les deux époux sont à la tête de leurs troupes, ils se rencontrent dans la mêlée. La princesse, qui est invulnérable, ménage les jours de son mari, mais, forcée de céder au nombre, elle est faite prisonnière et renfermée dans le palais de son époux. Là, elle reçoit la visite de ce parjure qui fait tout pour la fléchir; il lui offre même la moitié de ses États, et ne demande qu'à vivre en paix avec sa maîtresse : mais la fierté d'une princesse de Java ne peut s'abaisser jusqu'à fléchir devant une rivale. Elle refuse tout; et son mari, ne pouvant s'en défaire autrement, l'abandonne au gré des flots dans une pirogue. Elle est rencontrée par

des gens que son père envoyoit à son secours. Elle rentre en vainqueur dans les Etats de son mari, et lui offre encore la paix et sa main; mais cet inconstant préfère la mort : il se poignarde; et le diable, suivant l'usage, vient l'enlever pour terminer la pièce.

Cette pièce dura presque une nuit entière; elle peint assez bien les moeurs du pays : c'est un préjugé assez général, que les rois et leurs enfans sont invulnérables. Je n'oserois pas même assurer qu'il n'y en ait pas qui le croient effectivement eux-mêmes, lorsqu'ils portent certains *crits* ou poignards qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Ce genre de spectacle n'est réservé qu'aux gens assez riches pour avoir des acteurs à leurs gages; mais on rencontre partout une autre espèce de comédie appelée *wayan coulet*. Les sujets sont les mêmes; mais les pièces sont représentées par des figures découpées qu'on fait agir devant une lumière, comme dans ce que nous appelons *ombres chinoises*. Ces pièces, malgré leur longueur, sont si souvent répétées, que les enfans même en savent une partie par cœur. Une musique bruyante accompagne toujours ce spectacle pendant les entr'actes et pendant les combats qui y reviennent souvent. Cette musique est composée, en grande partie, d'instrumens qui ont quelque rapport avec le *psaltérion*; mais, au lieu de cordes, ce sont des

pièces de métal de différentes grandeurs, qu'on frappe avec un marteau : ils ont en outre un violon ou basse à deux cordes, et un tambour sur lequel on bat la mesure. Ce charivari musical se fait entendre à une demi-lieue.

Outre la grande comédie ou *wayan*, les Javanois connoissent encore un genre de farce, qu'on appelle *toping ;* elle est exécutée par des comédiens ambulans, qui vont de marché en marché jouer pour de l'argent : une femme et deux hommes forment la troupe ; ils parlent, chantent et dansent alternativement. Ils n'ont point de sujets déterminés ; ils improvisent suivant les circonstances, et disent quelquefois des choses assez plaisantes ; ils sont aussi masqués lorsqu'ils jouent, et les femmes portent en outre une énorme perruque de laine noire, ornée de clinquant.

Parmi les amusemens usités dans le pays, il n'en est aucun qui soit d'un goût plus général que la danse appelée *tendack*. Sitôt que la nuit commence, on entend retentir partout le son bruyant de la musique ; le peuple en foule quitte ses maisons pour se rendre dans les places publiques où les danseuses se rassemblent. Une tente dressée à la hâte, éclairée par plusieurs lampes, abrite les acteurs et une partie des spectateurs : trois ou quatre femmes, demi-nues, la tête ornée de fleurs, dansent au son des instru-

mens, en s'accompagnant de la voix. Cette danse s'exécute par le mouvement successif de toutes les parties du corps; les bras, les jambes, les mains, la tête, les yeux, tout est en action : les hommes, attirés par la voix de ces syrènes, viennent se mêler à leurs jeux; la danse s'anime, la danseuse redouble de zèle; le danseur veut l'imiter, mais il est bientôt obligé de quitter un exercice aussi violent : il va reprendre sa place parmi les spectateurs, après toutefois avoir payé le plaisir qu'il vient de prendre et embrassé sa danseuse. Quelque charme qu'ait ce spectacle pour un Javanois, ce n'est aux yeux d'un Européen, qu'une suite de contorsions.

Les femmes qui se livrent à ce spectacle, sont appelées *rouguen ;* ce sont les courtisanes du pays; leur métier est généralement méprisé, et aucune honnête femme ne voudroit s'abaisser à danser même en particulier.

Le sultan a chez lui un autre genre de danseuses qu'on appelle *bédoïo ;* celles-ci dansent avec plus de grâce, et forment des ballets réguliers : il paroît qu'elles ont quelques rapports avec les *bayaderes* de l'Inde. Peu de personnes ont eu l'occasion de voir ces danseuses, parce que le sultan et le gouverneur de Samarang ont seuls le droit d'en avoir. On pense bien que la gravité hollandaise empêche le gouverneur de jouir lui-même de ce droit; mais son lieutenant,

ou le gouverneur javanois qui est sous ses ordres, a chez lui une troupe de *bédoïo*, ce qu'il paroît regarder comme une des plus belles attributions de sa place.

Les pages du Sultan, lorsqu'il paroît en public, exécutent devant lui une marche qu'on pourroit appeler *danse ;* mais, hors de là, les Javanois n'ont point de danses particulières aux hommes, comme leurs autres voisins ; et les hommes qu'on voit s'occuper de cet exercice à Batavia, dans les grandes fêtes, sont des étrangers, tels que les habitans de Macassar, de Baly et de Bima (1).

A l'exception du *tendack* et des *topings*, tous les autres spectacles n'appartiennent qu'aux chefs du pays. Le peuple a aussi ses amusemens quand il peut s'arracher à son indolence naturelle, qui le retient quelquefois des journées entières assis à fumer l'opium ou mâcher le bétel qu'on appelle *siri* dans le pays : c'est la feuille d'une espèce de poivre qu'on mâche avec la noix d'arec et un peu de chaux ; ce qui donne à la salive une couleur rouge, et à l'haleine une odeur qu'ils regardent comme agréable. Parmi les amusemens qui sont propres aux gens du

(1) *Voyez* la description de ces danses, par M. *Wurmb*, dans le *Voyage à la Cochinchine, etc., par Barrow*, traduit par *Malte-Brun*.

par des pièces de bois très-serrées; on les excit au moyen de petits aiguillons qu'on leur jette car, sans cette précaution, le tigre reste accul dans un coin, et le buffle se contente de présenter les cornes à son adversaire. Lorsque les petits traits qu'on leur lance ne suffisent pas on a recours au feu et on leur jette des artifices ils finissent par devenir furieux, et la victoire est ordinairement au premier assaillant: si c'es le tigre, il s'élance sur son adversaire, se cramponne sur ses épaules sans que rien puisse lui faire lâcher prise; si au contraire c'est le buffle qui attaque le premier, il écrase le tigre avec ses cornes contre les barreaux qui forment l'enceinte.

J'ai dit que l'on fait combattre le tigre contre des hommes: c'est tantôt un spectacle et tantôt un supplice. Lorsqu'on ne veut qu'un amusement, on lâche un tigre au milieu d'un bataillon carré, formé d'un triple rang d'hommes armés de longues piques. Aussitôt que l'animal se voit en liberté, son premier mouvement est de chercher à fuir; mais comme il trouve tous les côtés hérissés de pointes, il s'agite en tous sens, revient sur ses pas, hésite, et s'élance enfin pour franchir les rangs; il se précipite lui-même sur les piques, et meurt percé de mille coups; il arrive cependant quelquefois qu'il parvient à se faire jour au travers les rangs mal serrés, et

qu'il s'échappe. Cet accident n'a rien de bien dangereux, parce que son instinct le porte à se cacher dans le premier endroit obscur qu'il rencontre, et qu'on l'y tue facilement. Il est digne de remarque que, lorsque ce terrible animal se voit poursuivi, il ne songe plus qu'à fuir sans chercher à se défendre, et que dans ce cas, la vue d'un enfant suffiroit pour l'effrayer et le détourner de sa route.

Il n'appartient qu'à des peuples encore barbares d'imaginer un supplice aussi cruel que celui de faire battre un homme corps à corps avec un tigre. On voit que ce code pénal est fait pour des gens qui aiment à se repaître les yeux des dernières angoisses d'un malheureux luttant contre la mort. Dans nos pays policés, le supplice d'un criminel est un sacrifice que la société fait à regret pour la tranquillité publique; mais chez eux c'est un spectacle, une fête publique qu'ils cherchent à prolonger autant que possible. Les lois, ou l'usage (car c'est pour eux la même chose) condamnent à ce combat périlleux les criminels de lèse-majesté; et on comprend dans ce mot, non seulement la trahison envers le souverain, mais encore le vol commis dans l'enceinte de son palais.

Lorsque, sur l'avis de son conseil, le sultan a prononcé l'arrêt qui condamne un homme à ce supplice, on dresse sur la place publique un

enclos circulaire de vingt ou trente pieds de diamètre, formé de poutres de bois, assez serrées pour que le tigre ne puisse pas s'échapper, mais assez distantes pour qu'on puisse aisément voir tout ce qui se passe dans l'intérieur. On ménage dans cette enceinte deux ouvertures : l'une pour le tigre ; l'autre, en face, pour son adversaire qui entre le premier. Il est, suivant l'usage du pays, nu jusqu'à la ceinture ; il a la tête ornée de guirlandes de fleurs, comme une victime qu'on conduit à l'autel ; il tient dans la main droite un poignard, et de l'autre un morceau de bois garni de pommeaux aux deux extrémités : au moyen de cette arme défensive, il peut fourrer impunément le bras dans la gueule de l'animal qui ne peut la refermer. Lorsqu'il est entré dans l'arêne, il salue le sultan à la manière du pays, en portant les deux mains sur la tête et l'inclinant ensuite. Ce malheureux qu'on conduit au supplice, n'est pas exempt du cérémonial ; il faut encore qu'il exécute certaine danse grave en usage parmi eux, lorsqu'ils se préparent au combat.

Au signal donné, on fait entrer le tigre, et aussitôt l'homme qui doit le combattre se met en devoir de l'attendre de pied ferme : il présente le bras gauche en avant, et tient l'autre prêt à frapper ; mais l'animal s'obstine quelquefois à ne pas sortir de sa cage, dont l'ouverture

est adaptée au passage qu'on lui a ménagé ; on est alors obligé de se servir de feu pour le forcer à quitter sa retraite. Il sort enfin, la gueule béante, la fureur dans les yeux ; il s'élance sur son adversaire qui l'arrête du bras gauche et le poignarde de l'autre; mais, quelle que soit la force qu'il mette à repousser l'animal, il ne peut jamais l'empêcher de l'atteindre de ses griffes, et de lui faire de profondes blessures : si cependant il parvient à se dégager de l'animal expirant, il est ordinairement sauvé ; mais si, au lieu de porter au tigre un coup mortel, il n'a fait que le blesser, il est mis en pièces sur-le-champ.

L'homme qui sort victorieux de ce combat, obtient ordinairement sa grâce ; mais si son crime est tel que le sultan croie ne pouvoir le lui pardonner, on lui présente un second tigre dont ses forces épuisées le rendent bientôt la victime. Il est cependant rare que ce cas arrive ; parce que, lorsqu'on veut qu'un homme périsse sous la griffe de l'animal, on lui met en main un poignard qui ploie à la moindre résistance, et on le laisse à la merci de son ennemi qui le met en pièces sur-le-champ. Ce supplice, comme tous les autres dans le pays, n'entraîne aucune idée d'infamie; on a, au contraire, une espèce d'admiration pour un homme qui a su résister à un tigre; et, loin de chercher à cacher ses cicatrices, il affecte de les montrer comme un trophée.

La chasse et la pêche sont au nombre des amusemens favoris des chefs qui habitent l'intérieur du pays : ce n'est pas, comme on pourroit e supposer d'après l'indolence connue de ces peuples, ce genre de chasse qui consiste à tendre des piéges au gibier ou à l'abattre d'un coup de fusil, ou bien la pêche à la ligne ; c'est une guerre à toute outrance qu'on fait aux animaux d'un canton, ou aux poissons d'une rivière. La manière ordinaire d'attraper du gibier ou de prendre du poisson, est abandonnée au vulgaire.

Lorsqu'un prince ou un chef veut se donner le plaisir de la chasse, il envoie d'avance du monde sur les lieux pour en préparer la place. On choisit ordinairement une vallée qu'on ferme des deux côtés d'une palissade de bambous très-serrés, de manière que cette clôture, qui a quelquefois une demi-lieue de long, se rapproche insensiblement vers l'extrémité comme les deux branches d'un *V*. Il y a dans cet endroit une trouée garnie de feuillages, qui donne dans une grande fosse fermée de palissades, où le gibier vient se précipiter. Au jour indiqué on rassemble une grande quantité de monde (j'y ai vu jusqu'à huit cents hommes); on les fait entrer dans le bois par deux côtés opposés : ils se rapprochent peu à peu, en faisant beaucoup de bruit. Le gibier, effrayé, cherche à fuir du côté op-

posé, et prend la route du *grogol*, c'est ainsi qu'on appelle cet enclos. Le bruit recommençant, il fuit toujours entre les palissades; enfin ne trouvant d'autre moyen de s'échapper, il se précipite en foule par la trouée et se trouve pris. J'ai vu prendre dans une de ces chasses onze cerfs, cinq chevreuils, trente-cinq cochons sauvages, et une panthère qui parvint à s'échapper par-dessus les palissades. On tua tous ces animaux, à l'exception des chevreuils qu'on réserva pour mettre dans un parc. Les cerfs furent dévorés presque sur-le-champ par les gens de la suite; on enterra les cochons, que les lois de Mahomet défendent de manger. Cette défense est un malheur pour le pays, parce qu'elle fait négliger la chasse de cet animal qui ravage les moissons; il est même probable que, si on parvenoit à détruire les tigres du pays, les cochons sauvages, délivrés de leur seul ennemi, dévasteroient bientôt tout le pays.

Un des exercices favoris des habitans de l'intérieur, c'est de courir le cerf. On prend pour cette chasse le moment de la sécheresse, où toutes les grandes herbes qui obstruent la plaine sont brûlées, suivant l'usage du pays, pour en écarter les tigres. Les chasseurs sont à cheval, sans selle, armés d'une espèce de couteau de chasse, avec lequel ils cherchent à couper le jarret du cerf quand ils peuvent l'atteindre; ils

sont disposés de manière à se relayer successivement, et à empêcher l'animal de s'écarter de la plaine. Les chefs ne se mêlent ordinairement à la partie que lorsque le cerf est déjà fatigué, et ce sont ordinairement eux qui ont l'avantage de porter le premier coup; mais c'est un avantage qu'ils doivent plus à la vigueur de leurs chevaux, qu'à la déférence des autres chasseurs qui, une fois lancés, ne connoissent plus de distinction.

Il est rare que les gens du peuple chassent le tigre avec des armes à feu; ils se contentent de lui tendre des piéges: mais il faut que le danger soit bien pressant pour qu'ils s'y décident. Lorsque cet animal quitte les bois et s'approche des habitations, sa présence est bientôt reconnue par le ravage qu'il fait de toutes parts. Les chèvres, les moutons, les chevaux, les buffles, les hommes même deviennent sa proie; c'est alors que la présence du danger réveille l'apathie des habitans: l'intérêt général rassemble tout le monde, et on se réunit pour faire la guerre à ce terrible ennemi. On peut le prendre mort ou vivant; et cette dernière manière est souvent préférée, parce qu'elle offre moins de dangers. Pour prendre le tigre vivant, on construit, avec des troncs d'arbres fendus, une espèce de cage de bois, assez semblable à nos ratières à bascules; on y attache, dans le fond,

une chèvre ou un mouton qui, par son cri, attire l'animal dans le piége; à peine est-il entré, que la détente fait tomber la trappe, et il se trouve pris. On seroit tenté de croire que le tigre, à la merci de ses ennemis, va périr de mille coups; cependant ils n'en font rien. Un préjugé s'oppose à leur vengeance : ils sont persuadés qu'un homme qui a tué un tigre, doit être dévoré par un autre animal de cette espèce. On ne tue donc pas le tigre, mais on le laisse mourir de faim, à moins qu'on ne le destine pour la ménagerie de l'empereur.

L'autre manière de détruire le tigre est fondée sur ses habitudes connues. Comme on sait que cet animal répugne à manger d'autre viande que celle qu'il a tuée lui-même, on tâche de se procurer les restes de quelques buffles ou autres bêtes, nouvellement enlevés; on les attache à un arbre, de manière que le tigre ne puisse y atteindre qu'en s'élançant; on enfonce en terre des pieux très-pointus; et, lorsque le tigre, pressé par la faim, revient à sa proie, il se précipite lui-même sur ces pointes, en s'élançant pour la saisir. Si cette manière de prendre le tigre n'est pas préférée à l'autre, quoique plus aisée en apparence, c'est à cause du danger d'entrer dans les bois pour y chercher les restes de la bête enlevée, car on sait que le tigre ne s'en éloigne guère; et si on le fait fuir en faisant du bruit, on court risque de ne plus le revoir.

La pêche est un amusement plus paisible, que les chefs du pays donnent quelquefois à leurs femmes dans la belle saison. Lorsqu'on a désigné la place où l'on veut pêcher, on barre la rivière avec des claies pour arrêter le poisson, et à un quart de lieue plus haut on y verse une certaine quantité d'eau dans laquelle on a fait macérer la racine d'une plante appelée *touba* (*glycine frutescens*), qui a la propriété d'enivrer le poisson. A peine cette eau est-elle jetée dans la rivière, qu'on s'aperçoit de son effet à l'agitation des poissons qui cherchent à fuir de toutes parts; mais ils sont arrêtés par les claies ou filets qu'on a tendus plus bas : le *touba* fait son effet, et les poissons restent presque sans mouvement à la surface de l'eau où on les prend à la main. Ce poison n'est cependant pas mortel pour eux, il ne fait que les enivrer, et il suffit de les replonger dans une eau pure pour leur rendre leur première vigueur. Les rivières de Java ne renferment pas beaucoup d'espèces de poissons différens; mais celui qui y est le plus commun, est une espèce de perche très-grande, et d'un goût exquis.

SUR UNE FORÊT SOUS-MARINE,

Découverte près les Côtes d'Angleterre ; par M. CORRÉA DE SERRA, *Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Lisbonne, Membre de la Société Royale de Londres* (1).

C'EST en géographie physique, plus que dans aucune autre branche de l'histoire naturelle, qu'il faut bien prendre garde de confondre l'observation des faits, avec les théories qui peuvent se présenter à l'esprit de l'observateur. Dans l'état actuel de cette science, chaque fait, bien constaté, augmente la quantité réelle de nos connoissances encore bornées ; tandis qu'au contraire les raisonnemens que nous pouvons faire, ne sont tout au plus que des hypothèses ingénieuses qui, le plus souvent, préviennent ou égarent notre jugement. C'est pour cela que je ne donnerai d'abord dans ce Mémoire

(1) Ce morceau, précieux pour la connoissance physique du globe, a été lu à la SociétéRoyale de Londres, et publié dans les *Philosophical-Transactions*. La traduction a été faites sous les yeux de l'Auteur qui a bien voulu nous en donner communication. (*Note du Rédacteur.*)

qu'une simple description des choses, sans aucune idée systématique; et je présenterai ensuite, sur la cause, les conjectures qui me paroîtront suffisamment fondées sur l'observation.

On étoit généralement persuadé, dans le comté de Lincoln, qu'une très-grande étendue de petites îles marécageuses, situées le long de la côte, et qu'on ne pouvoit apercevoir que dans les plus basses marées de l'année, n'étoient presque composées que de débris d'arbres. Ces îlots sont marqués, sous le nom de *clay huts*, dans la carte de la côte donnée par Mitchell; et il paroît que c'est de ce mot qu'est dérivé le nom d'Hutofft, village qui se trouve en face de la principale de ces îles.

Au mois de septembre 1796, j'allai à Sutton, sur la côte du comté de Lincoln, avec le président de la Société Royale, sir Joseph Banks: notre intention étoit d'examiner l'étendue et la nature de ces îlots. Le 19 du mois, étant le lendemain de la pleine lune équinoxiale qui devoit être le temps de la plus basse marée, nous prîmes une barque à midi et demi, et peu après nous mîmes pied à terre dans un des plus considérables îlots qui alors étoient découverts; il présentoit une surface d'environ trente verges de long sur vingt-six de large. Nous découvrions autour de nous un grand nombre de petites îles semblables, principalement à l'est et au midi. Les pê-

cheurs dont, sur ce point, le témoignage est irrécusable, disent qu'il existe de ces terrains marécageux le long de toute la côte, depuis Skegness jusqu'à Grimsby, particulièrement à la hauteur d'Addlethorpe et de Marblethorpe : quand nous vîmes ces petites îles, les canaux qui les séparent étoient larges et de différentes profondeurs. Les îles sont généralement rangées de l'est à l'ouest, dans leur plus grande dimension.

Nous les visitâmes encore dans les basses marées des 20 et 21; et, quoique les eaux ne fussent pas aussi basses que nous l'avions espéré, nous reconnûmes cependant avec certitude que les îlots étoient composés entièrement de racines, de troncs, de branches et de feuilles d'arbres et d'arbrisseaux entremêlés de quelques feuilles de plantes aquatiques : quelques parties de ces arbres tenoient encore à leurs racines, tandis que les troncs de la plupart étoient dispersés çà et là sur le fond, dans toutes les directions possibles. L'écorce de ces arbres et des racines paroissoit en général aussi fraîche que dans l'état de végétation : dans celle des bouleaux particulièrement, dont nous trouvâmes une grande quantité, on pouvoit distinguer jusqu'à la délicate membrane argentée de la première écorce. Au contraire, le bois de toutes les espèces étoit décomposé et mou, à l'exception toutefois

de quelques-uns qui se trouvèrent plus fermes, particulièrement dans les nœuds. Les gens de la campagne trouvent souvent de ces pièces de bois en très-bon état, et propres à être employées à beaucoup d'usages dans leurs maisons.

Les arbres dont on peut encore distinguer l'espèce, sont le bouleau, le sapin et le chêne : il est évident qu'il en existe d'autres dans ces îles, car nous en avons trouvé des feuilles dans le sol; mais nos connoissances dans l'anatomie comparée des bois n'étoient pas assez avancées, pour nous mettre en état de déterminer avec assurance de quelles espèces sont ceux-ci. En général, les troncs, les branches et les racines de ces débris d'arbres sont considérablement aplatis; et c'est un phénomène également observé dans le *surturbrand*, ou bois fossile d'Islande, et que Scheuchzer remarque aussi dans le bois fossile qu'on trouve aux environs du lac de Thun en Suisse.

Le sol auquel les arbres sont fixés et dans lequel ils ont crû, est une argile douce et grasse; mais, à plusieurs pouces au-dessus de sa surface, ce sol est entièrement composé de feuilles pourries, à peine reconnoissables à l'œil, mais dont on peut séparer une grande quantité, en détrempant la masse dans l'eau, et en remuant, avec précaution et patience, au moyen d'une spatule ou d'un couteau émoussé : de cette manière j'ai

obtenu quelques feuilles parfaites de l'*ilex aquifolium*, qui sont maintenant dans l'herbier de l'honorable sir JOSEPH BANKS; et quelques autres qui, quoique moins parfaites, semblent appartenir à quelque espèce de saule. Dans cette couche de feuilles pourries, nous avons aussi reconnu plusieurs racines d'*arundo phragmites*.

Ces îlots, d'après les meilleures informations que nous ayions pu nous procurer, s'étendent au moins à douze milles en longueur, et à environ un mille en largeur sur le rivage de Sutton; l'eau qui baigne leur rivage, du côté de la pleine mer, prend subitement de la profondeur, de façon qu'elles forment une côte escarpée : les canaux entre les différentes îles, quand elles sont à découvert, c'est-à-dire dans les plus basses marées de l'année, ont de quatre à douze pieds de profondeur; leurs fonds sont de glaise ou de sable, et leur direction est généralement de l'est à l'ouest.

Un puits creusé à Sutton, par JOSHUÉ SCARBY, a fait voir qu'on trouve dans cette partie du pays un terrain marécageux, à six pieds de profondeur sous terre; conséquemment presque au même niveau que ces îles. La disposition des couches a été trouvée comme il suit :

Terres argileuses. . . . . 16 pieds.
Terre marécageuse, semblable à
celle des îles. . . . . 3 à 4 pieds.

Terre douce marécageuse, comme celle du fond d'un fossé, mêlée de coquillage et de vase . . . . 20 pieds.
Terre marneuse . . . . 1 pied.
Craie . . . . 1 à 2 pieds.
Argile . . . . 31 verges.
Gravier et eau ; l'eau a un goût ferrugineux.

Pour s'assurer de la direction de ce lit souterrain de débris végétaux, sir Joseph Banks fit fouiller dans une terre appartenant à la Société royale, dans la paroisse de Marblethorpe. On trouva un terrain marécageux, de nature semblable à celui du puits de Scarby et à celui des îles, à très-peu de chose près, au même niveau, d'environ quatre pieds d'épaisseur, et au-dessous, une argile douce.

Tout ce que nous avons observé de végétaux pourris ressemble parfaitement, ainsi que sir Joseph Banks l'a remarqué, à la terre marécageuse qu'on découvre en construisant des digues dans les marais de Blankeney, et dans tous ceux de la côte orientale du comté de Lincoln; et l'on y trouve aussi en abondance des écorces semblables à celle du bouleau : cette terre se rencontre dans tous les marais du comté de Lincoln, et se fait reconnoître jusqu'à Péterborough, à plus de soixante milles au sud de Sutton. Les pêcheurs prétendent que, du côté du nord, les îles marécageuses s'étendent jusqu'à Grimsby,

situé sur la rive méridionale de l'embouchure du Humber. Une circonstance encore très-remarquable, c'est que, dans cette vaste étendue de terres basses qui bornent la rive méridionale de cette rivière, un peu au-dessus de son embouchure, il y a une couche souterraine de débris d'arbres et d'arbrisseaux, exactement semblable à celle que nous avons observée à Sutton. Il y en a (particulièrement à l'île d'Axholme) une couche dont l'étendue est de dix milles en longueur sur cinq de largeur; et une dans la forêt d'Hatfield, qui comprend cent quatre-vingt mille acres. Il y a long-temps que DUGDALE (1) a fait cette observation dans le premier endroit, et DELAPRYNNE (2) dans le second. Les racines y subsistent également dans les places où les arbres ont végété: les troncs sont abattus et couchés auprès: les bois sont de la même espèce qu'à Sutton, mêlés de roseaux et de racines de plantes aquatiques; ils sont aussi recouverts par un lit de terre végétale, de quelques verges.

Quoique les observateurs que nous venons de citer n'en aient pas déterminé exactement l'épaisseur, une circonstance nous fait aisément penser qu'elle correspond à ce qui couvre le lit des débris de bois à Sutton; c'est que, suivant

(1) History of Embanking and Draining, chap. XXVII.
(2) Philos. Trans. vol. XXII, p. 980.

l'observation de M. Richardson (1), on ne peut les apercevoir (dans un endroit où le canal a été coupé, et les racines mises à découvert) que quand la marée est des plus basses.

Il reste peu de doute que les îles marécageuses de Sutton ne soient une portion de ce vaste lit souterrain qui, par quelque invasion de la mer, a été dépouillé du sol qui le couvroit. L'identité du niveau, celle des espèces d'arbres, les racines qui restent de part et d'autre au sol où elles ont végété, et surtout l'aplatissement des troncs, des branches et des racines dans les îles, qui ne peut avoir été causé que par la pression d'une couche pesante; voilà des raisons suffisantes pour appuyer cette opinion.

Une réunion si considérable de débris végétaux, presque au même niveau, et ce niveau généralement au-dessous de celui des basses marées, doivent frapper ceux qui les observent, et amènent naturellement deux questions.

1° Quelle a été l'époque de cette destruction?

2° Quel événement l'a produite?

Pour résoudre ces deux questions, je vais hasarder les réflexions suivantes :

Un examen approfondi nous montre que les débris fossiles végétaux, découverts dans tant de parties du globe, appartiennent à deux états absolument différens de notre planète. Les par-

(1) Philos. Trans., vol. XIX, page 528.

ties de végétaux, et leurs empreintes trouvées dans des montagnes de grès et de schiste, et même quelquefois dans les terrains calcaires, sont pour la plupart de plantes qui existent actuellement entre les deux tropiques, et qui ne peuvent ni être nées aux latitudes des régions où on les trouve enfermées, ni y avoir été transportées ou déposées par aucune des forces actuellement agissantes dans la nature. A la vérité, la formation des montagnes mêmes dans lesquelles ces substances sont ensevelies, la nature et la disposition des matériaux qui les composent, sont telles que nous ne saurions les expliquer par aucune des actions, ou réactions, qui ont lieu sur la terre dans l'état actuel de la nature. Il nous faut nécessairement recourir à cette période de l'histoire de notre planète, où la surface de l'Océan étoit assez élevée pour couvrir, au moins, les sommets des montagnes secondaires qui renferment les débris des plantes du tropique. Le changement que ces végétaux ont subi, s'étend presque à toute leur substance; généralement ils n'ont retenu que la configuration extérieure qu'ils avoient originairement. Tel est l'état où les ont trouvés LLWYD, en Angleterre; JUSSIEU, en France; BURTIN, dans les Pays-Bas. Sans parler des contrées plus éloignées, quelques empreintes ou certains débris de plantes, trouvés dans des terrains de cette nature, que

des oryctologistes anciens et moins instruits ont supposé appartenir aux climats tempérés et froids où elles vivent actuellement, semblent après un examen plus approfondi, n'être que des parties de plantes exotiques. En effet, soit qu'on suppose qu'elles sont nées près des lieux où on les a trouvées, ou qu'elles y ont été apportées de différens pays par la force impulsive de quelque courant, il est également difficile de concevoir comment des êtres organisés, qui ne peuvent végéter que dans une température et des saisons si différentes, peuvent se trouver dans le même lieu, ou comment leurs débris peuvent y avoir été transportés de climats si opposés, et par une même cause de bouleversement. C'est à cette ancienne classe de fossiles végétaux qu'appartient tout ce qui conserve une forme de plante, et qu'on a recueilli dans les mines de charbon dans leur voisinage; ainsi que la plupart des bois agatisés, si on en juge par les places où on les a trouvés : mais, par l'espèce et l'état présent des arbres qui font le sujet de ce mémoire, par la situation et la nature du terrain où ils ont été trouvés, il paroît clairement qu'ils n'appartiennent pas à cet ordre primitif de débris végétaux.

La seconde classe de fossiles végétaux comprend ceux trouvés dans les couches d'argile ou de sable; ces matières sont le produit des dé-

pôts lents de la mer et des rivières, dont l'action opère encore dans la constitution actuelle de notre planète; ces débris végétaux se trouvent dans des pays plats et qu'on peut considérer comme de nouvelle formation. Leur organisation végétale subsiste encore, au moins, en partie, et leur substance végétale n'a subi de changement que dans la couleur, l'odeur et la consistance; altérations qui sont produites par le développement de leurs parties onctueuses et bitumineuses, ou par leur progrès naturel vers la putréfaction. Tels sont les végétaux fossiles trouvés par Borlase, en Cornouailles; par Derham, dans le comté d'Essex, par Delaprynne et Richardson, dans le comté d'Yorck, et en différens pays par d'autres naturalistes. On a trouvé ces végétaux à différentes profondeurs, et quelques-uns beaucoup au-dessous du niveau actuel de la mer, mais dans l'argile ou dans des couches de sables (qui étoient évidemment de moderne formation); il n'y a pas de doute qu'ils n'aient été apportés et déposés là de leur pays natal, par la force de quelque courant ou de quelque grande rivière, comme on l'a observé du Missisipi (1). Cependant on a trouvé beaucoup de ces arbres et arbrisseaux avec leurs racines, généralement dans les lieux bas et maré-

(1) *La Coudreniere,* sur les dépôts du Missisipi; Journ. de Phys., vol. XXI, page 230.

cageux, au-dessus ou très-peu au-dessous du niveau actuel de la mer.

C'est à cette dernière classe de végétaux fossiles qu'appartiennent certainement les débris d'arbres que j'ai décrits dans ce mémoire. Ils n'ont pas été transportés par des courans ou des rivières ; mais, quoique subsistant dans leur terre natale, nous ne pouvons supposer que le niveau où nous les avons trouvés soit celui où ils sont nés : car il auroit été impossible qu'aucun de ces arbres et arbustes eût vécu si près de la mer, et au-dessous du niveau ordinaire de ses eaux ; les vagues auroient couvert ces terrains, et empêché toute végétation. Nous ne pouvons pas non plus concevoir que le niveau de l'Océan ait jamais été plus bas qu'il n'est actuellement. Au contraire, quantité de phénomènes nous portent à croire que le niveau des mers, dans notre globe, est beaucoup plus bas que dans les premiers siècles. Il nous faut donc conclure que la forêt dont il est ici question, a crû dans un terrain assez élevé pour la végétation, et que la force (quelle qu'elle soit) qui l'a détruite, a aussi abaissé ce terrain au niveau où il se trouve.

Il y a (particulièrement dans le terrain mou) une force d'affaissement qui n'est qu'un effet naturel de la gravité. Cette force opère lentement, mais continuellement ; quelquefois son

action est accélérée par quelque cause extraordinaire, par exemple, par des tremblemens de terre. Les effets lents de cette force d'affaissement ont été soigneusement observés dans beaucoup d'endroits. On trouve aussi des exemples de son action soudaine dans l'histoire de presque tous les grands tremblemens de terre.

La côte d'Alexandrie, suivant M. Dolomieu, est plus basse d'un pied qu'elle ne l'étoit du temps des Ptolémée. Donati, dans son Histoire naturelle de la mer Adriatique, a observé également, avec beaucoup de soin, les effets de l'affaissement à Venise, à Pola, dans l'Istrie; à Lissa, à Bua, à Zara et à Dicto, sur la côte de Dalmatie. En Angleterre, Borlase a donné, dans les *Philosophical-Transactions* (1), une observation curieuse d'un affaissement à au moins seize pieds dans le terrain entre les îles Sampson et Trescaw, dans l'archipel de Scilly. Une étendue de plusieurs milles de terrain mou et bas, entre les villes de Thorn et de Gowle, dans le comté d'Yorck, s'est tellement affaissée dans les derniers temps, que quelques vieillards de Thorn assurent qu'ils ne voyoient auparavant qu'un peu du clocher de Gowle, dans un endroit où ils voient maintenant les mûrs du cimetière (2): les

(1) Vol. XLVIII, p. 62.

(2) *Britannia* de Camden, édition de Gough, t. III, p. 35.

exemples qu'on pourroit citer de semblables affaissemens sont innombrables.

Cette force d'affaissement, mise en action soudaine par quelque tremblement de terre, me paroît la cause la plus probable à laquelle on puisse attribuer l'existence actuelle de la forêt sous mer dont nous parlons ici : c'est une explication simple et facile de ce phénomène. Des exemples sans nombre d'événemens semblables appuient sa probabilité : elle n'a pas à craindre les fortes objections élevées contre l'hypothèse de la dépression et de l'élévation alternatives du niveau de l'Océan ; opinion qui, pour obtenir quelque crédit, doit être appuyée d'un très-grand nombre de preuves moins équivoques que celles qui ont été produites jusqu'ici en sa faveur, même par le génie de Lavoisier (1).

La couche de terre de seize pieds d'épaisseur, posée au-dessus des débris d'arbres, semble reculer l'époque de leur affaissement et de leur destruction bien au-delà des temps où nos connoissances historiques peuvent remonter. Il paroît que, du temps de César, le niveau de la mer du Nord étoit le même que de nos jours : il fait mention de la séparation du Waal d'avec le Rhin, et de sa jonction avec la Meuse ; et les distances sont absolument les mêmes que celles trouvées par d'Anville (2) pour le temps actuel

(1) *Mémoires de l'Académie de Paris*, 1789, p. 351.

(2) D'ANVILLE, *Notice des Gaules*, p. 461.

Plusieurs des routes que les Romains ont construites par ordre d'Auguste, sous l'administration d'Agrippa, pour conduire aux villes maritimes de la Belgique, existent encore, et touchent actuellement le rivage (1). Les descriptions que les auteurs romains nous ont laissées des côtes, des ports, et des embouchures de rivières, des deux côtés de la mer du Nord, s'accordent généralement avec l'état présent, excepté dans les lieux ravagés par les irruptions de la mer, plus propre, par sa nature, à détruire qu'à accroître les pays qu'elle avoisine.

Il existe une ressemblance exacte entre les côtes de Flandres et les côtes opposées de l'Angleterre, tant dans l'élévation au-dessus du niveau de la mer, que dans la structure interne et l'arrangement des parties du terrain. On trouve des deux côtés, près de la surface, des couches d'argile, de vase et de sable, souvent mêlées avec des débris de végétaux : des deux côtés, les couches supérieures couvrent un lit très-épais d'argile bleuâtre ou noirâtre, sans mélange de corps étrangers. Des deux côtés il y a des parties basses de terrain entre des bancs de terres élevées (2) chacun de leur côté de cette mer

(1) *Nicol. Bergier.* Hist. des grands chemins des Romains, édit. de Bruxelles, vol. II, p. 109.

(2) Il faut que ces côtes élevées de l'Angleterre et de la Belgique soient de nature bien semblable, puisque

étroite. Il n'y a pas de doute que ces deux pays ne soient du même âge; et tout ce qui prouve que la Flandre maritime est sortie des eaux depuis un grand nombre de siècles, prouve également, selon moi, que la forêt dont il est ici question étoit, dès auparavant, détruite et ensevelie sous un lit de terre. D'un autre côté, il me semble prouvé par tous les monumens historiques, soigneusement recueillis par plusieurs savans de l'Académie de Bruxelles, que depuis deux mille ans les parties basses de la Flandre maritime n'ont éprouvé aucun changement remarquable (1).

Tout me porte donc à penser que le bouleversement dans lequel cette forêt a été ensevelie, est d'une date très-ancienne; mais je soupçonne que l'invasion de la mer, qui a mis à découvert les arbres des îlots de Sutton, est comparativement récente. L'état des feuilles et du bois, et aussi la tradition des peuples voisins, concourent à fortifier ce soupçon. Les feuilles et les autres parties délicates des plantes, quelque

toutes deux contiennent des parties de plantes des tropiques, en état de fossile. On a trouvé des noix de cacao et d'aréca dans des roches de la Belgique, et on a reconnu sur le rivage de notre côte des fruits pétrifiés, et des empreintes de plantes aussi des tropiques.

(1) *Voyez* les Mémoires de Bruxelles; et le Journal de Physique, t. XXXIV, p. 401.

long-temps qu'elles puissent se conserver sous terre, ne peuvent rester sans altération, quand elles se trouvent exposées à l'action de l'eau et de l'air ; et les gens du pays croient qu'autrefois leur église paroissiale a occupé la place où sont aujourd'hui les îlots. Ils disent que, dans une invasion de la mer, cette église s'est trouvée submergée ; que leurs ancêtres en ont retrouvé les ruines dans une marée très-basse ; que leur église actuelle a été construite pour remplacer celle que les flots ont engloutie, et que même leur horloge actuelle appartenoit à leur ancienne église. De quelque peu de poids que soient ces témoignages, leur grand nombre et leur accord unanime me portent à croire que quelques-unes des inondations accidentelles de la mer du Nord, qui, dans les derniers siècles, ont couvert une si grande étendue sur ces rivages, ont entraîné la terre qui reposoit sur l'argile, et ont enfin mis à découvert les arbres qui font le sujet de ce Mémoire.

SUR LES GRECS OU ALBANOIS DE LA CALABRE.

Extrait du Voyage dans la Calabre et la Sicile, par BARTELS; *Tom. I, p. 231 de l'original.*

Traduction manuscrite de feu M. WINKLER, communiquée par M. MILLIN, Membre de l'Institut.

« J'AI trouvé de plus à Celso une quantité de Grecs ou d'Albanois; leur physionomie prévenante me plut beaucoup: un œil brun, vif et grand; un teint jaunâtre, des cheveux courts et crépus, des membres forts et une grande dextérité, les distinguent avantageusement du reste des habitans. Dans les montagnes de ces environs, même jusqu'à Catanzaro et dans la Calabre citérieure, dans le territoire de Reggio, surtout dans les contrées de Brancaléone au-dessus de Spartivento, on trouve une foule de villages qui ne sont habités que de Grecs; ils ont entre eux un langage particulier; mais je ne crois pas qu'il tienne de celui des Maures, des Perses et des Arabes, comme le veut Marafiotti. (1). Je me fis dire plusieurs mots de leur

(1) *Voyez* la sixième lettre, p. 181 de l'original. Nous donnerons ci-après la relation de Marafiotti.

idiome, et tout fut absolument grec, avec le seul changement de l'*éta en i;* c'est ainsi qu'ils prononçoient *hi gi*, c'est-à-dire, *la terre* (1), et de même d'autres mots semblables.

Cependant, comme ils vivent sans cesse avec le reste de la nation; que les hommes du moins parlent la langue du pays, et qu'ils ont partagé le sort des différentes révolutions qui ont frappé ce pays, il est impossible que leur langage originaire se soit conservé dans toute sa pureté. On ne doit donc point être étonné qu'il diffère tant du grec, même moderne; ils ont adopté une foule de mots latins, italiens, français et esclavons (2). Il est de plus probable qu'ils ont

(1) On sait que, parmi nous, il y a aussi des personnes qui ont cette prononciation, d'après la méthode de Reuchlin et d'après celle des Grecs modernes. (*Note de l'Auteur.*)

(2) M. *Swinburne* rapporte même, page 352 de son voyage, une quantité de mots anglais qui sont aujourd'hui usités parmi eux; et il cite à cette occasion M. *Pasquale Baffi*. Ce savant profond qui lui-même est albanois, qui a habité la Calabre à différentes reprises, et qui parle très-bien la langue albanoise, seroit le mieux en état de donner au public des renseignemens sur ces montagnards. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de Naples, m'apprennent que le roi a envoyé de nouveau ce même P. Baffi en Calabre, pour examiner toutes les archives des monastères supprimés, et pour les réunir en un seul dépôt établi à Catanzaro. Peu de temps auparavant il avoit été nommé second bibliothécaire de la bibliothèque du roi. (*Note de l'Auteur.*)

été souvent en liaison avec les Bohémiens ou Egyptiens; de-là leur langage est aujourd'hui un mélange inintelligible, et ressemble à une plante exotique qui dégénère lorsqu'elle est transplantée sur un sol étranger. Quoiqu'ils vivent en très-bonne harmonie avec les habitans italiens de la Calabre, qu'ils cultivent avec eux les champs, et que les hommes parcourent, mais rarement, le pays pour vendre leur blé, leurs bestiaux, du fromage et des fruits; ils ont cependant une attention scrupuleuse pour qu'il n'y ait point de liaisons conjugales entre eux et les Italiens, et les femmes ne parlent pas même la langue du pays.

Rien ne fait tant de plaisir à ces Grecs, que la liberté qu'ont leurs ecclésiastiques de se marier. J'ai été témoin d'une discussion longue et plaisante sur cette matière, entre ces gens; ils soutenoient que c'étoit un coup d'oeil sublime, de voir un de ces vieux et respectables *calo-iéro* dans le cercle de sa famille, et ils assuroient qu'il y avoit parmi eux plusieurs ecclésiastiques dont les fils étoient aussi ecclésiastiques et mariés. La plus belle fille est toujours choisie pour le calo-iéro, et ce seroit au-dessous de sa dignité d'épouser une personne qui a été touchée par un autre. De même, une femme qui a été mariée à un ecclésiastique, ne peut pas épouser un autre; elle se couvriroit de honte, et porteroit at-

teinte à la mémoire de son mari. Les enfans d'un ecclésiastique embrassent ordinairement le même état; ils n'y sont pas obligés, mais ils perdent de leur réputation en embrassant un état civil. Les Albanois soutenoient qu'il n'y avoit point de noblesse parmi eux, mais qu'on y trouvoit plusieurs familles qui, de l'état de la plus grande pauvreté, s'étoient élevées à une grande aisance. Toutefois, ils sont tributaires des possesseurs des fiefs (1), et ne pensent plus aujourd'hui à s'expatrier. Leurs maisons sont solidement bâties, comme celles des autres habitans de la Calabre. Les Grecs m'assuroient que, parmi la nation, on n'entendoit parler ni de vols ni de meurtres, et qu'il y avoit moins de *malandrini* ou brigands que parmi les autres habitans de la Calabre; ce qui me fut confirmé par les autres assistans:

(1) Ceci doit cependant s'entendre avec quelque restriction. Quelques-uns des Grecs de la Calabre sont en effet, à ce que je sais, libres de toute imposition; et ce sont les descendans de ceux que Charles V a fait passer en Sicile et dans la Basse-Italie, sur 200 vaisseaux, lorsqu'en 1532 la ville de *Corone* se rendit volontairement à lui. Entre autres faveurs que Charles leur accordoit, il les délivroit pour toujours de toutes impositions ordinaires et extraordinaires, et de toutes les demandes fiscales: ce privilége leur a été confirmé de nouveau en 1739, 1745 et 1747. *Voyez* la préface de M. le *Bret*, au troisième volume de sa traduction allemande de l'Histoire civile du royaume de Naples, par Giannone, p. 19. (*Note de l'Auteur.*)

mais lorsqu'ils vouloient faire l'éloge de leurs femmes, ils furent vivement contredits par la société. Leur habillement, ainsi que celui de leurs femmes, ressemble, selon eux, parfaitement à celui du reste des habitans (1). Le nombre des Albanois doit être très-grand; cependant, comme ils sont dispersés entre les montagnes, il est impossible de déterminer leur nombre avec exactitude; on m'a assuré généralement qu'il n'étoit pas connu (2).

Maintenant il s'agiroit de savoir quelle est l'origine de ces Grecs; sont-ce, ou ne sont-ce pas le restes des anciens habitans du pays? Quant à cette dernière question, la réponse ne sera ni longue ni difficile; la nature de la chose s'y oppose absolument : dès les temps les plus reculés, ce pays étoit exposé à trop de révolutions et à trop de guerres pour que, même dans les recoins les plus cachés des montagnes, des anciennes familles grecques aient pu se conserver. Mais d'où viennent donc ces Grecs? C'est une question dont des faits historiques, bien avérés, donnent l'explication. On trouve plusieurs épo-

(1) M. Swinburne dit que leur costume tient un peu du costume illyrien. (*Note de l'Auteur.*)

(2) M. Swinburne porte leur nombre au moins à cent mille; mais je crois ce nombre trop fort; car de cette manière, le septième des habitans des Deux Calabres seroit des Grecs. (*Note de l'Auteur.*)

ques auxquelles les Albanois se sont établis en Italie. Dans le XVe siècle, la mémoire des Grecs y étoit entièrement éteinte, et ni dans les mœurs, ni dans le langage des habitans de l'Italie inférieure, il ne s'en trouvoit la moindre trace. Mais ce fut alors que *Georges Castriota* ou *Scanderbeg*, prince de l'Epire ou de l'Albanie, vint au secours de Ferdinand contre Jean d'Anjou. Après la mort de Scanderbeg, plusieurs autres Albanois passèrent à Naples avec le fils de ce prince, et s'établirent principalement à Naples lorsque les Turcs se répandoient sur leurs côtes. Depuis ce temps, le nombre de ceux qui passèrent en Calabre augmenta de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin Charles V l'accrut davantage, en appelant encore beaucoup d'autres Albanois.

Quant aux cérémonies de leur culte, la liturgie grecque n'est plus employée que dans la seule province de Cosenza. En voici la raison : Des évêques catholiques, jaloux des Grecs qui s'établissoient dans leurs diocèses, et qui ne vouloient point se soumettre à leur autorité et à leurs décisions épiscopales, se réunirent aux barons du pays, qui ne voyoient pas non plus avec indifférence, sur leur territoire, une quantité considérable de sujets exempts de toute imposition, comme l'étoient surtout les habitans de la ville de Corone, que Charles V y avoit fait

passer de la Morée, avec les ecclésiastiques, leurs femmes et leurs enfans. Les barons ne tirèrent pas de cette alliance les avantages qu'ils s'étoient promis, car à leur égard tout resta comme précédemment; les ecclésiastiques, au contraire, parvinrent au but qu'ils s'étoient proposé, celui d'incorporer peu à peu les Grecs à l'église romaine. La grande ignorance qui s'étoit répandue parmi eux nécessita, du temps de Clément II, la fondation d'un collége grec à *Benedetto Ulbano*, où devoient se donner des cours sur la morale et la théologie. Monsignor Rodata en fut le premier fondateur, et fut nommé archevêque *in partibus*. Il étoit président du Collége; mais, quant à son pouvoir spirituel, il étoit soumis à l'évêque de Bisignano. On assure que, depuis la mort de Rodata, l'institut est tombé infiniment; et, supposé même qu'auparavant il avoit contribué à répandre des lumières parmi les montagnards, il faut convenir qu'il n'en reste plus même des traces. Les Albanois se croient cependant beaucoup au-dessus du reste des habitans de la Calabre. Je demandai des renseignemens sur les cérémonies de noces que je vous ai communiquées dernièrement, d'après Marafiotti, mais inutilement. Je soupçonne même qu'elles n'ont jamais existé que dans le cerveau de ce bon moine.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES ALBANOIS ET DES GRECS DE LA CALABRE;

Par le Rédacteur.

DANS la relation précédente, M. *Bartels* s'efforce d'établir deux faits principaux :

1° Que les Albanois et les Grecs de la Calabre, entre lesquels, selon lui, il n'y a plus de différence, descendent des réfugiés venus d'Albanie et de Morée dans les XVe et XVIe siècles, et nullement des anciens colons grecs, établis en Italie dès le VIIIe siècle avant Jésus-Christ;

2° Que ces peuplades n'ont, ni dans leurs moeurs, ni dans leur langage, aucune des particularités rapportées par *Marafiotti*, qui dit les avoir observées à la fin du XVIe siècle, et qui, selon Bartels, n'auroit vu qu'une troupe de *Zigeunes*, ou, comme on les nomme vulgairement, *de Bohémiens*.

Malgré la haute considération que mérite M. Bartels, nous croyons qu'on doit modifier ces deux assertions. Nous rendrons d'abord nos lecteurs juges du degré de confiance qu'inspire la relation de Marafiotti, « observateur, dit

» M. Bartels lui-même, plein d'exactitude et de » sagacité, quoiqu'il montre quelquefois une » ignorance de moine ». Voici la traduction du récit de ce moine-voyageur (1):

« Dans ce distrist (de *Cétraro*) il demeure » beaucoup de gens que nous nommons *Alba-* » *nois;* ils parlent entre eux leur idiome natio- » nal, mais avec nous ils parlent italien. Leurs » habitations ne sont point de maisons régu- » lières, mais des cabanes de bergers ou des » baraques de bois. Dans ces demeures, ils ont » ordinairement quelques cavernes profondes » où ils conservent leurs boeufs, veaux, porcs » et brebis..... Les femmes sont aussi robustes » que les hommes, mais généralement laides; » probablement parce qu'elles mènent une vie » très-pénible en rase campagne. Ils ont l'usage » de prendre leur nourriture en compagnie; » ils ne font pas cuire les veaux, les moutons » et les boeufs par parties comme nous, mais en » entier. Ils dépouillent l'animal de sa peau, le » couvrent d'herbes diverses, et jettent de la » terre sur le corps ainsi enveloppé; alors ils » entourent cette petite élévation d'une quan- » tité de bois, et en font un grand feu; après » quoi ils écartent un peu les charbons, enlè-

(1) *Voyez* l'ouvrage intitulé: *Croniche ed antichità di Calabria,* dal Rev. P. *Fra Girolamo Marafiotti.* Gênes, 1601, *in-8.*, page 274.

» vent la terre qui couvre l'animal, et le rô-
» tissent d'une manière supérieure..... Dans
» leurs églises, ils distribuent dimanche matin
» le pain béni; mais si quelqu'un a connu pen-
» dant la nuit sa femme ou celle d'autrui, il ne
» se présente pas dans l'église pour recevoir
» le pain béni des mains du *caloyero*. Lorsque
» quelqu'un d'eux est *caloyero*, c'est-à-dire
» bon prêtre (1), il donne aux hommes et aux
» femmes le nom de *compère* et de *commère*;
» il va et vient dans toutes les cabanes, sans
» exciter le moindre soupçon; on lui montre une
» confiance entière: c'est bien autre chose avec
» nous; ne croit-on pas, pour conserver notre
» honneur et notre foi, nous devoir interdire
» la conversation avec nos parens?.... Ils habillent
» leurs femmes d'une manière pitoyable et
» vilaine. La partie du vêtement au-dessus de
» la ceinture, est d'une couleur différente de
» celle qui descend de la ceinture aux pieds.
» Ils composent souvent un corset de plusieurs
» pièces d'étoffes bigarrées. Les souliers des
» femmes sont faits d'un cuir rude et brut, préci-
» sément comme ceux des hommes. Les nou-
» velles mariées ont coutume de se décorer de
» manches de soie, liées par des rubans de soie
» de diverses couleurs. Encore aujourd'hui, le
» père du nouveau marié couche, la première

(1) Proprement dit, *bon vieillard*. (Note du Rédacteur.)

» nuit, à côté de la mariée; ce n'est que la nuit
» suivante que le mari approche de sa femme,
» mais elle reste la sienne pour toujours. Ils
» font cela pour montrer leur confiance et leur
» obéissance envers leurs parens; et je ne pense
» pas qu'il se passe rien de mal en cette occa-
» sion (1). Dans les solennités nuptiales, le père
» du nouveau marié, ou un autre de ses parens,
» conduit la mariée à la main vers l'église; un
» de ses amis les précède, monté sur un âne
» et tenant un drapeau à la main. Le conduc-
» teur porte une guirlande de myrtes ou de
» lauriers, entourée de fleurs. La mariée reste
» voilée jusqu'à ce qu'elle entre dans l'église;
» alors elle ôte son voile, et le père lui pose sur
» la tête la couronne ou guirlande (2). Les jours
» de fête ils s'amusent à quelques jeux *moresques*.
» Hommes et femmes se prennent par les mains
» et dansent en rond, tantôt élargissant et tan-
» tôt resserrant leur cercle; ils accompagnent
» cette danse des chants en leur idiome *alba-*
» *nois*. Cette langue ressemble aux langues des
» *Maures*, des *Persans* et des *Arabes*; il n'y a
» que *peu de mots grecs* d'entremêlés......

(1) Toutefois, cette coutume rappelle évidemment l'usage scandaleux des Russes, dont nous avons parlé ci-dessus, p. 34. (*Note du Rédacteur.*)

(2) Ces myrtes, ces lauriers, ces couronnes rappellent l'ancienne Grèce. (*Note du Rédacteur.*)

» Ils n'habitent jamais en campagne ouverte, » mais toujours dans les forêts et parmi les mon- » tagnes; ils ne construisent point de maisons, » et c'est pour cela qu'*ils ne sont soumis à* » *aucun baron, duc, prince ou souverain.* » S'il arrive que le propriétaire des terres qu'ils » habitent veuille les maltraiter, ils mettent » le feu à leurs cabanes et vont demeurer plus » loin; ils sont tous adonnés à l'agriculture; ils » entretiennent des bœufs et des moutons; il » n'y a parmi eux point de noblesse. Personne » ne cultive les sciences, hormis ceux qui veu- » lent devenir *caloyero*. Il est très-rare de » trouver une exception; ils font le service » divin dans leur propre langue, d'après un » rituel très-diffférent de celui des Latins et *des* » *Grecs*. Ils ont encore beaucoup d'autres cou- » tumes que je ne saurois pas décrire toutes. » Leur nombre n'est pas foible; et, quoiqu'il » se trouve beaucoup de *Grecs* dans le district » de Reggio, il demeure encore infiniment plus » d'*Albanois* à Croton et à Thurium. »

Cette relation curieuse porte, ce nous semble, tous les caractères intérieurs d'un témoignage vrai et exact. La naïveté qui règne en augmente le mérite. Nous pensons donc qu'il faut bien se garder d'en rejeter arbitrairement aucun détail, quelque bizarre qu'il puisse nous paroître, à nous qu'un espace de *deux* siècles sépare de

l'époque où Marafiotti écrivit. On peut réduire tout le récit de ce moine à deux points.

1° Il y avoit en 1600 des *Grecs* dans la Calabre ultérieure et des *Albanois* dans la Calabre citérieure, les uns très-distincts des autres.

2° Ces Albanois avoient, dans leur langage et leurs usages, des rapports marqués avec les *Maures* et les *Arabes*.

Le premier point ne présente aucune difficulté; il est certain, quoi qu'en dise M. Bartels, que l'on distingue encore les Grecs établis à *Bova*, en Calabre ultérieure, des Albanois répandus dans la province citérieure. Mais le second point offre quelque chose de très-extraordinaire. Comment les mœurs et l'idiome des Arabes et des Maures se retrouvent-ils en partie chez une peuplade albanoise?

Pour éclaircir un peu cette matière curieuse, nous allons examiner les traces que l'histoire nous a conservées du séjour des peuples étrangers dans la Calabre.

Les anciens Grecs étoient si nombreux dans l'Italie méridionale, qu'ils en occupoient non seulement les côtes maritimes, mais même l'intérieur des terres : Les monnoies des Bruttiens portent des inscriptions grecques (1). Il n'est donc pas étonnant que ces provinces restèrent presque entièrement grecques, jusqu'à la sépara-

(1) *Goltzius*, numism. magn. Græciæ, tab. 24.

tion des empires d'Occident et d'Orient. Après le partage du monde romain, la Calabre et la Sicile furent les objets constans de l'ambition des empereurs grecs. Deux fois, en 802 et en 982, les Grecs s'établirent d'une manière stable dans l'Italie méridionale; aussi la langue grecque continua d'y régner. Les peintres calabrois du X[e] siècle ont signé leurs noms en caractères grecs (1). Les fameuses écoles grecques de Nardi et d'Otranto virent s'élever Pierre Chrysolame, l'un des plus forts théologiens du X[e] siècle (2). L'historien grec Bartolomeo Basiliano, qui vivoit en 1020, étoit natif de Rossano en Calabre (3). Sous les Normands, il y avoit quatre langues usitées dans l'Italie méridionale; savoir la normanique, l'italienne, la grecque, et la sarrazine ou arabe. Les dotations d'églises étoient écrites en grec. Un *codex* du XII[e] siècle parle d'une image de la sainte Vierge révérée dans l'église de Rossano, et à laquelle il donne le surnom grec d'*achiropieta*, c'est-à-dire, en grec ancien, *acheiropoièta*, ou qui n'a pas été faite des mains d'homme (4). La traduction grecque des consti-

(1) *Signorelli*, Vicende della coltura nelle due Sicilie; tome II, page 114.

(2) *Tiraboschi*; tome III, livre IV, chap. 2. *Muratori*, annal. ad ann. 1102.

(3) *Vossius*, de Histor. Græc., lib. IV, cap. 19.

(4) *Signorelli*, *ibid.*, p. 186.

tutions de l'empereur Frédéric II, à l'usage de ses sujets grecs, prouve que, sous les rois de la maison de Souabe, la langue grecque étoit encore très-usitée; et il paroît que Frédéric II lui-même la parloit. M. Pascale Baffi a trouvé beaucoup de documens en langue grecque du temps de la maison d'Anjou (1). Dans le XIVe, nous trouvons plusieurs savans calabrois, tels que Barlaam et Léonce Pilato, qui se faisoient passer pour des grecs de la Grèce même, et qui enseignoient cette langue à Florence (2).

Dans le XVe siècle, l'histoire ne parle pas en particulier de la conservation de la langue grecque en Calabre; mais des témoignages positifs nous la montrent encore usitée dans une province voisine. Le médecin Galatéo à qui nous devons une excellente topographie de la terre d'Otranto, l'ancienne Japygie, assure que, pendant sa jeunesse, les habitans de Gallipoli parloient grec, et que s'ils avoient perdu l'usage familier de cette langue, au moins ils retenoient beaucoup de coutumes grecques (3).

Galatéo écrivit vers l'an 1520. Ascanio Persio dit que, de son temps, dans la première moitié du XVIe siècle, les paysans, de Calimera,

(1) *Signorelli*, tome III, p. 41.

(2) *Petrarca*, Sénil. lib. III, ep. 6, lib. XI, ep. 2.

(3) *Galatéo*, descript. Callipol., p. 38, dans le tome IX, partie cinquième du *Thesaurus Italiæ Grævii*.

de Maglie, de Martano et de Capo-di-Leuca, dans la terre d'Otranto, conservoient un idiome grec, corrompu, il est vrai, comme celui de tous les Grecs modernes (1).

Si les Grecs de la Pouille conservoient leur idiome, ceux de la Calabre en ont probablement fait autant : plusieurs circonstances semblent nous le garantir. Gabriel Barri, le géographe de la Calabre, assure que l'église de Rossano, ville archiépiscopale de la Calabre citérieure, avoit retenu la langue et les cérémonies grecques jusqu'à son temps (1600), et puis devint latine (2).

N'est-il pas naturel de croire que, dans les villages isolés, l'ancien idiome se soit conservé plus long-temps encore qu'à Rossano? Aussi Barri nous apprend-il que les villes de Bova, d'Amygdalia, de Leucopetra, d'Agatha, les villages de Misoripha, de Cardétum et de Pentédactylon, situés à l'extrémité méridionale de la Calabre, étoient peuplés de Grecs (3), comme ils le sont encore aujourd'hui ; et cet écrivain si minutieux ne dit rien qui puisse faire regarder ces Grecs comme une colonie récemment venue. Il les distingue, comme Marafiotti fait, des Albanois, habitans de la Calabre septentrionale. Angelo Rocca, postérieur à Barri, affirme, en termes

(1) *Discorso intorno alla lingua italiana.*
(2) *Barri*, de situ et antiq. Calabriæ, liv. V, p. 18, dans le *Thesaurus*.
(3) *Ibid.* livre III, p. 90—94.

généraux, que, dans plusieurs parties de la Pouille et de la Calabre, on remarquoit des restes de la langue grecque (1). Un historien fameux nous apprend que, dans le XVIIe siècle, il y avoit en Sicile des villages entièrement composés de Grecs, et qui suivoient leur religion, sous la conduite de leurs caloyero (2). Enfin, un voyageur récent donne une liste de plusieurs mots, usités encore aujourd'hui à Tarente, et qui dérivent des mots grecs, étrangers aux autres dialectes italiens (3).

Il nous semble que ce *grécisme* de l'Italie méridionale, pour résister à tant de révolutions politiques et civiles, a dû avoir des racines multipliées et profondes. Le nombre des habitans qui étoient grecs par origine ou par adoption, a dû être assez considérable pour qu'on puisse raisonnablement regarder les restes de ces anciennes colonies, comme ayant formé le noyau auquel sans doute des émigrés modernes de la Grèce se sont joints pour former les peuplades grecques actuelles de la Calabre.

Quant aux *Albanois*, le géographe et historien Barri les a aussi bien désignés que Marafiotti ; il les décrit comme habitant des cabanes ; il les place dans la vallée de Crathis près Cosenza, et à *Locio*, dans le district de *Cétraro* (4).

(1) *Ang. Rocca*, de Dialectis linguæ ital.
(2) *Greg. Léti*, Vie du duc d'Ossuna, lib. II, part. 2.
(3) Le comte de *Stolberg* dans son *Voyage en Italie* dont nous allons traduire la meilleure partie.
(4) *Barri*, lib. II, p. 40-41-44.

Ce sont précisément les localités retrouvées par Bartels, et indiquées par Marafiotti. Ce dernier ne s'est donc pas trompé, et n'a point pris une troupe de Bohémiens pour des Albanois.

Mais le Père Marafiotti ajoute encore que les Albanois de la Calabre, de son temps, avoient quelque chose d'arabe ou moresque dans leurs usages et leur idiome.

Cette particularité n'a rien d'inexplicable. Dans les nombreuses irruptions que les Sarrasins ont faites en Calabre, il est très-possible que des débris d'une de leurs troupes aient pu s'établir dans quelques recoins de ce pays, et s'y mêler avec les anciens habitans. Signorelli cite un auteur italien, *Ugone Falçando*, d'après le témoignage duquel on trouvoit autrefois, en Sicile, des villages peuplés de *Sarrasins* et de *Grecs*, réduits les uns et les autres à l'état de *vilain* ou *serf*. L'empereur Frédéric II transporta des Sarrasins de la Sicile à Lucera-di-Pagani, dans la Pouille, d'où ils se répandirent dans toute la Capetanata (1). Ces deux faits prouvent la possibilité d'une foule de faits semblables qui seront restés ignorés des historiens. Le récit de Marafiotti ne renferme aucune absurdité; il faut inviter les Voyageurs à le vérifier.

(1) *Signorelli*, tome II, p. 277.

APERÇU DES AGRANDISSEMENS ET DES PERTES DE LA MONARCHIE PRUSSIENNE;

Par le Rédacteur.

« Les hommes et les nations, dit *Bossuet*, ont » eu des qualités proportionnées à l'élévation » à laquelle ils étoient destinés ; et à la réserve » de quelques coups extraordinaires où Dieu » vouloit que sa main parût toute seule, il n'est » point arrivé de grand changement qui n'ait » eu ses causes dans les siècles précédens...... » La vraie science de l'histoire est de remarquer, » dans chaque temps, ces secrètes dispositions » qui ont préparé les grands changemens, et les » conjonctures importantes qui les ont fait arri- » ver....... Encore qu'à ne regarder que les » rencontres particulières, la fortune semble » seule décider de l'établissement et de la ruine » des empires ; à tout prendre, il en arrive à peu » près comme dans le jeu où le plus habile l'em- » porte à la longue. En effet, dans ce jeu san- » glant où les peuples ont disputé de l'empire » et de la puissance, qui a prévu de plus loin, » qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus

» long-temps dans les grands travaux, et enfin
» qui a su le mieux ou pousser ou se ménager,
» suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage,
» et a fait servir la fortune même à ses desseins. »

Nous ne prétendons point ici faire à la monarchie prussienne l'application détaillée de ces principes. Il n'appartient qu'à des *Montesquieu* de développer la pensée des *Bossuet*; mais nous croyons que nos lecteurs verront avec quelque intérêt, et surtout avec beaucoup d'indulgence, une esquisse géographico-historique de la grandeur et de la décadence de cette puissance qui, il y a un an, sembloit défier même la France, et qui aujourd'hui est descendue au rang d'une puissance secondaire.

§ I. *Sur les agrandissemens successifs de la monarchie prussienne jusqu'en* 1806.

Les comtes de Zollern ou Hohenzollern, originaires de la Souabe, devenus bourg-graves de Nuremberg, exercèrent, en cette qualité, au nom de l'Empire, un pouvoir délégué qu'ils surent bientôt, à l'instar des autres princes, changer en une suzeraineté héréditaire. A l'extinction des ducs de Méran, en 1248, le bourg-grave Frédéric II hérita de leurs possessions en Franconie, qui devinrent dans la suite les principautés d'Anspach et de Bayreuth. Économes et administrateurs, au milieu d'un siècle

où l'on ignoroit tous les fondemens de la prospérité des États, les princes de la maison de Hohenzollern se virent bientôt en possession d'un trésor immense pour le temps.

Le bourg-grave Frédéric V acheta de l'empereur Sigismond, en 1415, la Marche de Brandebourg, à laquelle étoit jointe la dignité électorale. On croit qu'il avoit avancé, en tout, à l'empereur 400,000 florins d'or en différentes reprises. Ce premier électeur et margrave de la maison de Zollern, laissa à toutes les branches le titre de margrave. La fureur des partages pour apanager les princes puînés, menaça d'affoiblir la puissance naissante de la maison de Brandebourg. Le testament de l'électeur d'Albert, surnommé Achille, en 1473, régla que la Marche de Brandebourg, avec ses dépendances, resteroit indivisiblement héréditaire par primogéniture, et qu'il n'y auroit dans les principautés de Franconie que deux branches régnantes.

Une trahison prépara de nouveaux agrandissemens à cette maison. Les chevaliers de l'ordre Teutonique ne pouvoient plus défendre la Prusse contre les Polonais : après une guerre de treize ans, après que le nombre des villages en Prusse eut été réduit de 21,000 à 3,013, l'ordre devint, en 1466, vassal de la couronne de Pologne. Impatiens de ce joug, les chevaliers reprennen

les armes, et confient leurs destins au margrave Albert, de la maison de Brandebourg. Ce grand-maître infidèle conclut, en 1525, avec les Polonais un traité qui, en faisant subir à l'ordre la première *sécularisation* fameuse après celle des Templiers, assura à lui-même et à ses descendans la possession de la Prusse orientale, comme un duché héréditaire, fief de la couronne de Pologne. Ce même ordre Teutonique avoit déjà été dépouillé, par les électeurs de Brandebourg, de la Nouvelle-Marche. Le margrave Sigismond, époux de la fille unique du duc Albert, obtint, en 1611, l'administration et l'investiture de la Prusse, qu'il réunit, en 1618, à l'électorat.

Vers la même époque, l'extinction de la ligne droite des ducs de Clèves ouvrit, en faveur des électeurs de Brandebourg, la succession au duché de Clèves, et aux comtés de la Marck et de Ravensberg. En vain, l'empereur vouloit-il donner ce riche héritage à la Saxe. Déjà la France et la Hollande avoient distingué l'esprit remuant de la maison de Brandebourg; la première de ces deux puissances vouloit s'en servir pour partager les intérêts d'Allemagne; la seconde protégeoit les calvinistes de Westphalie, et par zèle de religion, et par spéculation de commerce: toutes deux elles procurèrent à l'électeur de Brandebourg ces acquisitions qui offrirent à ses finances des ressources abondantes et assurées.

D'autres petites acquisitions provenant des achats, des successions et des saisies d'hypothèque, avoient concouru à agrandir les états de la maison de Brandebourg : voici quel étoit, en 1618, leur étendue :

Marche électorale, acquise en 1415.	355 milles carrées.
Cottbus et *Peitz*, seigneuries, 1448....................	17 ⅓
Wernigerode, comté, 1449...	5
Nouvelle-Marche, 1455 et 1518.	160 ½
Derenbourg, seigneurie, 1451.	3
Teupitz et *Beerwalde*, 1462. .	6 ½
Lœknitz, bailliage 1479......	1 ⅓
Crossen, duché de, 1482 et 1538.	28
Zossen, seigneurie, 1490......	7 ½
Ruppin, comté, 1524.........	33
Beeskow et *Storkow*, seigneuries, 1575.....................	24 ¾
Schwedt et *Vierraden*, seigneuries, 1609................	4
Clèves, duché, *Mark* et *Ravensberg*, comtés, 1617.........	102 ½
Prusse, duché, 1618.........	699
TOTAL.........	1477 11/12
	4105 lieues carrées de 25 au degré.

Ces états paroissent alors avoir eu de 1,200,000

à 1,400,000 habitans ; mais cette estimation ne sauroit être appuyée d'aucune donnée positive.

Tant d'avantages sembloient perdus pour l'électeur Georges-Guillaume. Ce prince foible eut le malheur de régner pendant la guerre de trente ans. Ses intérêts et sa religion l'attachoient au parti protestant ; son ministre Schwartzemberg l'avoit vendu à l'Autriche. Gustave - Adolphe parut, avec mille hommes et quatre canons, devant les portes de Berlin. On reçut ses ordres ; mais, chaque fois que la fortune sourioit aux armes de l'Autriche, l'électeur trahissoit la Suède. Quelles furent les suites naturelles de cette conduite ? Tour à tour les armées suédoises et autrichiennes portèrent, dans les états Brandebourgeois, le fer, le feu, le pillage, la famine et les épidémies.

En 1640, Frédéric-Guillaume, que la postérité a surnommé *le Grand Électeur*, monta sur un trône entouré de débris sanglans ; ses provinces étoient ou dévastées ou envahies. L'armée étoit réduite à trois mille six cents hommes d'infanterie, et deux mille cinq cents de cavalerie. Il rétablit tout ; il porta ses forces militaires à vingt-un mille hommes d'infanterie, quatre mille cent de cavalerie, et deux mille sept cents de troupes de garnison : armée respectable à cette époque. Fidèle au parti suédois, il obtint, par la paix de Westphalie, les évêchés de Minden,

d'Halberstadt et de Camin, la survivance à l'archevêché de Magdebourg, et la possession tranquille de la Poméranie ultérieure, avec la forteresse de Stettin qui domine l'Oder et couvre le chemin de Berlin.

Frédéric-Guillaume vit dans les Suédois plutôt des maîtres odieux que de généreux bienfaiteurs; et, développant cette politique intéressée que le roi Frédéric II n'a fait qu'imiter, il joua entre la Pologne et la Suède le rôle d'un allié toujours exigeant et toujours infidèle. Il y réussit, au moins en partie : le traité d'Oliva, en 1660, lui assura définitivement la *souveraineté* de la Prusse.

Les guerres de Louis XIV entraînèrent de nouveau Frédéric-Guillaume dans les combats, et lui fournirent l'occasion de se montrer grand général. La surprise des Suédois près Rathenow, la victoire de Fehrhellin en 1675, et la marche en Prusse par-dessus le golfe glacé de Frisch-Haff, furent les premières actions par lesquelles les armes brandebourgeoises acquirent dans l'Europe une grande illustration.

Frédéric-Guillaume eut encore une occasion de montrer son génie extraordinaire. L'Espagne, à cause de son éloignement, méprisoit ses justes plaintes; tout-à-coup l'Europe vit paroître une escadre prussienne de huit frégates qui allèrent jusqu'en Amérique infester le commerce espagnol. Mais les

principaux objets dont s'occupa ce grand prince, depuis 1679 jusqu'à sa mort qui arriva en 1688, furent le perfectionnement des manufactures de toiles et draps, l'extension du commerce, la création d'une compagnie d'Afrique, le rétablissement des finances; et sur-tout ses colonies, formées par des Wallons et par des Français que le zèle inhumain de Louis XIV força de s'expatrier.

Voici l'état des acquisitions territoriales, faites par le Grand-Électeur :

1648.	*Poméranie ultérieure*, duché.	384 milles carrés.
	Halberstadt, principauté.	26
	Hohenstein, comté. .	8 $\frac{1}{2}$
	Minden, principauté.	32
	Camin, *id*.	2
1658.	*Lauenbourg* et *Butow*, seigneuries.	35
1670.	*Regenstein*, comté. . .	1
1680.	*Magdebourg*, duché. .	95
1686.	Cercle de *Schwibus*. .	10
1687.	Bailliage de *Burg*. . . .	1 $\frac{3}{16}$
	Total des acquisitions......	594 $\frac{11}{16}$
	Anciens domaines....	1447 $\frac{11}{12}$
	Total des états de Brandebourg.	2042 $\frac{29}{48}$
		5672 lieues carrées.

Ce prince eut, d'après un état authentique, 1,533,795 écus de revenu, et environ deux millions de sujets : avec si peu de moyens, il fut, comme l'a dit le plus grand de ses descendans, « *le restaurateur et le défenseur de son pays,* » *l'arbitre de ses égaux, l'honneur de sa nation, le fondateur de sa puissance.* »

Frédéric Ier, prince foible et vain, mais heureux, se couronna lui-même *roi de Prusse* le 18 janvier 1701, et se fit successivement reconnoître dans sa nouvelle dignité par toutes les cours, celle de Rome exceptée. Sous son règne, la monarchie s'accrut paisiblement des comtés de Tecklembourg et de Lingen, ainsi que de la principauté de Mœrs et de celle de Neufchâtel et Vallengin (1).

(1) Voici l'état exact des changemens que subit l'état territorial de la monarchie sous ce règne.

Acquisitions.

1697.	Bailliage de *Pétersberg.*	2 milles carrés.
	Suzeraineté de *Quedlinbourg.*	4
1702.	Principauté de *Mœrs.* . .	6
	Comté de *Lingen.*	13
1707.	Partie du *Teklenbourg.* . .	4
	Neufchatel et *Valengin.*	16 $\frac{1}{2}$
		45 $\frac{1}{2}$

Tout changea de face sous son fils Frédéric-Guillaume Ier ; l'économie la plus sévère prit la place de la magnificence. De cent chambellans, il n'en garda que douze ; mais l'armée fut aussitôt portée au complet de soixante mille hommes : l'esprit militaire dictoit toutes ces mesures ; il méprisa les sciences, et ne vit dans les beaux-arts qu'une source de corruption.

L'économie politique et la discipline militaire occupèrent constamment ce prince grossier dans ses manières, mais laborieux, ferme et prudent. La guerre du Nord et la bataille de Pultawa lui fournirent l'occasion, tant désirée, de chasser les Suédois presque entièrement de l'Allemagne. Il acquit, par le traité d'Utrecht, le duché de Gueldres avec ses annexes. La paix de 1720 lui assura, pour la somme de deux millions, la possession de la Poméranie citérieure, jusqu'aux bords de la Péene, avec la forteresse de Stettin, et les îles d'Usedom et Wollin ; acquisitions importantes, en ce qu'elles rendirent la Prusse maîtresse d'une des embouchures de l'Oder, et ouvrirent à son commerce la mer Baltique. Frédéric-Guillaume laissa à son

	De l'autre part.	45 ½
	Cessions.	
1695.	Cercle de *Schwibuss*. .	10 milles carrés.
	Accroissemens. . .	35

successeur un territoire de 2,197 milles carrés, deux millions quatre cent mille sujets, 30,000,000 de livres tournois de revenu, et une armée de soixante seize mille hommes (1).

Frédéric II fit sentir à la maison d'Autriche, qu'elle avoit un rival même dans l'empire d'Allemagne. Les deux premières guerres de Silésie lui donnèrent cette riche province, qui avoit alors un million cent ou deux cent mille habitans, qui à la mort de Frédéric, en comptoit un million cinq cent quatre-vingt-deux mille, et dont la population s'élève aujourd'hui à deux millions soixante-cinq mille. Il acquit paisiblement l'Ost-Frise, petit pays important à cause du port d'Embdin; et, en 1772, il s'empara, sans coup férir, de la Prusse Occidentale et du district de Netze, pays alors assez mal cultivés, et à peine peuplés de six cent mille ames, mais qui mettoient l'ancienne Prusse en communication avec la Poméranie et le Brandebourg. Frédéric mourut maître d'un pays de 3,550 milles carrés d'Alle-

(1) Voici l'état des acquisitions de Frédéric-Guillaume.

1713.	Duché de *Gueldres, etc.*	24 milles carrés.
	Comté de *Limpurg*, en Franconie.	6 $\frac{3}{4}$
1720.	Poméranie citérieure. . .	87
1729.	Partie restante du Tecklembourg.	1 $\frac{1}{2}$
		119 $\frac{1}{4}$

magne, ou 9,870 lieues carrées; de cinq millions huit cent trente mille sujets (dont deux millions trois cent mille dans les pays qu'il avoit acquis (1); d'un revenu de 120,000,000 de livres tournois, d'un trésor garni de 200,000,000 en espèces, et d'une armée de deux cent seize mille hommes.

Le second et le troisième démembremens de la Pologne valurent à la Prusse l'acquisition de deux nouvelles provinces qu'on nomma *Prusse Méridionale* et *Prusse Orientale nouvelle.* Dans des vues politiques, on n'évalua d'abord ces conquêtes qu'à 4,652 lieues carrées, et un million

(1) Les acquisitions du Grand-Frédéric furent faites dans l'ordre suivant:

1742.	*Silésie* et *Glatz*. . . .	$689 \frac{3}{4}$ milles carrés.
1744.	*Ostpise*.	56
1772.	*Prusse occidentale*. . (Polonaise.).	606
1779.	Comté de *Mansfield*. .	8
		1359
1742.	Cession de Limpurg. .	$6 \frac{3}{4}$
	Accroissement.	$1352 \frac{2}{4}$
État à la mort de Frédéric-Guillaume Ier.		$2197 \frac{27}{48}$
	Total.	$3549 \frac{29}{48}$

huit cent mille habitans. Mais le dernier dénombrement a démontré, dans la Prusse Méridionale, une population d'un million quatre cent vingt mille ames. La Prusse Orientale nouvelle doit en avoir environ huit cent soixante-dix mille. Ajoutez que la Prusse Orientale ancienne en avoit, il y a trois ans, neuf cent cinquante-trois mille trente-quatre; et la Prusse Occidentale, agrandie des villes de Dantzick et de Thorn, sept cent quatre-vingt-quatorze mille. Ainsi, le royaume de Prusse, en soi-même, avoit, en 1800, environ quatre millions d'habitans.

En Allemagne, le roi Frédéric-Guillaume II hérita des principautés d'Auspach et Bayreuth avec quatre cent quatre-vingt mille habitans. Ce prince avoit donc acquis au-delà de deux millions et demi de sujets nouveaux : il mourut pourtant moins considéré, moins riche et peut-être moins puissant que son prédécesseur. Le sage Hertzberg prédisoit en vain que le démembrement de la Pologne, en ôtant aux Russes toute barrière, les rendroit maîtres de la politique prussienne. On négligea cette considération importante, pour acquérir des pays ruinés et deux à trois millions de sujets d'une fidélité douteuse.

Sous Frédéric-Guillaume III, la Prusse, tant qu'elle est restée amie de la France, a obtenu des accroissemens très-utiles pour s'arrondir. Dans la première guerre des coalisés contre la Répu-

blique française, ou, pour mieux dire, par le traité des indemnités, elle a perdu une partie du duché de Clèves et de ses dépendances, avec 131 lieues carrées et cent trente-trois mille habitans. Elle a eu en échange les évêchés de Paderborn, de Hildesheim, celui de Munster en partie; les territoires d'Erfort et d'Eisfeld, six abbayes, trois petites villes impériales : en tout 609 lieues carrées, avec cinq cent treize mille habitans. Elle a donc reçu une indemnité quadruple, et cela, malgré les cris de l'Autriche et de tous les princes de l'Empire.

La *Statistique* de M. Krug, tirée des archives du Gouvernement, et adoptée dans les universités et les écoles prussiennes, fixe, pour le commencement de l'an 1805, l'étendue de tous les Etats prussiens à 5,586 milles carrés, qui font 15,516 lieues carrées; et la population à neuf millions six cent quarante mille ames. De cette population, quatre millions sont au royaume de Prusse, deux millions à l'Électorat, la Poméranie, Magdebourg, etc. Le million et demi restant se trouve dans les petites provinces de Westphalie, de Franconie et de Basse-Saxe.

Dans le cours de l'an 1806, la Prusse dut à l'amitié de la France, un agrandissement encore plus important, par l'échange des provinces de Clèves, d'Essen et de Werden, d'Anspach et de Neufchâtel, contre l'électorat d'Hanovre; elle ne

perdoit que quatre cent mille ou tout au plus quatre cent cinquante mille sujets, et en recevoit un million ou du moins neuf cent quatre-vingt-dix-huit-mille : outre ce gain évident de cinq à six cent mille sujets, la possession du pays d'Hanovre étoit doublement précieuse au roi de Prusse ; soit parce qu'elle le rendoit maître des embouchures de l'Elbe et du Weser, et plaçoit sous son influence immédiate les riches cités de Lubeck, d'Hambourg et de Brême ; soit parce qu'elle établissoit une contiguité parfaite entre la plupart de ses autres acquisitions nouvelles en Westphalie, et en Basse-Saxe. La possession du Hanovre auroit donc porté la Prusse au comble de la gloire, en assurant à jamais son rang parmi les grandes puissances.

Une politique, tour-à-tour trop embarrassée dans sa marche et trop hardie dans ses projets, a précipité la Prusse du faîte des grandeurs dans une humiliation profonde. Examinons plus en détail cette position brillante et périlleuse, de laquelle la Prusse n'est sortie qu'avec une si énorme perte.

§ II. *Forces Militaires de la Prusse.*

La monarchie du Grand Frédéric n'étoit réellement qu'un vaste camp, établi au milieu des puissances ennemies ou rivales : ce camp étoit mal placé et mal retranché ; le génie du chef

étoit son meilleur rempart; derrière ce camp, il n'y avoit ni une nation pour l'alimenter, ni une patrie à défendre. Voilà en peu de mots les causes qui ont décidé la chute de la Prusse.

Toutefois l'armée prussienne n'étoit point, comme quelques écrivains l'ont prétendu, un ramas de vagabonds et de mercenaires : une petite partie étoit levée par des enrôlemens en pays étranger ; et le but que Frédéric II se proposa en continuant cette mesure, étoit d'attirer dans le pays un surcroît de population. Mais, en grande partie, ces soldats, enrôlés comme étrangers, étoient natifs des pays prussiens qui jouissent d'exception d'enrôlement, comme ceux de Westphalie. Le noyau de l'armée se composoit de fils de cultivateurs, qui naissent tous soldats. Chaque régiment avoit un canton à lui, où ses officiers, assistés du pouvoir civil, choisissoient, parmi les *gens disponibles* (c'est-à-dire ceux qu'aucune cause légale n'exemptoit du service), les sujets qu'il falloit pour compléter le corps. La sévérité de cette conscription militaire étoit adoucie par l'institution qui permet aux capitaines de donner à un très-grand nombre de soldats des congés de dix mois. Comme le capitaine tire la paye de ces semestriers, il se garde bien de refuser ces congés. Le semestrier va chez ses parens ou ses amis, s'enrichit par son travail, et est toujours prêt à retourner à ses drapeaux lorsqu'on l'appelle.

Quant aux officiers, Frédéric II avoit à la fois des motifs militaires et de puissantes raisons d'État, pour établir en principe qu'ils devroient tous être nobles, à l'exception des corps du génie, de l'artillerie et des régimens de garnisons. Ces derniers corps sont les moins estimés de l'armée prussienne; et, quant à l'artillerie et au génie, Frédéric craignit de ne pas trouver un assez grand nombre de gens instruits, s'il ne pouvoit choisir que parmi la seule noblesse. Mais si l'on doit admirer la politique avec laquelle Frédéric II sut profiter de l'orgueil de la naissance pour former un esprit de corps parmi ses officiers, et pour imprimer au soldat un respect plus profond pour ses chefs; si ce roi habile eut raison de vouloir réserver à sa noblesse nombreuse et pauvre un métier exclusif, dans un état où tous les métiers le sont, on ne peut pas le justifier d'avoir chassé de son armée des officiers roturiers qu'il avoit appelés dans la guerre de sept ans, et à la bravoure desquels il devoit en partie ses victoires. Les rois et les peuples sont ingrats; mais cette opération joignit au caractère de la plus noire ingratitude, celui d'une singulière maladresse. C'étoit le moment qu'il auroit fallu choisir pour introduire dans son armée une institution par laquelle la noblesse auroit pu être conférée au talent militaire et à la bravoure éprouvée.

Il faut même avouer que dès l'avénement au

trône du roi régnant, on s'étoit relâché sur la noblesse des officiers; la carrière des honneurs militaires n'etoit plus fermée par la règle au citoyen non noble. D'après un calcul déposé dans le journal d'Archenholz, mois de décembre 1807, il y avoit, l'an 1806, dans l'armée prussienne, six cent quatre-vingt-quinze officiers pris dans la roture, dont cent trente-un étoient placés dans l'infanterie de ligne, soixante-seize dans l'infanterie légére, deux cent quatre-vingt-neuf dans le corps d'artillerie, quatre-vingt-quatre dans la cavalerie, trente-sept dans différens autres corps, et quatre-vingt-deux dans les compagnies d'invalides. Sur ce nombre on comptoit trente officiers de grades supérieurs.

Les officiers prussiens respirent le sentiment profond de leur dignité; et il n'y a aucun corps où la basse flatterie, l'intrigue et la corruption soient moins connues. On ne les choisit qu'après avoir pris des renseignemens sur leur conduite. L'observation la plus stricte de l'ancienneté règle leur avancement; la sévérité de la discipline pèse également sur tous; le soldat n'est pas plus soumis aux ordres de son lieutenant, que les subalternes ne le sont à ceux de leurs généraux. Dans les grades inférieurs, leurs appointemens sont à la vérité peu de chose; mais l'espérance presque certaine d'obtenir à leur tour une place supérieure, fait qu'ils restent ordinairement fort attachés à leur état. Ils vivoient isolément sous Fré-

déric II ; mais aujourd'hui ce n'est plus l'usage ; ils participent à tous les agrémens, et nous leur devons cette justice, à toutes les lumières de la société. On leur accorde partout le premier rang ; on ne voit point ici, comme en Autriche, de petits courtisans plus honorés que ceux qui font à l'État le sacrifice de leur vie ; on ne connoît pas non plus le pernicieux abus de permettre, à des individus non militaires, de porter le titre et l'habit d'officier.

Le soldat prussien est traité avec une sévérité que rien ne peut ébranler, et avec une économie que rendent nécessaire les ressources bornées de l'État. Les invalides ne trouvent pas tous une place dans les hôtels destinés à leur fournir asile : mais on cherche à les aider par d'autres moyens en leur donnant presque exclusivement les places de commis aux barrières et autres semblables. Quant au soldat actif, il a d'abord ses dix mois de congé ; ensuite il existe un ordre qui défend de lui faire monter la garde plus d'un jour sur trois ; on lui offre du travail dans les fabriques royales. Les *coups de canne*, dont les détracteurs de la Prusse ne cessent de parler, ne sont distribués ni plus arbitrairement ni plus légérement que les peines équivalentes le sont chez les autres nations. Ce n'est que par une confusion des idées qu'on a pu prétendre que les soldats prussiens n'avoient aucun sentiment d'honneur, parce que la loi leur inflige une peine qui, *dans d'autres pays*, est

regardée comme deshonorante. Certes s'il y a une armée pour laquelle le pillage, l'assassinat et le viol, en pays ennemi, sont à l'ordre du jour, c'est celle qui peut être accusée de manquer de sentimens élevés; et ce n'est point à la masse des soldats prussiens qu'on peut adresser de tels reproches.

L'armée prussienne était, en 1806, forte d'environ deux cent cinquante mille hommes dont cent quatre-vingt-huit mille d'infanterie, quarante-deux mille de cavalerie, douze mille d'artillerie et huit mille de corps particuliers, comme ingénieurs, cadets, etc.

L'entretien de cette armée absorboit la moitié de tous les revenus de l'État.

Les militaires français ont dit autrefois qu'il n'y avoit, en Europe, que l'infanterie prussienne qui pût se mesurer avec celle de la France. Le roi de Prusse n'avoit pas dans ses états de bons chevaux de remonte; il étoit obligé de tirer ceux de la grosse cavalerie, du Danemarck et du Holstein, tandis que l'Ukraine et la Pologne lui en fournissoient pour les troupes légères. Ce sont la vîtesse, la justesse et l'harmonie de tous les mouvemens qui forment la qualité éminente des troupes prussiennes; de même, leur maintien et le maniement des armes sont on ne peut plus soignés.

Puisque Frédéric II traîna toujours avec lui

une formidable artillerie, puisque les Prussiens ont même enrichi l'art militaire de l'invention de l'artillerie à cheval, on croiroit sans doute que cette arme est excellente en Prusse; mais les connoisseurs prétendent qu'elle n'étoit pas même bonne sous Frédéric II, et que les changemens qu'elle a dû subir, sous ses successeurs, ne l'ont point mise au niveau avec celle de la France. Le corps du génie est encore plus mal organisé et composé; les Prussient sont très-foibles dans l'attaque et la défense des places régulières, mais ils s'entendent bien en fortifications de campagne. La source primitive de ces deux défauts essentiels de l'armée prussienne doit être cherchée dans l'aversion que Frédéric II avoit pour des sciences dont il n'étoit que très-médiocrement instruit; on prétend même qu'il étoit absolument ignorant en matière de fortification.

C'est à cette même raison qu'il faut attribuer le manque de bonnes forteresses dans toute l'étendue de la monarchie prussienne. Presque toutes les places prussiennes offrent des vices de construction qui diminueroient sensiblement leur utilité, même s'il n'y avoit pas une autre circonstance qui les rend pour la plupart inutiles.

Cette circonstance, nous l'avons indiquée, trois ans avant la dernière catastrophe de la Prusse, en émettant, sur les anciennes frontières mili-

taires de cet État, l'opinion que les événemens ont assez justifiée (1).

» Vers l'Est, un voisin formidable, le colosse de la Russie, touche immédiatement au territoire prussien, et cela sur une ligne de 120 lieues, à l'extrémité septentrionale de laquelle est située la forteresse de Memel, qui a été prise par des ingénieurs russes, dans la guerre de sept ans, après un siége très-court.

» Une autre ligne de 100 lieues et plus, que forment les frontières de la Galitzie ou Pologne autrichienne, est également dépourvue de forteresses, si ce n'est à l'extrémité occidentale où l'on trouve Czenstochowa, espèce de château fort sur un rocher, et probablement d'une foible défense.

» Ainsi, une ligne de 220 à 230 lieues reste sans aucune place qui puisse servir, ou de point d'appui, ou de dépôt pour une armée destinée à la défendre.

» Mais n'y a-t-il donc aucune place sur l'ancienne frontière de la Prusse? Il n'y a que la nouvelle citadelle près Graudentz, qui fut destinée à dominer la Vistule, mais qui est à présent éloignée de près de 100 lieues de l'une et l'autre frontière.

(1) Voyez la *Géographie de toutes les Parties du Monde*, par *Edme Mentelle* et *Malte-Brun*, tome V, p. 367.

» Cependant, il est aussi facile que nécessaire (pour le bonheur, non-seulement de la Prusse, mais de l'Europe entière) de rendre la frontière, vers la Russie, très-forte et presque inexpugnable. La nature y offre trois lignes de défense, dont la seconde est excellente, et les deux autres tenables.

» La première de ces lignes est formée par le large fleuve de Mémel ou de Niémen. On trouvera la seconde près de cet amas de lacs presque contigus, que l'on voit dans la Lithuanie prussienne : cette chaîne de lacs est flanquée au Nord par le Prégel, qui se jette dans la mer, et au Sud par la Narew, qui se réunit à la Vistule; le pays autour des lacs offre peu de chemins praticables. Quelques places fortes et une flottille de chaloupes canonnières sur la mer intérieure, dite *Frisch-Haff*, mettroient ici cinquante mille Prussiens en état de braver une armée deux fois aussi forte. Enfin, la Vistule offre, en cas de mauvaise fortune, une retraite et même une troisième ligne de défense.

» La frontière Galitzienne est moins susceptible d'un bon système de défense; il y faudroit absolument la Vistule pour limites à la Prusse : mais l'Autriche n'en lâchera pas prise facilement.

» Continuons de faire le tour des frontières prussiennes. Celles de la Silésie nous offrent tous les avantages de la nature, réunis aux ressources

de l'art. Une chaîne de montagnes fort élevées, et souvent escarpées, des gorges, des défilés, une suite de places fortes, et derrière tout cela un fleuve navigable et un pays fertile; voilà le côté brillant de la monarchie prussienne. Les forteresses de première ligne, en Silésie, sont Glatz et Silberberg qui forment une pointe avancée vers la Bohême; Schweidnitz et Neisse qui se trouvent un peu en arrière, et qui, avec Glatz, où, après sa prise, avec Silberberg, font un triangle formidable. Kosel est comme un poste détaché qui couvriroit le flanc gauche d'une armée campée derrière le triangle dont nous venons de parler; le flanc droit de cette armée se trouveroit protégé par les terribles montagnes de Riesengeburge, qui rendent toute forteresse de ce côté superflue : voilà pour la première ligne. La seconde consiste en Breslau, Gross-Glogau, Brieg et l'Oder. Le profond secret dont, en Prusse, on enveloppe tout ce qui tient à l'état des forteresses, fait qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir sur la force ou foiblesse de ces places. Frédéric II a dépensé beaucoup pour les mettre dans un état formidable; mais, comme il n'avoit lui-même que de foibles lumières sur cette partie, il est possible que ses ingénieurs l'aient mal servi. Silberberg, place nouvellement construite, doit avoir plusieurs défauts, entre autres celui d'être dominée par des hauteurs voisines: on loue beau-

coup Schweidnitz, Kosel et Breslau; mais, quant à cette dernière, le fait paroît douteux (1).

» Considérons maintenant une ligne qui, bien qu'elle ne fait que couper le centre des provinces allemandes du roi de Prusse, lui a cependant été d'une grande utilité dans la guerre de sept ans. L'Oder, en quittant la Silésie, traverse la Marche et la Poméranie; sur ce fleuve qui est très-large, se trouvent les deux forteresses de Custrin et de Stettin, auxquelles il faut joindre Colberg, située plus en avant dans la Poméranie, près les bords de la Baltique. Ces trois places forment un rempart pour Berlin, dans le cas, aujourd'hui peu vraisemblable, que les Russes se seroient rendus maîtres de tout le royaume de Prusse. Colberg et Stettin ont des ouvrages très-considérables; mais Custrin est, par sa position, la plus forte.

» La Marche électorale est absolument sans forteresse, car Spandau n'est qu'une Bastille. *Magdebourg*, place importante, quoiqu'elle ne soit pas extrêmement forte, couvre Berlin; et, ce qui est plus essentiel, domine l'Elbe. Dans les provinces de Westphalie, on n'a laissé de place forte que la citadelle de Wesel sur le Rhin. (En 1806, Wesel a été cédée au grand-duc de Berg; la Prusse obtint, dans les provinces

(1) En effet, Breslau s'est rendue, dans la dernière guerre, après une courte résistance.

hanovriennes, la place de *Hameln* qui est très-bonne, et celle de *Nienbourg* qui paroît insignifiante).

» Les principautés de Franconie n'ont que deux châteaux forts ; savoir, Plassenburg et Wilzburg.

» Ainsi la monarchie prussienne est absolument sans défense vers l'Est, bien gardée sur une moitié de sa frontière méridionale, et pourvue vers l'Ouest de quelques places isolées. Elle auroit donc, en cas de guerre, un désavantage sensible contre la France et la Russie, même contre l'Autriche. Il faut toute la bravoure d'une armée accoutumée à vaincre, toute l'énergie d'un roi guerrier, tout l'enthousiasme d'un peuple patriote, pour soutenir, en cas d'une attaque sérieuse, la grandeur précaire de cette puissance. »

Les événemens de la dernière guerre ont prouvé la justesse de notre manière de voir. Cinq ou six forteresses sur l'Elbe et le Weser, bien approvisionnées et bien défendues, auroient pu ralentir la marche du vainqueur de Iéna, et l'empêcher d'enlever tant de corps d'armée isolés : ainsi, l'on eût gagné le temps de mettre en meilleur état de défense les places de la Silésie, ou même de prendre, avec les restes de l'armée, une position tenable derrière l'Oder.

Faute d'avoir une ligne d'appui, l'armée, battue à Iéna, n'a eu d'autre parti à prendre

que de se sauver, par détachemens, vers les bords de l'Oder; et comme rien n'arrêtoit le vainqueur sur les rivages de l'Elbe, il a pu, pendant une vingtaine de jours, parcourir, dans toutes les directions, un pays ouvert de cinquante lieues en longueur et largeur, couper la marche de ces corps dispersés, et les faire prisonniers l'un après l'autre, comme un lion qui chasseroit un troupeau de brebis.

Le général *Blucher* à Lubeck, le prince d'*Anhalt-Pless* à Glatz et à Neisse, le commandant de Kosel, M. *Neumann*, les intrépides *Schill* et *Nettelbek* à Colberg, enfin, le général *Kalkreuth* à Dantzick, ont montré par leur exemple, combien d'obstacles une brave garnison, dans une place forte, peut opposer même à la plus redoutable des armées et au plus grand des capitaines.

§ III. *Des revenus de l'ancienne monarchie Prussienne.*

La *Statistique de la Prusse*, par M. *Krug*, se rapporte à l'état de cette monarchie en 1805, avant la cession de Clèves, Neufchatel et Anspach, et avant l'acquisition momentanée de l'Hanovre. Nous croyons que, malgré cette circonstance, on lira avec intérêt les faits suivans, extraits de cet ouvrage, et qui s'y trouvent appuyés d'autorités irrécusables.

Sur 124,133,333 arpens de Prusse, que toute la monarchie contenoit en 1805, on trouvoit, en terres absolument stériles, 6,206,000 arpens. Les forêts domaniales et particulières étoient évaluées à 19,495,589 arpens. Il n'y avoit guère que *deux dixièmes* du territoire mis en culture régulière.

En général, la Prusse est d'une fertilité médiocre. Voici à quoi s'élevoient, année commune, les produits de l'agriculture, d'après les registres tenus par ordre du gouvernement.

« *Froment*.	313,650 *wispel* à 24 boisseaux.
» *Seigle*.	1513,000———
» *Orge*.	789,000———
» *Avoine*.	981,940———
» *Pois, etc., etc*. . . .	195,000———
» *Blé sarrasin*.	66,205———
» *Pommes de terre*. .	801,600———

On cultive encore du lin et du chanvre pour la valeur de 8,729,000 rixdales, du tabac, de la garance, du houblon, etc., etc. Le produit brut de toute l'agriculture est évalué à 126 millions 643,000 rixdales.

Il nous seroit très-difficile d'exposer complétement les principes d'après lesquels M. Krug évalue les produits *nets* de chaque branche d'industrie; ces principes pourroient même donner lieu à une discussion; mais : comme nous n'avons pas

sous les yeux toutes les sources officielles où M. Krug a puisé, nous nous voyons forcés d'indiquer, sans aucun examen, les résultats que cet auteur nous présente comme authentiques. L'écu de Prusse est de 3 francs 76 centimes.

Les *terres consacrées à l'agriculture*, rapportoient, année commune.	126,943,000 écus.
Les *prés, pâturages* et *enclos*. . . .	84,340,008 ——
Les *forêts*.	13,000,000 ——
Le *jardinage* (y compris les *vignobles* pour 325,000 écus, les *vers à soie* pour 60,000, etc.).	16,463,000 ——
Les mines et salines, produit *brut*, 6,561,394 écus, mais produit *net*.	3,000,000 ——
Les *pêcheries*.	2,996,000 ——
La *chasse*.	1,997,000 ——
Les *fabriques*, les arts et métiers, etc.	6,333,000 ——
Les profits du *commerce*.	6,228,000 ——
Rapport de tout l'État.	261,000,000 écus.

Voici comme le même auteur évalue les *revenus comptans* de toute sorte, perçus en Prusse soit par l'État, soit par les diverses classes d'habitans.

L'*État*.	33,000,000 rixdales.
La *noblesse possessionnée*. . .	17,000,000 ————
Les *fermiers*.	4,000,000 ————
Les *possesseurs fonciers dans les villes*.	7,300,000 ————
	61,300,000

De l'autre part. . . .	61,300,000 rixdales.
Les *paysans*, les *gens d'église*, Les établissemens pieux, etc., etc.	20,204,000 ———
Les *manufacturiers* et autres classes *industrieuses*. . . .	1,238,000 ———
TOTAL.	82,742,000 rixdales.

Nous croyons qu'il y a peu d'États en Europe où le Gouvernement prélève une si forte somme sur la masse du revenu comptant de la nation. Cette disproportion entre les forces de l'Etat et les forces de la Nation, est le plus sûr indice d'une situation peu naturelle de l'un et de l'autre; c'est une tension artificielle du corps politique. Des efforts aussi excessifs, consacrés au maintien de l'existence politique de la société, rendent nuls, ou du moins très-foibles, les efforts destinés à accroître la prospérité intérieure: c'est tarir les eaux dans leur source, c'est couper l'arbre par les racines.

Il est pourtant juste de faire observer, que la plupart des impôts en Prusse étoient indirects; les douanes seules rapportoient, en l'an 1804, la somme de 9,341,081 écus du pays, c'est-à-dire environ les trois dixièmes des revenus.

Mais, de ce système de finances, fondé sur le commerce et les manufactures, il s'ensuivoit nécessairement un état de dépendance vis-à vis

des puissances maritimes, et surtout vis-à-vis de l'Angleterre. Cette orgueilleuse dominatrice de l'Océan se servoit des ports prussiens pour faire entrer en Pologne, Allemagne, Suisse, et même en France, une quantité considérable de marchandises de luxe; elle exportoit une masse infiniment plus grande d'objets de première nécessité. Dans les ans 1800 à 1802, l'Angleterre exporta de la Prusse (1) pour la somme de. . . . . 5,823,405 liv. sterl.

Elle y importa pour . . . 4,198,696 ———

Surplus des exportations. . 1,624,709 liv. sterl.

Le commerce anglais produisoit donc un revenu très-considérable au roi de Prusse; et c'est certainement à cette cause qu'il faut rapporter le penchant que ce monarque a montré pour l'Angleterre, soit en appuyant foiblement la confédération pour la neutralité du Nord, soit en témoignant du mécontentement de l'occupation de l'Hanovre par les Français. Lorsqu'à la fin l'acquisition de l'Hanovre tenta la Prusse, au point de lui faire braver un instant la colère de l'Angleterre, elle négocioit pourtant secrètement à Londres, pour persuader aux Anglais de diriger toutes leurs expéditions commerciales par le Sund, sur le port de Stettin.

(1) *European Commerce*; by *Jepson Oddy*. London, 1805.

La politique de la Prusse, toujours subordonnée à ce besoin d'argent, nè pouvoit point se concilier de la considération ni de la confiance. Même quand elle ne cherchoit véritablement que sa propre tranquillité et sûreté, l'Europe la soupçonnoit de s'être vendue. Proposoit-elle aux forts son alliance, aux foibles sa protection; les premiers n'y voyoient qu'une demande de subsides, les seconds, une tentative d'envahissement.

Il y avoit deux moyens d'éviter une position aussi fausse, aussi embarrassante. Le premier, c'étoit de renoncer à cette prééminence momentanée que le génie du grand Frédéric avoit seul pu soutenir pendant une trentaine d'années; mais qui ne s'accordoit plus, ni avec l'état d'affermissement des autres puissances, ni avec les forces réelles de la Prusse. L'autre moyen, c'étoit d'accumuler, d'années en années, une masse de numéraire qui mît le prince en état de soutenir une ou deux campagnes, sans avoir recours à des subsides ni à de nouveaux impôts.

Ce dernier moyen étoit consacré par un succès constant de plusieurs siècles.

Dès ses commencemens, la maison de Brandebourg s'est distinguée par un esprit d'économie rigoureuse, qui semble aller en hérédité du père au fils. Il faut excepter de cette règle, l'électeur Joachim II qui laissa sept millions de dettes, et le roi Frédéric Ier auquel la vanité dicta plu-

passer l'armée russe par la Silésie, et ne prit cependant le parti de la guerre que peu de jours avant que cette armée fût battue à Austerlitz; circonstance qui fit promptement changer l'humeur belliqueuse des politiques de Berlin. Ils avoient reussi à offenser toutes les parties belligérantes, sans en obliger aucune.

Dans toutes ces affaires, l'ancienne jalousie de la Prusse contre l'Autriche eut une grande influence. Reprenons plus haut l'histoire de ces divisions.

La conquête de la Silésie, et encore plus le vaste génie militaire et politique de Frédéric-le-Grand, changèrent, il y a un demi-siècle, le système intérieur de l'Allemagne. Une puissance s'éleva, qui put contre-balancer la maison d'Autriche. Cette puissance qui, dans la république des princes germaniques, formoit, pour ainsi dire, le *Tribunat*, devenoit nécessairement la protectrice de tous ceux que l'Autriche opprimoit; elle étoit d'ailleurs, dans le fait, à la tête des États protestans, quoique la Saxe conservât nominalement cet honneur. Ainsi la religion, la politique, l'intérêt de la famille, tout concouroit à éterniser cette séparation de l'empire en deux corps rivaux, et souvent ennemis; séparation qui, dès-lors, a rendu la constitution germanique nulle en effet; et réduit tout le pouvoir de l'empereur à l'influence que l'Autriche, comme puissance du

premier rang, ne peut manquer d'avoir sur ses voisins plus foibles, et aux liens, aujourd'hui bien relâchés, du zèle religieux et de l'intérêt de l'église catholique.

Un des plus grands objets de la politique prussienne et autrichienne étoit donc de se maintenir en possession de leur prépondérance respective dans l'Empire. Leur jalousie mutuelle éclatoit à chaque instant, mais surtout à l'occasion des projets de l'Autriche sur la Bavière; projets qui donnèrent lieu à la célèbre *ligue des princes* conclue à Berlin peu de temps avant la mort de Frédéric II. Cette ligue fut le dernier chef-d'œuvre de ce grand homme, et un véritable service rendu à l'indépendance de l'Allemagne : mais, quant à l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas autrichiens, il est certain qu'il n'étoit nullement dangereux pour la liberté germanique. Nous avons lu et relu ce que le grand Frédéric et Mirabeau ont écrit contre cette idée; mais le respect que nous professons pour ces deux génies, ne nous empêchera pas de croire que l'Allemagne et l'Europe y auroient gagné, si l'on eût établi dans la Belgique, comme *Joseph II* vouloit, un royaume de Bourgogne ou d'Austrasie pour la maison bavaro-palatine qui, par le troc proposé, se seroit trouvée débarrassée du voisinage incommode de l'Autriche, auroit gagné un million de sujets,

et auroit formé une troisième puissance influen
dans l'Empire.

C'est précisément cette augmentation des forc
que la Prusse ne vouloit point laisser prendre
la maison de Bavière. Elle vouloit que, toujou
foible et toujours exposée aux attaques de l'Au
triche, la Bavière servît de prétexte pour un
confédération germanique dont la Prusse eût
dirigé les forces à son avantage particulier. A
peine devenue protectrice de la liberté germa-
nique, la Prusse tournoit déjà ses espérances
vers la couronne impériale.

La guerre contre la république française fournit à la Prusse l'occasion de tenter en partie l'exécution de ce projet. Elle se mit à la tête de l'Allemagne septentrionale, en protégea la neutralité, et se conduisit comme maîtresse de cette moitié de l'Empire. La séparation des cercles d'Allemagne en deux empires sembloit assurée, lorsque tout à coup un grand homme, se plaçant à la tête du Gouvernement français, intervint comme tiers dans cette lutte, et en profita habilement pour abaisser à la fois l'Autriche et la Prusse. C'est dans les négociations *sur les indemnités* que la France sut perpétuer à jamais les jalousies mutuelles de l'Autriche et de la Prusse, en se réservant à elle-même ce rôle de protectrice de l'Allemagne qu'elle avoit perdu depuis la mort du cardinal Richelieu.

Avant que ces négociations se fussent ouvertes, je traçai la position respective de l'Autriche et de la Prusse en ces mots (1).

« L'Autriche réclame des indemnités au nom » du ci-devant Grand-Duc de Toscane; elle vou- » droit établir ce prince comme électeur, où » d'une autre manière convenable aux intérêts » de la maison dont il est membre : elle ne peut » consentir, sans regret, à l'abandon de ses pré- » tentions sur Munster et Cologne, États accou- » tumés, depuis quelque temps, à ne choisir » que des princes autrichiens pour souverains. » En se couvrant du masque d'un pur zèle pour » la religion et l'Eglise, elle ne regarde au fond » les sécularisations que comme un mal politique » inévitable : car presque tous les princes ecclé- » siastiques étoient dévoués aux intérêts de l'Au- » triche; et, comme il y a dans cette maison » grand nombre de jeunes princes, on s'atten- » doit à les voir occuper successivement tous les » trônes ecclésiastiques de l'Allemagne. Cela fait, » l'Empire étoit à moitié subjugué; on auroit » aisément persuadé aux chapitres de rendre » leurs choix héréditaires dans la maison d'Au- » triche. Il y a déjà chez les Protestans des exem- » ples de semblables conventions, quant à Lu-

(1) *Géographie de toutes les Parties du Monde*, tome V.

» beck et Osnabruck. La maison de Prusse, étant
» protestante, ne pouvoit jamais obtenir ces di-
» gnités ecclésiastiques pour ses princes. Voilà
» donc un excellent et infaillible plan d'agran-
» dissement que *le traité de Lunéville* a ren-
» versé.

» La situation de la Prusse forme un con-
» traste parfait avec celle de l'Autriche. L'époque
» des sécularisations est pour elle un moment
» de bonheur long-temps desiré : étant protes-
» tante, elle ne pouvoit jamais espérer de placer
» ses princes dans les états ecclésiastiques; toute
» sécularisation donc, sans lui rien ôter, dimi-
» nue l'influence de sa rivale, l'Autriche. Elle
» peut espérer de voir la maison d'Orange dé-
» dommagée en Allemagne; ce qui lui donne un
» nouvel allié. Il est clair que la Prusse doit
» souhaiter de voir les électorats ecclésiastiques
» supprimés, et ces dignités transférées à la Hesse
» et d'autres maisons alliées de la Prusse... Elle ne
» peut voir avec plaisir le Grand-Duc introduit
» dans l'Empire; car c'est ouvertement autant
» de gagné pour l'Autriche... La Prusse semble
» fort avide de posséder quelque port sur l'Elbe
» ou sur le Weser. »

Ces vues absolument opposées des deux grandes puissances germaniques laissèrent la France maîtresse de la distribution des indemnités. Cette puissance médiatrice plaça l'Autriche,

en quelque sorte, hors de l'Empire, donna à la Prusse tout ce qu'elle pouvoit demander, à l'exception de la couronne impériale; mais en même temps elle mit dans ses propres intérêts et sous sa protection la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et quelques autres petits États. Peu de temps après, la France occupa le Hanovre.

Dès-lors l'Autriche n'avoit plus d'intérêts ni d'espérances dans l'Empire; elle n'y conservoit qu'un titre honorifique. La Prusse voyoit tous ses propres intérêts sur le point de devenir contraires aux intérêts de la France. Tous les princes qui, jusqu'alors, avoient reconnu la Prusse pour protectrice, se rangeoient déjà sous l'égide de la France. Quelques provinces prussiennes de Westphalie et de Franconie interrompoient la contiguité des territoires qui, déjà, par une confédération tacite, s'étoient liés à la monarchie française.

Cette situation des affaires étoit loin d'être aussi favorable que l'on pouvoit le croire, à une réunion sincère, prompte et efficace de la Prusse et de l'Autriche. Les souvenirs encore récens d'une longue jalousie étoient ranimés par la vue même des pertes communes qu'elle avoit causées. L'Autriche reprochoit à la Prusse son exclusion de l'Allemagne; la Prusse accusoit l'ambition autrichienne de l'avoir forcée à se jeter dans les bras de la France. Une mutuelle défiance leur montroit

d'avance combien il seroit difficile, même en supposant une alliance et des succès, de s'entendre sur la distribution des avantages qu'on auroit pu gagner. La Prusse ne pouvoit pas vouloir rétablir l'influence de l'Autriche dans l'Empire, ni l'Autriche affermir la Prusse dans la possession de ses nouvelles acquisitions.

La seule manière de réunir l'Autriche avec la Prusse contre la France, c'étoit de leur donner à toutes les deux un troisième allié prépondérant qui auroit été le chef de la coalition. L'Angleterre offroit ce rôle à l'empereur de Russie. La faction anglaise triomphoit déjà, lorsque ce monarque se rendit lui-même à Berlin pour engager le roi de Prusse à prendre les armes. Un czar féroce et ambitieux eût entraîné promptement la politique incertaine du cabinet de Postdam. L'ame douce et humaine d'Alexandre le rendoit peu capable de réussir par la violence et les menaces. Il n'obtint pas assez pour la coalition; il obtint trop pour le malheur de la Prusse.

L'Europe apprit avec une pitié profonde la scène qui avoit eu lieu près du tombeau du grand Frédéric. Le roi de Prusse y avoit juré d'aider au rétablissement de l'équilibre de l'Europe; mais ses armées qui seules pouvoient remplir cette promesse, étoient sur les bords de la Vistule, et les Français victorieux de l'Autriche, touchoient presqu'à la Silésie. Toujours égaré par

les souvenirs de sa puissance, la Prusse envoya à Vienne un ambassadeur chargé de proposer à l'empereur Napoléon les conditions de paix que les cabinets de Pétersbourg, de Vienne et de Berlin avoient concertées; un refus d'y accéder, de la part du monarque français, devoit être le signal d'une guerre entre la Prusse et la France. La bataille d'Austerlitz dérangea ce plan; l'ambassadeur Haugwitz crut devoir prendre sur lui de ne pas parler au vainqueur des Autrichiens et des Russes un langage qui eût pu l'irriter, et au lieu de la guerre, il rapporta la paix à Berlin. Loin de montrer du dépit contre la Prusse, Napoléon offrit à cette puissance un nouvel agrandissement dans l'électorat d'Hanovre, et ne demanda en échange que trois petites provinces enclavées dans les territoires soumis à l'influence française et inutiles à la monarchie prussienne.

L'Autriche et la Russie ayant été mises hors de combat, le sort de la Prusse dépendoit d'un repentir sincère et d'une grande promptitude à se soumettre aux desirs de la France. Mais toujours disposée à des demi-mesures, la Prusse ne veut d'abord occuper l'Hanovre que sous des conditions désagréables à la France; menacée par celle-ci, elle accepte pourtant ce dangereux présent, et, en fermant l'Elbe au commerce anglais, remplit assez les vues de la France pour

se brouiller momentanément avec les Anglais ; puis, ayant cru s'apercevoir d'une intelligence entre la France et l'Angleterre pour faire restituer à celle-ci l'Hanovre, elle court de nouveau aux armes, rassemble ses troupes, et ose, à elle seule, commencer la guerre contre le colosse français. Le signal des combats fut aussi celui de la destruction de la monarchie, et un seul jour vit disparoître, dans les champs d'Iéna, la puissance que tant de siècles avoient successivement agrandie et fortifiée.

Ainsi, les mêmes maximes d'état qui, dans d'autres circonstances, avoient amené l'élévation de la Prusse, l'ont conduite à sa perte. Elle a pu s'avantager aux dépens de tous les partis, tant qu'il y avoit sur le continent deux ou plusieurs partis d'une force à peu près égale. Elle a constamment évité les suites d'un ressentiment, en s'exposant à un autre. Ennemie de tous, elle avoit, au besoin, toujours l'un ou l'autre pour ami. Le cours rapide des événemens l'a surprise seule, dans une attitude hostile contre une puissance devenue prépondérante ; et les autres n'ont pas eu le temps de décider si elles devoient oublier leurs ressentimens et aller à son secours.

§ V. *Forces morales de la Prusse.*

L'enthousiasme que la gloire du grand Frédéric avoit excité dans la capitale, ne se répandoit pas dans toutes les provinces. Il y avoit peu de sujets fidèles à Varsovie et à Dantzick. Parmi les nouvelles acquisitions en Allemagne, il se trouvoit des pays qui perdoient une existence tranquille et heureuse, pour subir le fardeau de la conscription et des contributions prussiennes. Ce n'est pas qu'à la longue cette réunion de l'Allemagne septentrionale dans un seul empire, réunion tant vantée par les écrivains prussiens, n'eût produit des effets très-heureux pour ces pays: mais l'état transitoire étoit accompagné de beaucoup d'inconvéniens. L'idée de cette réunion, quoique répandue même par des journaux et des pamphlets, n'étoit nullement devenue populaire.

Après les mécontens viennent les indifférens; et souvent l'État doit plus craindre cette dernière classe de mauvais citoyens. Elle étoit nombreuse en Prusse.

Les paysans, condamnés à une servitude plus ou moins dure, selon les provinces, pouvoient-ils ressentir un zèle bien vif pour la défense d'une patrie qui les avoit déshérités des droits de la cité?

La différence de langage entre les sujets alle-

mands et les ci-devant Polonais, celle de religion entre les Allemands eux-mêmes, l'isolement et l'éloignement de plusieurs provinces, tout concouroit à empêcher un esprit d'union et d'attachement de naître parmi les nations soumises au sceptre prussien.

Cette foule de Juifs qui inondoient toutes les villes, et qui, à Berlin, éclipsoient par leurs richesses, toutes les autres classes de la société, n'étoit-ce pas une nation particulière, rivale éternelle de toute autre industrie que celle de ses membres, indifférente au sort de l'Etat, nulle pour la défense militaire, et qui, par ses usures, appauvrissoit tant le fisc que les particuliers?

La nation prussienne étoit dans la noblesse, et plus exactement dans le corps des officiers. Tout ce qui n'étoit point de cette caste, pouvoit voir avec indifférence un changement de maître. Il est vrai que deux autres classes commençoient à prendre un rang dans la société: c'étoient celle des savans et celle des commerçans; mais l'exaltation de ceux-là, les vues étroites de ceux-ci, égaroient l'opinion publique et entraînoient le gouvernement à de fausses mesures. Plusieurs savans étoient à la tête de ceux qui déclamoient sur les grandes destinées de la Prusse, et sur la nécessité de lutter contre la suprématie de la France. Les négocians, n'étant en grande partie que des commissionnaires des Anglais, épousoient

les intérêts de l'Angleterre. Les uns et les autres, jaloux de la noblesse, travailloient dans toutes les occasions à humilier, à décréditer, à avilir une classe dont les priviléges pourtant n'étoient guère oppressifs qu'à l'égard des cultivateurs.

Dans cette élite de la population, l'ancienne austérité de moeurs et de principes avoit fait place à la légèreté, à la dissipation, à l'égoïsme, et à tous les vices qui naissent d'une civilisation très - avancée. Cette philosophie qui dégage l'homme des liens sociaux, et qui avoit été trop encouragée par Frédéric II, avoit établi son empire dans la capitale et répandoit ses poisons jusque dans les provinces les plus reculées. On parloit gloire et patriotisme; on ne recherchoit que les plaisirs et l'or qui les procure : on voyoit dans Berlin, la capitale du monde politique, une Rome nouvelle, et à peine comptoit-on deux ou trois hommes bien instruits de l'état des autres Empires, ou capables de peser les intérêts de l'Europe et d'apprécier les nouveaux rapports des puissances, tristes, mais évidens résultats de coalitions malheureuses. Des hommes d'une tête chaude mais sans énergie, sans fermeté, gouvernoient l'opinion publique.

Le malheureux Frédéric-Guillaume voyoit ces côtés foibles de sa monarchie; il cherchoit à y remédier; il partageoit les idées libérales de son siècle; il étoit personnellement aimé de toutes les classes,

et, sans la dernière guère, il auroit su mériter le nom de *père du peuple.*

Un écrivain qui a puisé dans les sources les plus authentiques, peint en ces mots les changemens qui s'étoient opérés dans l'administration de la Prusse sous Frédéric-Guillaume III (1). « Les mo-
» nopoles rétablis par le feu roi, dans sa dé-
» tresse, avoient été abolis. On avoit rendu à l'in-
» dustrie nationale et les objets dont l'état s'étoit
» emparé dans d'autres temps, et ceux dont il
» avoit fait la propriété de quelques familles.
» Le commerce étoit devenu, non pas ce qu'il
» pouvoit être, mais ce qu'il n'avoit jamais été
» Une grande partie des revenus de la couronne
» provenoit de ses domaines. La nation payoit le
» reste sans qu'elle se sentît foulée, grâce à
» l'impôt indirect, sur lequel on s'obstinoit à en
» croire l'expérience du grand homme, plus que
» les théories du jour. Toutes les villes commer-
» çantes s'étoient élevées à un degré nouveau de
» splendeur. L'habitant des campagnes n'étoit
» pas inutilement laborieux, et tous les jours la
» banque royale voyoit verser dans ses caisses
» les épargnes du paysan, qui ne les croyoit
» sûres que là. D'ailleurs le gouvernement, fidèle
» aux anciens principes, ne recevoit que pour

(1) *Materiaux pour servir à l'histoire de la Prusse, etc.* Cet ouvrage est attribué à M. *Lombard*, conseiller du cabinet et, depuis la paix de Tilsit, secrétaire perpétuel de l'académie, à Berlin.

» rendre ; la plus grande partie de ce qui lui res-
» toit de disponible, au bout de l'an, refluoit
» dans les provinces, et nourrissoit l'agriculture,
» le commerce et les arts utiles. Des villes étoient
» bâties, des terrains bruts défrichés ; les fermiers
» de l'etat, qu'un malheur non mérité avoit
» mis dans la détresse, relevés à temps par des
» remises ; les manufactures solides secourues ;
» des colonies d'étrangers industrieux établies
» dans les provinces où les bras manquoient en-
» core ; des essais hasardés avec sagesse pour le
» morcellement des grandes fermes ; des sommes
» étonnantes accordées , tous les ans , aux pro-
» priétaires terriens qui prouvoient l'intention de
» les employer à des améliorations utiles. Les
» terres communes et les corvées, ces deux
» grands obstacles au perfectionnement de l'agri-
» culture, avoient été, celles-là partagées, celles-
» ci déclarées rachetables, par-tout où le gou-
» vernement avoit pu commander ou influer,
» du moins par la force de l'exemple et des en-
» couragemens de tout genre. Posen avoit péri
» par les flammes ; le roi la fit rebâtir plus belle.
» La Vistule, inconstante comme la nation dont
» elle arrose les plates campagnes, tendoit sans
» cesse à changer de lit ; grâce aux beaux ouvra-
» ges de Montau, elle ne menaça plus des con-
» trées précieuses. Les salines de Colberg, pro-
» priétés communes de quelques familles pomé-

» raniennes, rendoient peu de chose sous un ré-
» gime vicieux; elles furent achetées des fonds
» de l'état, et bientôt promirent un riche pro-
» duit. Le commerce des provinces entr'elles
» étoit entravé par des péages, qui datoient en-
» core de l'époque où elles avoient appartenu à
» différens maîtres; Frédéric-Guillaume III,
» sourd aux calculs d'une fiscalité mesquine,
» abolit ces institutions qu'avec toute leur sa-
» gesse ses ancêtres avoient conservées. Nos
» laines, le trésor de nos manufactures, étoient
» grossières; des hommes intelligens furent en-
» voyés au fond de l'Espagne pour y acheter
» des brebis de première race, et elles furent
» distribuées aux grands propriétaires ». Ainsi, sous ce monarque infortuné, le bien qui jamais ne s'achève, se faisoit d'année en année; ainsi l'éternelle circulation du numéraire et un mouvement continu dans tous les moyens d'industrie doubloient la richesse nationale, rendoient moins sensible le poids des impôts et préparoient paisiblement une avenir brillant, lorsque de faux calculs politiques entraînèrent la monarchie dans une lutte désastreuse. Les améliorations, commencées par le roi régnant, étoient encore de trop fraîche date pour avoir pu considérablement influer sur l'esprit public et sur le caractère de la nation.

§ VI. *Pertes de la Prusse par la paix de Tilsit.*

La monarchie prussienne ne présentoit donc qu'un édifice vaste et hardi, mais dépourvu d'une base solide et d'un juste équilibre. Renverser cet édifice élevé par le machiavélisme, c'étoit facile à une des grandes puissances continentales; le renverser d'un seul coup, ce n'étoit réservé qu'au génie de Napoléon, à qui rien n'échappe de ce qui constitue la force et la foiblesse des États.

Jamais la marche de ce vainqueur des nations n'a plus ressemblé au vol de l'aigle que lorsqu'il se précipita sur cette puissance jusqu'alors si redoutée, et qu'il la terrassa pendant que les esprits vulgaires disputoient pour savoir si elle pouvoit être vaincue. Mais les événemens de la campagne sont étrangers à notre sujet. Il ne nous reste donc qu'à examiner les résultats du *Traité de Tilsit.*

Les États actuels du roi de Prusse se composent de trois parties distinctes : du royaume de Prusse au nord-est, du duché de Silésie au sud-est, et du Brandebourg avec la Poméranie, qui forment l'anneau de liaison entre les deux autres parties; de sorte que toute cette masse est à la vérité contiguë, mais disposée sur deux lignes très-étendues qui représentent deux

côtés inégaux d'un triangle dont Berlin seroit le sommet.

La partie la plus centrale, qu'on pourroit nommer *grand-duché de Brandebourg*, est formée des provinces suivantes : la partie du duché de Magdebourg, située à l'est de l'Elbe, avec environ soixante mille habitans; la Marche de Prignitz, avec soixante-dix-neuf mille; la Marche du Milieu, avec cinq cent cinquante-cinq mille; la Marche-Ukéraine, avec quatre-vingt-seize mille; la Nouvelle-Marche, avec deux cent quatre-vingt-onze mille quatre cents (le cercle de Cotbus étant défalqué), et la Poméranie Prussienne, avec cinq cent dix-huit mille; ce qui forme un total d'un million cinq cent quatre-vingt-dix-neuf mille âmes. Cet État Brandebourgeois occupe un espace de 2,913 lieues carrées. Ainsi, il a deux fois l'étendue du royaume de Saxe, auquel il est cependant inférieur en nombre d'habitans.

La Silésie, avoit été rendue au roi de Prusse, sans aucune restriction; elle comptoit, à la fin de l'an 1805, une population de deux millions soixante-cinq mille quatre cent trente-cinq ames, sur une étendue de 2,027 lieues carrées.

Mais en janvier 1808, la *Nouvelle-Silésie*, qui n'étoit qu'un petit démembrement de la Pologne, avoit été restituée au duché de Var-

sovie; le pays devoit avoir 71,000 habitans. Il ne reste pour la Silésie actuellement Prussienne, que 1,994,435, ou en chiffres ronds, deux millions.

Le royaume de Prusse qui, par les partages successifs de la Pologne, avoit été porté à quatre millions d'habitans, se trouve aujourd'hui réduit à un peu plus d'un tiers; car la Prusse Orientale, ou l'ancien royaume de Prusse, compte, selon les derniers dénombremens, neuf cent quatre-vingt-trois mille habitans: la Prusse Occidentale n'a pas été rendue en entier; la majeure partie du district de la Netze ou du département de Bromberg, est réunie au nouvel État Polonais. Ce département comptoit deux cent vingt mille neuf cent soixante habitans: or, comme le cercle de Culm, également détaché de la Prusse Occidentale, équivaut en étendue à la partie restante du département de Bromberg, il nous semble qu'on peut défalquer la somme totale de deux cent vingt mille neuf cent soixante habitans, sans risque de se tromper d'une manière sensible. Il faut encore ôter la ville et le territoire de Dantzick, avec quatre-vingt mille ames. Ces deux nombres étant soustraits d'une population de huit cent-dix-sept mille ames que le dénombrement de 1804 donne à la Prusse Occidentale, il reste cinq cent seize mille quarante pour cette province, dans son

état présent. Par conséquent, tout le royaume actuel de Prusse n'offre qu'une population d'un million quatre cent quatre-vingt-dix-neuf mille ames, sur une étendue de 3,083 lieues carrées.

En récapitulant ces divers nombres, aussi exacts qu'il est possible d'en obtenir dans ce genre de recherches, il résulte que toute la monarchie prussienne actuelle ne renferme que cinq millions, cent mille habitans, sur une surface de 8,000 lieues carrées; c'est précisément la moitié de ce qu'étoit la Prusse, il y a un an, après l'incorporation du Hanovre. Le Grand Frédéric avoit laissé à sa mort un neuvième de plus. A cette perte de forces territoriales, les politiques ajouteront sans peine ce que la Prusse perd géographiquement par le défaut de concentration; moralement, par la désorganisation de son armée et de ses finances; et relativement, par l'agrandissement des puissances voisines. Nous n'entrerons pas dans ces détails qui nous conduiroient trop loin, et dont plusieurs ne peuvent encore être discutés d'une manière positive. Après avoir offert le tableau de ce royaume tel qu'il est aujourd'hui, nous allons offrir des détails aussi concis sur les provinces qui en ont été séparées par le traité de Tilsit.

Les provinces à l'ouest de l'Elbe, auxquelles

le roi de Prusse vient de renoncer, se composent d'anciennes possessions de sa maison, et d'acquisitions nouvelles faites par les divers traités d'indemnités.

Dans la première classe sont : l'Ost-Frise avec cent vingt mille huit cent quatre-vingt-six habitans, les comtés de Lingen et Teklembourg avec quarante-six mille, le comté de Ravensberg avec quatre-vingt-neuf mille neuf cent quarante, la principauté de Minden avec soixante-dix mille trois cent soixante, le comté de Marck avec cent trente-sept mille, le tout en Westphalie; la principauté de Halberstadt avec cent un mille, la partie du duché de Magdebourg à l'ouest de l'Elbe avec deux cent vingt-un mille, la partie prussienne du comté de Mansfeld avec vingt-sept mille, le comté de Hohenstein avec le même nombre, le tout en Haute et Basse-Saxe; enfin, la principauté de Bareuth, en Franconie, avec deux cent trente-sept mille cinq cents. Ces anciennes provinces, disséminées dans l'Empire Germanique, étoient très-importantes, les unes par leur sol fertile et leurs mines, les autres par l'industrie de leurs habitans, et toutes ensemble par les places fortes ou les positions militaires qu'elles renferment. Tous ces pays forment un total de 844 lieues carrées, et d'un million soixante six mille cent quatre-vingts ha-

bitans ; perte d'autant plus cruelle que ces provinces étoient habitées par des peuples industrieux, éclairés, et en général très-attachés à la famille régnante.

Les provinces récemment acquises par le roi de Prusse, et que le traité de Tilsit met à la disposition de la France, sont bien plus considérables ; l'électorat d'Hanovre, y compris la principauté d'Osnabruck, compte au moins neuf cent quatre-vingt-quatre mille habitans, sur une surface de 1,582 lieues carrées. Les autres pertes de la Prusse sont : en Westphalie, la principauté de Munster avec cent vingt-trois mille habitans, celle de Paderborn avec quatre-vingt-dix-huit mille neuf cents, et les abbayes de Herforden, d'Elten et de Cappenberg avec dix mille ; en Haute et Basse-Saxe, la principauté de Hildesheim avec cent dix mille habitans, le pays d'Eichsfeld et ses dépendances avec quatre-vingt-quatre mille, le territoire d'Erfurt avec quarante-cinq mille, l'abbaye de Quedlimbourg avec treize mille quatre cents, les villes de Muhlhausen, du Nordhausen et de Goslar avec trente-quatre mille, le tout formant une population de cinq cent vingt-deux mille trois cents ames, sur 528 lieues carrées.

En examinant sur une carte la position de toutes ces provinces, ci-devant prussiennes, on voit qu'elles dominent l'Elbe, le Weser et l'Ems, c'est-à-dire les trois grandes routes commer-

ciales de l'Allemagne septentrionale. On ne sait pas encore si elles seront toutes comprises dans le royaume de Westphalie ; l'Ost-Frise sera probablement réunie à la Hollande avec le petit pays de Jever, qui compte quatorze à quinze mille ames, et qui appartenoit à l'empereur de Russie.

Mais, en tout cas, le nom de Westphalie ne convient qu'aux contrées situées entre le Weser et l'Ems ; les pays qui s'étendent des bords du Weser vers l'Elbe, formoient anciennement l'Ostphalie ou la Saxe orientale, par opposition à la Westphalie ou Saxe occidentale. Les deux portions réunies correspondent assez exactement à l'ancien duché de Saxe, tel qu'il étoit du temps de Charlemagne. Le nom le plus convenable pour ces pays, en les supposant réunis, seroit donc celui de Basse-Saxe (1).

La surface totale de ces provinces, ci-devant prussiennes, y compris l'Hanovre, est de 2,954 lieues carrées, et le nombre des habitans s'élève à deux millions cinq cent cinquante mille quatre cent quatre-vingt-six. Mais le traité de Tilsit met encore à la disposition de l'Empereur des Français tous les pays des alliés de la Prusse, situés à l'ouest de l'Elbe. Ces pays sont l'électorat de

(1) Ceci étoit écrit avant la formation du royaume de Westphalie, et comme nous nous proposons de décrire ce royaume, il seroit inutile d'en dire davantage ici.

Hesse-Cassel et ses dépendances, avec quatre cent soixante-dix-sept mille habitans; les États du duc de Brunswich, avec deux cent neuf mille sept cents; la principauté de Fulde, avec quatre-vingt-dix mille, et peut-être quelques autres petites principautés dont le sort ne nous est pas connu avec certitude. Ainsi, toute la masse des pays disponibles peut être évaluée à trois millions deux à trois cent mille habitans. Nous ne comprenons pas dans cet ensemble les provinces d'Anspach, de Clèves, d'Essen, de Werden et de Neufchâtel, parce que la Prusse les avoit, non pas perdues, mais échangées avant la dernière guerre.

En nous acheminant vers la Pologne, nous remarquons le petit district de Cotbus, en Basse-Lusace, cédé au royaume de Saxe. Il renferme trente-deux mille deux cent soixante habitans, sur 48 lieues carrées. Avec cet accroissement, le royaume de Saxe a deux millions cent soixante-deux mille deux cent soixante habitans, sur 2,071 lieues carrées.

Quoique le nouvel État Polonais ne porte que le titre de *Duché*, il égale pourtant en population le royaume de Saxe, qu'il surpasse, en étendue, de plus d'une moitié.

D'abord, toute la ci-devant Prusse méridionale, qui correspondoit à peu près à la grande Pologne, y est comprise; le dernier dénombre-

ment donne à cette province une population de un million quatre cent dix-neuf mille vingt-sept ames. La partie rendue du district de Netze ou du département de Bromberg, avec le cercle de Culm, doit avoir deux cent vingt mille habitans au moins. Le département de Plock, dans la nouvelle Prusse orientale, est incorporé en entier au duché de Varsovie; on y compte trois cent quinze mille cinq cent quarante ames. Quant au département de Bialystok, l'Empereur de Russie en a accepté la majeure partie. Tout ce département prussien avoit cinq cent douze mille sept cent quatre-vingts habitans; les deux septièmes environ ont passé sous la domination russe; les cinq septièmes restans augmentent d'environ trois cent soixante mille le nombre des habitans du duché de Varsovie. La Nouvelle-Silésie, arrachée à la Prusse par une convention postérieure, a soixante-onze mille habitans.

Ainsi, le nouvel État Polonais, autant qu'on peut juger d'après les documens connus, paroît avoir une population de deux millions trois cent quatorze mille ames; mais la surface en comprend plus de 4,300 lieues carrées. Dans mon *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, j'ai décrit ces provinces d'une manière très-détaillée, sous les rapports du climat, des productions, de l'industrie et de l'agriculture. Il n'y a aucun doute que cette fertile plaine ne pourroit plus commo-

dément nourrir mille habitans par lieue carrée, que ne le fait le royaume de Saxe, infiniment moins favorisé par la nature.

Le roi de Saxe, duc de Varsovie, compte actuellement quatre millions cinq cent mille sujets; nous avons montré que la monarchie prussienne actuelle n'en renferme qu'un million de plus; et si l'on réfléchit qu'en commençant la guerre, le roi de Prusse se flattoit sans doute, si elle étoit heureuse pour lui, d'avancer l'époque où la Saxe seroit réunie à ses Etats, on sera étonné de voir combien peu de temps il a fallu pour que le royaume destiné à être conquis devînt presque l'égal du royaume qui marchoit à sa conquête.

RECHERCHES

SUR LES PROGRÈS DE LA POPULATION EN IRLANDE;

Par M. Thomas Newenham, Londres, 1805 (1).

(EXTRAIT par M. *Moreau*.)

Les Anglais les plus instruits ont souvent reproché à leurs compatriotes de négliger la connoissance de l'Irlande, et de savoir moins sur cette partie de l'Empire Britannique, qu'ils n'en savent sur les parties du monde les plus éloignées. Ce reproche a cessé d'être juste. Aux renseignemens que le célèbre *Arthur Young* avoit rassemblés sur une partie de l'Irlande, renseignemens surtout précieux sous le rapport de l'économie politique et rurale, nous pouvons aujourd'hui joindre quatre ou cinq autres relations modernes qui embrassent tous les objets dignes de fixer les regards d'un observateur philosophe. Les *Lettres sur l'Irlande*, par *Cowper*; l'ouvrage intitulé l'*Etranger en Irlande*, par

(1) Le titre original de l'ouvrage est : *A statistical and historical inquiry into the progress and magnitude of the population of Ireland*.

Carr, auteur d'un voyage en Danemarck, Suède et Russie; enfin les *Voyages en Irlande*, par le docteur *Beaufort*, nous fourniront pour ce recueil des articles non moins intéressans qu'instructifs : mais comme ces articles excéderoient les bornes de ce cahier, nous donnons provisoirement l'analyse d'un ouvrage d'économie politique, très-estimé, et qui peut servir comme d'introduction à tout ce que nous aurons à publier sur cette contrée. Les *Recherches* de M. *Newenham* ne se bornent pas à des calculs sur la population, comme le titre pourroit le faire présumer; elles embrassent les questions les plus importantes, relatives à l'état civil et politique de ce pays : et comment en effet pourroit-on tracer un tableau raisonné des *progrès successifs de la population*, sans examiner les divers systêmes de l'administration qui les ont retardés ou accélérés ?

Dans son introduction, M. *Newenham* fait l'énumération des bienfaits physiques et locaux dont l'Irlande est redevable à la nature : tels qu'une atmosphère pure, une température douce, un sol riche et salubre, une position favorable, de belles rivières, des ports admirables, et tous les autres avantages qui ont fait penser aux premiers observateurs que cette île avoit abondamment de quoi prétendre à une grande supériorité de population, de richesse, et de puissance.

On a calculé que l'Irlande occupe une superficie de 13 millions d'acres carrées, dont les dix-huit dix-neuvièmes peuvent être mis en culture ; et par-tout elle fournit abondamment des engrais de toute espèce.

M. Newenham calcule la population de l'Irlande sur le pied de cent quatre-vingt dix-sept personnes par mille carré ; c'est huit de plus qu'en Angleterre ; ce qui porte la population totale de l'île à cinq millions quatre cent mille ames, sur lesquelles il n'en donne qu'un million quatre-vingt mille aux protestans : cette supposition met les catholiques avec les protestans dans le rapport de 4 à 1.

Quoique les sources où M. Newenham a puisé nous fassent considérer son résultat général comme très-approchant de la vérité, nous ne saurions point de même regarder comme suffisamment établies les données sur lesquelles il fonde cette grande majorité de catholiques. Sir William Petty a calculé qu'ils étoient de son temps comme 8 à 3. Il est vrai que la guerre de la révolution a altéré cette proportion ; mais il paroît, par le rapport fait à la chambre des pairs d'Irlande en 1731, que le nombre des catholiques n'étoit pas encore à cette époque comme 2 à 1. Il s'ensuivroit donc, si les calculs de M. Newenham étoient bien établis, que les catholiques auroient doublé de population en soixante-dix années.

L'auteur s'efforce de prouver que l'Irlande est

en état de nourrir *huit millions* d'habitans, en supposant qu'ils conservent leur frugalité actuelle; et il ajoute ensuite :

« Quand les richesses accumulées chez ce peuple devroient y introduire un changement dans les mœurs, qui s'annonce déjà dans les classes les plus nombreuses, l'augmentation même des besoins qui en résulteroit, relativement à la nourriture, ne mettroit aucun obstacle à l'accroissement de la population.

» L'Irlande est ouverte aux quatre parties du monde; ses mers sont navigables dans toutes les saisons; toutes ses côtes sont abordables dans les temps les plus orageux : ses formes extérieures dessinent par-tout des havres sûrs, puisqu'il n'y en a pas moins de soixante-six dans son contour d'environ 750 milles (1) : de toutes parts

(1) *Baies, Ports, Havres, etc., où peuvent mouiller des vaisseaux de guerre :*

Cork, Crook-Haven, Beer-Haven, Bantry, Shannon, Galway, Ballinakiel, Killey, Newport, Blacksod, Broad-Haven, Lough-Swilly, Lough-Foyle. — *Pour les frégates :* Belfast, Carrickfergus, Strangfort, Dublin, Waterford, Kinsale, Baltimore, Long-Island-Sound, Dunmanus, Kenmare, Killala, Sligo, Donegal, Killybegs, les Rosses, Mulroy, Carlingford. — *Pour les vaisseaux marchands :* Racklin-Island, Malahide, Wicklow, Wexford, Dungarvan, Youghall, Oysterhaven, Courtmacksherry, Glandore, Castle-Townsend, Ballinskellicks, Valentia, Dongle, Ventry, Tralee, Arran-Island, Castle-Bay, Greatman's-

elle est traversée par de grandes rivières navigables, où pouvant le devenir, et susceptibles d'être réunies par des canaux dans toutes les directions, sans que les eaux nécessaires pour d'autres usages en soient épuisées, comme dans bien des pays : de tous côtés on trouve des routes faciles et solides, praticables sans dépenses, et même construites dans des districts qui ne sont pas fréquentés en proportion de cette facilité : enfin il y a tant de débouchés pour le transport et la prompte expédition des marchandises, dans toute l'étendue du pays, qu'à l'exception de la Hollande, on ne voit peut être rien de semblable dans aucune autre contrée de l'Europe.

» De tels avantages offrent bien à l'Irlande une garantie contre les inconvéniens que pourroit apporter un accroissement disproportionné de sa

Bay, Kilkerran, Cuskeen, Becterbuy, Round-Stone-Bay, Ardbeard, Claggan, Baffin-Island, Rathfron, Milkharbour, Ballyshannon, Tilon, Croit-Island, Inishmahon, Inhisboffin, Strabegg, les Skerries, Drogheda :

Pour les grands vaisseaux de guerre.	13
Pour les frégates.	17
Pour les vaisseaux marchands.	35
TOTAL.	65

En outre vngt quatre places où des navires peuven relâcher dans la tempête.

population, et par conséquent ils étendent pour elle les limites ordinaires de cet accroissement. »

Mais c'est en vain que la nature a formé l'Irlande pour être la métropole d'un riche commerce et le séjour d'un peuple nombreux. Par une politique aussi fausse qu'injuste, l'Angleterre a su rendre nuls tous les avantages de cette île qu'elle appelle perfidement sa *sœur* (1), mais qu'elle considère au fond comme une *esclave*. Cette politique remonte aux premiers temps de la conquête anglaise. On en trouve déjà les principes érigés en maximes d'*état*, par les auteurs anglais du dix-septième siècle. L'honnête M. *Davenant*, qui avoit profondément médité sur de certains points d'économie politique, n'a-t-il pas exprimé positivement le vœu de détourner la nation irlandaise de toute tentative pour l'extension de son commerce au dehors, *objet de politique*, dit-il, *qui n'est point du tout à négliger*. Il veut que la plus considérable partie des productions de ce royaume n'en sorte pas; il prétend que, pour plusieurs raisons d'état, *c'est le mieux et le plus sûr pour l'Angleterre*. Le même esprit respire dans le langage d'un autre personnage très-marquant, cité par M. Newenham.

« Voici, dit-il, comme s'exprimoit en 1673 sir *William Temple*, dans sa *lettre sur les*

(1) *Sister-Island*.

progrès du commerce en Irlande, adressée au comte d'Essex, alors lord-lieutenant de ce pays : « Il faut porter la plus grande attention au » commerce de l'Irlande, dans tous les points » où il peut se trouver en rapport avec quelque » branche considérable du commerce de l'An- » gleterre. Dans toutes ces circonstances, il faut, » ou ne lui accorder aucun encouragement, ou » le modérer extrêmement, pour favoriser » par-là le commerce de l'Angleterre ». Le même auteur, en traitant des laines d'Irlande, dit : « L'amélioration de ce commerce par des ma- » nufactures dans ce royaume donneroit un tel » désavantage à l'Angleterre, qu'il paroît im- » politique de l'encourager ici. »

Les plus fameux écrivains politiques, et ceux des hommes d'état d'Angleterre qui ont eu le plus d'influence, ont toujours professé ces sentimens, et les différens actes relatifs au commerce de l'Irlande montrent évidemment l'ascendant qu'un esprit de jalousie commerciale a su prendre dans les conseils du Gouvernement. Un acte défend aux Irlandais l'exportation à l'Angleterre des produits des manufactures de laines : un autre, pour gêner les manufactures irlandaises, défend l'importation de la terre à foulon en Irlande. Un autre restreint l'exportation de la laine d'Irlande en Angleterre ; et cet acte, comme sir *Mathew Decker* l'a observé,

a été en définitif extrêmement avantageux aux manufactures des laines de la France. D'autres actes entravent l'exportation des laines et des produits des manufactures de l'Irlande dans toutes les parties du monde : un autre défend l'exportation du bétail pour l'Angleterre ; et cet acte donna lieu, comme sir *William Temple* l'avoit prédit, au commerce des viandes de bœuf de l'Irlande, dont l'encouragement n'entroit pas du tout dans les vues du Gouvernement Anglais : tant les faiseurs de réglemens prohibitifs sont sujets à manquer leur but. Par un autre acte, le commerce direct avec les colonies anglaises fut prohibé ; les circonstances servoient parfaitement l'Irlande pour ce commerce, ses vaisseaux faisant la traversée de l'Atlantique, comme le remarque le lord *Sheffield*, en moins de temps qu'il n'en faut à ceux de Londres pour sortir du canal. Des droits de toute espèce, des embargo, enfin toute sortes de mesures d'entrave, dictées par cette jalousie commerciale qui dominoit dans les conseils, concoururent avec ces lois à resserrer le commerce de l'Irlande dans les plus étroites limites, en y faisant manquer tout établissement, ou au moins en empêchant toute amélioration des manufactures dans ce pays infortuné.

Telle fut la situation où l'on tint, pendant près des trois quarts du dernier siècle, le commerce de l'Irlande, pays qu'on reconnoissoit

favorisé par la nature de tous les avantages physiques qu'on peut désirer pour le commerce extérieur et intérieur, et que le judicieux *William Temple* déclaroit regarder comme une des plus riches contrées de l'Europe.

« Ces circonstances, dit-il (en parlant des » circonstances politiques), si défavorables à » l'accroissement du commerce et des richesses » d'un pays, semblent inhérentes à ce gouver- » nement-ci, ou du moins y avoir toujours » existé; et sans elles la fertilité naturelle du sol, » et les avantages immenses des mers qui lui » procurent tant de marchandises recherchées, » la grande industrie d'un peuple nombreux, » et tant d'excellens ports ne pouvoient man- » quer de rendre ce royaume un des plus » riches de l'Europe, et d'ajouter considéra- » blement à la force et aux revenus de la cou- » ronne d'Angleterre. »

Malgré tous les obstacles que le Gouvernement Anglais oppose aux développemens de l'industrie des Irlandais, et malgré la misère dans laquelle croupit une grande partie de la nation, M. Newenham prouve, par des dénombremens et des calculs très-plausibles, que la population de l'Irlande s'est toujours accrue rapidement depuis la révolution de 1668, et que, dans les dernières années, cet accroissement a été encore plus rapide. Il trace un tableau très-favorable de

l'état du pays depuis 1782 jusqu'en 1788. Nos lecteurs se rappelleront qu'à la première de ces époques, les Irlandais forcèrent l'Angleterre à leur faire plusieurs concessions ; mais le roi, ennemi implacable de toute idée libérale, reprit, en 1789, son ancien système d'oppression, et provoqua ainsi lui-même les insurrections qui depuis se sont succédées. M. Newenham estime que la perte ne s'est pas élevée, dans les temps de cette rebellion, à plus de 15,000 ames, tandis qu'il porte le nombre des morts ou blessés, dans la guerre de la révolution de 1688, tant par mer que par terre, à 120,000 Irlandais catholiques, et à 10,000 Irlandais protestans. Il porte à 91,448 ames l'accroissement de la population, année commune, et il assure que les *deux tiers* des forces disponibles du royaume sont composés d'Irlandais.

En discutant la perte qu'on a fait subir à la population irlandaise dans les temps modernes, l'auteur rapporte, comme des faits suffisamment prouvés, que de 1691 à 1745, c'est-à-dire, dans l'espace de cinquante-quatre ans, 200,000 hommes ont émigré en Amérique et dans les Indes Occidentales ; que dans le même laps de temps un égal nombre a passé en Angleterre, tandis que, suivant l'abbé Geoghean, 450,000 Irlandais sont morts au service de la France. Les critiques anglais ont regardé ce dernier nombre comme

exagéré, quoique notre auteur assure qu'il n'y a aucune raison de la révoquer en doute.

Après avoir tracé les progrès de la population en Irlande, M. Nevenham fait la remarque suivante :

« Puisque pendant les trois quarts environ du siècle dernier, où la misère du peuple irlandais a été extrême, où le commerce de la nation a été si entravé, où le labourage a eu si peu d'activité qu'il n'a pas fourni de quoi nourrir ceux des paysans qui s'y consacrent, où, en conséquence de ces déplorables circonstances, une foule d'Irlandais a abandonné son pays natal; puisque, dis-je, à travers tous ces obstacles, la population n'a pas cessé, comme on le sait très-positivement, de s'accroître avec une promptitude incroyable, ne devons-nous pas regarder comme la chose la moins étonnante, qu'elle se soit accrue avec une rapidité remarquable depuis que tous les obstacles à ses progrès ont été écartés, et que les différentes causes de son accroissement ont continué d'opérer avec une énergie que rien n'a pu comprimer? »

L'Irlande offre donc un grand exemple de cette vérité politique, développée par M. *Malthus*, savoir qu'un accroissement de population ne prouve pas toujours un accroissement de prospérité. Notre auteur, très-étranger à tout esprit de parti, avoue pourtant que l'agriculture de l'Irlande

s'est améliorée depuis un siècle, et il en trouve la preuve dans l'accroissement de l'exportation des blés, qui a toujours été à peu près progressive, jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un obstacle dans l'état d'incertitude du Gouvernement, et dans l'esprit de mécontentement qui, depuis peu, prévaut dans ce royaume.

La jalousie de l'Angleterre parut évidemment dans l'opposition au *tillage bill* (bill de labourage) qui auroit obligé tout fermier à employer cinq acres sur cent en terre labourable.

Nous avons déjà remarqué combien le nombre des Irlandais catholiques l'emportoit sur celui des protestans. Voici comment notre auteur cherche à expliquer cette disproportion toujours croissante :

« L'expérience a prouvé que la persécution d'une secte religieuse, loin de l'exterminer, l'a presque toujours étendue (1). La connoissance du cœur humain, et de la discipline particulière à l'église de Rome, ne laissera dans les esprits aucun doute, que de toutes les religions la catholique romaine ne soit la plus propre à fructifier dans l'état de proscription; et un peu de réflexion sur l'histoire de l'Irlande nous convain-

(1) Il faut ajouter, *quand cette secte étoit déjà très-nombreuse*. Autrement on a bien vu des sectes supprimées par des moyens violens. *(Note du Rédacteur.)*

tra que les circonstances où ce pays s'est trouvé étoient particulièrement favorables à la propagation d'une religion persécutée. La différente nature des sources du revenu respectif des deux clergés, protestant et catholique romain, les uns possédant tous les bénéfices, les autres ne vivant que des dons de leurs paroissiens, semble aussi avoir eu pour effet d'accroître le zèle du premier dans l'œuvre de la conversion, tandis qu'elle a dû, autant que des considérations mondaines le pouvoient, affoiblir la vigilance et l'activité des protestans. Tout affoiblissement du zèle de ceux-ci ne pouvoit que faciliter les empiétemens de la religion catholique romaine, même en supposant que la religion protestante eût toujours eu, comme aujourd'hui, un appui solide dans l'érudition, l'habileté, la charité, la conduite respectable et la piété sincère qui distinguent, de nos jours, le plus grand nombre des ecclésiastiques protestans, et surtout les prélats.

» De plus, les associations d'affaires, les liaisons d'amitié, les alliances, et une infinité de considérations d'intérêt ont, dans tous les temps, puissamment concouru à multiplier les conversions des protestans qui, dans la basse et moyenne classe, sont en nombre comparativement petit, dispersés au milieu d'une foule de catholiques romains; tandis qu'il n'y avoit, pour faciliter la conversion de ceux-ci, ni des circonstances pré-

paratoires semblables, ni des causes engageantes, en supposant même que le clergé protestant s'y fût employé avec autant d'assiduité que le clergé catholique romain : car, dans aucun district d'une étendue un peu considérable, le nombre des protestans n'excédoit celui des catholiques romains autant que le nombre de ceux-ci surpasse celui des autres dans la plupart des trois provinces de Leinster, de Munster et de Connaught, c'est-à-dire, dans les trois quarts du royaume.

» On ne peut, je crois, contester que la religion catholique romaine, dans les circonstances où elle se trouve actuellement en Irlande, ne doive continuer à gagner sur la religion protestante. Il est vrai que l'accroissement des fortunes tire annuellement un nombre considérable d'individus des classes mitoyennes et inférieures, principalement composées de catholiques romains, dans les trois provinces ci-dessus mentionnées, pour les faire passer dans les classes plus élevées qui sont principalement composées de protestans ; mais nous trouvons en même temps que, dans ce mélange des riches catholiques romains avec les protestans, les conversions sont très-rares : la fidélité à la religion de leurs ancêtres s'accorde encore mieux avec leur intérêt humain que l'abjuration ne pourroit le faire. La première leur donne la perspective de siéger parmi les principaux chefs du parti le plus nom-

breux. La seconde ne leur laisse de ressource, pour se distinguer dans la carrière politique, que leurs talens et les chances de la fortune. »

Cette explication, toute *mondaine*, de l'influence qu'exerce la religion catholique en Irlande, pourra déplaire à certains enthousiastes qui aimeroit mieux y voir quelque action immédiate de la Providence divine pour préparer de loin l'extirpation du protestantisme dans les trois royaumes. Nous laissons aux *théologiens* le soin de combattre M. Newenham qui apparemment ne leur répondra point.

Il règne au surplus dans tout l'ouvrage de notre auteur un esprit vraiment philosophique et un patriotisme éclairé. Quoiqu'il reproche vivement aux hommes d'état de l'Angleterre leurs injustices systématiques contre l'Irlande, et leur démontre la nécessité de revenir à d'autres principes; il est, d'un autre côté, loin d'approuver les projets de séparation et d'indépendance auxquels la tyrannie anglaise a entraîné un grand nombre d'Irlandais. Il cherche, au contraire, à calmer le juste mécontentement des opprimés, en leur faisant espérer des meilleurs temps.

« Sans doute, dit-il, les Irlandais de toutes les sectes ont fait une suffisante épreuve des maux qu'amènent les haines religieuses, et doivent enfin desirer de les voir terminées pour jamais. Sans doute, les Irlandais de tous les partis

ont eu assez à pleurer les tristes effets des haines et des commotions intérieures du pays. Sans doute les Irlandais n'ont plus besoin d'apprendre que ces conspirations obscures, ces complots insensés, ces alliances perfides, non seulement entraînent les individus à leur ruine, mais font tomber les nations elles-mêmes dans la foiblesse, la pauvreté, l'humiliation et l'asservissement. Ils doivent savoir enfin que les vrais et les seuls moyens, pour l'Irlande, d'atteindre à cette prééminence tant enviée, et à laquelle la nature lui a donné tant de droits, sont dans l'exercice des arts, dans la civilisation, la tranquillité intérieure, et dans le courageux maintien des lois, dont les heureux effets seront toujours d'attirer dans cette île une portion plus considérable des richesses, des connoissances, et de l'industrie de la Grande-Bretagne. Sans doute, les Irlandais sont prêts à reconnoître que, quoique le dernier systême politique de 1782 ait incontestablement fourni à l'Irlande les moyens de se faire remarquer parmi les autres nations, cependant ce n'est que dans une *union* équitable, et bien cimentée, que les îles Britanniques peuvent espérer d'atteindre le plus haut degré de prospérité en se fortifiant, s'enrichissant et se défendant l'une l'autre. Sans doute, les Irlandais trouveront quelque consolation dans la pensée que leur patrie, après avoir gémi pendant des siècles dans l'oppression et

les déchiremens intérieurs, est devenue une portion importante et influente d'un vaste Empire, distingué par une combinaison jusqu'alors inconnue de circonstances glorieuses, par des richesses immenses et toujours croissantes, par une grande réputation militaire, par une tranquillité intérieure que rien n'a pu troubler, par une parfaite liberté civile dont jouissent tous les rangs et tous les états de la société ; d'un Empire enfin qui possède tous les moyens de devenir invincible, et qui doit vraisemblablement durer plus qu'aucun qui ait jamais existé ! »

» Sans doute les Irlandais sentent que si, d'un côté, il est incompatible avec la prospérité réelle de leur pays d'élever des réclamations ou factieuses, ou frivoles, ou mal fondées, d'un autre côté aussi, il est également contraire aux intérêts de l'Angleterre de refuser à l'Irlande tous les avantages auxquels elle a droit. Sans doute, les Irlandais sont fondés à croire que le gouvernement des Royaumes-Unis est persuadé de l'importance réelle et immense de l'Irlande, et qu'il sera toujours disposé à accueillir avec promptitude et à examiner avec patience les plaintes et réclamations de ce pays ; à faire droit sur ces premières, s'il y a lieu, et à admettre les autres, pour peu qu'elles soient fondées et qu'elles soient présentées avec modération, prudence et fermeté ; enfin dans l'esprit de la constitution britannique.

Toutes ces réflexions de M. Newenham sont parfaitement dignes d'un Anglais ou d'un Irlandais fidèle à son pays et à son gouvernement; mais les derniers changemens opérés dans le ministère anglais ne laissent guère aux Irlandais aucun espoir d'obtenir l'accomplissement de leurs voeux d'une manière *constitutionnelle* et pacifique. L'explosion récente du fanatisme protestant contre les catholiques, même dans l'Angleterre proprement dite, prouve que l'*heureuse union de l'invincible Empire britannique* n'existe encore que dans les voeux d'un petit nombre de citoyens éclairés.

BULLETIN DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° II.

Austérité des Anciens Genevois.

« En 1546, quatre citoyens de Genève, dont deux syndics, furent emprisonnés et renvoyés aux censures du consistoire *pour avoir dansé avec leurs femmes* au boulevard de Rive. La même année, il y eut une défense de jouer aux quilles; en 1569, le trictrac fut proscrit; en 1617, on vit paroître une défense générale de jouer aucun jeu pour de l'argent; de jouer, de quelque manière que ce fût, aux cartes, aux tarots et aux dés; de chanter des chansons profanes, de danser, de faire des mascarades et de se déguiser en aucune façon; le tout sous peine de trois jours de prison et d'amende. Il y eut encore défense à tout domicilié dans la ville *de boire ou de manger en aucun cabaret*, sous peine d'une très-forte amende pour l'hôte qui le recevroit chez lui. En 1636 et 1639, il fut défendu aux maîtres de danse d'enseigner leur art à aucun Genevois ou Genevoise. En 1660, il fut défendu d'aller voir le jeu des marionnettes. Les lois somptuaires n'étoient pas moins sévères. D'après une de ces lois, les artisans ne pouvoient servir dans leurs noces et festins, ni dindes, ni perdrix, ni gibier, ni pâtisserie. » (*Description de Genève*, par M. *Mallet*, ingénieur géographe. 1 vol. *in*-12. Genève, 1807.)

Principauté de Neufchâtel.

Cette intéressante contrée a été très-bien décrite par Bernoulli et De Saussure; mais les géographes varioient, en apparence, sur le nombre des habitans, parce qu'ils suivoient des dénombremens de date différente. Voici un tableau authentique des variations de la population de cette principauté :

Années.	Habitans indigènes.	Habitans étrangers.	Total.
1752.	28,017.	4,318.	32,335
1772.	28,544.	6,653.	35,197
1782.	31,545.	8,863.	40,408
1802.	34,595.	12,431.	47,026
1803.	35,342.	12,646.	47,988
1804.	34,163.	12,267.	46,430

Cette diminution de 1558 habitans dans le cours de l'an 1804, est attribuée aux émigrations de quelques maisons de commerce. Le nombre des fabricans et des manufacturiers s'étoit accru de 552; il étoit, en 1804, de 26,917 individus, ou de plus de la moitié de la population. Les naissances surpassoient les morts de 506, parmi lesquelles 22 enfans nés hors mariage. (*Annales de l'Économie-Politique et de la Statistiqne de la Prusse*, 2e vol. 1er cahier, p. 90. *Ephémérides Géographiques de Weimar*, janvier 1806, p. 125).

Duché de Westphalie.

Ce pays, situé entre les possessions du roi de Westphalie et celles du grand-duc de Berg, restera-t-il à son sou-

verain actuel, le grand-duc de Hesse-Darmstadt? Sera-t-il réuni au royaume de Westphalie, afin de justifier au moins un peu la dénomination de cet état? Sera-t-il, d'après des considérations d'intérêt commercial, incorporé avec le comté de Marck au grand duché de Berg? Quel que soit le sort que le maître du monde réserve à ce pays, les géographes et les politiques cherchent à en connoître l'étendue, la population, les productions, et le cherchent en vain dans les géographies ordinaires. Voici quelques détails très-authentiques.

DISTRICTS.	VILLES	BOURGS et VILLAGES.	MAISONS.	POPULAT.
Quartier de *Werl*.	6	112.	3,817	26,863
de *Ruthen*.	6	98	4,809	31,577
de *Brilon*.	7	97	4,828	36,524
de *Bilstein*.	6	232	4,659	36,924
TOTAL.	25	539	18,113	131,888

Dans ce nombre d'habitans il y avoit 1133 luthériens, 109 calvinistes, 21 mennonites, 1844 juifs et 128,781 catholiques.

Parmi les vingt-cinq villes il y en avoit neuf qui ne comptoient pas 1000 habitans chacune. Neuf autres villes avoient moins de 1700 habitans chacune. Les sept villes restantes étoient *Gésèké* avec 2568 habitans, *Brilon* avec 2472, *Werl* avec 2234, *Stadtberg* avec 2227, *Volkmarsheim* avec 2000, *Médébach* avec 1879, et la *capitale* du pays, *Arensberg*, avec 1745. (Mémoire de M. *Wagner*, conseiller ecclésiastique, dans les *Éphémérides Géographiques*, septembre 1806).

D'après d'autres Mémoires, le géographe *Muller* donne l'idée suivante de ce pays. Le climat est très-humide et très-froid; il y a beaucoup de montagnes, de rivières et de forêts; on exporte quantité de bois de construction et de chauffage; les mines occupent 1400 ouvriers et donnent, outre un peu d'or et d'argent, beaucoup de fer, de plomb et de cuivre; les salines de Werl et de Westerkotten rapportent 150,000 écus. Les pâturages nourrissent des bestiaux en grand nombre; mais l'agriculture est d'un médiocre rapport. Il y a une manufacture de soie à Menden; on fabrique beaucoup d'étoffes de laine et de gros draps; la fabrication en lin est cependant la branche principale de l'industrie; on porte à la seule *chambre d'inspection* de Géséké soixante à soixante-dix mille pièces de toile par an (*Muller*. Géographie, tome 1, p. 331 et suiv.)

Les Exilés de Sibérie.

Tout le monde connoît l'excellent roman de feu madame Cottin, qui porte ce titre; on n'a pas oublié l'admirable trait de piété filiale qui en forme la base. Nous ferons toutefois, pour l'intérêt de la vérité historique, deux remarques : 1° La courageuse fille qui a délivré son père de l'exil, s'appelle *Paraskonia Lupalow;* ce nom mérite d'être conservé; 2° elle n'est point mariée, au contraire elle s'est faite religieuse. (*La Russie, sous Alexandre I,* par M. *Storck,* dix-septième livraison, article VII).

La Reine Venda.

« A *Mogila,* près de Cracovie, on montre une colline qui passe pour être le tombeau de la reine *Venda.* Cette prin-

cesse belliqueuse, devenue souveraine de la Pologne, refusa les hommages de tous les princes voisins. Plus amoureux ou plus ambitieux que ses rivaux, *Ritiguer*, souverain allemand, vint à la tête d'une armée proposer à l'amazone couronnée la guerre ou le mariage. La fille de Cracus marche intrépidement à la rencontre de cet ennemi d'une nouvelle espèce. Les armées sont en présence. Les peuples de Ritiguer refusent de combattre pour des intérêts qui leur sont étrangers. Navré de douleur, de honte et de désespoir, ce prince se tue de sa propre main. Venda retourne en triomphe à Cracovie; mais, soit que des regrets tardifs aient tourmenté son ame, soit que d'autres circonstances, omises par l'histoire, lui aient ravi l'espoir d'être heureuse; elle résolut de mourir : après avoir immolé beaucoup de victimes, elle se devoue elle-même au dieu de la Vistule, se jette dans les flots de cette rivière, et termine ainsi des jours qu'elle auroit pu prolonger au sein du bonheur et de la gloire. Ce trait historique est, de tous ceux qu'offrent les fastes de la Pologne, le plus propre à exercer le talent d'un poète qui auroit assez d'imagination pour le rendre dramatique, au moyen de quelques suppositions. » (*Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, par *Malte-Brun*, 1 vol. *in*-8°, chez Nicolle et H. Tardieu).

Mariage des Samogithiens.

« Les jeunes filles, en Samogitie, ne se marient qu'entre vingt-quatre et trente ans; tandis que dans la Russie-Blanche Lithuanienne elles sont nubiles à dix ans, et même plus tôt, si nous voulons en croire un voyageur très-estimable. Les Samogitiennes et les Lithuaniennes sont aussi chastes, dit-on, que les Russes le sont peu. Elles portent, ou du moins portoient une petite clochette, pour

avertir les parens de leur sortie et de l'endroit où elles trouvoient. Les cérémonies pour les mariages, usitées Samogitie, en Courlande, en Lithuanie et chez les ancie Prussiens, offrent des traits de ressemblance avec celles d Grecs et des Romains. La future épouse est, en apparenc enlevée par force de la maison paternelle, non pas par prétendu, mais par deux de ses amis. Au jour des noces on conduit la nouvelle épousée trois fois autour du foyer d la maison de l'époux; on lave ses pieds, et de la même ea qui y a servi on asperge les meubles, le lit nuptial et tou les conviés. Puis, on lui met du miel sur les lèvres, san doute pour l'inviter à ne pas trop quereller son mari; o lui couvre les yeux d'un voile nuptial, et on la mène prè de chaque porte de la maison; elle y frappe du pied droit et au même instant on répand autour d'elle du froment, du seigle, de l'avoine, de l'orge, des pois, des féves et des pavots. Celui qui répand ces signes d'abondance, dit en s'adressant à l'épousée : « Si tu restes fidèle à la religion et » si tu prends soin de ton ménage, il ne te manquera rien.» Ces mots dits, on lui ôte le voile, et on la fait asseoir à la table du festin. Le soir, les jeunes filles lui coupent adroitement la chevelure pendant qu'elle danse, et la conduisent au lit nuptial en la battant.» (*Tableau de la Pologne ancienne et moderne*).

Langue Lithuanienne.

D'Anville avoit desiré connoître la langue particulière parlée par les peuples de la Lithuanie, de la Samogithie et de la Prusse-Orientale; ce géographe y voyoit l'indice d'une race particulière. Les renseignemens positifs que M. Niemcewski a communiqués à l'auteur du *Tableau de la Pologne ancienne et moderne*, ont mis les savans en état de juger la question. On ne sauroit se refuser à reconnoître

...e différence très-marquée entre la race sarmatique ou ...thuanienne et salvonne ou polono-russe. Cette vérité his... ...rique vient d'être confirmée par le mémoire sur *la langue* ...*thuanienne*, lu à l'académie de Varsovie, par M. *Bohusz*. ...ous en parlerons plus en détail.

L'Observateur en Pologne.

Par M. *Vautrin*, 1 vol. in-8°, chez *Giguet* et *Michaut*.

Les observations de M. Vautrin sur l'administration judiciaire, sur l'agriculture et l'économie rurale, sur l'éducation et sur les prêtres, nous ont paru très-curieuses et neuves. Il est fâcheux que M. Vautrin, pour rendre son livre plus piquant, ait pris un ton satirique et haineux qui nuit à la confiance qu'on voudroit lui accorder. Si nous voulons écouter ce voyageur très-spirituel, la Pologne offroit, au dix-huitième siècle, quelques exemples d'une cruauté et d'une barbarie qui rappellent les époques les plus affreuses du moyen âge. Par exemple, il y avoit des gentilshommes qui faisoient atteler les paysans à leurs voitures à la place des chevaux. Si un de ces barbares alloit à la chasse et ne rencontroit point de gibier, il s'amusoit à *tirer sur les paysans comme sur des moinaux*, et, désolé de ne pas rapporter chez lui des lièvres ou des perdrix, il *voloit les bœufs* de son voisin. S'il ne trouvoit pas de bœufs sous la main, il *détroussoit les passans*. Tel étoit l'invincible penchant des gentilshommes polonais pour le vol, qu'un d'eux un jour vola à M. Vautrin son déjeûner. Lorsque les seigneurs vouloient simplement se donner un peu d'exercice, ils faisoient venir un paysan ou un juif pour lui appliquer cent coups d'étrivières; mais quand ils se fâchoient sérieusement, leurs esclaves n'en étoient pas

quittes à si bon marché. « Un *Massalski*, dit notre voyageur,
» fit *dévorer* par ses chiens de chasse un paysan qui avoit eu
» le malheur d'effaroucher son cheval. » M. Vautrin met la crédulité de ses lecteurs à une épreuve encore plus forte en racontant le trait abominable que voici : « Un *Radziwill*
» fit ouvrir le ventre à un de ses sujets pour y mettre les
» pieds comme un remède au mal qui le tourmentoit. »

Il est vrai que M. Vautrin ajoute que ces exemples de cruauté sont très-rares ; mais il ne met point de restriction ni d'exception au tableau défavorable qu'il trace des mœurs sociales des Polonais. Voici la description d'un *salon* de Varsovie :

« Je suis embarrassé de décrire le monde avec qui je
» suis. Mes yeux me témoignent que je suis parmi des
» grands, et mes oreilles parmi des gens du peuple. Je vois
» des cordons rouges, des cordons bleus, et j'entends des
» propos de cabaret. Les gens m'assurent que j'ai l'honneur
» d'être chez un général d'artillerie. Est-ce l'usage ici que
» les premiers dignitaires portent, dans leur ton et leurs
» manières, l'enseigne de leur grade? Celui-ci, jeune encore
» et imberbe, domine sur tous, ne parle qu'en tonnant ; il
» va et vient, perçant la compagnie comme un boulet,
» sans dire *gare ;* il ne parle que par décharge ; il ne rit
» qu'avec éclat, et ce sont des éclats de bombe qui déchi-
» rent et mettent les oreilles en pièces ; il crache sur les
» pieds de ses voisins. Madame sa mère, femme du plus
» haut ton, semble aussi avoir accordé sa voix sur quelque
» pièce d'artillerie ; son rire est une salve de mousqueterie
» accompagnée de fanfares. Je cherche en vain, au milieu
» de ce fracas, des notions de balistique, je ne vois qu'un
» étourdi qui a perdu quelques années de sa jeunesse dans
» la mauvaise compagnie de Paris, qui voltige d'une
» femme à l'autre avec une insolente liberté, baisant celle-

» ci à la gorge, sous les yeux de sa mère, disant une gros-
» sièreté à l'oreille de celle-là qui s'en amuse, témoignant
» à une autre un insultant mépris. »

Dans son excellent chapitre sur l'*Éducation*, l'auteur apprécie à leur juste valeur ces *Voyages à Paris*, que les autres écrivains français, par vanité nationale, recommandent comme si utiles.

« L'éducation se termine, dans les contrées du nord, par
» des voyages; ils sont utiles aux *Polonais* dépourvus, dans
» leur pays, d'idées sociales et de modèles en tout genre.
» C'est dans les voyages qu'une imagination nue rassemble
» mille tableaux variés, qu'un jugement peu formé s'exerce
» sur toutes sortes de rapports, qu'un cœur neuf développe
» tous ses ressorts. Le Polonais, hors de chez lui, renonce
» à lui-même, abdique son caractère, se contraint devant
» des mœurs, des goûts, des opinions qu'il croit préfé-
» rables aux siennes : un Allemand est toujours plus alle-
» mand en pays étranger, un Anglais y est plus anglais qu'à
» Londres; mais un Polonais s'y montre comme une glace
» dans un appartement, sans couleur qui lui soit propre;
» elle réfléchit toutes celles des objets environnans. Cette
» disposition lui devient préjudiciable s'il n'est accom-
» pagné d'un guide expérimenté; il trouvera plus à perdre
» qu'à gagner; il échangera sa simplicité barbare contre
» des vices policés. La France et l'Italie sont des contrées
» qu'il visite de préférence; Paris est son Corinthe; c'est
» là qu'il va dégrossir son naturel agreste; il s'estime
» heureux d'y faire un cours d'urbanité. Prêt à tout
» admirer, il n'y voit personne qui ne lui paroisse
» plus éclairé que lui, et dont il ne puisse apprendre
» l'art de vivre; mais apercevant la classe distinguée
» des possesseurs de fiefs, possédant lui-même des
» terres et des hommes, il se décide à vivre en gentil-

» homme; en conséquence il s'approche des premiers rangs
» et n'y réussit pas mal s'il a de la fortune. S'il est dans un
» cas contraire, il se fait précéder d'un titre et de l'avantage
» de sa figure chez les femmes de qualité, près desquelles
» il n'obtient pas moins de succès; la facilité qu'il a pour
» une langue toute de miel en comparaison de la sienne,
» pour des manières qu'aucune habitude ne contrarie, fait
» bientôt de lui un Français, mais un Français superficiel.
» Au lieu d'observer les hommes, le Gouvernement, les
» lois, les arts utiles, pour être de quelque avantage à sa
» patrie, sa vue étroite, sa vanité et le fracas des plaisirs
» ne lui permettent de voir que ce qui plaît aux sens, ce
» qui flatte l'orgueil particulier. Il ne quitte guère Paris,
» qu'il n'y ait laissé sa fortune et ses mœurs; il n'emporte
» des arts et des artistes, qu'une riche montre, un habit
» du dernier goût, un friseur, un cuisinier, un musicien, un
» peintre, quelquefois un bel esprit; il n'a pris des mœurs
» que la corruption d'un libertin, la suffisance d'un fat et les
» ridicules d'un petit-maître. Il va décorer ensuite sa ca-
» pitale de cette écorce française, qui y est tellement à la
» mode, que Varsovie peut passer pour une sorte de copie
» de la capitale des modernes Gaulois. »

Tout ceci est parfaitement bien pensé. Nous observerons seulement qu'il y a eu, dans ces dernières années, des professeurs polonais et russes qui, dans leur séjour à Paris, ont montré un savoir et un zèle pour les sciences, très-peu communs. *N.*

VOYAGE DANS LA CALABRE, etc.;

PAR M. BARTELS.

Traduit de l'Allemand par feu M. WINKLER, *et communiqué par* M. MILLIN, *Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur*, etc.

Le Voyage de M. *Bartels* embrasse la Sicile, la Calabre, une partie de la Basilicata et la principauté de Salerne. Toute cette relation, pleine de faits peu connus, mérite d'être publiée en français, et le sera sans doute aussitôt que le retour de la paix permettra aux libraires de s'attacher de préférence aux ouvrages utiles et instructifs. En attendant, le savant qui se propose de faire au public cet agréable présent, nous a permis de tirer de la traduction manuscrite de cet ouvrage quelques renseignemens sur *la Calabre*, province si tristement célèbre dans l'histoire moderne du royaume de Naples par les deux guerres opiniâtres et sanglantes qu'elle a soutenues contre les armées françaises. Quoique le voyage de M. Bartels ait été fait en 1786, les notions qu'il nous a procurées ont tout le mérite de la nouveauté, puisque aucun autre voyageur n'a, depuis cette époque, examiné ces contrées avec autant de

soin et d'impartialité, et que, d'un autre côté, la Calabre, jusqu'au règne de JOSEPH NAPOLÉON, est restée dans le même état d'abandon où elle se trouva il y a vingt ans.

Nous n'extrairons point les *premières cinq lettres* de M. Bartels. Il y expose les motifs qui le déterminèrent à entreprendre le voyage de la Calabre. Il vouloit apprendre à connoître par lui-même les causes qui retiennent dans un état de barbarie la belle et fertile contrée où florissoient jadis les riches villes de Sibaris, de Crotone, de Locri; il étoit encore attiré par la curiosité qu'excitoient alors les relations des désastres causés par le tremblement de terre de 1783; mais il desiroit surtout examiner le caractère des Calabrois, si décriés dans toute l'Italie, et particulièrement à Naples. Ces préjugés contre un million d'hommes lui parurent justement suspects de beaucoup d'exagération. Quelques Napolitains éclairés l'exhortèrent fortement à *découvrir* cette province, mal connue de son propre monarque.

Notre voyageur s'arme d'avance de tous les raisonnemens qu'une saine philosophie lui fournit en faveur des Calabrois. Il réfléchit d'avance sur l'isolement de cette province, sur l'extérieur sauvage d'un peuple opprimé par les seigneurs et les gens de loi, sur l'intérêt que les oppresseurs ont de peindre en noir ces peuples dont ils sucent la substance et dont ils étouffent les plaintes, sur

le souvenir des anciennes bandes de voleurs qui, dans le XVIe siècle, s'y étoient cantonnées, sur la jalousie commerciale du peuple napolitain contre les Calabrois qui ne se laissent guère prendre pour dupes ; voilà les principales sources de ces bruits populaires d'après lesquels toute la Calabre ne seroit qu'une caverne de brigands. Sans se laisser effrayer par ces préjugés. M. Bartels part, accompagné d'un Anglais, nommé M. *Joseph Bouchier Smith*, jeune homme d'un grand mérite, dont notre voyageur déplore la mort prématurée. Il visite les ruines de Pompéii et de Pestum, traverse les froides montagnes qui séparent le *Principato* de la *Basilicata*, et, monté sur un âne, arrive dans la Calabre où nous allons le suivre.

Entrée de la Calabre.

Déja les montagnes de Malaspina et de Cilisterno charmoient nos regards ; déjà nous nous entretenions de l'agréable déjeûner qui nous attendoit à la *Rotonda*, petit endroit qui marque la frontière de la Calabre, lorsque plusieurs habitans de ce village vinrent nous avertir de ne pas passer les montagnes avant de nous être armés. « Deux » paysans, disoient-ils, se voyant succomber au » fardeau des corvées, et sur le point de subir » une expropriation forcée, s'étoient réfugiés

» dans les montagnes où ils vivoient de brigan-
» dages. (Ils n'avoient encore tué personne : ce-
» pendant, comme ils avoient des armes à feu,
» et qu'on les connoissoit pour d'excellens ti-
» reurs, on craignoit qu'il ne nous arrivât un
» malheur, et on nous invitoit à acheter de la
» poudre et des balles et à tenir nos pistolets char-
» gés ». Nous suivîmes ce conseil, tout en admirant la bonne police de Naples, qui, connoissant l'endroit où errent ces deux voleurs, n'y envoie personne à leur poursuite. Cependant, nous traversâmes la montagne sans le moindre accident.

Les paysans ne m'offrirent dans leur physionomie aucun trait propre à caractériser des assassins : l'extérieur d'un Calabrois est, à la vérité, celui d'un sauvage ; ses vêtemens misérables, sa barbe longue et noire, la volubilité de ses gestes, sa déclamation violente, son irascibilité aussi promptement émue que calmée ; tout vous peint l'enfant grossier de la simple nature. Il se roidit contre un commandement orgueilleux ; mais si on lui parle avec bonté, il se montre si complaisant, si franc, si bienveillant, que je lui confierois tout, excepté ma bourse ; car, dans son extrême dénuement, la plus petite pièce de monnaie pourroit le tenter.

Murano.

La belle plaine, dite *Campo Tanèse*, s'étendoit devant nous ; de nombreux troupeaux de moutons paissoient dans ces superbes pâturages ; sur une montagne s'élevoit, en forme pyramidale, la ville de Murano, le premier endroit de la Calabre que nous visitâmes. Le fleuve *Coscile*, autrefois *Sybaris*, fournit à cette ville des anguilles, des écrevisses et d'autres poissons ; les montagnes sont couvertes d'herbes médicinales ; leurs flancs recèlent du béryl, de la sélénite et du gypse; les forêts abondent en manne et en oiseaux. Les habitans fabriquent des étoffes en soie et en laine ; mais l'aspect intérieur de la ville ne répond point à la beauté des environs. Les rues sont étroites, et les maisons n'ont qu'un ou deux étages; au lieu de croisées, elles offrent des ouvertures qu'on ferme la nuit avec des planches. Des vêtemens propres et un air de franchise distinguoient les habitans de Murano. Je vis, parmi les femmes qui vendoient des fruits, plus d'une cinquantaine d'une physionomie attrayante, d'une taille élevée et svelte. Des mouchoirs blancs flottoient sur leurs têtes; un corset, ou une jaquette sans manches, serroit leur taille; leurs jupons avoient encore des plis plus multipliés que ceux de nos jeunes filles de *Vierlanden* (1), entre

(1) Canton voisin de Hambourg, ville natale de l'auteur.

la manne encore fluide, pour qu'ensuite elle tombe par gouttes dans le bassin inférieur.

La pluie et une température douce nuisent à la récolte de la manne, car le défaut de chaleur diminue la quantité du suc qui s'écoule, et la pluie le dissout et l'entraîne à mesure qu'il sort de l'arbre. La couleur de cette espèce de manne est celle de la cire qui découle d'une bougie. Le goût ressemble à celui du miel.

La manne naturelle n'exige aucune incision; la seule chaleur du soleil la fait sortir du tronc. C'est une erreur de croire qu'il en transpire aussi par les feuilles, quoiqu'on l'y trouve souvent attachée en forme de petites boules. La manne sort du tronc limpide et transparente : en séchant au souffle des vents, elle se cristallise en petites boules, dont les unes restent attachées au tronc; les autres se trouvent disséminées sur les feuilles où le vent les a portées dans leur état de liquidité. Les insectes de toute espèce, attirés par ce doux suc, viennent en foule s'y noyer et en altèrent ainsi la pureté. D'ailleurs, cette espèce de manne, qui est préférée à toute autre, ne coule pas en abondance. On en a vu une once vendue sept écus dans une année de disette (1).

(1) Notre voyageur ajoute encore que la manne est fournie par *deux* espèces d'arbres, dont l'une est un aune, *ornus*, l'autre un frêne, *fraxinus*, et il prétend même

Castro-Villari.

Cette ville, qui compte 5600 habitans, a l'air d'être le rendez-vous des prêtres et des moines. On y compte cinq couvens d'hommes, un de femmes, outre un conservatoire de *femmes repentantes*, et cent trente prêtres, dont cinquante-deux sont bénéficiés, c'est-à-dire qu'ils ont cent ducats par an. Ces messieurs promenoient leur sainte oisiveté dans toutes les rues; plusieurs d'entr'eux nous tinrent compagnie et nous offrirent gracieusement de lire la messe. L'un d'eux, ami de la maison de notre hôte, me fit rire par la sentence de damnation éternelle qu'il passa sur le roi de Prusse Fréderic II. Tout-à-coup il me demanda : Mais, ne dit-on donc aucune messe pour

savoir que la manne de l'aune est bien plus blanche que l'autre! Mais il paroît que tout cela n'est fondé que sur une confusion de termes. L'arbre qui porte la manne est appelé par les naturalistes *fraxinus-ornus*, ou frêne à fleurs. M. Bartels lui-même, dans le troisième volume de son Voyage, en parlant de la manne de Sicile, ne fait mention que d'une seule espèce d'arbre, nommé par les Siciliens *amolléo*.

Le prix de la manne est indiqué par Bartels, Sestini et Scrofani, de différentes manières. Selon Scrofani, la Sicile en exporte 2000 caisses à 500 livres pesant ; le prix est de 40 onces 15 tarins la caisse, valeur totale 81,000 onces de Sicile. Il est probable que la Calabre en exporte autant. (*Note du Rédacteur.*)

chemin étoit si détestable, que nous craignions à tout instant de voir tomber notre monture: tout cela nous fit ardemment desirer l'arrivée du jour. Les armes montées et prêtes à tirer, nous continuâmes en silence notre route; nous entendions le bruit des torrens qui se précipitoient du haut des montagnes, et, avant la pointe du jour, nous étions déjà dans les riches champs de blés de Castro-Villari. Ils étoient bordés de nouvelles montagnes; et à peine avions-nous gagné la hauteur, que le soleil se leva dans toute sa splendeur, et nous fit voir dans la plaine une richesse qui excita notre plus grande admiration. Derrière nous se trouvoient les plaines fertiles de Castro-Villari couvertes de leurs richesses; à notre droite s'étendoit la vaste vallée de Sybaris, à travers laquelle on voit serpenter le Coscile et le Crathis, entre lesquels étoit située autrefois Sybaris, la maîtresse de tant de villes, qui envoyoit contre Crotone une armée de 300,000 hommes, et qui n'étoit pas moins célèbre par ses voluptés, mais dont aujourd'hui on ne découvre plus la moindre trace. Sans contredit, ce fait s'explique en partie par les nombreuses révolutions auxquelles ce pays a été, de tout temps, exposé, soit par des inondations, soit par des tremblemens de terre. Encore aujourd'hui, ces changemens ont lieu; d'après les rapports les plus récens, le *Coscile* ne se jette plus dans la mer de l'Ionie, séparé-

ment du Crathis : de là il s'ensuit naturellement que la plaine entre ces deux rivières, et par conséquent une grande partie de la place où Sybaris étoit située, a disparu.

Devant nous, un peu à droite, étoit la plaine charmante, dite *valle di Crathi*, par laquelle serpente le Crathis, et qui s'étend jusqu'à Cosenza ; toutes les richesses qui n'ont jamais pu être réunies par l'imagination féconde d'un poète, le sont ici de la manière la plus ravissante. En hiver, cette vallée est presque inaccessible, à cause de la quantité des petits torrens; ceux-ci changent souvent leur lit et entraînent des montagnes beaucoup de pierres qui doivent être d'une grande importance pour les naturalistes, parce qu'elles pourront leur faire connoître la nature intérieure des montagnes.

Lorsque l'air commençoit à se réchauffer doucement par les rayons du soleil, nous eûmes déjà fait 14 milles de chemin; la rivière *Esaro* étoit déjà derrière nous, ainsi que Casiello, et nous avions atteint *Tarsia*, ville entourée de beaucoup de marais, mais dans les environs de laquelle il provient une bonne qualité de vin, des végétaux de toute espèce et des fruits. Une de ses plus grandes richesses consiste en térébenthine.

Non seulement dans la plaine que nous venions de quitter, mais aussi dans la plaine devant nous,

j'aperçus quelques ruines dispersées et isolées d'édifices entièrement dévastés ; c'étoient les tristes restes de repaires de brigands, appelés autrefois *tavernes*, dans lesquelles on attiroit les voyageurs sous l'apparence de l'hospitalité, pour les assassiner ensuite. La police a été à la recherche de tous ces lieux et les a fait raser. Par là, la sûreté a été rétablie dans les environs. Mais ces ruines qu'on trouve fréquemment prouvent dans quel état la Calabre doit avoir été il y a encore peu d'années ; car, à ce qu'on m'a dit, elles datent toutes du règne du roi actuel, et de son prédécesseur.

Dans la saison actuelle, à la fin de septembre, les nuits sont déjà très-fraîches dans ces contrées; et peu avant le lever du soleil, le froid étoit si vif, que j'eus de la peine à me soutenir sur mon mulet ; vers neuf heures du matin, au contraire, nous fûmes tourmentés d'une si grande chaleur, qu'à peine nous pouvions continuer notre route.

Celso, Garde du Roi, Galériens.

A *Celso*, seconde poste après Castro-Villari, nous prîmes notre déjeûner. Celso n'est qu'un amas de baraques dispersées à quelque distance de la rivière Crathis. La société que nous y trouvâmes étoit une grande quantité d'hommes armés de fusils, ce qui me rappela sur-le-champ l'his-

toire du frère de D. M.... lorsqu'il rencontra la bande d'Angelo del Duca (1). Heureusement ce ne fut pas une société semblable ; car, à mes questions, l'un deux me répondit sur-le-champ *Siamo la guardia del re* (*nous sommes les gardiens établis par le roi*). C'est une espèce de shirres qui parcourent le pays pour veiller à la sûreté publique, et qui s'offroient de nous accompagner, en faisant de grands éloges de leur bravoure. Cependant ils n'étaloient point tant d'histoires de meurtres et d'assassinats que les *Campieris*, dont M. Brydone parle, *si fabula vera est.*

Du reste, la société que nous y trouvâmes étoit très-mêlée ; outre les sbirres, il y avoit encore un vieux *galeotto* ou galérien qui, après une captivité de vingt-cinq ans, retournoit chez lui à Cosenza, où il avoit sa femme et ses enfans. Ce vieillard, septuagénaire, malgré la joie de se voir enfin délivré des fers qu'il avoit portés si long-temps, et malgré le desir qu'il avoit de revoir ses foyers, eut cependant quelque crainte d'y trouver une femme et des enfans qui peut-être voudroient le méconnoître. La crainte du vieillard et le triste tableau de sa situation excitèrent ma piété ; mais il souleva toute mon indignation par l'impudence

(1) *Voyez* la lettre V, p. 155 de l'original. Nous l'extrairons.

et le sang-froid avec lequel il avoua à tout le monde qu'il avoit été pendant si long-temps aux galères. Il avoit commis un meurtre, et peut-être en avoit-il commis plus d'un ; à présent même ses yeux étinceloient de vengeance contre celui dont le meurtre avoit eu des suites si funestes pour lui. Il en marqua un certain contentement et raconta avec beaucoup d'indifférence comment et pourquoi il avoit donné à son adversaire le coup mortel ; mais il avoua qu'au moment de l'action il avoit été tellement hors de lui-même, qu'immédiatement après le crime, il ne pouvoit plus se souvenir de ce qui s'étoit passé : cependant il parut toujours persuadé que sa victime avoit mérité son sort. Sa longue captivité ne l'avoit donc pas encore amené au repentir de son crime ; par conséquent son caractère n'en étoit pas corrigé non plus.

Il fit le tableau le plus triste de la situation des galériens ; comme on les renferme la nuit, enchaînés deux à deux comme des bêtes, dans des cachots étroits où ni les rayons du soleil ni l'air ne peuvent pénétrer, et où ils sont dévorés par la vermine ; comme on les en chasse tous les matins, et comme leurs inspecteurs ne sont jamais contens d'eux, malgré les efforts que ces malheureux font pour remplir leurs devoirs....

J'ai vu souvent moi-même ces hommes misérables, enchaînés l'un à l'autre, et couverts à peine

d'autant de haillons qu'il faut pour cacher leur nudité, faire dans la plus grande chaleur le travail le plus fatigant; par exemple, décharger du bois qui venoit de la Calabre; travail auquel j'ai vu employer, à Florence, des bœufs qui, quelque maltraités qu'ils fussent, ne le furent cependant pas plus que les galériens de Naplés. Ce malheureux me fournit une preuve nouvelle, que des prisons qui rendent les hommes insensibles, durs et farouches, étouffent chez eux toute espèce de moralité; de sorte qu'il est incontestable que l'État les renvoie chez eux plus corrompus qu'ils ne l'étoient lorsque les archers les ont traînés en prison (1).

Je ne puis assez m'étonner qu'en général on s'est encore si peu occupé de réaliser cette belle idée philantropique, de contribuer, dans les prisons, à la correction morale des détenus. Tant que cela ne se fera pas, les prisons seront sous quelques rapports, plus nuisibles qu'avantageuses à la société humaine : on y enferme les malfaiteurs, pour les laisser, pendant quelque temps, dans la société d'autres malfaiteurs, et ensuite on les renvoie. Que gagne la société par la détention d'un homme? détention dont, chose inconcevable ! on a déjà déterminé la durée,

(1) Comparez *Voyage dans le Midi de la France*, par M. *Millin*, tome II, chap. 59.

avant de savoir s'il est possible de former et de corriger cet homme suffisamment pendant ce temps. Certainement la société ne peut y gagner autre chose qu'un criminel plus adroit. Et qu'est-ce que le malfaiteur a gagné lui-même ? Rien, que de nouveaux motifs de devenir plus méchant. En vivant avec les hommes les plus réprouvés, il a appris de nouveaux détours de crime, qu'il doit nécessairement être tenté d'exécuter lorsque, rentré dans la société, il s'y trouve isolé de toutes ses liaisons précédentes, abhorré de tous ceux qui le connoissent, et bien souvent obligé de mourir de faim s'il veut rester honnête homme.

Sur les eaux du Crathis.

Je vous ai déjà dit, dans une de mes dernières lettres, ce que Pline et Ovide disent du *Crathis*. Strabon, comme vous le savez, en porte à peu près le même jugement : le Crathis, dit-il (1), rend jaune les cheveux de ceux qui s'y baignent, et les guérit de beaucoup de maladies. La même tradition s'est conservée jusqu'à présent ; cependant, je ne mettrois pas trop de confiance dans les vertus de cette eau : je suis presque tenté de croire que la couleur jaune du Crathis en a donné la première idée, qui ensuite

(1) Strabon, lib. VI, p. 404.

été embellie par le temps et l'imagination des poètes. La couleur jaune du Crathis se remarque surtout à Cosenza, à l'endroit où les deux rivières, celle de Busiento et celle de Crathis, se réunissent.

Route de Celso à Cosenza.

Après nous avoir remis un peu à Celso, nous en partîmes vers midi; notre chemin passa toujours à travers des plaines extrêmement fertiles; à notre droite étoit le Crathis, et la route étoit coupée par les lits de beaucoup de petits ruisseaux dont une partie n'avoit point d'eau, et les autres n'en avoient que peu. Toute la plaine étoit à sec; mais, en hiver, lorsque le Crathis déborde, elle est souvent entièrement inondée.

Dans ce chemin, j'ai encore goûté d'un plaisir comme le souvenir de l'antiquité m'en a déjà procuré si fréquemment. Si vous vous rappelez que Pandosia n'étoit pas éloignée de Cosenza, vous devinerez facilement qu'elles étoient les idées qui m'occupoient en route. Ce fut ici qu'Alexandre Molossus, roi d'Epire (1), appelé au secours par les Tarentiniens, perdit la vie. Prévenu par l'oracle de Dodone que Pandosia et Achéron lui seroient funestes, il ne crut point trouver ici une autre Pandosia et un second Aché-

(1) *Voyez* Tite-Live, VIII, 24. Justin. XII, 2. Strabon VI, p. 593, éd. Alm.

ron, et il passa hardiment en Italie : ce ne fut qu'au moment de sa mort qu'il apprit ces tristes noms. Il fut enterré à Thurium. J'ignorois encore l'opinion de ceux qui place Pandosia non pas près de *Castel-Franco*, sur la rivière de Capignano où je le cherchois, mais à *Mindicino*, sur la petite rivière Marensato, derrière Cosenza; cependant la première de ces opinions me paroît la plus vraisemblable. Je compte ces momens parmi les plus heureux de ma vie, quand ici je relus, sur les lieux mêmes le récit de Tite-Live et de Strabon, que j'avois marqué d'avance dans les volumes que je portois sur moi. C'étoit un plaisir semblable à celui dont je jouissois, lorsqu'à la source de *Blandusia*, je lus l'excellente Ode d'Horace, et que je la sentis comme celui seul peut la sentir, qui a été dans cet endroit, qui a vu jaillir l'onde pure sous les broussailles, qui en a étanché sa soif, et a joui, en un mot, de tout ce coup-d'oeil exquis.

Plus nous nous approchâmes de Consenza, et plus les Apennins paroissoient s'abaisser autour de la vallée. Ils étoient entassés pêle-mêle, couronnés de forêts et parsemés de villes et villages. Le vallon lui-même animé par de nombreux troupeaux de brebis, embelli par la délicieuse verdure des prairies, et garni abondamment avec des mûriers et des oliviers, offroit à l'oeil un aspect très-agréable.

Avant d'arriver à Cosenza, nous nous rafraîchîmes à une source solitaire appelée *Fontana di Scipioni*. J'ignore d'où peut venir le nom de cette source, mais je sais que jamais je n'avois encore senti autant toute la force de l'image du voyageur tourmenté par la soif, dans une plaine aride, et qui y trouve une source au moment où il s'y attendoit le moins.

Cosenza.

Enfin nous arrivâmes à Cosenza, située sur la hauteur de la montagne qui entoure la vallée, et qui intercepte la vue de la forêt de Sila qui commence immédiatement derrière la ville. On ne peut apercevoir que quelques sommets des plus hautes montagnes de la forêt de Sila, qui s'élèvent au-dessus de la montagne de Cosenza. De ce côté, cette ville a peu d'apparence. Il nous falloit chercher long-temps avant de pouvoir trouver une auberge, où nous arrivâmes enfin bien fatigués à cinq heures du soir.

Cosenza, la capitale de la Calabre citérieure, autrefois celle de tout le pays des Bruttiens, est située à douze milles de la mer Thyrrhénienne, et à quarante à peu-près du golfe Adriatique, entre les rivières de Busiento et de Crathis; elle domine la vaste vallée par laquelle serpente le Crathis. On pourroit la nommer, ainsi que Rome,

la *ville aux Sept Collines*, car elle est en effet bâtie sur autant de collines, et entourée de petits villages qu'on appelle *Casalis* et dont je parlerai plus bas. Je n'entrerai point dans les détails de leur histoire la plus reculée ; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle doit avoir été bâtie par des Ausoniens.

La fertilité de la contrée et sa situation heureuse en firent, après l'arrivée des colonies grecques, une des principales villes du pays ; mais pour la même raison elle étoit aussi souvent exposée aux dévastations.

Du temps des guerres Puniques, elle attira principalement l'attention d'Annibal. Cependant il ne voulut pas sa perte, mais il l'attira dans son parti par des moyens de persuasion ; d'abord elle se laissa séduire, mais bientôt elle retourna, avec plusieurs autres villes des environs, dans l'alliance des Romains.

Dès que je fus dans la ville, je cherchois l'endroit où Alaric, chef des Visigoths, trouva son tombeau en 422. Au point où les deux rivières de Crathis et de Busiento se réunissent en bas d'une colline, on prétend que les Goths, par leurs prisonniers, ont fait détourner le cours du Busiento, et qu'ils ont enterré leur roi avec tous ses trésors dans le lit du fleuve. Pour que personne ne pût indiquer l'endroit, ils tuèrent tous les prisonniers et reconduisirent la rivière dans

son lit. Deux ponts passent ici à travers les rivières, et à côté d'eux on trouve encore quelques restes d'aqueducs.

La jonction de ces deux rivières contribue beaucoup à embellir la ville, mais elle est aussi la cause que l'air en est pestiféré en différens endroits. En hiver, des quartiers en sont souvent inondés, ce qui rend le terrain fort marécageux; on a même des exemples que l'eau du Crathis a haussé si rapidement, que des districts entiers en ont été ruinés. C'est ainsi qu'on dit qu'en 1624 il s'est subitement élevé de vingt palmes.

Cosenza a été souvent exposée aux irruptions des Sarrasins, et a souffert beaucoup de leurs ravages, jusqu'à ce que Robert Guiscard les soumit au pouvoir des Normands: quant au sort de cette ville dans les temps suivans où tantôt elle s'éleva et tantôt elle fut dévastée, c'est l'histoire des partis d'Anjou et d'Arragon qui pourra vous en instruire; elle prit le parti de la maison d'Anjou, et éprouva la vengéance des Arragonois. Ce que ceux-ci ne purent point détruire, le fut par de nombreux tremblemens de terre. Voilà l'abrégé de toute l'histoire de Cosenza.

Cosenza. Continuation.

La ville de Cosenza, éloignée de douze milles de la Méditerranée, n'a rien d'attrayant dans son intérieur; les rues en sont, pour la plupart, étroites, roides et bordées de mauvais bâtimens. Il n'y a qu'une seule rue qui se distingue avantageusement par ses grands édifices. L'étendue de la ville est à peu près de trois milles, et au premier aspect elle semble très-peuplée. Cependant 15 à 16,000 ames ne sont pas beaucoup pour son étendue; mais ce qui en augmente beaucoup la population, ce sont les 336 *casalis* qui sont autour de la ville, comme les rejetons autour d'une plante. On ne peut pas les nommer *villages* ou *paësi* (1), parce que souvent il n'y a que trois à six bâtimens réunis ensemble. Pendant le jour, les habitans de ces *casalis* se portent dans la ville, et contribuent à en augmenter le bruit, la vivacité et la population apparente. Le château, élevé au-dessus du confluent de Busiento et du Crathis, est d'une assez grande étendue et a une belle situation. On cherche vainement dans cette ville des restes de l'antiquité ou des objets de curiosité: quelques colonnes antiques dans un édifice particulier, sont la seule chose que j'ai

(1) Un *paësi* doit avoir au moins cent habitans.

trouvée. Il paroît que ce sont des restes d'un temple antique. Je m'étois proposé, entr'autres, dans ce voyage, de prendre des informations exactes, pour voir si je ne pourrois pas me procurer quelques pierres gravées antiques, quelques médailles rares ou d'autres objets importans pour l'étude des antiques; mais quelques Français (1), qui peu de temps auparavant, avoient fait ce voyage avoient déjà tout enlevé. On m'apporta un petit Hercule avec la massue en bronze, une médaille grecque avec des épis, autour de laquelle on lisoit les caractères ΘΣ, et une autre petite en argent avec la tête de Trajan; mais on en demanda un prix si exorbitant, que je ne les achetai point. La cathédrale est un grand édifice, massif et imposant. Dans une église à côté du château, il y a deux ou trois tableaux qui paroissent être de l'école de Raphaël.

Commerce des soies.

Les productions principales de ces environs sont des fruits de toute espèce, des olives, des mûres, du miel, du lin, du chanvre, du blé et du vin. Les habitans font de tout cela un grand commerce; mais leur commerce principal est celui de la *soie* : du reste il n'y a point de fa-

(1) Apparemment les auteurs des Voyages Pittoresques de Naples et de Sicile.

brique ici, et tout va à Naples, avant qu'on obtienne la permission de l'exporter. C'est ce qui se fait pour presque tous les objets de commerce. Toutes les fois que je me suis entretenu avec des Napolitains sur le commerce de la Calabre, ils me disoient : « i generi è prodotti di cuoi *ab-*
» *bondano le Calabrie* e di cuoi *Fanno uso i*
» *Napolitani*, etc., c'est-à-dire : les principales
» productions que la *Calabre possède en abon-*
» *dance*, et dont *les Napolitains font usage*,
» sont, etc. » C'est comme si les productions de la Calabre n'étoient point destinées aux *jouissances* des habitans de cette province, mais au *service* des Napolitains. On paroît donc supposer en général que la Calabre est, pour ainsi dire, une vache à lait pour Naples.

Comme Cosenza est une des principales villes, sous le rapport du commerce de la soie, il ne sera peut-être point déplacé de vous communiquer ici ce que j'ai appris sur cette branche de commerce. Le premier qui releva la culture des vers à soie dans la Sicile et dans la Calabre, fut *Roger*, roi des deux Siciles; quoique, selon Procope, les vers à soie fussent transportés en Italie déjà sous Justinien, on négligea cette culture dans l'Italie inférieure, et par conséquent on n'en tira aucun parti pour l'industrie. Dans ces temps, ces insectes précieux rampoient sur les arbres comme chez nous les chenilles. Roger fut

le premier qui amena du Péloponèse, des gens qui s'entendoient aux soins qu'on doit donner à cet insecte, et en général à la culture de la soie.

Depuis, cette nouvelle branche d'industrie prit tellement vogue en Calabre, que peut-être on n'a pas tort de soutenir que la Calabre seule produit plus de soie que tout le reste de l'Italie; où si même il n'en est plus ainsi aujourd'hui, elle pourroit certainement le faire si l'on avoit rendu la culture moins onéreuse pour les habitans, et si on leur avoit laissé plus d'espoir d'y gagner. Déjà dans le seizième siècle on a calculé que le rapport de la soie de la Calabre étoit de 300,000 écus.

Le premier impôt dont on gréva la soie, fut établi par Charles V, en 1542, mais il ne fut que de 5 grains pour une livre. L'histoire des temps postérieurs montre de combien cette imposition a été augmentée. Au dix-septième siècle on payoit 36 grains pour la livre, et à cette époque on estima la somme que le trésor royal en tira, être de 260,000 ducats de Naples; et peut-être que ceux qui l'ont dit être de 305,000 ou même de 400,000 ducats, ont été encore plus près de la vérité (1). Alors déjà on se plaignoit

(1) Ce qui m'engage à croire cette dernière somme plus rapprochée de la vérité que la première, c'est que,

de la contrebande, et du clergé qui n'étoit point soumis à cette taxe. On assura hautement que si tout entroit dans le trésor du roi, la somme s'élèveroit presque au double. On estimoit la quantité de soie obtenue à trois millions de livres, qui rapportoient au pays à peu près trois millions de ducats, déduction faite de tous les frais. Vous voyez donc par là, mon ami, que le pays auroit pu tirer les plus grands avantages de la culture de la soie, si on avoit tâché de la perfectionner de plus en plus, soit en améliorant la production en elle-même, soit en prenant soin que cette branche de commerce fût suivie d'une manière plus convenable et plus avantageuse que cela ne se fait. Mais examinons un peu quel en est l'état actuel. La culture de la soie tombe chaque année, et doit nécessairement tomber encore davantage, parce que, depuis dix années, on n'a point planté de mûriers. Connoissez-vous un exemple d'une négligence aussi impardonnable ? Je ne crois pas qu'aucun pays en puisse fournir un semblable. Le premier effet de cette observation, c'est qu'on méprise le cultivateur négligent; mais certainement ce mépris ne peut

dès les temps les plus reculés, c'étoit une maxime du Gouvernement de faire croire au peuple que l'avantage qu'il tiroit des objets étoit fort módique, lorsqu'il étoit d'un genre à ne pouvoir point être facilement calculé.

être que la suite d'une observation fugitive et d'un jugement superficiel. C'est le Gouvernement seul qui est cause de cette négligence. Lorsque le paysan voit que l'extension qu'il donne à la culture de ses vers à soie, non seulement ne lui rapporte point davantage, mais qu'elle lui attire même de nouveaux fardeaux par les impositions accablantes qui y sont mises, comment peut-on le blâmer qu'il regarde cette branche d'industrie avec des yeux indifférens, et s'il la laisse dépérir au lieu de la faire revivre et de l'étendre? Loin donc de moi le soupçon et le reproche de négligence à l'égard du paysan : c'est sur le Gouvernement que retombe la faute, non seulement sur ce point, mais sur presque tous les autres. D'ailleurs, malgré les fardeaux dont le Gouvernement surcharge le paysan, ne seroit-ce pas l'affaire de la police d'avoir soin que la culture de la soie ne déchût pas? Mais que dis-je? jamais on n'a connu ici de police fondée sur de justes principes.

Non seulement on a négligé de faire de nouvelles plantations de mûriers, mais on gâte même ceux qui existent déjà, en plantant des vignes auprès d'eux; au commencement, l'accroissement du mûrier est accéléré; mais dans la suite l'arbre privé de ses meilleurs sucs, ne peut manquer de périr insensiblement.

Quant à la conservation des vers à soie, auxquels il faut, dans ce pays, donner beaucoup de

soins, et qu'on ne peut pas laisser exposés au grand air sur les arbres comme dans la Chine, on a pour principe, d'en conserver deux sur cent soixante.

On compte que la Calabre expédie, année commune, 800,000 livres (1) de soie brute à Naples, pour de là être exportée ailleurs; et l'on estime les droits qui en sont perçus, être de 42 grains et demi par livre, y compris un droit de 7 grains de Bisignano; par conséquent le fisc royal tire de cette seule branche de commerce 340,000 ducats. Le produit de la soie, pour la Calabre, est de 1,600,000 ducats, en supposant le prix moyen de la livre de 2 ducats.

Il y en a une sorte qui coûte 18, d'autres qui

(1) Je ne conçois point pourquoi les auteurs diffèrent tant sur la détermination de cette somme. Pilati, dans ses Voyages, tome II, p. 275, la porte à un million de livres. M. Swin-Burne, p. 75 de l'éd. angl., dit que la Calabre envoie par an 53,000 livres de soie brute à la douane de Naples. M. d'Eon de Beaumont, dans sa Statistique des Royaumes de Naples, dit que les deux Calabres peuvent employer dans leurs manufactures et envoyer à Naples, chaque année, 2700 livres de soie: à peine ai-je besoin de dire que dans cet endroit il doit y avoir une erreur de calcul; car à la page 150 il porte lui-même à 167,000 liv. la quantité de soie que les deux Calabres peuvent employer dans leurs manufactures et envoyer à Naples. La somme que je cite ici est celle que plusieurs négocians m'ont indiquée. (*Note de l'Auteur.*)

se vendent à 25 carolines la livre; de manière que je n'hésite point de prendre pour prix moyen 20 carolines ou 2 ducats de Naples. La contre-bande qui se fait de la soie, est, à ce qu'on prétend, fort considérable, et s'élève presque au double de la somme rapportée. J'y reviendrai dans une de mes lettres suivantes. Cosenza n'a point de manufactures de soie, mais il y en a à Monteleone, à Reggio et à Catanzaro; celles de cette dernière ville sont les plus importantes. Une grande faute qu'on commet dans l'opération de dévider la soie, c'est qu'on paye les ouvriers à la livre et non pas à la journée; cela fait qu'ils se hâtent trop et qu'ils imaginent même des moyens de supercherie pour donner plus de poids à la soie; mais la qualité de la soie en est altérée. On paye aux ouvriers 4 carlines la livre de soie.

Minéralogie de la Calabre.

On prétend que dans les environs de Cosenza l'on trouve beaucoup de mines dor, d'argent et de plomb. Quelques-uns en parlent comme d'une simple tradition, et croient que ce point est encore inconnu. Il y a même des écrivains modernes (si je ne me trompe, ce sont les auteurs de la grande Description du Tremblement de Terre) qui disent : « La minéralogie, quelque vantée » qu'elle soit par de vaines traditions, est jusqu'à

» présent tout-à-fait inconnue ». Cependant il n'en est pas entièrement ainsi : vous savez que déjà, dans les temps anciens, Homère, Ovide et Stace parlent des mines de Themsa, dans la Calabre citérieure ; et de nos jours, ce sont surtout les mines de fer de Stilo, dans la Calabre ultérieure, qui ont acquis de la célébrité.

D'après de nouveaux renseignemens, je suis suffisamment persuadé que Naples pourroit encore découvrir dans son sein des richesses immenses, pourvu que l'exploitation des mines se fit avec sagesse, qu'on ne calculât point, dès le commencement (comme on est dans l'habitude de le faire ici), le premier produit d'après les frais qu'on a eus, mais qu'on continuât le travail avec une ardeur non interrompue. Mais, d'après ce que des gens instruits m'ont rapporté à plusieurs reprises, le Gouvernement veut que, dans tout ce qui se fait à ses frais, le profit soit, dès les premières années, tel, qu'il puisse amasser des trésors; si ses espérances ne sont pas réalisées, il abandonne de suite toute l'entreprise; ce fut là le sort des fabricans de soie de Lyon à Reggio, et celui des mineurs. Ajoutez à cela que les barons du royaume, ou les possesseurs des fiefs, entravent le travail des mines autant qu'il leur est possible, *parce que tout le métal exploité appartient à la couronne, et que ce sont eux qui sont chargés de l'exploitation.* Ils sont déjà assez

mécontens de ce que le roi a tant de droits sur leurs manufactures de soie, qu'ils sont obligés de recueillir pour lui la manne, et que dans plusieurs districts le bois lui appartient; tandis qu'ils sont obligés de se contenter des prairies : tout cela les engage à entraver l'exploitation des mines autant qu'il leur est possible. De là vient que toutes les fois qu'on a essayé d'exploiter les mines, c'étoient toujours *les frais de première exploitation* et les *remontrances des grands* qui y firent renoncer. Philippe II y envoya, le premier, au milieu de la dernière moitié du seizième siècle, des mineurs qui découvrirent du fer, de l'acier, etc.; cependant l'entreprise en resta là jusqu'à ce que Charles VI fit venir des mineurs de l'Allemagne; mais alors même le premier commencement ne répondit point aux espérances qu'on s'en étoit faites. Enfin, lorsque Charles III (ensuite roi d'Espagne) monta sur le trône, on pensa de nouveau à recommencer l'exploitation des mines dans les provinces. Son épouse, princesse de la maison de Saxe, fit venir de sa patrie plusieurs mineurs, et l'on mit beaucoup d'intérêt à réaliser ce projet. On chercha surtout dans la Calabre ultérieure, où l'on dit y avoir fait les découvertes suivantes :

A *Malani di Casale di Reggio ;* du bleu de montagne.

A *Bagaladi,* près de Reggio ; des mines d'ar-

gent et de plomb, dont les premières donnoient six onces d'argent sur un cantaro; les secondes, une once et demie d'argent sur quarante-huit rotoli de plomb.

A *Motta S.-Giovanni*, appelé *Monte Rosi;* du plomb et de l'argent; ce dernier, à ce qu'en disent les mineurs, *di un color rossigno.*

A *Stilo di Sotto la foresta di S.-Giovani;* outre les mines de fer que l'on connoît, de la marcassite, de l'argent, du plomb, du cuivre, etc.

A *Assi*, dans le district de Stilo; de la marcassite, du vitriol et du soufre.

Près de la rivière *Allí;* de l'antimoine.

A *Beronci*, un *Casale* de *Stilo;* de l'argent.

A *S.-Glario*, qui appartient au district de *Condojarne ;* du plomb et de l'argent.

A *Castellovetere* et à *Cannovo;* des mines de cuivre.

A *Tiviolo;* du charbon de terre.

Près de *Catanzaro;* de l'antimoine.

Près d'un endroit appelé *Vignara*, sur la rivière *Briatico;* du charbon de terre.

A *Rochetta;* de la mine de fer blanche.

A *Tropea;* de la terre de porcelaine.

A *Squilace;* du plomb, etc.

Mais, après tous ces essais heureux, on en resta là lorsque ces mineurs étrangers moururent! Actuellement, on se contente de savoir que la terre renferme des trésors, sans en tirer parti

on n'exploite aujourd'hui que les mines de fer de Stilo; mais, quoique cette seule exploitation ne suffise pas aux besoins de la province, les barons aiment mieux qu'on fasse venir d'autres pays, avec plus de frais, les productions qu'on pourroit retirer du pays même avec avantage. Les fermiers de la mine de fer de Stilo paient, à ce qu'on dit, 6806 ducats.

Une des plus grandes richesses des deux Calabres, et surtout des environs de Cosenza, sont *des mines de sel*, riches et fréquentes. On m'a assuré que le sel y est très-bon, très-fort et très-blanc, mais on ne l'exploite point, et en voici la raison. Les droits que Naples perçoit sur le sel marin seroient diminués de beaucoup s'il étoit permis aux sujets de le tirer de leur voisinage. On croit donc à Naples que la plus grande richesse de l'Etat dépend de l'adresse avec laquelle on enlève aux pauvres habitans leur peu d'argent, et on se réjouit des monceaux d'or qu'on a ainsi entassés; semblable à l'avare qui contemple son trésor et qui le compte à chaque moment, sans penser aux avantages qu'il pourroit se procurer s'il en faisoit un sage emploi.

Suite du Tableau de Cosenza.

Le tribunal du roi qui siége à Cosenza, fait principalement vivre cette ville, parce que la

quantité de personnes qui ont des procès, le gouverneur, les assesseurs du tribunal et une foule d'avocats, y font circuler de l'argent. De plus, la foire qui se tient tous les ans à Cosenza, procure à cette ville des avantages considérables, car elle est aussi fréquentée par les habitans des provinces à l'entour, que celle de Salerne, quoiqu'elle ne soit pas aussi célèbre dans l'étranger. L'origine de cette foire date encore du temps de Frédéric II. Les ouvrages en terre qu'on fait à Cosenza, sont très-recherchés dans les environs et sont une des principales branches d'industrie des habitans, ainsi que différens petits ouvrages en fer, parmi lesquels on distingue surtout les couteaux.

Malgré tout cela, la pauvreté qui règne dans cette petite ville surpasse toute idée ; lorsque je vis la belle contrée qui l'environne, je m'attendois à trouver une ville où l'image de la richesse se retraceroit dans les habitations et dans la manière de vivre des habitans ; mais il s'en falloit de beaucoup !

La quantité de péages et d'impositions, l'avarice des percepteurs, l'avidité des procureurs, la corruption des juges, le défaut de connoissance du pays de la part du Gouvernement ; voilà les causes qui influent tellement sur les hommes et leur bonheur, qu'il est impossible de ne pas en être indigné : je n'ai pas trouvé

un seul homme à Cosenza, qui ait été content de sa situation.

Mœurs des Habitans.

Figurez-vous un homme fort, grand et robuste, avec le regard vif, des passions violentes, une chevelure épaisse et d'un noir brillant, que le sentiment de ses forces corporelles rend grossier et farouche, et vous avez l'image de l'habitant de Cosenza. Il paroît encore animé de l'esprit des anciens Bruttiens. La chasse est son occupation favorite, et le fusil son fardeau le plus agréable. La proximité de la forêt de Sila qui abonde en gibier, entretient et nourrit ce penchant. Son habillement est une veste courte et un bonnet sur la tête; ordinairement il porte une veste courte de couleur noire, suspendue sur l'épaule gauche: j'ai remarqué cet habillement aux habitans de la ville et de la campagne, aux plus riches comme au dernier muletier. Les femmes sont en général laides: leur couleur est celle que cause ordinairement le mauvais air; cependant, cela ne paroît pas influer sur la souplesse de leur corps. L'homme joue ici le rôle principal; la femme n'est que son esclave. A chaque occasion il lui rappelle qu'elle est au-dessous de lui. Les mœurs et les usages du pays y tendent, et même les amusemens de la nation en offrent une nouvelle

répétition ; par-tout où je vis des sociétés joyeuses, il n'y avoit point de femmes ; elles sont toujours obligées de soigner les affaires de la maison ; et on les emploie même rarement aux travaux champêtres. La raison en est que l'homme regarde ceux-ci comme une espèce de prérogative, et qu'il tâche d'éloigner les femmes de tout ce qui pourroit leur donner quelques liaisons entre elles, et leur frayer le chemin à de plus grandes liberté. Lorsqu'une femme retourne de quelque travail avec son mari, elle marche toujours derrière lui ; elle est extrêmement chargée, tandis que le mari robuste la précède fièrement, les mains vides.

J'ai vu moi-même des femmes amener à leurs maris un âne, ou leur apporter des ustensiles, comme des servantes, et en être renvoyées chargées de tout ce qu'elles pouvoient porter. C'est presque toujours l'homme qui salue dans ce pays, jamais la femme ; et lors même que vous saluez celle-ci, elle s'en va en riant et sans vous remercier. Malgré cet air farouche, ces gens ont beaucoup de franchise et de confiance lorsqu'on s'en rapproche. Ce qui me frappa le plus, c'est qu'ils tutoient qui que ce soit, toutes les fois qu'ils parlent avec un peu de vivacité. Mon hôte, en me donnant quelques bons conseils, me tutoya, et de même le *vetturino* avec lequel j'étois convenu pour des mulets

qui devoient nous transporter plus loin. Il me demandoit des arrhes, que non seulement je refusois de lui donner, mais que je lui demandois même à mon tour, parce que je prétendois qu'il étoit plus sûr de moi que je ne pouvois l'être de lui. Alors il jeta avec beaucoup de vivacité un ducat sur la table, en ajoutant : *Tu vuoi cambiare i nostri costumi !* (Tu veux changer nos coutumes.)

Bigoterie. Moines.

Du reste, il y a dans cette ville beaucoup de bigoterie ; à chaque heure de la journée, je trouvai les églises remplies de gens qui prioient Dieu en soupirant, et les confessionnaux n'étoient jamais déserts. La ville est inondée de moines qui sont pour chaque maison, un fardeau insupportable, et auxquels les habitans prouvent quelquefois leur indignation d'une manière sensible lorsqu'ils en sont trop opprimés. Un plaisant me dit, en parlant surtout des capucins, qu'ils rentroient par la fenêtre lorsqu'on les faisoit sortir par la porte.

Dans cette province, les cloîtres ne sont pas encore supprimés jusqu'à ce jour; cette réforme n'a encore eu lieu que dans la Calabre ultérieure.

L'éducation n'y est confiée qu'aux moines,

qui eux-mêmes ne sont, pour la plupart, que des gens grossiers et ignorans, et qui, le plus souvent n'affublent le froc que parce qu'ils ne sont pas propres à autre chose, ou pour se soustraire aux oppressions des grands, ou même pour expier quelque crime; gens qui, souvent, ne savent ni lire ni écrire (1), dont toute la science consiste à lire le bréviaire et à dire la messe, qui à peine connoissent le nom de *morale*, et encore moins savent en quoi elle consiste. Voilà les gens à qui l'éducation du peuple est confiée, dans un pays où un jour la société des pythagoriciens créa des nations sages et heureuses en répandant chez elles les lumières. Quel triste contraste ! D'un côté des capucins malpropres, et de l'autre ces pythagoriciens habillés de blanc, et ayant autant de soin de cultiver leur corps que leur esprit ! Voilà pourquoi dans ce pays, les hommes sont avilis ; et certainement ils le resteront aussi long-temps que le Gouvernement ne portera pas une attention particulière sur les écoles, et qu'il n'en chassera pas ces moines ignorans qui seroient propres à toute autre occupation, plutôt qu'à celle d'instruire la jeunesse. Je m'arrêtois quelques momens

(1) Parmi les capucins de Cosenza, il y en avoit plusieurs qui ne savoient pas même m'écrire quelques noms que je les avois priés de me donner.

sous la fenêtre d'une école, et j'entendois moi-même un moine répéter le bréviaire, non pas par périodes entières, mais par syllabes, que les garçons répétoient ensemble jusqu'à ce qu'elles fussent imprimées à leur mémoire. — Voilà ce qui s'appelle, dans ce pays, l'éducation des hommes.

Casalis de Cosenza.

Avant de terminer ma lettre, j'ai encore deux mots à ajouter sur la quantité de *Casalis* qui entourent Cosenza, comme des faubourgs, et qui, du côté du sud, contribuent beaucoup à embellir la ville. Je me réserve de parler de la population de la Calabre citérieure, lorsque je vous entretiendrai de celle de la Calabre ultérieure (1).

Les Casalis de Cosenza datent du dixième siècle. Lorsque, vers l'année 975, les Sarrazins firent la conquête de Cosenza, et qu'ils la détruisirent presque entièrement, le peu d'habitans qui resta se réfugia dans les montagnes, et y en établit les premiers. Depuis ce temps, ces Casalis ont toujours été fort considérables; et il paroît que, dans

(1) Dans le passage auquel l'auteur renvoie le lecteur, la population des Calabres se trouve évaluée à 800,000 habitans. (*Note du Rédacteur.*)

les temps postérieurs, lorsque la ville commençoit à acquérir une certaine splendeur, plusieurs habitans des cantons éloignés s'en approchoient peu à peu pour mieux profiter des richesses et de l'abondance de la ville. C'est ainsi que les Casalis s'agrandissoient de plus en plus. Mais la proximité de la ville qui devint si souvent la proie des ennemis, qui dans la suite fut encore souvent dévastée par les Goths et les Sarrazins, et qui même, dans les temps modernes, s'est ressentie du fléau de la guerre; cette proximité, dis-je, enveloppa ces Casalis dans le sort malheureux dont la ville de Cosenza elle-même fut frappée. Lorsqu'en 1644 les finances de la cour de Naples étoient en mauvais état, on les vendit au grand-duc de Toscane; mais les habitans n'avoient pas encore perdu assez l'esprit qui avoit animé les anciens Bruttiens, pour souffrir ce commerce sans murmurer. Ils sentirent, d'ailleurs, bientôt que leur joug étoit devenu plus pesant; et au bout de trois ans, ils réussirent en effet à s'en débarrasser: ils résolurent de rembourser eux-mêmes la somme que le roi avoit reçue du grand-duc, et c'est ainsi qu'ils rentrèrent en possession de leur ancienne liberté, qui leur fut confirmée par un édit particulier de Philippe VI.

Ritozzo ou *Aritozzo*.

Vous chercherez peut-être cet endroit sur votre carte sans le trouver, et peut-être que le souverain lui-même ignore s'il possède un coin de terrain qui porte ce nom. *Aritozzo* n'est qu'un assemblage de quatre ou cinq mauvaises cabanes ; elles sont éloignées de Cosenza environ de 25 milles, et de 8 de Nicastro. Notre guide, homme laid et misérable, et un autre compagnon de voyage avec sa femme qui étoient venus ce matin avec nous de Cosenza, nous parloient tant du mauvais air de Nicastro, que nous nous laissâmes persuader de passer ici la nuit. Mais c'est en effet un gîte pitoyable. Tout ce cabaret ne consiste qu'en une seule voûte qui forme à moitié l'écurie, et à moitié la cuisine et la chambre où l'on se tient. Dans un coin il y a un banc en bois, sur lequel il y a à peine de la place pour qu'un seul puisse s'y coucher ; et c'est là cependant le lit qui nous est réservé pour nous deux, pendant cette nuit, tandis que notre hôte se couchera par terre, et notre guide auprès de ses chevaux. Mais jugez si je n'ai pas raison de vous assurer qu'on peut être parfaitement content dans une cabane aussi mauvaise, si je vous dis que, quoiqu'au sein de la pauvreté, je me trouve cependant entouré d'hommes qui ont

le cœur sur les lèvres, qui tâchent de deviner mes desirs, et qui m'apportent, avec une activité dont on ne se fait pas d'idée, tout ce qu'ils peuvent pour contribuer à mes aises.

Notre aubergiste est boucher : lorsque nous arrivâmes, il étoit occupé à tuer un bouc qu'il compte vendre à des villageois d'alentour, qu'il attend pour demain ; cette spéculation ne doit pas être mauvaise, à ce que plusieurs Calabrois m'ont assuré. Ceux qui, pendant le jour, se sont rassemblés dans cette maison, s'en sont retournés chez eux à la nuit tombante ; le maître du logis se repose de son travail avec un verre de vin, et mon compagnon de voyage est occupé à préparer un peu de choux et de viande, que les gens de la maison ne savoient point arranger selon sa fantaisie. Comment pourrois-je mieux remplir ces momens qu'en m'entretenant avec vous ? Je vais donc vous raconter l'histoire de notre journée, parce que j'ai vu et entendu beaucoup de choses qui pourront peut-être vous intéresser.

Sur le peuple Calabrois.

Je me suis entretenu ici avec beaucoup de Calabrois ; tous étoient des hommes robustes et bien faits, prévenans et doux dans leurs manières, et d'une bonté de cœur dont je fus charmé. L'un d'eux, quelque pauvre qu'il fût en apparence,

voulut me laisser son manteau pour m'en couvrir pendant la nuit, lorsqu'il vit que nous manquions de lits; un autre indiquoit à notre guide, avec beaucoup d'empressement et d'exactitude, tous les endroits de notre chemin du lendemain qui passoient pour être dangereux, et lui fit l'énumération de tous les travaux qui l'empêchoient malgré lui de nous accompagner. C'est ainsi qu'ils rivalisoient ensemble pour nous dédommager, par leur bonne volonté, des services que leur indigence les empêchoit de nous rendre en effet. Voici, mon ami, les brigands et les assassins dont on dit la Calabre remplie ! Je vous ai déjà communiqué ailleurs (1) mon opinion sur l'origine de ce bruit, et je ne puis m'empêcher de répéter que les détails qu'on reçoit à Naples sur la Calabre, ressemblent parfaitement à ceux que l'Espagne reçut jadis sur l'Amérique. C'est un certain intérêt particulier qui fait naître ces relations mensongères. La chose en elle-même est déjà impardonnable, soit qu'elle ait lieu aujourd'hui, ou qu'elle ait eu lieu il y a quelques siècles; mais il est certainement encore plus impardonnable que le public ajoute encore foi à de pareils récits, parce que l'histoire des temps passés auroit dû nous donner des

(1) *Voyez* la première Lettre.

règles de prudence. Pardonnez - moi l'indignation que cette observation a nécessairement dû m'inspirer; si je savois un moyen pour arracher le monarque à son erreur, je hasarderois tout pour lui faire connoître ses bons Calabrois.

Ces gens ne se distinguent pas seulement par une grande bonté du cœur ; j'en ai encore trouvé beaucoup qui ont l'esprit extrêmement juste et éclairé : il est vrai que le joug pesant dont ils sont accablés, ne leur permet guère de lever la tête ; mais la manière dont ils le supportent, et le courage qui continue de les animer, sont les preuves les plus éclatantes de la justesse de leur esprit. Vous n'entendrez jamais un Calabrois gémir et se décourager. Sans doute il ne manque pas de se plaindre du fardeau qui l'opprime ; mais il vous trace ce tableau avec une exactitude qui vous fait voir clairement que ses regards pénètrent jusqu'au fond des affaires, qu'il ne se soumet au joug que parce que le glaive est suspendu au-dessus de sa tête ; mais qu'en même temps il cherche à découvrir les moyens de se débarrasser d'un fardeau qui l'accable. Je vais vous rapporter le résultat de mes entretiens avec plusieurs habitans du pays, parce que, de cette manière, vous serez plus en état de juger mon opinion. Il nous arriva ce qui arrive à tous les voyageurs dans les pays où

il en vient rarement ; tout le monde s'assembloit autour de nous, et c'étoit à qui marqueroit le plus de curiosité. On nous adressa une quantité de questions sur les motifs et le but de notre voyage, sur notre patrie, etc. ; et chaque réponse augmentoit leur étonnement.

Lors donc que l'étranger est prudent et qu'il répond avec franchise, il a aussitôt gagné la confiance des habitans ; et il paroît qu'un certain instinct leur fait un devoir d'aimer celui qui quitte les siens et se hasarde parmi eux pour y chercher du plaisir, et de s'empresser à l'aider dans l'exécution de ses projets. J'ai souvent eu occasion, dans mes voyages, de faire cette remarque; mais jamais elle ne m'a frappé tellement qu'aujourd'hui. Je m'empressois de satisfaire la curiosité de ces gens autant qu'il m'étoit possible, et ils me récompensoient à leur tour par une confiance absolue. Tous s'entretenoient avec moi sur la situation du royaume ; mais l'un d'eux portoit principalement la parole, et les autres ne firent que confirmer quelquefois ce qu'il disoit : « Le pays est rempli de coquins, » me disoit-il, parce que le Gouvernement les y » invite. Le roi est, à ce qu'on dit, un homme » du meilleur cœur, et qui a les meilleures dispo- » sitions ; mais on a grand soin qu'il n'apprenne » jamais à connoître la véritable situation des » affaires. Il n'entend rien à l'art de gouverner,

» parce que ceux qui l'ont élevé, lui ont caché » avec soin tout ce qui pouvoit nuire à leur intérêt particulier, d'après lequel ils nous gouvernent. Voilà la raison pourquoi nous crions » tant contre Naples, et que nous haïssons tout » ce qui est de ce pays. Mais le roi, nous l'aimons » comme des enfans aiment leur père, parce que » nous n'entendons de lui que du bien. Nous » sommes seulement mécontens de ce qu'il ne » vient jamais chez nous; et nous aimerions » tant à le connoître! Il seroit peut-être de son » devoir d'employer une partie des grands frais » qu'occasionne le Gouvernement, à faire un » voyage dans la Calabre. C'est ainsi que le fit » son père; mais le roi Ferdinand n'ose pas » venir chez nous. A l'égard de nos voisins qui, » pour la plupart, sont ensevelis sous les ruines » de leurs villes, le Gouvernement (1) s'est très-

(1) Le mot *Gouvernement* (il se servoit du mot *il Governo*), ne doit pas rappeler les réglemens que le roi publia immédiatement après le tremblement de terre; il désigne plutôt la haute noblesse: car, comme je le dirai plus bas, un ordre du roi lui enjoignoit alors de se rendre dans ses terres; mais les plaintes qui s'élevoient bientôt de tous côtés engagèrent le roi à révoquer son ordre. Qu'on se rappelle d'ailleurs que c'est un habitant de Ritozzo qui parle, et non pas moi-même; et que je ne cite cet entretien que pour faire connoître la façon de penser des habitans.

» mal comporté. Il est vrai que nous n'avons en-
» tendu que le bruit sourd et éloigné (*il Rombo*)
» de cette révolution de la terre, et que du reste
» la Providence nous a traités assez favorable-
» ment; mais nous gémissons sous un autre
» joug qui les frappoit également. Immédiate-
» ment après le tremblement de terre, on en-
» voya de Naples un ministre pour alléger le
» fardeau dont le sort avoit accablé ce pays; qu'en
» résultoit-il? Le Gouvernement remit, à la
» vérité, toutes les impositions à nos voisins
» pour quatre ans; mais ce ne fut qu'une
» vaine promesse: car au bout de deux ans,
» on les doubloit en leur imposant d'autres far-
» deaux, et sous ce joug nous gémissons en-
» core tous aujourd'hui ». Rempli d'indigna-
tion, il finit enfin par les mots : « *Questo è*
» *un Governo, che si chiama bugiarone* (1)! »
C'étoit, sans contredit, une des scènes les plus
intéressantes pour moi, de voir les gestes de
cet homme pendant qu'il parloit avec cette ef-
fusion de cœur. Je n'examine pas ici si ce

(1) Il seroit difficile de traduire parfaitement cette expression hardie, vraie, bien sentie, et tout-à-fait analogue au caractère de l'habitant non civilisé de ce pays. Du reste, en voici le sens : « Notre Gouverne-
» ment est au-dessous de toute critique »! Je ne fais que raconter ce qu'il disoit, avec la plus grande fidélité. (*Note de l'Auteur.*)

qu'il dit est vrai ou faux, du moins il étoit convaincu de la vérité de ses assertions; et quoique ce ne fût pas un beau monument qu'il érigeoit au Gouvernement, c'étoit du moins un témoignage en faveur de son propre esprit et de son courage.

Vous savez que la passion dominante du peuple de ce pays est de jouer aux cartes: pendant que nous parlions, l'un d'eux tira un jeu de cartes de sa poche; et c'est même à cette occasion que j'eus lieu d'admirer leur intelligence. Je leur montrai quelques jeux qu'ils ne connoissoient pas; en quelques instans ils les avoient compris, et ils s'amusoient ensuite à les enseigner à leur tour à leurs amis. Je conviens que ce n'est qu'une bagatelle, mais elle me fit plaisir, et je ne crains pas de vous avoir ennuyés en vous racontant ces petits traits avec tant d'exactitude; il me semble qu'en plaçant plusieurs de ces traits l'un à côté de l'autre, on pourroit en tirer des résultats qui ne seroient pas du tout indifférens pour la connoissance des habitans de ce pays. — Mais je reviens à la description de mon voyage d'aujourd'hui.

Voyage par les Montagnes.

Nous quittâmes Cosenza par le plus beau temps, et montés sur deux bons mulets. On nous avoit

prévenu que nous trouverions peu d'aisances en chemin ; nous fîmes donc des provisions de viande et de pain. A peine eûmes-nous quitté les environs charmans de Cosenza, que notre route se hérissa de montagnes fort difficiles à franchir ; une grande partie n'étoient que des rochers arides ; sur d'autres il y croissoit des chênes d'une grandeur plus majestueuse qu'on n'est accoutumé à leur voir ordinairement dans ce pays ; d'autres encore portoient sur leur dos des arbres fruitiers en abondance, surtout des figuiers, des vignes, des oliviers et des châtaigniers. Nous passâmes par plusieurs de ces vergers, et nous y cueillîmes gaîment notre déjeûné.

Abandonnez-nous maintenant pour quelques instans à notre sort ; et pendant que nous grimpons sur les arbres et que nous déjeûnons, je vais vous donner quelques détails sur la nature des montagnes de la Calabre.

La forme de ces montagnes diffère presque entièrement de celle que nous leur voyons ordinairement chez nous : elle n'est pas pointue ou conique, mais presque toujours ronde ; c'est ce qui en rend l'aspect si pittoresque. La plupart des savans qui en ont examiné la nature, conviennent qu'on n'y trouve la moindre trace de lave ni sur les montagnes, ni à leur pied. Sans doute parmi les auteurs les plus modernes, il y en a quelques-uns qui contredisent cette asser-

tion; mais malgré cela je me range avec une entière conviction du côté des premiers, non seulement parce que leur nombre est le plus grand, mais aussi parce que ma propre expérience me l'a confirmé. Du reste ces montagnes consistent pour la plupart en craie et en argile; elles contiennent de la pyrite, de l'asbeste, du spath, du quartz, du granit, du marbre et du sable de différentes espèces qui, tantôt sont mêlées sans ordre, et tantôt sont rangées par couches régulieres.

Troupeaux de Bêtes à laine.

Les vallées que j'aperçus entre les montagnes avant d'arriver à Cosenza, ainsi que la charmante plaine du *Val di Crati*, ont une abondance de brebis; et on m'assura que ces troupeaux forment une des principales richesses de cette contrée. La laine en est très-forte et crépue; les étrangers même estiment sa qualité égale à celle de la laine d'Espagne. La Pouille fournit effectivement plus de laine que la Calabre; mais la valeur intrinsèque de cette dernière n'est pas inférieure à celle de la première. Vous saurez sans doute qu'on a ici la coutume de baigner et de laver les brebis avant de les tondre. Par ce moyen, on gagne considérablement, parce qu'en ne lavant la laine qu'après la tonte, on en perd beaucoup.

D'ailleurs on prétend que de cette manière la laine devient aussi propre et aussi blanche qu'en suivant l'autre méthode. Quant à la fixation du prix de la laine, on observe la même marche que pour celle de la soie ; et une fois que ce prix est déterminé, il ne peut plus être augmenté.

On vend la laine par *rubbii*, ce qui fait dix rotolis (1) ; et on paye pour un ballot qui contient trente rubbii, un droit de 30 2/5 carlines. La laine est taxée à Foggia, ville qui jouit du droit d'étape ; et de là on la transporte à Manfredonia, dans la Capitanata, où les Vénitiens, dans les mains desquels se trouve cette branche de commerce, viennent la chercher pour l'employer dans leurs manufactures ou la faire passer dans le commerce.

Sur la Douane de Foggia.

On sait que c'est à Foggia que se trouve le grand tribunal de la douane, qui date de l'an 1447 et du règne d'Alphonse. Voici le véritable motif qui fit ériger ce *Tribunale della Dogana* qui, dans la suite, devint d'une si grande importance

(1) Un rotolì a 33 onces napolitaines, et une livre a 12 onces ; 1 cantare contient 100 rotolis ou 277 3/4 livres de Naples.

et d'un si grand rapport pour tout le pays, et qui fut tant détesté par les barons du royaume.

Le pays ayant été dévasté par les guerres continuelles, on voulut affermer les terres en pâturage, aussi long-temps qu'on ne pourroit pas en tirer un meilleur parti; et, pour faciliter l'exécution de ce projet, on résolut de favoriser surtout l'entretien des troupeaux, en n'y imposant que des droits fort modérés. D'après la première idée, le tribunal de la douane, établi à Foggia, ne devoit s'étendre qu'à l'Abruzzo et à la Pouille, y percevoir les droits sur les troupeaux, et exercer la juridiction sur tous ceux qui en possédoient, ainsi que sur ceux qui étoient dans des relations immédiates avec ceux-ci. Mais comme ce tribunal royal de la douane accordoit aux vassaux des fiefs tant de prérogatives, qu'ils ne payoient même pour tous leurs autres bestiaux, que suivant le tarif établi pour les troupeaux qu'ils envoyoient dans les pâturages publics, il en résulta que ce tribunal étendit sa juridiction sur tout le royaume de Naples, et qu'insensiblement il s'érigea en cour immédiate ne dépendant que du souverain. Alors il envoya des préposés de la douane dans toutes les provinces; ceux-ci avoient toujours à combattre les barons qui se plaignoient des empiétemens qu'on se permettoient de faire dans leurs droits et prérogatives : cependant le roi protégeoit ces pré-

posés ; et dans la province *Basilicata* on établit une députation particulière pour les baux des pâturages, qui dépendoit du tribunal de la douane de Foggia. C'est à cette députation, qui s'appeloit *Transazione di Montepeloso*, qu'on soumit les habitans de la Calabre, malgré les réclamations fréquentes des barons ; les Calabrois n'étoient obligés qu'à payer le prix ordinaire du bail, c'est-à-dire 12 ducats pour mille brebis, ou bien de prendre à ferme une partie des terres du fisc.

Les *avocati fiscali* de Cosenza et de Catanzaro ont toujours recu et reçoivent encore la commission particulière pour se charger de la perception de ces droits. D'après ce que je viens de dire et d'après ce que j'ai dit plus haut (1), à l'occasion de l'inscription de *Polla*, on voit que les fermiers actuels des pâturages sont la même chose que du temps des Romains ont été les *pastores*, et l'on pourroit élever la question, s'il n'étoit pas aussi plus convenable à présent d'obliger les fermiers des pâturages à faire place aux laboureurs (*si pastores aratoribus cederent*), institution dont Popilius se glorifioit tant.

Du temps d'Alphonse, lorsque le pays fut dévasté par la guerre, il étoit sans doute très-avan-

(1) Page 193 de l'original.

tageux d'affermer ainsi les pâturages ; mais je laisse aux économes et aux politiques à décider si, de nos jours, cette mesure n'empêche point de plus grands avantages ; si, sous quelque rapport, il n'existe pas les mêmes circonstances qui engagèrent Popilius à favoriser l'agriculture, et Gracchus à proposer la loi agraire sans avoir égard aux dommages qui en résultoient pour les fermiers des pâturages. Quant à moi, je suis de cette opinion. Ceux, d'ailleurs, qui désirent avoir des détails plus étendus sur le tribunal de douane à Foggia, peuvent consulter *Galanti*, *Description Historique et Géographique des Deux-Siciles*, Ier volume, chap. IV, § 3, n° V.

Continuation du Voyage.

Vers dix heures du matin, nous arrivâmes à *Rogliano*, petite ville sur la rivière de *Savuto* qui, à quelque distance de là, se précipite des rochers dans la vallée avec le fracas du tonnerre, et qui autrefois en fermoit souvent l'accès jusqu'à ce qu'enfin on y établit un pont. *Rogliano* est célèbre, du moins dans la Calabre, par la grande quantité de cordonniers qu'on y trouve. Le commerce des peaux est d'ailleurs une des principales branches du commerce de cette ville ; et les Napolitains estiment beaucoup la viande

salés, les jambons et les saucisses qu'on en exporte. Cependant, malgré les avantages que ce commerce procure à la ville, et malgré sa situation charmante, son extérieur ne prévient guère en sa faveur; les maisons sont petites et misérables; les habitans qui, pour la plupart, sont vêtus de guenilles, paroissent réunir à leur pauvreté le plus haut degré de malpropreté. Nous n'y pouvions pas même trouver une petite maison assez supportable pour y faire notre frugal dîner; nous ne fîmes donc qu'y acheter du vin, et nous nous établîmes hors de la ville sur la hauteur de la montagne, près du monastère des Dominicains; la gaîté assaisonna notre repas; la sérénité du ciel nous permit d'admirer la beauté des environs, et nous bûmes le bon vin de Rogliano à la santé de nos amis éloignés.

Nous vîmes passer beaucoup de moines qui avoient cherché dans le voisinage tout ce qu'il y avoit de plus beau en figues, en raisin, en melons et en toute sorte de fruits. Nous entrâmes dans le monastère, où la bibliothèque étoit ce qui pouvoit m'intéresser le plus; j'ai même pu jeter un coup d'oeil rapide sur leurs manuscrits, mais tout ce que j'ai vu n'étoit que d'un intérêt local et relatif à la maison; il ne paroît pas qu'ils se soucient beaucoup d'auteurs classiques, grecs et latins. On prétend que les richesses de ce monastère sont immenses; cependant, lorsque

je m'informois de leurs revenus, ces messieurs m'assuroient, d'un regard très-modeste, qu'ils étoient extrêmement pauvres (*siamo poveretti*). Néanmoins, ils y prospèrent très-bien : plus les paysans ont en général l'air pauvre, exténué et attaqué du mauvais air, et plus les moines paroissent gras et orgueilleux, à l'exception toutefois des capucins. Le moine est une plante qui réussit dans le terrain le plus aride et sous le ciel le moins favorable, tant qu'il n'est pas atteint du souffle destructeur de l'hérésie, auquel seul il ne sauroit résister.

Scigliano étoit la première petite ville que nous trouvâmes à quelques milles de là; la contrée par où nous passâmes, étoit montueuse; des vallées coupées par une quantité de rivières étoient devant nous; et à nos côtés souvent notre chemin n'étoit qu'un sentier étroit qui passoit près de précipices affreux; de sorte que je préférois de grimper péniblement les montagnes, que de me fier à mon mulet qui bronchoit assez souvent. La ville elle-même, laquelle, comme je vous ai déjà marqué dans ma dernière lettre, est la résidence d'un gouverneur royal, n'est pas importante; du moins nous n'y trouvâmes rien qui eût pu nous engager à y prolonger notre séjour. Quant à son industrie je ne saurois vous dire autre chose, sinon que ses habitans sont renommés parmi leurs voisins à cause de la qualité

des couvertures de laine et des matelas qu'on y fait. Dans la Calabre, et même à Naples, j'ai vu des tapis de pied faits à Scigliano : ils étoient forts, mais non pas beaux.

Forêt de Sila.

Ce qui m'intéressoit le plus, c'étoit la grande *forêt de Sila*, dans laquelle je me trouvai.

Mon plaisir étoit d'autant plus grand, que les beaux vers dans lesquels Virgile en parle, étoient présens à ma mémoire. Voici ce qu'il en dit dans le livre XII de l'*Énéide*, v. 715 et suivans :

At velut ingenti Silâ. . . .
Cum duo conversis inimica in prælia tauri
Frontibus incurrunt, pavidi cessere magistri :
Stat pecus omne metu mutum, mussantque juvencæ.
Quis nemori imperitet, quem tota armenta sequantur ;
Illi inter sese multa vi vulnera miscent
Cornuaque obnoxi infigunt et sanguine largo,
Corna armosque lavant : Gemitu nemus omne remugit.

Et dans les *Géorgiques*, liv. III, v. 219.

Pascitur in magnâ Siliâ (1) *formosa juvenca :*
Illi alternantes multa vi prælia miscent

(1) La comparaison de ce passage avec celui qui précède

Vulneribus crebris : lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu : reboant silvæque et longus Olympus.

Il est impossible de sentir toute la beauté et toute la vérité de cette image, sans avoir été sur l'endroit même, sans avoir vu la beauté des prairies et de la forêt, ainsi que la quantité de troupeaux qui s'y trouvent, et sans avoir entendu l'écho de leurs mugissemens dans les montagnes.

La forêt est très-étendue ; elle commence près Cosenza, et s'étend presque à Catanzaro, dans la Calabre ultérieure (1). On n'en a pas encore

montre déjà qu'il faut lire *Sila* et non pas *Silva*. Ce petit changement anime extrêmement la description que donne Virgile, qui n'est que très-froide lorsqu'on lit Silva. M. Heyne, quoiqu'il sentît le mérite de cette leçon, n'osa pas encore la recevoir dans le texte. Mais Brunck la reçut sans hésitation dans son édition de Virgile, qu'il publia en 1785; il ne fait pas même mention qu'auparavant il y avoit une autre leçon.

(1) Les anciens comprenoient une plus grande étendue sous le nom de *Sila*, que les modernes. On appeloit ainsi toute la forêt qui s'étendoit sur la chaîne de montagnes des Brutiens jusqu'à *Locri* et *Rhegium*; ce qui fait environ 700 stades (Strabon, liv. IV, p. 400, éd. Alm.), ou 44 lieues de France, ou 100 à 110 milles d'Italie. (*Voy.* Voss. trad. des *Géorg.* en allemand, p. 189.)

Aujourd'hui on ne comprend sous ce nom que le dis-

calculé avec exactitude la surface, mais on en estime ordinairement la circonférence à deux cent mille pas (1). En hiver, cette contrée montueuse et boisée offre un aspect désagréable. Les vallées et les plaines sont couvertes de bonne heure de glace et de neige, dont les sommets des montagnes sont ornés la plus grande partie de l'année. De là vient qu'alors presque toute l'étendue de la forêt de Sila est marécageuse et malsaine; mais dès que le temps commence à s'adoucir, la neige fond dans les vallées; et lorsque les torrens de neige fondue se sont précipités du haut des montagnes, la conformation heureuse du terrain les fait écouler par les lits des rivières, de sorte qu'ils ne laissent point de marais dont les exhalaisons pestiférées puissent infecter l'air. Alors le district de la forêt de Sila est le plus beau et peut-être le plus heureux de tout le pays. S'il y avoit une meilleure police, il seroit facile d'ouvrir des canaux, d'éloigner ainsi toutes les maladies produites par le mauvais air (*cattiva aria*) et d'augmenter par conséquent la fertilité

trict que j'ai décrit, qui s'étend en longueur à 16 ou 20 lieues de France, ce qui fait 40 à 50 lieues d'Italie ou 330 stades.

(1) M. Swinburne dit, p. 553 de la traduction allem. « Cette forêt couvre une surface de 400 milles ». — Ce qui fait précisément autant que je viens d'indiquer.

du pays. Même telle qu'elle est, cette forêt forme en été une très-belle contrée. A l'abri des rayons ardens du soleil, on admire les excellentes prairies dans des vallées charmantes, coupées par une infinité de torrens; les troupeaux sur la pente des montagnes, paroissent nager dans l'herbe haute et ondoyante; l'ombre des arbres leur offre un abri agréable; des rochers couverts de neige s'élèvent au-dessus et couronnent cet ensemble. L'humidité naturelle du sol est la principale cause de la fertilité de ce district, dont on s'aperçoit non seulement par la richesse des prairies, mais aussi par les beaux champs de blé, par la hauteur, la variété et la fertilité des arbres. La forêt abonde en chênes, châtaigniers, pins, sapins et autres bois résineux (*tedæ*); outre la grande quantité de poix, de résine et de térébentine que le roi en retire tous les ans, elle fournit encore une nourriture abondante aux cochons des habitans. Tout le bois de la forêt appartient exclusivement au roi; mais les prairies et champs de blés sont possédés par plusieurs particuliers de la contrée, et par des barons du royaume, tantôt comme des fiefs, tantôt comme fermes, sous le nom de *difese*. Il est sévèrement défendu aux possesseurs des biens-fonds d'abattre des arbres, sous quelque prétexte que ce soit; s'ils le font, ils sont punis avec sévérité, et leurs terres sont confisquées. Le roi retire d'ailleurs un grand

avantage de la forêt de Sila. C'est là que naît sa flotte, car non seulement tout le bois pour la construction des vaisseaux vient de là, mais on en tire encore chaque année environ 11,000 cantares de poix et de résine. La poix qu'on y obtient est de deux espèces, noire et blanche; celle-ci est plus rare et plus précieuse, celle-là au contraire est plus abondante (1). Pour la poix noire, il y a tous les jours vingt fourneaux en train; pour la blanche, au contraire, il n'y en a que cinq: le produit des premiers est, par an, de 100,000 cantares, ou 2,777,500 livres de Naples; celui des derniers, au contraire, n'est que de 75 cantares, ou de 22,688 livres. Les anciens vantoient déjà la bonté de la poix, de la résine et de la térébenthine de cette forêt, et de nos jours il en est de même.

Les anciens paroissent rivaliser à qui donneroit plus d'éloges à la poix de cette forêt (2)

(1) C'est sans doute un jugement un peu précipité, lorsque M. Swinburne, p. 553, après avoir dit que Hiéron, roi de Syracuse, et les Romains, tiroient de la forêt de Sila leurs mâts et tout ce qu'il leur falloit pour la construction des vaisseaux, prétend qu'aujourd'hui, à l'exception de la térébenthine et du bois de chauffage, on tire peu de profit de ces forêts étendues.

(2) *Strabon*, loc. cit. *Voyez* Plin, liv. XIV, chap. XX, p. 726, et liv. XVI, ch. XI et XII, p. 10, liv. XXIV, ch. VII, p. 332, *Dioscorides*, liv. I, ch. XCVIII, et d'autres.

Strabon, dans son livre XXI, dit cette forêt riche en *poix extrêmement belle*, et *Pline* fait l'éloge de cette production, parce qu'elle est plus grasse et plus résineuse que toutes les autres sortes, et parce qu'elle est d'une grande utilité dans la médecine. Même aujourd'hui elle est non seulement estimée par les habitans du pays, mais aussi très-recherchée par les étrangers, et l'on en exporte beaucoup en Sicile, à Gênes, à Venise, et même hors de l'Italie. Elle occupe tous les jours quatre à cinq cents personnes, dont une partie travaille dans la forêt, l'autre transporte la poix à Cosenza; c'est pour ce même but que le roi y entretient une quantité de mulets qui retournent chaque jour avec de nouvelles charges. Il y a de plus un inspecteur particulier de la poix; cependant on ne donne pas cet emploi à un homme qui connoît cette partie, mais ordinairement à quelque riche gentilhomme napolitain, qui est obligé de résider à Cosenza, et qui est chargé du paiement des ouvriers, de l'administration et du commerce de la poix, de l'achat des outils, de l'entretien des fourneaux, etc. L'inspecteur actuel est paralytique déjà depuis plusieurs années. Dans les fourneaux à poix, on entasse le bois en piles croisées; tout autour on entretient un grand feu, de sorte que la chaleur fait sortir la poix qui se rassemble dans des rigoles pratiquées à cet effet. Je

n'ai pas été assez heureux pour trouver les travaux en activité: c'étoit précisément un jour de fête lorsque je passai par la forêt de Sila; sans cela je vous aurois pu fournir des détails plus satisfaisans sur la préparation de la poix.

Mais il faut que je finisse pour aujourd'hui; mon compagnon de voyage m'a déjà appelé plusieurs fois au souper. Je vous dirai seulement encore que toute la contrée où nous passons aujourd'hui la nuit appartient à la forêt de Sila, quoique à une distance assez considérable d'ici il n'y a point de bois, mais seulement de beaux pâturages; il y a dans le district de Sila beaucoup de clairières semblables.

DISSERTATION.

SUR LA CARTE GÉOGRAPHIQUE DE PEUTINGER,

Par M. Conrad Mannert,

Professeur d'Histoire à l'Université de Wurtzbourg ; traduit sous les yeux de l'Auteur, par M. Berbier, *ancien Principal du Collége de Bellelay en Suisse (avec une Planche).*

L'exemplaire qui nous reste de la carte qui porte le nom de *Peutinger* (1), après avoir passé par plusieurs mains, existe aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Vienne en Autriche. Il a été dessiné et écrit dans le treizième siècle. C'est ce que prouvent évidemment les caractères de l'écriture qu'on y a employée, caractères qui diffèrent entièrement de ceux des autres siècles, et qui sont parfaitement conformes à ceux du treizième. Quiconque a la moindre connoissance de la diplomatie en jugera comme moi, en jetant simplement un coup d'œil sur la carte qu'a fait

(1) On la nomme ainsi du nom du plus ancien possesseur que nous connoissions ; c'étoit un savant d'Augsbourg, qui vivoit à la fin du quinzième siècle.

graver avec le plus grand soin, d'après l'ancien manuscrit, le célèbre M. de Scheyb. Je vais cependant, pour l'instruction des commençans, exposer ici ce qui fait reconnoître la main du treizième siècle.

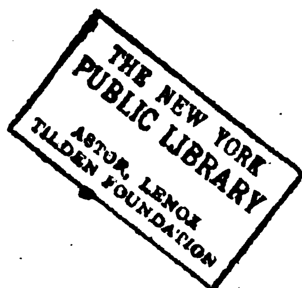
De tout temps les Romains se sont servi, pour écrire, des lettres minuscules et courantes. L'antiquité en fournit plusieurs preuves, notamment dans le manuscrit très-ancien de Virgile, appelé le *Manuscrit de Médicis*, dont les notes, page 13, sont en grande partie écrites en petits caractères; en second lieu dans le passage de Vopiscus, *Vie de Tacite*, chapitre II, où il remarque que cet empereur lisoit avec une facilité étonnante la plus petite écriture. Il est néanmoins constant que les Romains n'employèrent les lettres minuscules que dans l'usage journalier, lorsqu'ils avoient quelque affaire pressante à expédier; ou que cette écriture tomba en désuétude au cinquième siècle et dans les suivans: car il ne nous reste aucun ouvrage de cette époque, ou des temps antérieurs, écrit de cette manière. Il est presque impossible d'en attribuer la cause au hasard ou à la seule négligence de la postérité. Ce n'est qu'au huitième siècle que l'on commença à employer dans le corps des ouvrages, ce petit caractère. On en forma les lettres avec plus d'élégance sous l'empire et par les soins de Charlemagne. Elles conservèrent, avec quelques

légers changemens, leur rondeur et leur netteté jusqu'au onzième siècle. Au douzième on leur donna plus d'élévation, une base et un sommet anguleux et une forme plus carrée. Cette forme s'altéra au treizième siècle, et se fixa dans le suivant, sous le nom de *Nouvelle Écriture Gothique*.

On voit dans la carte de Peutinger, depuis le commencement jusqu'à la fin, cette dernière forme de caractère, et jamais une autre. (Voy. *la Pl. III*, *N°* 1.)

En outre, on remarque communément sur la lettre *i* une virgule de cette manière í, façon de ponctuer qu'on rencontre très-rarement au douzième, souvent au treizième, et toujours aux quatorzième et quinzième siècles. Je sais qu'on cite quelques diplomes des dixième et onzième siècles, où l'on trouve cette virgule sur quelques *i*, mais parmi tous ceux que j'ai vus de cette espèce, il n'y en a aucun dont l'authenticité fût incontestable. Dans les livres qui sont reconnus pour être sans contredit des dixième et onzième siècles, et qui sont écrits avec l'ancien caractère rond, on ne trouve jamais cette ponctuation.

Les lettres capitales et celles qu'on nomme *onciales* prouvent mon sentiment avec encore plus d'évidence. Tous les copistes jusqu'au douzième siècle les formoient comme les anciens,


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

et telles qu'on les trouve encore sur les pierres milliaires et dans les manuscrits de l'antiquité; elles étoient accompagnées quelquefois de différentes figures qui en altéroient cependant très-peu l'ancienne forme. Mais au treizième siècle, les moines ne se contentèrent plus de cette belle simplicité; ils ajoutèrent à toutes les lettres des ornemens qu'ils croyoient propres à les embellir, et qui ne servoient qu'à les dénaturer. Ils s'accoutumèrent tellement à cette nouvelle manière, en l'apprenant dès leur enfance, qu'il leur devint presque impossible de former des lettres selon l'ancienne. C'est ce qu'on remarque clairement dans notre carte; car la plupart des lettres y sont écrites selon la méthode du treizième siècle. On en jugera par les échantillons suivans (1).

On remarque en d'autres endroits la peine que le copiste s'est donnée pour imiter le caractère ancien, comme dans ces lettres (2).

Remarquez aussi son attention à omettre la virgule sur l'*i*, excepté lorsqu'il s'oublie; mais ces circonstances servent à le trahir.

On voit encore sur cette carte des peintures jointes aux villes de Rome, de Constantinople et d'Antioche, peintures qui représentent des per-

(1) Voyez *la Planche III, Numéro* 2.

(2) Voyez *la Planche III, Numéro* 3.

sonnes assises sur un trône royal et portant une couronne, un sceptre, un bouclier rond et une lance, etc., exactement dans l'attitude et le costume qu'on trouve sur les sceaux et les peintures du moyen âge (1). Jamais les anciens ne connurent une forme de couronne et de bouclier telle qu'on la voit dans ces figures. Toutes ces observations réunies ne laissent aucun doute que la copie de cette carte ne soit d'une date récente.

A ces preuves tirées du genre de l'écriture, il faut ajouter le témoignage de l'auteur des *Annales de Colmar* (2), où il dit: « L'an 1268 » j'ai décrit une carte du monde sur douze peaux » de parchemin ». Il est vrai que l'exemplaire conservé à la Bibliothèque de Vienne ne consiste, selon le témoignage du célèbre de Scheyb, page 30, qu'en onze peaux égales et entières, dont les contours et les bords ne laissent apercevoir aucun défaut. Malgré cette assertion du savant éditeur, nous pouvons assurer qu'il y manque une feuille, et même la première, celle qui contenoit la description des îles Bri-

(1) Voyez dans *la même Planche, Numéro* 5, la figure de la ville de Rome, pour que l'on puisse juger de la vérité de mon assertion.

(2) *Anno* 1265, *mappam mundi descripsi in pelles duodecim pergameni. In Urstitii Scrip. T. I, p.* 2, *ad annum* 1265.

tanniques, de l'Espagne et des Mauritanies; car on remarque encore très-bien, sur la première de celles qui restent, le bord où celle qui manque étoit collée. Est-il d'ailleurs vraisemblable que l'auteur ait décrit toute la terre jusqu'à l'extrémité du côté de l'Orient, et qu'il ait omis la description de l'Occident, c'est-à-dire d'une partie qui étoit parfaitement connue des Romains, puisqu'elle leur étoit soumise? Auroit-il ainsi laissé imparfait un ouvrage qui lui eût été si facile d'achever; surtout si on fait attention qu'une partie des îles Britanniques se trouve décrite sur la seconde feuille. Sur le commencement de sa carte sont tracées les routes et les villes de l'Aquitaine, et même une partie du nom de cette province, c'est-à-dire les dernières lettres *ITANIA*; ce qui ne permet pas de douter que les premières, savoir, *AQU*, n'aient été écrites sur la première feuille. Tout s'accorde donc pour prouver évidemment que c'est un moine inconnu du treizième siècle qui a écrit et peint le manuscrit déposé à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Mais ce moine n'a été que le copiste et non l'auteur de cette carte. Cette dernière vérité est appuyée sur des preuves non moins convaincantes que la précédente. En effet, comment un homme de ce siècle auroit-il pu composer une carte assez ingénieuse, où l'on trouve in-

diqués plusieurs lieux qu'on connoissoit peu, ou qu'on ne connoissoit plus de son temps ; qui contient les noms anciens des villes, la rencontre des routes, le passage des fleuves, où sont décrites les contrées de l'Afrique, et où l'on indique les chemins que l'on suivoit pour aller commercer dans l'Inde, avec la même exactitude que les lieux des Gaules les plus rapprochés ? Rien n'y annonce un auteur des derniers siècles ; tout y est distribué dans un ordre conforme à l'état où nous savons, par d'autres monumens, qu'étoit la terre du temps des Romains. Cette carte s'accorde avec les itinéraires écrits, de manière cependant qu'ils n'ont pu suffire à son entière exécution ; car on y trouve les noms de plusieurs endroits, comme de fleuves, de forêts, de chaînes de montagnes, de provinces et même de très-petites peuplades dont les itinéraires ne font aucune mention. Les figures qui indiquent les villes et les bains y sont représentées dans le goût antique. Quoique le copiste fût un allemand, on ne remarque nulle part qu'il ait fait le moindre usage de la connoissance qu'il devoit avoir de sa patrie. Il place au Rhin la limite de l'empire ; au-delà de ce fleuve il ne marque aucun nom qui n'ait été connu des Romains ; il ne met même aucune ville sur ses bords, et cette dernière circonstance suffiroit seule pour faire renvoyer l'origine de cet au-

vrage à un siècle plus reculé que le sien. — Ce qui est surtout frappant, c'est qu'il a poussé le scrupule ou l'ignorance jusqu'à mal copier les noms anciens des contrées voisines de la Germanie, soit parce qu'ils étoient mal écrits dans l'original même, soit parce qu'il n'a pu les y déchiffrer; car il ne paroît pas qu'il ait tiré sa copie d'après un original fait du temps des Romains : il est au contraire très-probable qu'il n'avoit qu'une copie du sixième ou septième siècle, écrite en caractères difficiles à lire, et dont souvent il n'a pu distinguer les traits. C'est ainsi, selon toute apparence, qu'il a écrit, d'une manière confuse, sur la première des feuilles qui nous restent, les noms des *Chauci*, des *Chérusci* et des *Chamavi*, parce qu'il n'a pu les lire clairement dans le manuscrit qui lui servoit de modèle. On remarque la même faute dans les noms des *Quadi* et des *Juthungi*, placés sur les bords du Danube. Il n'est pas douteux que dans l'original ces noms ne fussent bien distingués et écrits l'un au-dessus de l'autre, parce que ces deux nations étoient voisines; le copiste n'ayant plus qu'un petit espace sur le bord de sa feuille, les a entrelacées dans une même ligne de la manière suivante (1), avec la précaution cependant de peindre de différentes couleurs les lettres de chacun. On remarque

(1) Voyez *la Planche XI*, *Numéro* 4.

plusieurs autres mots confondus de cette même manière. L'exemple que je viens de donner suffit pour prouver que souvent ce copiste ne comprenoit pas lui-même ce qu'il écrivoit, qu'il n'a rien inventé et qu'il a tout imité de son ancien manuscrit qui a péri et est perdu pour nous comme tant d'autres ouvrages de l'antiquité. Au reste, cette perte des livres anciens ne doit pas nous étonner ; ils étoient composés de feuilles détachées, et celles-ci ne se conservent pas aussi aisément que des livres reliés tels qu'on les fait aujourd'hui ; nous en voyons une preuve dans l'ouvrage même dont il est ici question.

Pour achever de démontrer que le moine du treizième siècle n'a fait que copier un ancien exemplaire, nous ajouterons encore quelques réflexions. On voit qu'il a tracé des routes sans y mettre ni les noms des lieux, ni leur distance. On y voit des tours peintes qui servent à indiquer les villes auxquelles il a oublié d'ajouter les noms. Il est probable qu'il commençoit par tirer les lignes et dessiner les figures d'après son modèle ; qu'il finissoit par écrire les noms, et que la grande multitude de ces mots lui en a fait oublier plusieurs. Cet oubli lui est arrivé assez fréquemment ; je n'en donnerai ici que quelques exemples. Si l'on examine la route qui conduit d'*Aquileja* à *Virunum*, on y verra

trois indications de lieux, mais sans aucun nom ni nombre de distance. En considérant l'Asie-Mineure, on y trouve marquée la position de la ville d'Ancyra par des tours peintes, mais le nom n'y est nulle part.

C'est donc indubitablement au temps des Romains qu'il faut rapporter l'origine de cette carte. Comme il importe beaucoup de savoir en quel siècle elle a été faite, j'ai encore cherché à résoudre cette question, et je crois en avoir trouvé le moyen dans l'ouvrage même. C'est d'abord une chose certaine qu'elle n'a pas été composée du temps de Théodose, quoique plusieurs l'aient assuré et même d'une manière si positive, qu'on l'a, pour cette raison, appelée *Carte Théodosienne:* car la Mésopotamie, qui n'appartenoit plus aux Romains du temps de cet empereur, et qui est omise à cause de cela dans l'itinéraire d'Antonin, se trouve décrite sur cette carte avec toutes les villes qu'elle renfermoit. Ensuite la Gaule qui, du temps de Constantin-le-Grand, étoit divisée en dix-sept provinces, n'y est partagée qu'en trois, la *Belgique*, la *Lyonnaise* et celle d'*Aquitaine*. Cette dernière division avoit été faite par Auguste, et subsista dans les premiers siècles, en conservant les mêmes noms et les mêmes limites.

Elle n'est pas non plus une production du quatrième siècle; tout le monde sait que l'em-

pereur *Galerius* établit, entre la première et la seconde Pannonie, une nouvelle province après qu'il eut fait abattre les forêts, couler les eaux des marais dans le Danube, formé des villes et des colonies; il appela cette province *Valeria*, du nom de sa femme. C'est ce que nous apprenons de Sextus Rufus (1), d'Ammien Marcellin et des autres écrivains du quatrième siècle, qui font mention expresse de cette nouvelle province. Or, notre carte divise la Pannonie en première et en seconde, de la même manière que Ptolomée; on n'y trouve aucun indice ni de *Valeria*, ni de la route qui fut construite à cette même époque au milieu de cette contrée de *Mursa* à *Vindobona* (1).

On ne peut même placer son origine au siècle d'Aurélien, car cet empereur fit entièrement raser *Palmyra*; cette ville, située dans les déserts de l'Arabie, étoit célèbre par son commerce et le règne de Zénobie, et elle ne s'est jamais relevée de ses ruines. Notre carte la représente comme encore florissante; elle marque même les distances de la route qui y conduit depuis Antioche. De plus, Aurélien, après avoir enlevé tous les habitans romains de la Dacie Trajane (*Trajani Dacia*) et les avoir établis entre les

(1) *Sextus Ruf. de Cæsar., c. 40. Notitia Imperii, quæ oppida provinciæ indicat.*

(2) *Voyez* Itinér. Anton. ed. Wesseling, page 232, etc.

deux Moesies, forma une nouvelle province que les historiens appellent *Dacie d'Aurélien* et aussi *Dacia Ripensis*. On ne trouve cependant sur notre carte aucun vestige de cet établissement. On y voit la Moesie-Supérieure et la Moesie-Inférieure, sans qu'il soit fait mention d'aucune Dacie entre elles. La Dacie de Trajan y est mise dans la place qu'elle occupoit avant cet événement.

On pourroit très-bien fixer l'origine de cette carte au temps d'Antonin Caracalla, si deux obstacles ne s'y opposoient. Premièrement c'est un fait connu que cet empereur, fils de Sévère, passa un temps assez considérable dans le pays des Allemands; qu'il y bâtit ou y embellit quelques villes, entr'autres celle qu'on nommoit *Aquæ Aureliæ*, aujourd'hui *Baden*. Notre carte ne marque aucun de ces établissemens. On ne peut cependant attribuer cette omission à l'ignorance, car elle décrit dans cette contrée la Voie Romaine qui conduit du Rhin au Danube à travers la Forêt Noire, route dont Ammien Marcellin fait encore mention, quoique les Allemands en eussent rendu depuis long-temps le passage impraticable.

Le second obstacle provient des Goths. Ce n'est que sous l'empire de Caracalla qu'on commença à parler de cette nation. Ce dernier empereur se rendant en Asie, rencontra ce peuple

qui faisoit une invasion sur les terres des Romains, et le battit deux fois de suite. On ne trouve nulle part sur notre carte le nom des Goths ; elle marque en leur place le nom des nations que Ptolomée cite déjà en partie.

Tout s'accorde pour faire rapporter la composition de cette carte au temps de Sévère. C'est sous son règne, au commencement du troisième siècle, qu'elle a été écrite et peinte telle que nous la voyons ; car il n'y a aucun temps ni antérieur ni postérieur à celui-ci auquel elle convienne exactement. Pour le prouver je ne remonterai pas à une époque très-ancienne, je commencerai par le tems d'Adrien. On y trouve *Hadrianopolis* en Thrace ; on y trouve *Aelia Capitolina*, avec la remarque qu'elle portoit autrefois le nom de *Jérusalem*. Or, ces deux villes ont été bâties par Adrien. Il y a encore plusieurs autres choses qui rappellent le nom de cet empereur. Les villes d'*Ovilia* et de *Lauriacum*, qui furent bâties par les *Antonins*, indiquent évidemment une époque postérieure au règne de ces empereurs, de même que les noms des barbares voisins, qui s'accordent avec ceux qui figurent dans l'histoire de la guerre contre les Marcomans. Enfin, ce qui montre clairement le temps de Sévère, c'est la voie construite depuis Augsbourg, l'*Augusta Vindelicorum*, jusqu'à Trente. Elle est décrite sur notre carte, tandis qu'on n'y trouve aucune de celles

qui furent faites postérieurement d'Orient en Occident, par le milieu de la Rhétie. Une inscription lapidaire indique positivement que cette Voie fut construite par Sévère (1). Enfin la description de la Mésopotamie prouve que cette carte ne peut appartenir qu'aux derniers temps du règne de Sévère; car on sait que la possession de cette province fut toujours, avant cet empereur, un objet de contestation entre les Romains et les Perses. Dès le temps de Trajan, les premiers y avoient occupé, par la force, des villes puissantes, telle que Nisibis; mais ils ne connoissoient même pas le pays en entier. Notre carte rapporte cependant plusieurs routes et plusieurs villes de cette contrée, entre autres la ville d'*Atra*, qu'elle nomme *Natra* ou *Hatra*, au siége de laquelle

(1) Lambecius, liv. II, p. 717.

Imp. Cæs. L. Septimius. Severus.
Pius. Pertinax. Aug. Arabicus.
Adiabenicus. Particus. Max.
Pont. Max. Trib. Pot. VIIII, Imp. XII. (XI).
Cons. II. P. P. Pro. Cos. et Imp. Cæs.
M. Aurelius. Antonius. Pius. Aug.
Trib. Pot. IIII. Pro. Cos. et Imp.
P. Septimius. Geta. Antoninus.
Vias et Pontes. Rest. ab Aug.
Mil. Pas. CX.

lit inutilement beaucoup de temps et (1).

m de *Parthicus* et le nom de *Trib.* *I*, qu'on lit dans l'inscription que je viens de citer, confirment encore mon sentiment.

Cette carte a donc été faite entre l'an 202 et 211 de notre ère. Je ne prétends point conclure de cette assertion qu'on n'eût pas décrit d'autres cartes de la terre, soit avant, soit après le règne de Sévère. Plusieurs passages des anciens historiens semblent même prouver le contraire, entre autre ces mots d'Aelius Lampridius, dans la *Vie d'Alexandre Sévère*, chap 45: « On annonçoit » publiquement les marches qu'on suivroit jour » pour jour dans les voyages, de manière que, » deux mois auparavant, on affichoit un édit où » l'on disoit: Tel jour, à telle heure, je sor- » tirai de la ville; et si les Dieux le permettent, » je m'arrêterai à telle station. On déterminoit » ainsi les gîtes, les stations, les lieux où l'on » prendroit des vivres, selon leur position » géographique, et cela jusqu'aux extrémités » de l'empire qui touchoient aux pays bar- » bares. »

C'est d'après toutes ces observations que j'ai osé déterminer, d'une manière aussi précise,

(1) Dio. Cass. LXXV, Herodian. III, 73.

l'âge de cette carte. Des recherches ultérieures sur cet objet pourront encore faire trouver des raisons qui appuieront mon opinion, mais on n'en trouvera aucune qui la combatte; il y a même deux ou trois endroits qui indiquent évidemment le siècle du moine copiste.

1°. A l'ancienne Byzance il a ajouté en grands caractères le nom de *Constantinopolis*; 2° près de la ville de Rome on lit: *Ad Sanctum Petrum*. Il est plus que probable qu'il a fait ces deux additions de son chef, pour faire remarquer le siége de l'empire d'Orient et celui du Souverain Pontife; la première, par respect pour la majesté de l'Empire; la seconde, par motif de religion; 3° on lit de même dans le désert situé entre l'Egypte et la Palestine; *Desertum ubi quadraginta annis erraverunt filii Israel, ducente Moyse. Hic legem acceperunt in monte Syna.* « Désert où » errèrent pendant quarante ans les enfans d'Is- » raël, sous la conduite de Moïse. Ici ils reçurent » la loi sur le mont Syna ». Comme tout le reste respire la pure antiquité, quelques additions analogues au génie du copiste ne peuvent rendre douteuse la date de l'ouvrage.

Il est infiniment à regretter que la rareté et le prix d'un monument aussi précieux, et aussi indispensable à quiconque s'applique à l'étude de l'antiquité, n'en permettent l'usage qu'à un petit nombre de personnes; car l'édition de Scheyb

est très-chère ; et toutes celles qui l'ont précédée étant défectueuses, réduites à un petit format et, ne représentant ni les couleurs ni les figures, induisent souvent en erreur celui qui les consulte, ou au moins ne lui apprennent jamais rien de certain.

On assure que le dernier électeur de Mayence a acheté les tables de cuivre qui ont servi à graver l'édition de Scheyb. Si le Prince-Primat, son successeur, possède ce monument, il rendroit au public un service digne de son zèle pour l'avancement des sciences, en en faisant tirer un plus grand nombre d'exemplaires, surtout si l'ouvrage étoit réduit à quelques feuilles d'impression, pour mettre le prix à la portée d'un plus grand nombre d'amateurs. Cette réduction seroit facile, en retranchant le prolixe commentaire qui est joint à la première édition.

SUR QUELQUES CIRCONSTANCES

RELATIVES A LA VIE ET A LA MORT

DE NICOLAS COPERNIC;

(Extrait d'une Lettre d'un Militaire Français.)

.... Les Russes nous laissent quelques momens de loisir dont je profite pour examiner ce qu'il y a de plus curieux dans ce pays. Je ne vous dirai point que cette contrée, coupée de lacs et de bois, ornée d'une belle verdure et passablement cultivée, nous présente un aspect qui n'a rien de sauvage ni de triste. Vous ne partagez point nos préjugés sur les pays du Nord, et je n'ai pas besoin de vous en apprendre la géographie. Mais voici quelques détails historiques qui, peut-être, vous paroîtront nouveaux, et qui ont le droit de vous intéresser, puisqu'ils sont relatifs à l'immortel *Copernic*.

Ce grand astronome, chanoine dignitaire à Frauenbourg, naquit, comme on sait, à Thorn, l'an 1473. On voit dans une église de cette ville un marbre avec l'inscription suivante.

Nicolao Copernico
Cives Thorenenses.

Quelques savans ont voulu conclure de là qu'il étoit mort à Thorn, et qu'il avoit été enterré dans l'église où se lit l'inscription ci-dessus.

On ne trouve absolument rien dans les archives du Grand Chapitre de Frauenbourg, d'où l'on pourroit déterminer le lieu de sa mort et de sa sépulture.

Un comte Polonais, M. de *Czapski*, membre de la Société Littéraire de Varsovie, vint il y a quatre ou cinq ans à Frauenbourg, pour prendre à ce sujet des informations sur les lieux.

Il fit voir aux chanoines de la cathédrale une lettre que Copernic avoit écrite de sa main, trois jours avant sa mort, au Roi de Pologne; elle avoit été gardée soigneusement dans les archives de Varsovie. D'après la date de cette lettre, il n'y avoit plus de doute que Copernic ne fût mort, et par conséquent enterré à Frauenbourg. Copernic étoit chancelier du Chapitre, et ce dignitaire avoit un autel dans l'église cathédrale : on présuma qu'il y étoit enterré.

On enleva la balustrade qui entouroit cet autel; par ce moyen on découvrit en partie une pierre sépulcrale, dont une partie étoit couverte par les murs de l'autel. On parvint enfin à découvrir cette pierre en entier; on y lisoit encore, à côté des armes de Copernic, les lettres que voici :

N. C. laus *Co...nicus.*

La partie supérieure de la terre renfermée sous cette pierre étoit un sable jaune ordinaire ; au milieu, il y avoit un peu de terre noire, sous laquelle on trouva trois os. Il ne restoit absolument plus rien du cercueil. On ne pouvoit douter que ces ossemens ne fussent les restes de Copernic.

Jusque-là aucun monument n'avoit été érigé à la mémoire de Copernic. Le Grand Chapitre a depuis peu fait graver sur un marbre son portrait avec des inscriptions ; ce marbre a été placé dans le mur vis-à-vis l'autel dont on vient de parler.

Chacun des seize chanoines a son habitation séparée. Celle qu'occupoit Copernic est au coin de la montagne, de laquelle on découvre la langue de mer, dite *Frisch-Haf*, dans toute sa largeur et dans la plus grande partie de sa longueur. La tour, qui lui servoit pour ses observations astronomiques, est en grande partie écroulée ; il faudra bien l'enlever. On y voit une chambre avec son portrait.

La Warmie ou Ermeland comprenoit autrefois les villes suivantes : *Frauenbourg*, où étoit l'église cathédrale, dont Copernic a été un des membres les plus illustres ; *Braunsberg*, une des villes les plus commerçantes de la Prusse ; *Mehlsack*, *Wormdit*, *Guttstadt*, *Heilsberg*, qui étoit la résidence ordinaire du prince-évêque ;

Rossel, *Seebourg*, *Wartenbourg*, *Allenstein*, *Bischofstein* et *Bischbourg*.

L'evêque étoit prince souverain de tout ce pays, connu par son industrie, surtout par ses filatures et ses toiles; après la mort de l'évêque Jean *Streifrock*, le pays fut, en 1372, incorporé à l'empire d'Allemagne: l'évêque Henri, son successeur, fut le premier revêtu de la dignité de prince du Saint-Empire; les diplomes relatifs à ce fait se trouvent dans les archives de l'église cathédrale de Frauenbourg.

Le prince-évêque ayant eu des différends avec Casimir, roi de Pologne, relativement à la nomination à faire à la mort de chaque évêque, on conclut un concordat d'après lequel le roi proposeroit quatre candidats, parmi lesquels le Chapitre choisiroit le nouvel évêque. En l'an 1537, le roi Sigismond proposa, après la mort de l'évêque Maurice, quatre candidats, l'évêque de Culm, Jean Tideman, *Nicolas Copernic* et Achaie de Trenke, les trois derniers chanoines de Frauenbourg.

Le prince-évêque de Warmie étoit sénateur polonais, et président né dans les diétines ou assemblées préparatoires qui se tenoient dans la Prusse, pour nommer des envoyés aux diètes de Varsovie.

La cour de Berlin s'empara de la Warmie en 1772, lors du premier partage de la Pologne;

on fit une pension au prince-évêque et aux chanoines de sa cathédrale. Le dernier évêque étoit un comte de Hohenzollern de la maison de Prusse : après sa mort, qui arriva il y a deux ans, l'évêché est resté vacant ; la raison que l'on en donne, c'est que l'on veut payer les dettes des évêques, ses prédécesseurs, et les siennes.

La Warmie faisoit partie de ce que nous appelons la vieille Prusse, autrefois pays d'États, ainsi que les autres pays appartenant à la Pologne. Dans l'assemblée qui se tint en 1502 à Graudenz, il fut beaucoup question de l'amélioration du système monétaire : il s'y trouvoit des sénateurs polonais et des Prussiens. Après de longs débats, on convint assez généralement qu'il faudroit ramener les monnoies au pied polonais, et introduire, dans la Lithuanie, dans la Prusse et dans les autres provinces de la monarchie, une monnoie commune. *Nicolas Copernic* représentoit dans cette assemblée le Chapitre de Frauenbourg. Il appuya vivement l'avis de l'uniformité des monnoies. Le point important fut encore discuté vainement dans les assemblées subséquentes.

L'évêque Maurice fit publier, en 1526, des lois organiques, dont l'exorde commence ainsi :

« Nous Maurice, par la grâce de Dieu, évê-
» que ; Jean Ferber, doyen ; Tydeman ; Gyse,
» *custos ;* Jean Sculteti, archidiacre ; Albert ;
» *Nicolas Copernic*, chanoine, et tout le Cha-

DESCRIPTION

DES ÉTATS DES RAJEPOUTES ET DES DJATES,

DANS LE NORD-OUEST DE L'INDOUSTAN;

Tirée de l'Ouvrage Anglais intitulé: Mémoires Militaires *du général* Georges Thomas, *publiés par le Capitaine* William Franklin, *Auteur du* Voyage du Bengale à Chyraz, *et de l'*Histoire du Chah Allum. *Calcutta et Londres*, 1805.

Depuis que la monarchie des Mogols dans l'Inde s'est écroulée, chaque tribu, chaque caste indienne, ont cherché à fonder des États indépendans. Les Marattes, dans la partie méridionale, et les Séikes, dans le nord, ont obtenu le plus de célébrité parmi ces nouvelles nations; et c'est sur eux que s'est fixée l'attention des hommes d'État, lorsqu'il a été question de délivrer l'Inde du joug britannique. Cependant, dans l'espace qui sépare les Séikes des Marattes, il se trouve deux nations très-remarquables, et dont les relations ordinaires ne donnent qu'une idée vague et même inexacte. Je veux parler des *Djates* et des *Rajepoutes*.

C'est à un homme extraordinaire que nous de-

vons quelques notions plus positives sur l'état de ces deux nations. M. *Georges Thomas*, natif de Typerari en Irlande, s'embarqua comme simple matelot sur un vaisseau anglais de l'Inde : arrivé à Madras, il quitte le service de mer, et s'engage dans les troupes d'un prince indien; en peu de temps, il parvint au grade de général; il acquiert en propriétés des territoires considérables, et méditoit probablement des plans pour fonder un royaume, lorsque la mort l'arrêta au milieu de sa carrière. Ses papiers ont été recueillis, mis en ordre, et publiés par un Anglais, déjà avantageusement connu du monde savant. Nous en avons extrait les détails suivans que nous avons rangés dans un ordre historique et géographique.

Idée Générale des États des Djates et des Rajepoutes.

Les *Djates* constituent une des sectes les plus puissantes et les plus nombreuses de l'Inde : ils font partie de la quatrième caste, nommée les *Sbudra*: Ils habitoient originairement le Moultan et vinrent s'établir, sous le règne d'Aurang-Zeb, sur les rives de Djemnah : ils s'étendoient autrefois depuis la ville de Delhy jusqu'à la forteresse de Gwalior. Agra fut pendant quelque temps leur capitale. Ils sont maintenant rejetés dans les contrées montagneuses, à l'ouest de la Djemnah. On croit que les Djates sont les mêmes que les *Djètes*

pour mettre en campagne une armée de 20,000 hommes, sans nuire à l'agriculture du pays. Mais, depuis quelques années, beaucoup de Batniens ont quitté leur patrie, en préférant le séjour dans les contrées occidentales d'*Aphd*. On trouve actuellement plusieurs familles de cette tribu singulière dans le voisinage de Chanowsy dans le *Rohilcund*.

Un désert sépare les Batniens des pays situés à l'ouest sur l'Indus : souvent ils traversent ce désert en troupes pour faire une invasion dans le plus prochain district ; ils y vont en bandes considérables, et ils se fournissent de toutes sortes de munitions de guerre ; ils élisent des guides parmi eux, dont les ordres sont suivis exactement par la troupe pendant le voyage, mais dont le pouvoir cesse dès qu'on atteint la frontière ennemie. Avant de faire ces sortes d'expéditions, ils chargent des chameaux de pain, d'eau et d'autres provisions nécessaires, qu'on dépose dans différens endroits du désert qui est long de 60 à 70 cosses.

Leurs guides ont toujours le mérite d'une longue expérience. Sans être dirigés par des arbres ni par aucune autre marque éminente, ils rencontrent presque toujours l'endroit où les vivres sont déposés, et y conduisent les hardis aventuriers. Souvent il arrive que des traîneurs qui ont perdu la caravane de vue, périssent misérablement de

soif, de faim ou de lassitude, dans le désert. Dans cette marche singulière, les guides se dirigent, durant le jour, sur le cours du soleil, et pendant la nuit sur l'étoile polaire. On part vers la nuit d'une certaine place, souvent on louvoie à la clarté des étoiles en différentes directions; et il arrive qu'on revient, après une course de 30, 40, ou bien 50 cosses, à l'endroit d'où l'on étoit parti. Mais en général on ne se détourne jamais du point déterminé, à moins que ce ne soit par un temps de pluie ou sous un ciel couvert.

Si la provision commune des vivres s'épuise en route, on tue à l'instant un bœuf ou un veau appartenant à quelqu'un de la troupe; on le rôtit, le distribue et le consume. Ce repas patriarchal fini, le voyage se continue avec la gaieté ordinaire.

Du reste ce peuple est au plus haut degré cruel et féroce; il a la plus grande aversion pour tous les usages de la vie civilisée; il est composé de voleurs nés; et quoiqu'on ne s'oppose pas à ses brigandages, il ne s'en livre pas moins à des meurtres et des massacres dans ses excursions. La propension pour le vol a atteint jusqu'au prince. Le rajah ne rougit pas de déclarer au général Thomas, qu'il participoit volontiers au butin ramassé par ses sujets.

Un peuple aussi entreprenant doit sans doute être redoutable à ses ennemis. Comme cependant

les Batniens dédaignent toute subordination, et qu'ils possèdent de si mauvais moyens de défense, on s'étonne qu'aucune nation voisine n'ait encore profité de la foiblesse de cette horde sauvage. Dans leurs expéditions sur les territoires de *Sahib-Sing*, de *Loll-Sing* et de *Bang-Sing*, chefs célèbres parmi les Séikes, ils ont presque toujours eu des succès, et les ont assez souvent obligés d'acheter la paix. De même le pays des Baloutchiens, à l'ouest du Sutledge, le district de Hurrianah et la province de Beykaneer, ont été dévastés alternativement par eux; et des contrées, jadis peuplées et bien cultivées, qui rapportoient 20 à 30 lacs-roupies sont maintenant changées en un désert inhospitalier.

Les Batniens se distinguent encore par l'usage qu'ils ont de laisser paroître leurs femmes en public sans aucun voile. A l'exception de celles de leurs chefs, qui d'ordinaire sont des Rajepoutes, les femmes ont généralement la liberté de rester dans la société des hommes dont ils gardent les troupeaux. Les Batniens sont Mahométans; et, semblables aux autres Musulmans, ils fument énormément du tabac. Toujours, soit à cheval, soit en campagne, à la charrue, ou durant leurs occupations domestiques, ils ont leur *huhka* à la bouche.

Leur commerce d'exportation se borne à la vente de leur riz superflu, des chevaux, des

bufles et des chameaux. On importe des toiles blanches, du sucre et du sel.

État de Jypore.— Sur les Mœurs des Rajepoutes.

Ce pays s'étend près de cent cosses du nord au sud, et cinquante de l'est à l'ouest. Il fait partie des États de *Rajepootana* proprement dits, et touche vers le nord au district de Hurrianah, vers nord-est à celui d'Alvar, vers l'est à Karolée et Burthpoor, vers le sud à Kota, Boondée et Mevar, vers sud-ouest à Kishenghur, vers l'ouest à Ajmere et Joudpore, et vers nord-ouest au pays de Beykanée. Les districts de l'est, du nord-est, du sud, et du sud-ouest, produisent du froment, du coton, du tabac, et généralement tout ce qui croît dans les autres parties de l'Inde : il possède en outre de l'excellent bétail et du bon cuivre en quantité. Le sol, en général, est arrosé par des puits. Les districts du nord et du nord-ouest sont sablonneux, et par conséquent moins humides que les contrées du milieu : mais nombre de rivières favorables à la culture s'écoulent de la partie montagneuse de Jypore.

Les Rajepoutes de Jypore sont regardés comme moins vaillans que ceux de Joudpore ; M. Thomas en donne trois raisons : 1°. l'extension du système féodal qui dégrade les habitans par la servitude ;

2°. leur soumission à un peuple comme les Marattes, pour lesquels ils n'ont ni affection, ni crainte, ni respect ; 3°. la différence du climat qui se manifeste principalement lorsqu'on compare la beauté mâle des Rhatores avec les physionomies des habitans de Jypore.

Aucun Rajepoute ne se mêle du commerce, ni d'aucune espèce d'industrie. Tous sans exception sont soldats ou cultivateurs ; un esprit altier et indomptable les anime : ils ne regardent pas la pauvreté comme déshonorante ; souvent, au contraire, on les entend dire que l'homme, riche ou pauvre, pourvu qu'il se conduise bien envers ses voisins, peut, à tous égards, prétendre à la plus parfaite considération. Parmi les usages particuliers des Rajepoutes, le respect pour le sexe tient le premier rang. Un propos qui blesseroit l'honneur de la femme ou de la fille d'un Rajepoute, ne se pardonne jamais, et la mort seule peut satisfaire l'offensé. Cette délicatesse sur le point d'honneur les a rendus extrêmement circonspects dans leurs discours ; ils évitent avec soin tout ce qui pourroit déplaire aux autres. Lorsqu'un Rajepoute soupçonne quelqu'un avoir l'intention de lui manquer, il ne pense pas aux moyens d'accommodement, mais il prend dans ses courses un détour pour ne point approcher de la demeure de son ennemi. Une telle rigidité de mœurs peut, au premier abord, leur prêter un air peu sociable

aux yeux d'un étranger; mais le général Thomas, à qui un long séjour dans le pays avoit permis de bien étudier les mœurs et les usages de ce peuple singulier, nous assure qu'un honnête homme ne sauroit trouver une meilleure société que celle d'un Rajepoute.

Dans leurs mariages ils font la plus grande attention à la caste : jamais ils ne forment une alliance avec des gens d'un rang inférieur. Ceci est tellement de rigueur chez eux, que si quelqu'un choisissoit sa compagne dans une famille ignoble, les enfans issus de cette union seroient privés du droit d'héritage. Il leur est permis, à la vérité, de prendre plusieurs femmes; mais, à l'exception des chefs et des grands, ils usent rarement de ce privilége; et même alors ils le font moins par goût que par politique et pour éteindre par ce moyen d'anciennes haines de famille.

Dans leur jeunesse, les filles sont continuellement dérobées aux yeux du monde; les femmes mariées même ne fréquentent que leurs plus proches parens. Cet usage a pris de si fortes racines chez eux, qu'une femme se regarderoit comme déshonorée si on la voyoit en public. Cette vie retirée n'est pas si malheureuse qu'on s'imagine ordinairement. Les Rajepoutes ne le cèdent d'ailleurs à aucune nation asiatique en tendresse pour leur famille; ils sont fils obéissans, maris doux, et frères affectionnés. Il règne parmi eux

un seul usage qui révolte la nature : ils tuent souvent leurs filles nouvellement nées. Comme ils sont d'ailleurs pleins de bonté envers leurs enfans, Thomas fut surpris de cet oubli des droits de la nature : on lui répondit simplement que c'étoit un usage établi chez eux. Hors de cela, les Rajepoutes sont une nation loyale, probe et fidèle. Leur humanité se montre principalement envers les Djates qui cultivent leurs champs ; car, bien que ceux-ci soient assujettis à une obéissance rigoureuse, bien que les Rajepoutes ne leur donnent que le strict nécessaire et qu'ils les excluent de l'honneur de porter les armes, sauf le cas d'une invasion ennemie, ces paysans n'en disent pas moins, d'une voix unanime, qu'ils vivent heureux sous leur gouvernement, et que, par la douceur de ces maîtres, ils oublient même tous les maux de la pauvreté.

Le rajah de Jypore possède des ressources de toute espèce. Sa cavalerie ne sauroit être évaluée à moins de 30,000 chevaux. Il peut lever 10,000 hommes d'infanterie, et il a 40 pièces de grosse artillerie. Son pays peut rapporter cent vingt lacs-roupies (1) par an, quoique, par l'effet du gouvernement actuel, il ne rentre guère plus de 60 lacs dans le trésor ; c'est que tout le Jypore est soumis à un régime féodal qui diminue

(1) 5,760,000 francs.

considérablement les revenus de l'État. Les chefs obtiennent leur fief, sous la seule condition de fournir, en cas de besoin, une certaine quantité de troupes.

Il demeure dans les montagnes de Jypore une tribu sauvage nommée les *Minas ;* ils vivent de brigandage.

Pays de Beykaneer.

Cette province est bornée au nord par le pays des Batniens, à l'ouest par le désert, au sud-ouest par Jesselmere, au sud par le Joudpore, au sud-est par Jypore, à l'est par le Hurrianah. Elle a du nord au sud 120 cosses de longueur, et de l'est à l'ouest 50 à 80 cosses de largeur; sa plus grande largeur est au milieu.

Le pays est élevé; le sol consiste en un sable brun-clair qui absorbe la pluie dès qu'elle tombe; ce qui oblige les habitans d'entretenir, dans tout le pays, des puits construits en carreaux de terre cuite, et dont la profondeur ordinaire est de 100 à 200 pieds, mais augmente vers la frontière de Jesselmere jusqu'à 300 pieds. Chaque famille prend soin, autant que possible, d'établir une citerne pour son usage; car souvent par le manque d'eau, des familles entières se sont vu forcées d'émigrer.

A l'exception de quelques villages vers la limite orientale, le terrain de Beykaneer est peu favorable à l'agriculture; il ne produit que du

badjerah et d'autres sortes de légumes indiens ; mais les chevaux et le bétail y sont en grand nombre. Les habitans sont réduits à tirer leur principale subsistance de leurs voisins, le paysan se trouvant à peine récompensé de son travail, même aux endroits les plus propres à la culture. On importe du riz, du froment, du sucre, du sel, de l'opium, etc.

La ville de Beykaneer est grande, bien bâtie et environnée d'un mur. A la distance d'un mille anglais, au sud-ouest de la ville, est situé le fort où le rajah demeure. C'est une place d'une force considérable pour une forteresse indienne ; elle a un fossé large et profond, mais la sûreté principale de la ville aussi bien que du fort repose sur le manque d'eau dans les environs.

Le régime, en Beykâneer, ressemble à celui de Joudpor, car le prince dispose encore ici de la propriété et de la vie des sujets. *Soorut-Sing*, le maître actuel de Beykaneer, s'est cru obligé, depuis quelques années, d'entretenir une armée de mercenaires pour assurer son pouvoir ; car, quoiqu'ayant trouvé au commencement de son règne un trésor bien garni, grâce à la prévoyante économie de ses ancêtres, il eut bientôt tout dissipé : ses besoins l'engagèrent à des exactions ; il devint dur, cruel, oppressif, et s'aliéna les cœurs de ses sujets.

Les naturels de Beykaneer sont, pour la plu-

part, des Rajepoutes, originaires d'Oudipore. Quoiqu'il en résulte nécessairement quelque ressemblance dans la manière de vivre et dans le caractère, les Beykaneeriens sont néanmoins cruels, lâches et traîtres Cette dégénération peut s'attribuer tant à la paresse et à l'inactivité dans laquelle ils ont été plongés, qu'au luxe introduit par le mauvais exemple de leurs princes.

Les revenus de Beykaneer se montent à environ 3 lacs-roupies; cependant le rajah a quelquefois voulu les doubler en grevant d'octrois et impôts les commerçans qui traversent son pays. Autrefois les négocians qui, du port de Surate, voyageoient à Tatta sur l'Indus, avoient l'habitude de se rendre de là dans la province de Beykaneer; la direction ordinaire des caravanes étoit par Joudpore et par la province de Jesselmere; mais la rapacité et l'injustice du prince régnant ont, depuis quelques années, détruit le commerce, ou du moins en ont dirigé le cours dans d'autres canaux. C'est le rajah de Jypore surtout qui profite de cette imprévoyance, en cherchant d'attirer dans son pays les branches de commerce les plus lucratives.

L'armée de Beykaneer peut se monter en tout à environ 8000 hommes, dont deux cinquièmes en cavalerie, et le restant en infanterie, avec 30 pièces d'artillerie. Il y a au service de ce prince quelques Européens de différentes nations. Ils de-

meurent dans l'intérieur du fort de Beykaneer. Le rajah a beaucoup d'ennemis, dont les principaux sont les Batniens, ses voisins, dans le pays desquels il a fait, il y a environ neuf ans, une invasion infructueuse. Il n'a pas eu plus de succès dans les excursions faites dans le district de Churoo.

Chevaux de Lacky-Jungle.

Le district, appelé *Lacky-Jungle*, touche à la province Beykaneer; il est fameux dans l'Inde, à cause de ses pâturages superbes et de ses excellens chevaux. Au nord, il est bordé par le pays Roy-Kelaun, à l'est par la province Hurrianah, au sud par les Batniens, et à l'ouest par le grand désert. Il est à une distance de 22 cosses au nord des Batniens, et de 50 cosses à l'ouest de Pattialah, dont le souverain reçoit tribut du rajah.

Le sol étant fort sablonneux, les puits sont d'une profondeur considérable. Le terrain produit du riz et du *badjerrah*, ainsi que d'autres sortes de blés, mais en petite quantité. La seule richesse du pays consiste en ses chevaux. Leur race primitive a été fort améliorée par des chevaux persans, arrivés ici pendant les invasions hostiles de *Nadir-Chāh* et des *Abdallis* dans l'Indoustan. Cependant, cette belle race a été très-négligée depuis quelques années. M. *Thomas* en cherche la

cause dans les vexations du gouvernement, ou plutôt des avides ministres du rajah, qui souvent forcent les propriétaires de chevaux de les vendre au-dessous de leur véritable valeur et à un taux fixe, pour les revendre ensuite dans les différentes parties de l'Inde avec un bénéfice énorme. Un procédé aussi impolitique a, non seulement diminué la race actuelle, mais il a encore empêché l'extension du commerce. Si, au contraire, on permettoit aux propriétaires et aux marchands de mettre à leurs chevaux le prix qu'ils voudroient, sans les accabler d'impôts, le commerce reprendroit son essor, et on viendroit acheter de préférence les chevaux de cette contrée. Le prix d'un cheval est de 200 à 1000 roupies: rarement il passe cette somme. Les marchands n'aiment pas à vendre leurs jumens; ils y mettent un prix double: un étranger n'en auroit même à aucune condition,

Description de Joudpore ou Marwar. Mœurs des Rajepoutes-Rhatores.

Joudpore ou *Marwar* est borné au nord par Beykaneer, au nord-ouest par Isselmere, à l'ouest par le désert, au sud-ouest par le pays des Sindys, au sud par la province Guzurat, au sud-est par Mewar, et à l'est par le territoire de Jypore. Ce pays est long de 220 cosses, et large de 180. On

assure qu'il a renfermé autrefois 8 à 10,000 villes et villages; mais actuellement on n'y trouve guère plus de 5000 endroits habités. Les extrémités méridionales et orientales de Joudpore sont extrêmement fertiles. La terre, comme dans le *Mewar*, est arrosée par des torrens; elle fournit du froment, de l'orge et d'autres espèces de blés communes dans l'Inde. Outre ces avantages, il y a des mines de plomb qui augmentent beaucoup les revenus de l'État. On importe à Joudpore des toiles de coton, des schals, des épiceries, de l'opium, du riz, du sucre, de l'acier et du fer; on exporte du sel, des chameaux, des bœufs et des chevaux; ces derniers sont fort bien constitués et grands; les bœufs sont également très-beaux. Le bétail en général est supérieur à celui des États voisins.

Les habitans de Joudpore sont des Rajepoutes-Rhatores. Ils valent mieux que les Rajepoutes de Jypore et des districts voisins. Non seulement leur extérieur a plus de grâce, mais leur caractère même offre plus de bravoure, de générosité et d'indépendance. M. *Thomas* attribue ces avantages à des causes physiques; à l'influence du climat et à leurs alliances avec les plus pures des tribus Rajepoutes, savoir: les *Seesodyah*, les *Kutchwah*, les *Adda* et les *Bawtee*. Il y faut ajouter l'influence qu'une suite de princes bons et sages a exercée sur les mœurs. Ces princes se signalèrent d'abord dans des guerres étrangères,

affermis sur le trone, ils établirent de bonnes institutions dans l'intérieur de leur empire et amenèrent par là une amélioration salutaire dans le caractère et la façon de penser de leurs sujets.

Les Rajepoutes - Rhatores ont les mœurs très-douces et possèdent une certaine grâce naturelle qui répand beaucoup de charme dans leur société. Quand un Rhatore vous a promis sa protection, vous pouvez vous y fier. Ils détestent les querelles. Afin d'éviter les disputes, ils mettent la plus scrupuleuse attention dans le choix de leurs paroles. Dans l'exercice de l'hospitalité, ils surpassent les nations les plus civilisées. Dans l'intérieur du pays, le chef ne se met guère à table, qu'après s'être convaincu que les étrangers et les voyageurs sont servis aussi bien que les facultés du village le permettent. Ils trouvent un grand plaisir aux exercices militaires, à la chasse et au tir d'arquebuse. Après les fatigues de la chasse, ils se réunissent pour la plupart en cercles amicaux. Ils écoutent très-attentivement les *bauhtee* ou poètes qui, semblables aux anciens Bardes, chantent les exploits de leurs ancêtres en chansons héroïques.

L'administration de la justice offre beaucoup de singularités. Le meurtre est rarement puni de mort, parce qu'il en arrive rarement, à moins que ce ne soit pour venger un affront; et dans ce cas, un antique préjugé non seule-

ment l'excuse, mais l'approuve même. Le vol est puni de l'exil ; des crimes moins graves le sont par une réprimande après laquelle le Rajepoute-Rhatore, trop fier pour supporter encore les regards de ses concitoyens, s'exile pour l'ordinaire de son propre mouvement. Celui qui s'est exilé lui-même peut retourner au lieu de sa naissance après un certain temps ; mais quiconque s'est rendu coupable de vol, n'y peut rentrer de quelque manière que ce soit. Quoique les chefs des Rajepoutes s'arrogent, dans leurs districts, un droit exclusif et arbitraire sur la vie et la propriété de leurs sujets, leur Gouvernement est néanmoins si doux que les paysans même n'éprouvent aucune sorte de misère.

Les fugitifs des pays voisins sont tous accueillis sans distinction, et peuvent compter sur une protection assurée, à moins qu'ils ne soient accusés de vol ou de meurtre. Les Rhatores ont une si haute opinion des lois et des droits de l'hospitalité, qu'ils se refusent non seulement de livrer les fugitifs, mais qu'ils les aident même à atteindre la plus proche frontière. Cet usage particulier, à ce qu'on sait, ne règne dans aucune autre partie de l'Indoustan.

La polygamie est permise par les lois, mais elle n'a guère lieu que parmi les princes et les grands qui, dans ces liaisons, se laissent conduire par la politique et l'ambition. Parmi cette tribu

des Rajepoutes, la mère du fils aîné est la plus considérée. Souvent les femmes, après la mort de leurs époux, se livrent aux flammes avec la fermeté la plus héroïque. Elles s'y portent par une décision absolument spontanée. Il est vrai qu'en préférant de prolonger leur vie, elles seroient méprisées par leurs compatriotes, évitées dans la société, et réduites, pour la plupart, à passer le restant de leur vie en veuves solitaires, dans la maison de leur père ou beau-père.

Dès l'âge de six ans, une jeune Rajepoute ne peut plus voir d'homme ni lui parler, à moins qu'il ne soit du nombre de ses plus proches parens, savoir : père, oncle, frère ou cousin. A ces exceptions près, une femme Rajepoute regarderoit son honneur comme souillé par les seuls regards d'un homme. On aura de la peine à croire jusqu'à quel point ils poussent leur jalousie sur l'honneur du sexe. Lorsqu'un Rajepoute de qualité, ayant sa famille avec lui, se voit entouré par une force ennemie tellement supérieure qu'il n'y a plus moyen de s'échapper, il demande d'abord s'il peut, par une reddition spontanée, sauver l'honneur des siens. En cas de refus ou seulement de doute, il prend à l'instant une décision extrême ; il s'habille en jaune, ce qui est le signe du désespoir, et se rend, avec quelques parens, dans les appartemens de ses femmes qu'ils massacrent sans distinction. Bien souvent dans un

cas pareil, les femmes se tuent elles-mêmes ensuite le Rajepoute s'élance comme un lion au milieu des ennemis, il ne cherche que la mort ; et, dût-il même rester victorieux, il finit par s'immoler lui-même. Le rajah de Joudpore entretient 27,000 hommes de cavalerie, 3000 d'infanterie et 30 pièces d'artillerie. Ses revenus sont de 20 lacs-roupies, ou 960,000 francs.

Alwar, Burtpore, Karoly, Kischenghur, Kota et *Boondi*.

En retournant de Joudpore à Jypore, on laisse à droite est au sud-est la seigneurie de *Kischenghur*, habitée par des Djates, et gouvernée par un prince de la tribu des Rajepoutes-Rhatores. Plus au sud-est sont les districts de *Kota* et *Boondi*, habités par des Djates, des Bramines, des *Biels* et des Rajepoutes de la tribu *Chohan*. Le prince est de cette dernière tribu ; ses forces consistent en 3000 hommes de cavalerie, 2000 d'infanterie et 30 pièces d'artillerie ; ses revenus s'élèvent à 30 *lacs-roupies*, ou 1,444,000 fr.

Le seul Etat de *Burtpore* est gouverné par un prince Djate ; ses forces consistent en 1000 hommes de cavalerie, 2000 d'infanterie et 20 canons ; ses revenus sont évalués à 15 *lacs-roupies* ou 720,000 francs.

Droit à l'est de Jypore on trouve l'Etat de *Karoly* dont le territoire fertile est habité, entre

autres, par la peuplade des *Minas*. Le prince est un Rajepoute-Rhatore, avec un revenu de 5 *lacs-roupies* ou 240,000 francs; il entretient 6000 hommes de cavalerie et 2000 d'infanterie, avec 12 canons. Le pays exporte du blé et du bétail.

Au nord-est de Jypore, le *Rau-Rajah*, prince de la tribu des Rhatores, possède un petit État, dont *Alwar* est la capitale. Les habitans sont des *Maouat* ou Djates montagnards; on y trouve aussi la peuplade sauvage des *Ahiars*. La force armée est composée de 2000 hommes d'infanterie et 1500 de cavalerie avec seize canons; les revenus montent à 6 lacs-roupies ou 288,000 fr.

L'Etat d'Oudipore ou *Mewar*.

Le pays d'Oudipore a, du nord au sud, 70 cosses en long, et de l'est à l'ouest 50 cosses en large. Il est borné au nord par Ajmère et la seigneurie de Kischenghur; au nord et à l'ouest, par Joudpore; au sud et à l'est, par la province *Malwa* (1); et au nord-est, par Kotah et Boondy. Les terres dans tout l'Oudipore appartiennent, soit au prince, soit à la première noblesse moyennant un tribu une fois payé; elles peuvent rapporter actuellement une *crore-roupie* (4,800,000 fr.) de revenu annuel. La diminution

(1) Nous en donnerons une description tirée de l'Oriental Repertory.

des revenus qui autrefois étoient plus grands, provient des spoliations que les Marattes ont exercées depuis qu'ils occupent une grande partie de ce pays; et, quoique les Marattes continuent de maintenir les seigneurs terriers dans la possession de leurs domaines, la valeur des terres n'en soufre pas moins une grande diminution par les exactions et les impôts progressifs.

La plupart des villes riches de l'Oudipore, autrefois soumises à l'administration des princes du pays, sont maintenant au pouvoir des Marattes. Le Rajah se trouve à peu près dans la même position que l'empereur à Delhy. Il se voit indispensablement obligé de suivre les volontés des Marattes, et dépend d'eux, même pour sa subsistance. M. Thomas croit cependant que les Marattes ne possèdent pas encore les places fortes du pays, et que le prince d'Oudipore, actuellement si insignifiant, pourroit peut-être se délivrer sous peu de leur oppression.

L'Oudipore est très-fertile; il produit en grande abondance de la canne à sucre, de l'indigo, du tabac, du froment, du riz, de l'orge, enfin tout ce qu'on trouve dans les autres contrées de l'Inde. Il y a des mines de fer, de l'excellent bois de construction, et une mine de soufre. Le bétail y est en général inférieur à celui des contrées plus occidentales. Les chevaux s'y trouvent en quantité, et à un prix modique. Les

États voisins ayant presque les mêmes produits qu'Oudipore, le commerce qu'on fait avec eux n'est pas très actif; cependant par l'intermédiaire des *Ghosseins*, de *Nathdora*, il se faisoit autrefois de grandes affaires, devenues impossibles sous le gouvernement oppressif des Marattes.

Ce pays est singulièrement fortifié par la nature même. La ville d'Oudipore, située dans un amphithéâtre de montagnes, est défendue contre l'approche d'un ennemi, par un défilé profond et dangereux où il ne peut passer qu'une seule voiture à la fois. Le circuit que ce défilé protége, comprend, dans son étendue, 100 à 500 villages; mais cette partie d'Oudipore, environnée de montagnes, est très-malsaine, notamment dans la saison pluvieuse. Les puits aux environs de la ville ne se trouvent pas beaucoup au-dessous de la surface du sol, mais leurs eaux sont fortement imprégnées des parties minérales venues des montagnes adjacentes : c'est une cause principale de l'insalubrité de ce séjour.

L'administration intérieure d'Oudipore mérite notre attention à cause de sa singularité. Le pouvoir étoit précédemment confié à seize principaux chefs qui, avec une suite déterminée, demeuroient à la cour et portoient le titre d'*Omrahs*. Mais comme leur séjour habituel dans la capitale, sous les yeux du prince, les empêchoit de vaquer eux-mêmes à l'administration de leurs domaines

respectifs, il leur fut adjoint trente-deux chefs inférieurs, nommés *les trente-deux Omrahs*, qui, eux-mêmes, pour remplir les fonctions de leurs places dans la province, eurent besoin de soixante-quatre subalternes appelés *les soixante-quatre Omrahs*. Le but de cette institution étoit d'établir une gradation du pouvoir ; mais les Omrahs abusèrent fréquemment de leur autorité jusqu'à nécessiter l'intervention du prince : celui-ci, de son côté, ne négligeoit point de semer la discorde parmi eux ; et c'est par ce moyen qu'il réussit à reconquérir son pouvoir. Il ordonna à ces altiers gentilshommes de ne plus s'immiscer dans leurs affaires réciproques ; il institua un *divan* ou *conseil* auquel les Omrahs aussi bien que les sujets furent tenus de soumettre toute affaire litigieuse. L'Oudipore ayant été autrefois partagé entièrement entre les Omrahs, cette division a subsisté avec de petits changemens ; mais l'influence politique des Omrahs a cessé il y a long-temps : les Marattes y exercent à présent l'autorité suprême. Depuis quelque temps ils ont eu la politique de ne pas expulser les habitans d'Oudipore, mais de les grever d'impôts ; ils craignent que les Rajepoutes, poussés au désespoir, ne se réunissent pour s'enfuir dans les montagnes où leur réduction deviendroit extrêmement difficile.

BULLETIN DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° III.

Forces de terre de l'Espagne.

En Europe, l'armée espagnole est composée ainsi qu'il suit :

1°. La *maison du roi*, savoir : la garde noble à cheval, 4 compagnies, formant ensemble 650 hommes. Les hallebardiers, 1 compagnie. Les deux régimens d'infanterie de la garde, ensemble 3000 hommes. Les six escadrons de carabiniers du roi, 7300 hommes (1).

2°. L'*infanterie de ligne*, 45 régimens, parmi lesquels 38 régimens nationaux, 1 italien et 6 suisses : en tout 61,560 hommes ; mais avec les troisièmes bataillons, 92,240.

3°. L'*infanterie légère*, 9 bataillons de volontaires, 1 bataillon de chasseurs et deux nouveaux bataillons ; en tout 7000 hommes.

4°. La *cavalerie*, 12 régimens de ligne, 8 de dragons, 2 de chasseurs à cheval, 2 de housards ; chaque régiment à 5 escadrons : en tout 18,000 hommes.

5°. L'*artillerie*, nouvellement organisée en 1803, est composée ainsi qu'il suit : 1 compagnie de cadets nobles,

(1) Il y a sans doute un *zéro* de trop. (*Note du Rédacteur*).

5 régimens d'artillerie, chacun à 12 compagnies, dont 2 à cheval, 46 compagnies de vétérans ou de garnison, 74 compagnies de milice régulière, 4 compagnies d'invalides en activité, 5 compagnies d'ouvriers d'arsenal. Les officiers, y compris l'état major, sont au nombre de 701. L'ensemble est de 600 hommes.

6°. Le *corps du génie*, 196 officiers et 1 régiment de sapeurs et de mineurs, en tout 1396 hommes.

7°. La *milice*, composée de 43 régimens de milice provinciale, de 130 compagnies de milice bourgeoise et du bataillon des îles Canaries, environ 30,000 hommes.

8°. Les *invalides en activité* de service, 41 compagnies; les *invalides* hors d'activité, 26 compagnies.

9°. Le corps des chirurgiens.

Le total de l'armée, y compris les milices, peut être évalué à 150,000 hommes.

Les colonies espagnoles sont dans le meilleur état de défense. D'après les renseignemens les plus authentiques il se trouve dans la Nouvelle-Espagne 9500 hommes de troupes de ligne, et 24,000 de milice, sans compter la bourgeoisie armée; dans la province de Guatimala, 1083 hommes de troupes de ligne; 7560 de milice, dans le Yucatan, en tout 2200 combattans; dans l'île de Cuba, 1560; dans la Floride, 2000; à Porto-Rico, 4400; dans la province de Vénézuela, ou la capitainerie-générale de Caracas, 9000; dans la Nouvelle-Grenade, 11,000; dans le Rio-de-la-Plata, 21,000; dans le Pérou, 11,200; dans le Chili, 3350; et dans les îles Philippines, 12,000: en tout, y compris quelques petites stations et divers corps de milice, 129,055 combattans. Ce nombre peut être doublé en cas de besoin, attendu que les habitans de toutes les classes sont prêts à prendre les armes pour la défense de eur pays. Les Anglais ont pu surprendre une ville ou

deux, mais il leur est impossible de faire, dans cette partie du monde, aucune conquête durable. (*Les Temps*, Recueil périodique allemand, publié par *Voss*, année 1806, cahier VI, page 265 et suiv.

Établissement des Anglais de Honduras.

Les Anglais semblent cacher, à dessein, l'état de cet établissement qui peut un jour inquiéter le Mexique ; leurs géographes n'en donnent aucune idée précise. Voici une liste des forces militaires de cette colonie en l'an 1800.

Troupes de ligne de la Jamaïque	750
Canonniers	50
Colons enrégimentés comme milices	2000
Nègres enrégimentés	2000
Gens armés de piques	200

Comment les Espagnols ne chassent-ils point de leurs côtes une aussi foible troupe de contrebandiers?

Colonies espagnoles.

Le gouvernement espagnol s'honore en protégeant la publication des *Annales des Sciences Naturelles*. Dans le septième volume de cet intéressant recueil, on trouve une notice de plusieurs minéraux remarquables, découverts à Ximapan dans le Mexique, entr'autres d'une espèce de cuivre azuré, en aiguilles extrêmement déliées, et dont la pesanteur spécifique est de 5,076. On a également trouvé des minerais de cuivre très-singuliers dans le Chili. Dans cette province de l'Amérique espagnole, on vient d'estimer l'élévation de plusieurs montagnes dont une ne le cède point au fameux Chimboraço.

Le jésuite *Barnabé Cobo*, né en 1570, avoit composé

une *Histoire du Nouveau-Monde,* que l'on croyoit perdue, mais qui a été retrouvée dans une bibliothèque de Séville. Les éditeurs des Annales en ont tiré une description du Pérou, extrêmement curieuse.

L'évêque de Luzon, une des îles Philippines, a communiqué au voyageur *Née* une notice du volcan d'Albay, dans cette même île. Ce volcan a 12,138 pieds castillans d'élévation, le cratère a 100 toises de circonférence ; il en sort constamment une colonne de fumée, et, de temps en temps, des torrens d'eau mêlée de sable.

Portugal.

Après Londres et Amsterdam, Lisbonne fait le commerce le plus considérable en productions coloniales. L'exportation de ces produits non seulement couvre tous les besoins du royaume et de ses colonies, mais laisse même un grand bénéfice.

Le Portugal lui-même exporte, principalement en Angleterre et dans le Nord, les articles suivans :

Vins, 58,000 pipes, de la valeur de 9,400,000 crusades.

Laine, 1,000,000 de livres pesant, principalement de la province d'Alentejo.

Fruits verts, citrons, oranges, etc., 80 cargaisons.

Fruits secs, figues, amandes, raisins, 15 cargaisons.

Sel, 100,000 *mojos* ou boisseaux.

Huile, 700 pipes, dont 500 vont au Brésil.

Le Brésil fournit annuellement les articles suivans, d'après une estimation approximative :

Sucre, 45,000 caisses de 12 à 1500 livres.

Café, 1,120,000 livres pesant.

Coton, 70,000 balles, 120 à 180 livres.

Peaux de bœufs séchées et salées, 240,000 pièces.

Idem, tannées, 4000 pièces.

Bois de teinture rouge, 20,000 quintaux.

Riz, 100,000 balles, à 150 livres.

Cacao, 100,000 balles à 120 livres.

Salsepareille, 120,000 livres.

Cannelle sauvage, 60,000 livres.

Huile de Copayve, 200 petits tonneaux.

Curcuma, 60,000 livres.

Pecharis (féve aromatique), 6000 livres.

Indigo, 180,000 livres.

Or, pour la valeur de 12 à 15,000,000 de crusades.

Diamans, pour 2 à 3,000,000.

Bois de construction et de menuiserie, etc., etc., etc.

Le commerce aux Indes-Orientales n'est pas d'une grande importance. Lisbonne envoie, par an, huit bâtimens de 4 à 600 *last* au Bengale; ils y portent des piastres et prennent en retour du coton.

Parmi les importations du Portugal, les blés tiennent le premier rang; le pays ne produit que le tiers de ce qu'il consomme (1). Voici ce que les diverses nations européennes vendent aux Portugais.

L'*Angleterre :* des tissus en laine et coton de toute espèce, des bas de soie noirs, de la clincaillerie, des ouvrages en métal, des charbons de terre, de l'étain, etc., etc. L'*Irlande :* du beurre, 80,000 *cantara;* de la viande salée.

La *France :* toile de bretagne, 60,000 pièces; toiles fines, batistes, étoffes de laine, clous, fusils, cuirs de bœufs et de veaux tannés, 30,000 pièces; clincaillerie, bijouterie, montres; il faut y ajouter des draps, depuis le dernier traité de paix.

La *Hollande*, grains, fromages, couleurs.

L'*Allemagne septentrionale :* grains, toiles, 5 à 600,000 pièces; ouvrages en fer, en ferblanterie et hochets,

(1) M. Link dit que le Portugal produit suffisamment du blé.

(*Note du Rédacteur.*)

Le *Danemarck* : grains, bois de construction.

La *Suède* et la *Poméranie suédoise* : grains, fer, acier, cuivre, goudron.

La *Russie* : grains, chanvre, lin, toiles à voiles; un peu de toile; câbles et cordages, bois de construction, goudron, suif, pelleteries, etc., etc.

Dantzick : grains, chanvre, bois de construction.

L'*Espagne* : fer de Biscaie; beaucoup d'articles de contrebande.

(*Annales de l'Europe*, en allemand, année 1805, cahier IV, pag. 42 et suiv.)

Syrie.

Extrait d'une lettre de M. le Docteur *Seetzen* à M. le baron *de Zach*.

« Les contrées nommées *Hauran* et *Chaulân*, sont presque en entier formées par une vaste et superbe plaine qui a pour limites, au nord, l'Hermon des anciens, aujourd'hui *Dgibeles Schech*; au sud-ouest, *Dgibel Edsêhlun*; et à l'est, le *Dgibel-Hauran*, montagne occupée par les Druses. Toutes ces contrées ne renferment pas une seule rivière qui conserve de l'eau pendant l'été; il n'y a que des torrens ou *ouadi*. La plupart des villages ont chacun leur étang, qu'ils laissent remplir par un *ouadi* pendant la saison de la pluie. Dans toute la Syrie, il n'y a pas de contrée plus renommée pour la culture du froment que le *Hauran*. Quand le vent remue les blés, la plaine immense presente l'aspect d'une mer ondoyante.

« On trouve dans cette plaine des tertres épars, dont chacun porte un village habité ou désert. Tous ces tertres, toutes les pierres roulées qu'on trouve dans les champs,

toutes les pierres de bâtisse et la montagne entière de Hauran, consistent uniquement en basalte; toutes les maisons sont construites en basalte, ce qui leur donne un aspect sombre, même les battans des portes sont de basalte . . . . .

La grande chaîne de Syrie offre peu de variété dans ses roches. La grande masse consiste en pierre calcaire grise. Dans les vallées, l'argile schisteuse, le trapp et le grès carié se montrent au jour. On trouve quelquefois des poudingues et très-fréquemment des *conglomérats* (1) calcaires. Un morceau d'ambre jaune étoit au milieu d'une roche calcaire très-dure. Le nitre y est abondant; l'alun et le vitriol le sont un peu moins. Le seul minéral est le fer. Il s'y trouve aussi des pétrifications et des impressions de poissons ».

Coup-d'œil sur la statistique de la Pologne. Varsovie 1807, brochure de 20 pages in-8°.

Cette brochure de circonstance, dont on a tiré une traduction française à 60 exemplaires seulement, a pour but de diriger l'opinion des Polonais relativement au rétablissement complet de leur ancienne patrie. L'auteur est si convaincu de la proximité de cet événement bien desirable pour l'Europe entière, qu'il distribue déjà la totalité de la Pologne en départemens, calcule la population (qu'il porte à 15 millions), les revenus *possibles*, l'armée qu'on *pourra* lever; enfin, il trace en peu de mots les espérances et les vœux de tous les Polonais éclairés. Au milieu de ces projets qui ne nous regardent pas, on remarque quelques indications géographiques qui méritent d'être recueillies dans ces *Annales*.

(1) Les réunions de plusieurs fragmens de roche, au moyen d'un ciment naturel, s'appellent ainsi dans le langage des minéralogistes qui suivent *M. Werner* (*Note du Rédacteur*).

Page 7. L'auteur assure « que les marais de la Polésie » ne sont élevés que de 32 *pieds* au-dessus du niveau de la » mer Noire, et de 17 *pieds* au-dessus de la mer Baltique ». Assertion singulière, peu vraisemblable, mais qui mérite d'être vérifiée ou réfutée par de nouvelles recherches.

Page 8. « D'après un grand nombre des domaines mé- » surés dans les différens départemens, et particulièrement » d'après l'arpentage exécuté sous l'empereur Joseph II, » on est conduit à ce résultat général : que les terres labou- » rées occupent seulement $\frac{33}{120}$; les prairies, $\frac{9}{120}$; les habi- » tations, $\frac{9}{120}$; les eaux, les chemins, les pâturages et les » terres non employées, $\frac{4}{120}$, enfin les forêts, $\frac{52}{120}$ ».

Page 9. L'auteur s'exprime, sur les progrès de la civilisation en Pologne, de la manière suivante :

« Le gouvernement de Pologne du temps de la consti- » tution du 3 mai, et les puissances copartageantes après le » partage, avoient pour but infaillible la destruction des » grands, la délivrance de la terre des mains privilégiées, » et la restitution de cette terre aux vrais propriétaires ; ce » qui est effectué dans ce moment. Il n'y a plus en Pologne » de grands, il n'y a que des propriétaires. Il n'y a plus de » terres privilégiés, tous les hommes ont le droit d'en ac- » quérir ; déjà la terre est incomparablement mieux par- » tagée, et infiniment mieux cultivée : cette terre, que » deux ou trois magnats possédoient autrefois, des milliers » de propriétaires la possèdent aujourd'hui ; les hommes » tranquilles, laborieux, aimant l'ordre, détestant les fac- » tions, sont occupés de la perfection de l'agriculture, » du commerce et des arts.

» Déjà le paysan n'est plus dans la servitude : il n'est » pas encore, à la vérité, dans cet état heureux de citoyen » comme en France aujourd'hui, mais dans celui où étoit » le Français avant la révolution ; ou comme l'est le paysan

» de la Bavière ou de la Saxe. Il est sous la protection du » gouvernement, et non sous le despotisme des seigneurs; » il est le propriétaire de son mobilier, de ses troupeaux; il » en laisse l'héritage à sa postérité, en payant un certain » tribut en argent ou en travail. Ses devoirs envers le sei- » gneur, et les droits du seigneur envers lui, sont circons- » crits et fixés par la loi. Que l'un ou l'autre y manque, » ils sont également punis par le gouvernement.

» Le seigneur ne peut lui ôter la terre sans la décision » du tribunal devant lequel il doit prouver, ou que le » paysan lui doit la valeur de la terre, ou qu'il a manqué » essentiellement à ses devoirs. Après ce décret du tribu- » nal, il faut encore au seigneur le consentement du gou- » vernement.

» Dans la part échue à la Russie, lors du partage, l'é- » tat malheureux du paysan est encore aggravé: il est là » dans la servitude la plus complète; il la sent bien. Il faut » espérer que l'envie de parvenir à la dignité du citoyen, » dont jouissent ses compatriotes dans d'autres provinces, » le révoltera contre ses oppresseurs et contre le fanatisme » de leurs abominables prêtres. . . .

» A peine la terre étoit-elle livrée à ses propriétaires, » que les bons effets, résultant des progrès dans l'agricul- » ture se sont visiblement manifestés. Dans l'intervalle » de vingt années, la quantité des terres ensemencées a été » augmentée d'un tiers au moins. Ainsi aujourd'hui, au » lieu de 19,000,000, on sème 25,000,000 de boisseaux » en Pologne.

» Cela est prouvé par l'exportation augmentée, soit à » Dantzick, soit en d'autres ports.

» Le statut de Lithuanie prouve qu'en 1529, il y avoit » en Lithuanie plus de prairies et de pâturages que de » terres labourées: et dans l'année 1544, le rapport des

» terres labourées aux prairies, étoit comme 1 : 1 $\frac{2}{3}$; et » après l'arpentage, du temps de Sigismond Auguste, en » 1587, le rapport des terres labourables aux prairies, » étoit comme 2 $\frac{1}{2}$: 1.

» Moi je me rappelle encore l'état de l'Ukraine et de » la Podolie, qui avoient plus de terres en prairies que de » terres labourables.

» Lorsque l'agriculture et la population de la Pologne » parviendront au degré, que les terres labourables occu- » peront le tiers, on aura pour la consommation annuelle » 200,000,000 de boisseaux; et dans la supposition de la » moitié du terrain cultivé, on aura pour produit plus de » 300,000,000 de boisseaux ».

Page 11. L'auteur se demande *combien la Pologne exporte de blé ?* il y répond ainsi qu'il suit :

« En parcourant les tarifs des différentes sorties de blé » dans le port de Dantzick, depuis 1640 jusqu'à 1800, on » voit que, dès l'an 1649 jusqu'à 1662, on a exporté, » année moyenne, 953,850 boisseaux; et de l'année 1790 » jusqu'à l'année 1800, on a exporté environ 10,000,000 » de boisseaux : donc, en cent trente années, la Pologne » a vendu dix fois plus que dans les années précédentes. » On voit également les progrès de l'agriculture, d'après la » quantité augmentée de froment que l'on emploie pour » ensemencer.

» A peu près vers 1655, on exportoit, année moyenne, » 6817 lasts de froment; vers la du fin dix-septième siècle, » on exporta 9000 lasts; et vers la fin du dix-huitième, » 20,000 lasts : et tout cela, malgré la consommation aug- » mentée dans le pays par l'introduction des troupes, mon- » tant à 200,000 hommes.

» Si l'on considère le progrès de l'agriculture dans le » pays depuis un siècle, on trouve l'augmentation du

» froment et la diminution du seigle, tous les vingt ans, » dans le rapport suivant :

» Froment, + 1. 2. 3. $\frac{1}{2}$. 4.
» Seigle, — 19. 18. 17. 16. $\frac{1}{4}$. 16. »

Page 15. Voici comment l'auteur discute les moyens de finance de la Pologne, en supposant un entier rétablissement.

» Le gouvernement de Prusse, du pays qui lui est échu » en partage, avoit en revenu fixe provenant des impôts » directs, et des domaines nationaux ou starosties, » 6,000,000 de talers. De plus, des impôts indirects, » comme la loterie, les accises, qui n'étoient pas encore » introduites dans tout le pays, mais qui s'étendoient sur » la totalité du premier partage et sur une partie du se- » cond, à peu près sur 2,000,000 d'habitans, un revenu » annuel de 4,000,000 de talers.

» C'est une chose connue que la loterie et les accises, » dans le gouvernement prussien, tiroient annuellement, » de chaque personne vivante, l'un portant l'autre, 18 flo- » rins de Pologne, ou 12 francs. Donc, il revenoit au gou- » vernement prussien, des trois partages, environ » 10,000,000 de talers, ou 60,000,000 de flor. pol., ou » 40,000,000 de francs.

» Le gouvernement d'Autriche, de deux partages, a des » impôts, y compris la loterie et le tabac, 86,000,000 de » flor. pol., ou 57,0 0,000 de francs, sans compter les re- » venus des mines et des starosties : ces deux articles font » environ 34,000,000 de flor. pol., ou 22,666,666 francs.

» Je me suis procuré des tarifs très-exacts, relativement » aux domaines des mines de sel et au prix auquel on prenoit » autrefois aux propriétaires, en échange des starosties. » J'ai aussi des tarifs modernes du sel qui sort de diffé-

» rentes fabriques ou évaporatoires; ainsi que des tarifs du » sel gemme : ils prouvent qu'actuellement il en sort an» nuellement 2,000,000 de quintaux; ce qui fait, revenu » net, en retranchant la dépense, 30,000,000 de flor. pol., » ou 20,000,000 de francs. Les starosties fournissent à » peine 400,110,000 flor. pol., ou 2,666,666 fr.: ce der» nier article est fort mal administré, et peut fournir beau» coup plus. Donc, en général, la partie de la Pologne » échue à l'Autriche, rapporte annuellement 120,000,000 » de flor. pol., ou 80,000,000 de francs.

» L'impôt en nature, que l'on paye à la Prusse et à » l'Autriche, est sans contredit trop fort : cependant la » partie de la Pologne Russe peut payer facilement le » double; et, en supposant seulement qu'elle payât 100 » millions, la Pologne totale est donc en état de payer » 280,000,000 de flor. pol., ou 186,666,666 fr., et l'impôt » en nature ».

Page 17. Voici une excellente remarque d'économie politique.

« Les différens tarifs de blé, dans les différens ports, » prouvent que, depuis 150 ans, le prix du blé augmente » tous les 50 ans du double. Les tarifs du blé, vendu à » Dantzick depuis 120 ans, démontrent qu'un boisseau » (korzec) de seigle étoit payé 2 flor. $\frac{1}{4}$ avant 1700; et » en 1800 la même mesure coûtoit 12 florins.

» En compulsant différens registres économiques, dans » toute la Pologne, on a tiré ce résultat général, qu'en » 150 ans, le prix de toutes choses est augmenté de 5 $\frac{1}{2}$.

» Egalement, les mêmes registres prouvent que les foins » les bestiaux, le beurre et le travail de la journée, ont » monté à cinq fois la valeur primitive.

» De toutes ces considérations, il résulte ce fait remar» quable, que le prix du blé fixe le prix de toutes les

» choses; et que de tous les céréales, le seigle est celui » qui conserve le rapport le plus exact de l'augmentation » de son prix, avec le prix augmenté de toutes les choses, » et avec les journées de travail. Donç les impôts fixés » sur le prix du seigle, tous les 50 ans, augmenteroient » du double. Ainsi, les domaines qui fournissent aujour» d'hui 10 millions de revenus, dans 50 années, donne» roient 20 millions ».

Le premier alinéa de la page 19 renferme une bévue géographique très-plaisante; le *Don* y est évidemment confondu avec le *Danube*; et même après cette correction, la phrase seroit louche. C'est sans doute au traducteur qu'il faut attribuer cette méprise. C'est une faute essentielle à corriger, si le savant auteur publie un ouvrage plus complet, ce que nous desirons de tout notre cœur.

Voyage de M. Ledru, Naturaliste de la Première Expédition du Capitaine Baudin.

Nous avons reçu la lettre suivante que nous nous faisons un devoir de publier sur-le-champ, en desirant qu'elle attire l'attention du public sur l'utile et intéressant ouvrage dont elle contient l'annonce.

Paris, 24 octobre 1807.

« Monsieur,

» Je vous prie d'insérer dans le *Journal Géographique*, dont vous êtes le Rédacteur, l'annonce de l'ouvrage suivant, que je me propose de livrer incessamment à l'impression.

» *Voyage aux Isles de Ténériffe, la Trinité, Saint-Thomas, Sainte-Croix et Porto-Rico*, exécuté par ordre du Gouvernement français, depuis le 30 septembre 1796 jusqu'au 7 juin 1798, sous la direction du capitaine Baudin,

pour faire des Recherches et des Collections relatives à l'Histoire Naturelle; avec des Observations sur le Climat, le Sol, la Population, l'Agriculture, les Productions de ces Isles, le Commerce, les Mœurs et le Caractère de leurs Habitans; par André-Pierre LEDRU, l'un des Naturalistes de l'Expédition, Membre de la Société des Arts du Mans, Correspondant de celle de Tours, ex-Professeur de Législation à l'Ecole Centrale du département de la Sarthe ».

« Ce voyage fut entrepris pour aller à l'île espagnole de la Trinité, recueillir les restes d'une collection précieuse d'histoire naturelle, sauvés du naufrage, et appartenant à M. Baudin. Mais des circonstances imprévues lui ont donné une autre direction que celle qui avoit été arrêtée par le Ministre de la Marine. Une tempête nous a jetés sur les îles Canaries. Les Anglais, maîtres de la Trinité, lorsque nous abordâmes dans cette île, ne nous permirent pas d'y demeurer plus de huit jours; enfin le capitaine qui ne vouloit point revenir des Antilles en Europe, sans avoir justifié la confiance du Gouvernement, se détermina à relâcher successivement aux îles Danoises et à Porto-Rico.

» Depuis mon retour en France, Ténériffe a été visité une seconde fois par Baudin; et l'un des savans attachés à cette nouvelle expédition, M. Bory de Saint-Vincent, a publié des *Essais sur les Isles Fortunées*. Cet ouvrage est surtout recommandable par l'histoire des Guanches, premiers habitans des Canaries, et par la description géographique de ces îles. Quant à l'histoire naturelle de Ténériffe et à l'état actuel de cette île, je n'ai pas cru que le travail de M. Bory dût me dispenser de publier mes idées sur le même objet. La description d'un pays intéressant par son climat, ses productions et par l'aménité de ses habitans, présente un large tableau qui peut exercer le crayon de plusieurs peintres.

» La Trinité, placée au nord-est de l'Amérique Méridionale et au sud des Antilles, est, par sa position, une des colonies les plus importantes du Nouveau-Monde. En 1782, on y comptoit à peine 3,000 habitans; et en 1801, sa population étoit d'environ 22,800. M. Bourgoing l'évalue à 60,000, mais je pense qu'il y a exagération dans le calcul de ce savant.

» Les Antilles Danoises, bien connues de la métropole par les ouvrages de West et Oxholm, ne sont que superficiellement décrites dans nos traités de géographie; j'en excepte celui auquel vous venez, Monsieur, d'attacher votre nom. J'ai recueilli sur les lieux, auprès des administrations supérieures, des documens authentiques qui agrandiront le tableau que vous en avez tracé. L'île de Porto-Rico, quoique très-fréquentée, surtout depuis 1789, est moins connue en France que ne l'est la Nouvelle-Hollande. La plupart de nos géographes, faute de matériaux, n'ont donné, sur cette belle colonie, que des notions vagues et insignifiantes.

» L'ouvrage que je publie contiendra des notions générales sur l'histoire naturelle des îles dont j'esquisse le tableau et spécialement une Flore de Ténériffe. (Je publierai dans un autre temps celle de Porto-Rico).

» Il ne m'appartient point de parler avantageusement d'une expédition à laquelle j'ai eu l'honneur d'être associé; il me suffira de dire que nous avons rapporté en France et déposé au Muséum de Paris les objets suivans :

450 Oiseaux empaillés;
4000 Papillons et autres insectes;
200 Coquilles;
7 Caisses de madrépores, crabes, oursins, etc.;
200 Echantillons de bois;
1 Caisse de minéraux de Ténériffe;

1 De Saint-Thomas;

4 Caisses de graines, renfermant environ 400 espèces différentes;

8000 Plantes desséchées en herbiers, formant 900 espèces;

207 Barriques, contenant 800 plantes, arbres et arbrisseaux vivans.

» Des écrivains plus instruits relèveront mes erreurs, et seront à leur tour critiqués : telle est la marche des sciences; elles forment un édifice immense, dont les fondemens datent des premiers âges du monde, et que chaque génération agrandit successivement ».

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» Ledru, *place Cambray*, n° 8, *en face du Collége de France* ».

Nous ajouterons à cette annonce de l'auteur, que plusieurs savans célèbres, tels que MM. *Jussieu*, *Cuvier*, *Decandolle* et d'autres s'intéressent en faveur de l'ouvrage de M. Ledru. C'est un augure de son mérite et de son succès. M. Decandolle vient de lui dédier un nouveau genre de plante qu'il a nommé *Drusia*.

TABLE
DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Premiers Cahiers qui composent ce Premier Volume.

Fin de la Table des Articles contenus dans les trois Premiers Cahiers, qui forment le Tome premier des Annales.

